

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Parallèle des Romains et des Français, par rapport au gouvernement
[Document électronique] / [par l'abbé de Mably]

PREFACE

p1

L' impuissance où les hommes
étoient de se suffire à
eux-mêmes, les rapprocha les
uns des autres ; et leurs besoins
qui faisoient leur misere avant
leur union, devinrent la source
de leur bonheur en jettant les
premiers fondemens de la subordination.

Il n' est pas nécessaire
de faire des méditations bien
profondes pour se convaincre
que notre fortune, notre vie,
et notre honneur ne doivent
pas nous être plus chers que la
société qui en est la protectrice.
C' est elle qui en armant les
foibles de toute la force publique
contre leurs oppresseurs,
a fait paroître parmi les hommes
la vraie, la sage égalité ; et
ses loix faites pour opprimer le
vice, ont laissé toute sa liberté
à la vertu.

p11

Qu' il seroit utile que chaque
citoyen sçût combien il lui
importe d' être bon citoyen,
et fût assés instruit des principes

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

de la société, pour prévenir
les loix, et se servir à lui-même
de magistrat ! Cependant
quelle foule d' hommes jouissent
de ses avantages avec stupidité !
Cette ignorance trop
générale a presque fait de l' art
de gouverner, un art qui surpasse
les forces de l' esprit humain.
Une république de philosophes
iroit toujours à son but
par les voyes les plus simples et
les plus courtes. Il ne seroit
besoin ni d' y intéresser les passions,
ni d' y tromper les hommes
pour les rendre heureux.
Chaque citoyen regarderoit le
bien public comme un trésor
auquel il doit contribuer, parce
qu' il y doit puiser son bonheur
particulier. La politique enfin
débarrassée de ces ménagemens

p111

timides par lesquels elle se fait
un devoir de flater notre foiblesse,
dans le tems même qu' elle
ne travaille que pour notre
bonheur, n' échouëroit plus, ou
du moins ne produiroit plus,
comme elle a souvent fait, les
plus funestes révolutions.
L' histoire nous instruiroit suffisamment,
si elle avoit été écrite
par des philosophes qui eussent
développé les ressorts qui
font mouvoir la société, et qui
y entretiennent la vie ; mais quel
que soit d' ailleurs le mérite des
historiens anciens et modernes,
faute de s' être élevés au-dessus
des préjugés de la nation dont
ils parlent, ou soit qu' ils ayent
cru qu' ils devoient ne mettre
sous les yeux qu' un tableau des
siecles passés, leurs ouvrages
égarent quelquefois un lecteur,
ou du moins ne lui offrent souvent
qu' un spectacle inutile. On
se charge de dattes et de noms

p1V

propres, et l' on continuë à ne regarder ces événemens, qui ont changé à tant de reprises la face du monde, que comme des jeux et des caprices de la fortune. C' est à la philosophie qu' il appartient d' éclairer l' histoire ; mais elle ne peut agir avec trop de circonspection. Il faut qu' elle se défie de ses forces, et surtout des prestiges de l' imagination. Toujours esclave de l' expérience, elle ne doit que méditer les faits, et ce n' est qu' avec leur secours qu' elle peut remonter jusques à la connoissance des principes fondamentaux de la société, et des vérités de détail qui lui sont le plus utiles. C' est avec ces vûës que j' ai entrepris l' examen de l' histoire des romains et des françois. Ce sera au lecteur à juger si je me suis tenu également éloigné des deux écûeils qu' on doit éviter

pV

en écrivant sur cette matiere ; je veux dire, si j' ai toujours fait marcher ensemble les raisonnemens et les faits, afin de les étayer mutuellement les uns par les autres, et de ne tomber ni dans l' inconvénient de Platon, dont la république n' est qu' un roman en politique, ni dans les défauts qu' on reproche à Machiavel, qui dans ses discours sur Tite-Live n' a souvent exposé que des demi-vérités, pour avoir négligé d' examiner les faits par toutes leurs faces, et dans toutes leurs circonstances. J' ai mis les romains et les françois en parallele. J' ai crû que cette méthode rendroit mon ouvrage plus intéressant, j' ai crû même qu' elle me conduiroit plus sûrement à la vérité, en me

donnant occasion de considérer
la société dans des circonstances
toutes différentes, et mon lecteur

pV1

de son côté en connoitra
mieux la force de mes raisonnemens.
J' examine les romains et les
françois au-dedans et au-dehors.
Ce plan suffit pour faire
connoître parfaitement ces deux
peuples, et il embrasse tout ce
que les législateurs eux-mêmes
se sont proposé en donnant des
loix à une nation. La politique
n' a point d' autre objet que
de rendre les peuples heureux
au-dedans et redoutables au-dehors.
Ces deux choses, qu' il
faut considérer séparément,
quoiqu' elles ne puissent subsister
l' une sans l' autre, sont la matiere
des deux parties de cet ouvrage.
Je prends les romains et les
françois à leur naissance, et sans
jetter encore les yeux sur ce
qu' ils ont fait au-dehors, je me
borne dans la premiere partie à
examiner l' intérieur de leur société.
Je parcours les différentes

pV11

révolutions qui sont arrivées
dans leur gouvernement, et
que la fortune, la politique,
et les passions y ont fait naître.
Comme l' on retrouve dans l' histoire
de l' un ou de l' autre de ces
deux peuples tous les différens
gouvernemens ausquels les
hommes ont obéi, j' ai tâché
d' en pénétrer la nature, pour
établir des principes plus certains
sur cette partie de la société
qui en est l' ame.
Je n' ai point négligé de développer
les causes particulieres

du passage d' un gouvernement à
un autre. Cette matiere est très-importante,
elle offre mille vérités
de détail qu' on ne doit
point oublier, et, si je puis
parler ainsi, un tableau d' autant
plus intéressant qu' on y voit tout
le jeu des passions.
Après cet examen je remonte
encore à la naissance des deux
peuples que je compare, mais je
ne considere dans cette seconde

pV111

partie que le détail des affaires
qu' ils ont euës avec leurs voisins.
Je parle de leurs guerres,
de leur politique, des circonstances dans
lesquelles ils se sont
trouvés, en un mot, de tout ce
qui a concouru plus immédiatement
à les rendre supérieurs
à leurs ennemis. Je suis toûjours
la même méthode, et comme
dans la premiere partie j' ai tâché
d' établir les vérités que je
crois les plus certaines pour assurer
la tranquillité intérieure
d' un état, je fais mes efforts
dans celle-ci pour pénétrer les
causes qui le rendent redoutable
au-dehors.
Accoutumés à ne regarder les
romains qu' avec une espece de
vénération, et, pour ainsi dire,
à travers tous les éloges de leurs
historiens, nous nous voyons
nous-mêmes de trop près. Ainsi
que Vell Paterculus le reprochoit
aux romains de son tems,
nous portons dans notre coeur

p1X

une malignité qui aime à nous
dégrader. Notre amour propre
lui-même nous empêche de nous
rendre justice, et nous n' osons

point percer le voile qui nous
cache dans l' antiquité nos propres
défauts... etc.

J' ai vû plusieurs fois les préjugés
se révolter contre le titre
de mon ouvrage. Tantôt on
me soupçonnoit de n' écrire
qu' un froid panégyrique, tantôt
on vouloit m' accabler du
nom seul des provinces que la
république romaine a conquises,
où l' on ne comprenoit
pas que la corruption de notre
siécle pût soutenir le parallele de
la pauvreté généreuse des premiers
romains. Qu' on soit cependant
persuadé que je n' ai voulu
ni déprimer ceux-ci, ni flater

pX

ma nation. Je n' enleverai aux
romains aucune branche des
lauriers qu' ils ont mérités, et
je rapporterai aussi scrupuleusement
les vices et les fautes des
françois, que je publierai les
vertus des beaux siécles de
Rome.

Je dois avertir, avant que de
finir, qu' on trouvera dans cet
ouvrage quelques réflexions
particulieres qui ne paroîtront
pas neuves, depuis qu' on a lû
l' excellent traité, publié il
y a quelques années, *sur les
causes de la grandeur et de la
décadence des romains* . Quelque
glorieux qu' il soit pour moi
de m' être rencontré avec un auteur
généralement estimé, je
les aurois cependant sacrifiées à
la délicatesse du public, si j' avois
pû le faire sans mutiler mon
ouvrage et répandre de l' obscurité
sur les endroits les plus intéressans.

LIVRE 1

p1

La valeur des romains les fit
sortir tout d' un coup de la
bassesse de leur origine, et
ils furent bientôt égaux ou
supérieurs à leurs voisins. Après avoir
demeuré long-tems dans cette médiocrité
qui sert de fondement aux
grandes puissances, leur république
ne trouva plus que des sujets, ou des

p2

ennemis qui lui préparèrent de nouveaux
triumphes. Après avoir subjugué
l' univers, elle perdit l' art de se
gouverner elle-même. Rome chancelle
sous le poids de sa grandeur, et
ses forces disparaissent avec ses anciennes
vertus. Ses citoyens passent
de la liberté sous le joug du despotisme
le plus dur. Elle éprouve enfin
la terreur qu' elle avoit inspirée à l' univers,
et ses provinces deviennent
la proie des barbares. Les gots, les
vandales, les huns, les françois vengent
les carthaginois et les grecs, et
l' empire romain ne vit plus dans
l' histoire que pour servir de leçon
aux peuples.
Les françois étoient à peine connus,
qu' ils eurent des succès dans les
Gaules. Un courage toujours supérieur
à la mauvaise fortune, les rendit
maîtres en peu de tems d' un vaste
pays. Pendant plusieurs siècles tour à
tour vaincus et vainqueurs, ils ne jouïrent
que de cette gloire passagere que
donne la valeur qui n' est point conduite
par la sagesse. Leurs rois sur un
trône souvent ébranlé par leurs propres
sujets eurent à combattre au dehors
des ennemis dangereux, et au-dedans

p3

les coutumes bizarres et les

moeurs sauvages que la Germanie avoit données à la nation. Les françois se soutinrent malgré leurs vices au milieu des désordres que les peuples du nord apportèrent avec eux sur les terres de l' empire ; et ce ne fut enfin qu' après s' être vuë cent fois sur le penchant de sa ruine, que la France, lente dans ses progrès, établit ce gouvernement qui est un garant de sa durée et de son bonheur, et contre lequel les forces assemblées de l' Europe se sont brisées tant de fois.

Quand Romulus jetta les fondemens de Rome, l' Italie étoit composée de presque autant d' états différens qu' il y avoit de villes. Quelques-unes obéissoient à un roi, les autres en plus grand nombre, étoient gouvernées par leurs loix ou par leurs magistrats, et toutes ne possédoient guères que les terres nécessaires pour nourrir leurs habitans. Ces peuples ne s' apperçurent de la faute qu' ils avoient faite de laisser cette ville s' élever au milieu d' eux, qu' à la jalousie que leur donnerent ses progrès : mais il n' étoit plus tems de s' y opposer.

p4

Les françois trouverent bien plus d' obstacles à s' établir dans les Gaules. Les peuples mieux instruits de leurs intérêts, ne souffroient plus que des étrangers, sans se confondre avec eux, vinssent former un état indépendant sur leurs terres. La foiblesse de l' empire avoit ouvert, il est vrai, depuis long-tems un champ libre à l' ambition des barbares : mais outre que les françois étoient divisés en plusieurs tribus, et qu' une politique mal entenduë les empêchoit de se réunir, les empereurs avoient tourné contre eux toutes leurs forces, et les gaulois, les visigots, les bourguignons, etc. N' avoient pas un moindre intérêt de leur fermer l' entrée des Gaules. Ces obstacles cependant ne furent point capables d' arrêter les françois,

ils aimoient le danger, ils luttoient depuis deux cens ans contre la mauvaise fortune, et leurs défaites les rendoient plus opiniâtres. Clodion passa enfin le Rhin malgré Aëtius, et

p5

cet habile général tenta inutilement de le chasser de Tournay, où il s' établit, et plaça le siège de son royaume. Le peu de faits que l' histoire nous conserve des premiers romains et des françois qui habitoient la Germanie, suffisent cependant pour aider à faire une ébauche de leur caractère. Je ne parle point de leur origine ; si, contre toute vraisemblance, celle des françois ne fut pas plus illustre que celle des romains, le tems nous en a du moins dérobé la connoissance. Ces deux peuples ont voulu descendre des héros de l' ancienne Troye. Mais sans recourir à des fables imaginées par l' orgueil, et accréditées par l' ignorance et la flatterie, il est certain que dès que l' histoire parle des françois, elle nous les fait voir les armes à la main, au lieu qu' on voit Rome se remplir d' une foule de fugitifs et de vagabonds, parmi lesquels Romulus put à peine trouver cent hommes de condition libre pour former un sénat. Une valeur farouche, mais d' autant plus violente que les uns combattoient pour conquerir des femmes et des terres, et les autres pour abandonner des marais et des forêts incultes, fut

p6

leur premiere, ou plutôt leur seule vertu. Ils étoient également fiers et ennemis de la dépendance. Les romains ne purent souffrir après la mort de Romulus que les sénateurs se revêtissent tour à tour des marques de la royauté ; ils croyoient voir multiplier le nombre de leurs maîtres. Les françois honteux de voir leurs rois dans les prisons de leurs ennemis, en

vinrent quelquefois par orgueil, malgré
leur penchant naturel pour le
gouvernement monarchique, jusqu' à
établir entr' eux une espèce d' anarchie.
L' amour de la liberté rendit ces
deux peuples soupçonneux sur toutes
les démarches de leurs rois. Les uns
plûtôt maîtres que sujets, ne laisserent
à leurs souverains que le privilège
d' être les organes de leur volonté ;
les autres toujours inquiets dans le
champ de mars, entroient dans les
secrets de l' état, dont ils partageoient
la puissance et l' administration.
Les françois quelquefois emportés
par leur vivacité, n' étoient qu' inconstans.
Les romains plus lents dans
leurs démarches, étoient extrêmes
dans leurs résolutions. Si les premiers
eussent vécu sous la domination de

p7

Tarquin, les premiers pas de ce prince
à la tyrannie, auroient été l' époque de
sa chute. Pour venger leur honneur et
celui de leurs femmes, ils dépouillent
Childeric, et le rappellent quelques
années après ; les romains au contraire
en exilant Tarquin, vont jusqu' à
abolir un rang et un titre que ce prince
leur avoit rendu odieux.
Quoiqu' on ne puisse point comparer
des guerres qui ouvroient aux premiers
françois des provinces entières,
à ces courses des romains, où le
prix du vainqueur n' étoit encore que
quelques gerbes et quelques troupeaux
enlevés des champs des ennemis,
et portés en triomphe au Capitole :
on ne peut cependant se déguiser
que dès-lors ceux-ci se formoient
à cette sagesse, qui devoit les rendre
supérieurs à tous leurs ennemis. Dans
leur foiblesse même, on apperçoit le
germe de leur grandeur ; au contraire
on découvre dans la fortune des
autres le principe de sa décadence.
Ils s' agrandissent sans s' affermir, et
font des conquêtes qui multiplient
les vices de leurs loix.
Rome s' éleva sous de plus heureux

auspices que la monarchie française.

p8

La première férocité des sujets de Romulus fit place aux loix, dès qu' elle commença à être moins nécessaire pour affermir les fondemens de leur état. La sagesse de Numa empêcha que Rome ne vengeât ses propres ennemis en se détruisant elle-même, et ce philosophe établit une police d' autant plus utile qu' il sçut y intéresser la religion : il donna des moeurs à son peuple en lui apprenant à respecter les dieux. Il fut aisé à Romulus de plier ses nouveaux sujets au gouvernement qu' il voulut choisir. La science du gouvernement avoit déjà fait assez de progrès en Italie, et les brigans qui venoient peupler Rome, sortoient tous de quelque ville policée, où ils avoient obéi à des rois ou à des magistrats. Ils se soumirent par inclination et par reconnoissance aux loix de leur bienfaiteur. Après ce règne les romains continuerent toujours à ne composer, pour ainsi dire, qu' une seule famille dans les murs d' une même ville. Leur propre foiblesse, et l' union qui en étoit le fruit, les dispoient à faire parmi eux les changemens que la politique et les occasions exigeoient.

p9

Ils se virent forcés par une suite de circonstances liées les unes aux autres, de songer plutôt à établir avec solidité leur gouvernement, qu' à étendre sa puissance. Malgré leur ambition et l' inquiétude de leurs voisins, une guerre qui ne les occupoit souvent qu' un seul jour, ne les détournoit point de l' attention qu' ils devoient avoir sur eux-mêmes, et leurs moeurs écartoient la plupart des obstacles que les passions et l' intérêt particulier ont souvent opposés dans d' autres états au bien public. Le luxe inconnu à l' Italie, étoit encore renfermé dans l' orient. Quelques champs et une cabanne étoient toutes les richesses des romains. Ils

vivoient du travail de leurs mains. La pauvreté les formoit malgré eux à de grandes vertus, et en écartant une foule d'abus, elle suppléoit à une grande partie des loix par lesquelles la politique a du réprimer depuis les vices qui sont une suite nécessaire des richesses. La politique a des principes invariables pour le bonheur des sociétés, mais il est certain aussi qu' elle ne peut pas dans tous les tems les réduire en pratique.

p10

Elle ordonnera toûjours à une nation de ne chercher à se rendre redoutable à ses ennemis, qu' en corrigeant son gouvernement, d' où elle doit tirer sa force et ses ressources ; mais il est des conjonctures où elle s' abandonne elle-même par sagesse au cours des événemens. C' est la situation différente où se trouverent les romains et les françois, qui met elle-même une si grande différence entre leur fortune. Clovis n' ignoroit pas sans doute que des loix qui maintiennent la paix et l' ordre au dedans d' une société, rendent au-dehors ses forces redoutables ; mais il ne lui étoit pas possible de suivre l' exemple de Romulus et de Numa. Il ne régnoit point sur quelques hommes inconnus, entre lesquels il n' y eût aucune union, et à qui il eût ouvert un asyle contre les loix. Les françois conservoient au milieu des Gaules les moeurs qu' ils avoient prises en Germanie. Leurs préjugés étoient consacrés par la victoire ; et il étoit d' autant plus dangereux de vouloir toucher à leur police, qu' une nation de soldats est naturellement indocile.

p11

Dans l' ignorance où les françois étoient sur la nature des divers gouvernemens,

pouvoient-ils soupçonner
qu' une police avec laquelle ils
avoient fait de si grandes choses,
préparât leurs revers ? Un peuple qui
est heureux, croit aisément être sage.
Ils se trouvoient dans un tems où
chaque jour des débris d' un trône,
il s' en formoit plusieurs. Ils se livrerent
à leur ambition, et tandis que
des guerres considérables les occupoient
plus de leurs ennemis que
d' eux-mêmes, la corruption générale
des moeurs étoit un nouvel obstacle
au progrès de leur gouvernement.
Toutes les nations étoient corrompuës
quand les barbares entrèrent sur
les terres de l' empire. Rome qui avoit
pris de chaque peuple qu' elle vainquit,
le vice qui le distinguoit, étoit
devenuë une école dangereuse où toutes
les provinces étoient allées perdre
leurs moeurs. Les françois et les autres
peuples du nord sortoient d' un pays

p12

où la société n' avoit fait aucun progrès ;
mais quand ils auroient eû une
connoissance raisonnée des principes
de la morale et de la politique, n' auroient-ils
pas dû craindre en s' approchant
du Rhin, ces mêmes vices qui
retenoient les gaulois dans l' esclavage,
et qui avoient été autrefois l' écuëil
de la vertu romaine en Afrique
et en Asie ?
C' est parce que les romains ne perdirent
jamais de vuë l' intérieur de leur
état, et que l' établissement de leur police
précéda leurs conquêtes, qu' ils
eurent des succès constans qui les affermirent.
La fortune des françois
essuya au contraire mille vicissitudes,
parce que les vices de leur gouvernement
se nourrissoient des divisions
continuelles qu' ils faisoient naître, et
tenoient toûjours l' état sur le penchant
de sa ruine.
Brutus eut raison de vouloir former
la république avant que de la
deffendre contre ses ennemis. Ce
consul servit en effet plus utilement

sa patrie ou son ambition en faisant des loix, qu' en faisant des préparatifs pour la guerre. Quelque différente que fut la conduite de Clovis, elle

p13

ne fut pas moins sage. Bien loin de blâmer l' ambition qui lui fit voir des ennemis de tous côtés, et qui le porta à feindre de vouloir venger les droits de l' empire, tandis qu' il ne songeoit réellement qu' à se faire de nouveaux sujets ; on doit la regarder comme le principe de la grandeur des françois. L' établissement des loix demande dans les esprits une certaine disposition à les recevoir. Je sçai que la politique qui se flatte d' être la maîtresse du coeur humain, peut la faire naître ; je crois même qu' en imitant ce que la fortune a souvent fait, elle peut parvenir à changer entièrement l' esprit d' une nation. Mais cette entreprise est impossible dans un gouvernement où le prince qui n' a qu' une autorité bornée, est, comme ses sujets, esclave de l' habitude et des préjugés publics. L' exil des Tarquins étoit un événement capable de changer les moeurs, d' étouffer tous les préjugés, et d' en faire naître de tout contraires. Il ne falloit dans cette révolution qu' un citoyen qui sçut manier les esprits avec force et avec adresse. Aucun événement ne rompit ainsi le caractère des françois, et ne donna occasion

p14

à la politique de Clovis de ménager quelque changement dans leur police. Ce prince, il est vrai, profita de la conversion de ses sujets à la religion chrétienne, pour corriger quelques-unes de leurs loix ; mais les principes fondamentaux du gouvernement furent toujours les mêmes. Le baptême n' ôta aux françois ni leurs

moeurs ni leurs superstitions. Ils restèrent toujours si éloignés de la police qui leur auroit été utile, et il falloit y monter par tant de degrés différens, que Clovis eut raison de vouloir conquérir une patrie à ses sujets avant que de songer à les rendre citoyens. Les malheurs des tems ne permettoient pas à un peuple de pouvoir subsister sans détruire ses voisins. Ce que Tacite avoit prévu étoit arrivé : la chute de l' empire avoit jetté toutes les nations dans une confusion affreuse. L' Europe accablée des barbares qui la déchiroient, étoit dans un état de crise où il falloit toujours avoir les armes à la main. Les peuples du nord ne pouvoient parvenir à

p15

prendre une situation assurée sur les terres de l' empire, où ils se pressoient et se fouloient les uns les autres, qu' en s' affoiblissant mutuellement par leurs armes.

Dans ces conjonctures c' étoit assez pour les premiers françois de n' être pas vaincus. Il est vrai que la réformation de leur gouvernement auroit beaucoup contribué à les affermir, et à les rendre redoutables à leurs ennemis ; mais peut-on supposer qu' ils eussent pu autrement commencer à se civiliser qu' en perdant leur férocité ? Conçoit-on qu' ils eussent pu la perdre sans se livrer au luxe et au repos ? Et pouvoient-ils imiter les bourguignons et les visigots dans cette première démarche, sans subir dans la suite le même sort, et perdre comme eux leur empire avec leur courage.

Les conquêtes de Clovis produisirent une partie des effets que de sages

p16

loix auroient produits. Elles entretinrent

le génie guerrier de la nation,
et en multipliant ses forces et ses
ressources, elles lui donnerent une supériorité
réelle sur des ennemis qui
n'avoient pas un meilleur gouvernement.
Les françois enfin après avoir
arrêté les courses des barbares, et réprimé
leur violence, se trouverent
eux-mêmes dans ces circonstances où
une nation peut s' examiner, et le
prince travailler avec quelque espérance
de succès à plier son peuple sous
le joug des loix.
La situation des premiers romains
et des premiers françois ne peut souffrir
quelque parallele que dans un
seul point. Les uns asservis au gouvernement
monarchique qui étoit un
obstacle à cette haute fortune que
leur promettoient les augures, et les
autres sans connoissance des premieres
vérités politiques, attendoient
dans leur inaction, ou dans leur désordre,
le moment où quelque révolution
dissiperait leurs préjugés.
Les grecs après avoir été domtés
par les romains, tâcherent de se venger
de leurs vainqueurs. Ils en virent
la gloire avec jalousie, et ils publierent

p17

que l' élévation de la république
romaine étoit l' ouvrage de la fortune.
En effet, ils ne se trompoient
pas, s' ils prétendoient seulement
qu' elle avoit donné la premiere impulsion
aux affaires des romains, en
les mettant dans le chemin qui devoit
les conduire à ce point de sagesse,
où leur gouvernement produiroit
nécessairement de grands capitaines,
des magistrats integres, des
citoyens zélés pour le bien public,
et des soldats courageux et invincibles.
La politique en effet eut peu de
part à ces progrès. Le gouvernement
des romains se perfectionna au milieu
des efforts qu' ils firent pour s' y
opposer, et que la fortune leur rendit
favorables malgré eux.
La situation de Rome fut chancellante

tant qu' elle obéit à des rois. La liberté et les privilèges dont le peuple jouissoit, pouvoient retenir dans le devoir les esprits modérés : mais ces mêmes privilèges étoient trop grands pour qu' ils ne devinssent pas une cause de désordre parmi des hommes inquiets et ambitieux, sur-tout lorsque le prince trouvoit dans la puissance que les loix lui

p18

confioient mille moyens d' accroître son autorité. La sûreté publique au milieu des passions et des intérêts différens qu' entretenoit le gouvernement, étoit d' autant plus mal assurée, qu' un prince dont le royaume est renfermé dans l' enceinte d' une ville, ne se soutient que par l' intime confiance de son peuple, ou par le despotisme le plus rigoureux. Le premier qui s' élèveroit contre lui, n' a besoin ni d' un génie supérieur, ni d' un courage extraordinaire pour l' abatre. Indépendamment de ce défaut capital, et avec lequel il est surprenant que la monarchie de Romulus ait subsisté pendant deux siècles et demi, Rome seroit restée dans sa médiocrité en obéissant à des rois. Le gouvernement monarchique n' est point fait pour un peuple pauvre, et qui n' a qu' une ville. La domination des romains étoit encore bornée à leurs murailles,

p19

quand Brutus les souleva contre Tarquin. La politique ne découvre point ce qui auroit pu les rendre supérieurs à leurs voisins. Les romains n' auroient eû aucun motif pour avoir plus de courage et plus de vertu que leurs ennemis. La grande haine que l' éloquence impetueuse de Brutus leur inspira pour la monarchie, les rendit furieux au nom de liberté : mais l' habileté

de Tarquin à leur susciter des ennemis, et le danger où il les exposa de repasser sous sa domination, furent la source de leur amour excessif pour la patrie. Après avoir défendu Rome aux dépens de tout son sang, chaque citoyen l'aima comme l'ouvrage propre de ses mains, et la regarda comme un trophée élevé à sa valeur. Quand une police éclairée auroit produit le même effet sous les rois, et porté les romains à ce point de sagesse et de fermeté qui rend les premiers consulats si illustres, ces vertus n'auroient point été héréditaires. Comme toutes les autres villes d'Italie, Rome auroit successivement passé de la guerre à la paix ; de nouveaux Numa y auroient fermé le temple de Janus, et l'oisiveté qui auroit

p20

mal préparé ses citoyens à faire la guerre, et à seconder l'ambition d'un prince guerrier, les auroit livrés à des emplois que le préjugé et les circonstances rendirent méprisables sous le gouvernement des consuls. Ce n'est point après avoir réfléchi sur ces vices de leur gouvernement, et par un desir impatient de gloire, que les romains prirent la résolution d'en changer. Tarquin les lassa long-tems par sa tyrannie, et il fallut que la brutalité de Sextus les portât enfin à une révolte subite, sans qu'ils sçussent encore dans quel port ou contre quel écueil elle les jetteroit. Malgré les éloges que l'antiquité a donné à Brutus, il est difficile d'examiner sa conduite sans y découvrir le caractère d'un homme qui n'aspire qu'à s'élever à la puissance des Tarquins, ou du moins d'un politique peu versé dans le gouvernement. S'il ne songea qu'à satisfaire son ambition, il eut raison de pousser le zèle des romains jusqu'à l'excès ; mais si l'intérêt de la patrie fut son premier soin, il profita mal de la révolution dont il fut l'auteur.

Après que Rome eut fermé ses portes

p21

aux Tarquins, Brutus devoit premierement inspirer beaucoup de haine pour les rois, mais un politique plus sage eût dû ensuite établir un gouvernement qui pût s' accorder avec les nouvelles passions des romains. Ces deux choses étoient liées ensemble, la premiere servoit de préparatif à la seconde, et celle-ci affermissoit l' autre. Brutus ne s' acquitta point de ce double emploi. Soit qu' il fut plus ambitieux que bon citoyen, soit qu' il manquât de lumieres, il suivit sa haine. Il parla de se rendre libre sans mettre des bornes à la liberté, quand il n' eût fallu parler que de chasser les tyrans. Il devoit en animant le peuple contre la monarchie, le préparer à reconnoître deux consuls.

Il n' étoit pas impossible de trouver ce temperament, mais Rome nous seroit inconnuë si son premier consul eût trouvé le secret d' affermir l' aristocratie. Ce nouveau gouvernement qui ne fait souvent que multiplier les abus de la monarchie, n' annonçoit pas un sort plus heureux aux romains. L' imprudence ou l' ambition criminelle de Brutus fut, pour m' exprimer

p22

comme quelques anciens, une faveur de ce génie qui présidoit dès-lors à la haute destinée de la république romaine. Elle donna lieu en effet à des événemens qui établirent enfin les loix les plus sages, et l' ordre le plus conforme à la situation des romains. La contradiction frappante qui étoit dans la conduite de Brutus, devoit enfin éclater dans les deux ordres de la république. Il avoit persuadé aux plébéyens qu' ils n' avoient plus que les

loix au-dessus d' eux, tandis qu' il les
laissoit en effet sous la dépendance
d' une noblesse fiere, arrogante, et
prête à abuser de son pouvoir. Il se
forma par là dans Rome un nouveau
génie qui devoit détruire ses nouvelles
loix. C' étoit un bonheur pour les
romains que l' aristocratie ne pût pas
subsister : mais il étoit à craindre que
la fermeté et le courage dont les plébeyens
s' étoient fait une habitude,
ne devinssent entre leurs mains des
armes redoutables.

Si les romains eurent quelque obligation
à ce consul, ce fut d' avoir
conçu en même-tems assez d' amour
pour la liberté pour réparer les fautes

p23

qu' il avoit faites, et corriger son
gouvernement, et assez d' amour
de la patrie, pour se conduire d' abord
dans ces révolutions avec autant
de sagesse qu' ils en ont fait voir.
Ainsi que l' avoit dû prévoir Brutus,
le moment arriva enfin où la paix retira
le peuple de son yvresse, et lui
permit de réfléchir sur son sort. Quelle
étrange disproportion n' apperçut-il
pas entre la servitude qu' il éprouvoit,
et la liberté qu' on lui avoit promise ?
La noblesse abusa insolemment de
son pouvoir en apprenant la mort de
Tarquin. Les plébeyens furent en
butte à ses mépris et à ses cruautés.
En héritant des faisceaux et des ornemens
de la royauté, les patriciens
avoient aussi hérité de la tyrannie.
Mais le peuple plein des promesses de

p24

Brutus n' avoit pas détrôné Tarquin,
proscrit par les loix les plus saintes
jusques au nom même de roi, et défendu
sa liberté par une guerre qui
fit éclater tant d' héroïsme, pour plier
avec lâcheté sous la puissance de trois

cens tirans. Les murmures furent le premier signal des révolutions. Ce feu toujours prêt à éclater, fut souvent assoupi, mais las enfin d' espérer un soulagement que l' orgueil du sénat retardoit toujours, les plébéyens se retirèrent sur le mont-sacré. Rome sans citoyens offrit un triste spectacle à la noblesse, le sénat sentit sa foiblesse, et la crainte lui grossit les objets. Soit timidité, ignorance de ses intérêts, ou manque de politique, il négotia avec trop de précipitation. Ce corps étoit divisé en deux partis, la jeunesse patricienne, qui avoit pour chef Appius Claudius, conservoit son orgueil, et vouloit follement qu' on punît ou du moins qu' on méprisât les révoltés. Menenius Agrippa et la famille des Valériens avoient inspiré à tout le reste leur modération. Plus un parti montrait de chaleur à défendre son sentiment, plus l' autre faisoit voir d' opiniâtreté

p25

à ne pas se rendre. Il y avoit un juste milieu, mais l' aigreur ne permit pas de le saisir, et la noblesse accorda, imprudemment pour ses intérêts, mais heureusement pour tout le corps de la république, des tribuns au peuple, sans fixer les droits de cette nouvelle magistrature. La république changea de face, le gouvernement devint un mélange de démocratie et d' aristocratie, et le sénat et le peuple eurent leurs droits séparés. Par bonheur pour cette nouvelle forme de gouvernement dont les progrès devoient être si utiles à toute la république, mais qui n' étoit pas assez affermie par la loi qui rendoit la personne des tribuns sacrée et inviolable, la noblesse n' eut point avec le peuple et ses magistrats, la justice qu' elle observoit avec l' étranger. Elle conserva son orgueil ; et ses efforts inutiles pour reprendre sa première autorité, ne firent que confirmer les privilèges des tribuns.

Quoique le peuple n'abusât pas insolemment
de sa victoire, il étoit
impossible que le sénat, malgré la
prudence qu'on lui attribuoit, pût respecter
des réglemens qu'il avoit trop

p26

d'intérêt de ne regarder que comme
des abus. Les Valériens et leurs partisans
qui voyoient avec douleur que
l'ambition du peuple croissoit de jour
en jour, n'oseroient plus embrasser ses
intérêts avec le même zèle. D'un autre
côté les prétendus désordres auxquels
leur complaisance avoit ouvert
une entrée trop libre, rendirent plus
puissante la faction des claudiens.
La haine de ceux-ci pour le peuple
croissoit dans le silence, et ces hommes
ambitieux croyoient être esclaves,
parce qu'ils ne dominoient plus.
Marcius Coriolan souffroit impatiemment
l'autorité des tribuns. Plus
ami de la justice qu'ennemi du peuple,
ou plutôt trop fier de sa naissance
et trop vindicatif, il crut son honneur
intéressé à blâmer ouvertement
ce qu'il croyoit une usurpation. Ce
romain dont la vertu âpre et pleine
de passion, ne se plioit ni aux tems ni
aux circonstances, ouvrit le dangereux
avis de ne secourir le peuple
pressé par la famine, qu'à condition
qu'il renonceroit aux droits qu'il
avoit acquis sur le mont sacré. L'exil
fut le prix de sa hardiesse. Le sénat
s'abaissa inutilement pour obtenir

p27

sa grace. La noblesse et le peuple
qui apprirent dès-lors ce qu'ils
avoient à craindre l'un de l'autre,
ne se virent séparés par leurs divisions,
que pour s'unir plus intimement
dans la suite.
Il est utile à toute société naissante
d'avoir en elle-même un levain

qui fermente, et qui y entretienne
la vie et le mouvement. Il manquoit
aux romains et aux françois un Lycurgue
qui pût examiner et peser leurs
intérêts, et leur inspirer les passions
qui les auroient préparés à recevoir
la police la plus utile : ou qui jugeant
par les passions dont ils étoient agités,
quelles loix convenoient le
mieux à leur génie, travaillât à composer
un code et à former la constitution
d' un état tranquille au-dedans
et redouté au dehors.

Tant qu' un gouvernement n' est
point parvenu à sa perfection, le repos
des citoyens qui n' est encore
qu' un avantage frivole, n' est propre
qu' à en retarder les progrès. Une
certaine agitation peut quelquefois
suppléer à un sage législateur. C' est
ainsi que le champ de mars, rétabli
par Charlemagne sous le nom de

p28

parlement, retira la France d' une
létargie plus dangéreuse encore que
les maux qu' il produisit et qu' on n' avoit
point éprouvés sous la première
race. Les divisions et la diversité
d' intérêts qu' il fit naître entre les capétiens
et leurs vassaux, furent le
principe du sage gouvernement dont
nous jouissons.

Le hazard devoit être le législateur
des romains : c' étoit aux événemens
à préparer peu à peu leur esprit
à recevoir cette espece de gouvernement
auquel il eut été alors impossible
de les soumettre. L' idée seule
de l' ordre qui fut le fruit de leurs
dissensions, c' est-à-dire, l' idée d' une
république parfaite, n' eût pas moins
révolté la noblesse, que celle d' une
monarchie parfaite eût offensé l' indocilité
des françois, en leur représentant
toute l' autorité entre les
mains du prince. L' union du peuple
avec les patriciens, pour être utile à
la république, devoit naître de l' égalité
entre les deux ordres ; et cette
égalité ne pouvoit être que l' ouvrage

de leurs dissensions.
Il s' éleva pour le bonheur des romains
un citoyen qui forma le dessein

p29

de les asservir. La tranquillité publique arrêtoit son ambition. Ce fut en proposant des loix sur le partage des terres, que Sp Cassius espéra de jeter des semences de trouble, de se faire des créatures, et d' usurper enfin la souveraineté à la faveur des divisions que sa politique auroit animées. Le peuple qu' il favorisoit, rejeta ses propositions avec autant de mépris que les plus riches patriciens qu' on vouloit dépouïller ; mais le sénat aveuglé ne prévint pas les orages qu' alloit exciter la loi agraire. Lorsqu' il devoit saisir le moment où l' indignation étoit générale pour détourner avec adresse sur la loi même, la haine qu' on avoit contre son auteur, il ne s' attacha qu' à rendre le consul odieux et à le perdre.

La noblesse s' apperçut bientôt que la mort de Cassius n' avoit pas mis ses droits en sûreté. Le peuple l' eût à peine condamné, qu' il fut prêt à se reprocher son ingratitude. Il oublia bientôt un crime dont il ne craignoit plus l' auteur ; et dès qu' il vit sa liberté assurée, il ne sentit plus que les avantages qu' il retireroit d' une

p30

loi qu' il avoit rejetée. Les tribuns profitèrent de ces dispositions, et pour rendre plus puissant un corps dont ils possédoient toute l' autorité, ils remirent les loix agraires en délibération. Quand Cassius n' auroit point songé à se frayer un chemin à la tyrannie, les romains n' auroient point eû tort de le faire périr. C' étoit un ennemi public qui souffloit le feu des guerres civiles, et la noblesse et le peuple attachés à leurs intérêts présents et personnels, ne pouvoient encore en découvrir les suites heureuses. Mais leurs descendans devoient lui élever des statuës, parce qu' il donna naissance à des différends qui purgerent leur gouvernement de plusieurs vices

qui auroient été un obstacle insurmontable
à l'agrandissement de leur
fortune.

Les loix agraires contribuèrent
en effet plus que tout le reste à porter
la police romaine à sa perfection.
Ce furent elles qui en continuant de
tenir la noblesse et le peuple toujours
divisés par un grand intérêt ne

p31

leur permirent de se réunir que par
une égalité parfaite qui n'en fit qu'un
seul et même corps. Le partage des
terres rendit le peuple agissant : son
opiniâtreté et son courage réparèrent
ses fautes. Si le sénat eût sçu cacher
son ambition, et profiter de ses
avantages et de tous les préjugés des
plébéyens, il auroit conservé sa supériorité.
Mais les loix agraires entretenirent
la noblesse dans une certaine
aigreur qui l'empêcha de se conduire
avec la prudence qui lui étoit
nécessaire.

Ce morceau de l'histoire romaine
est peut-être le plus digne de l'attention
et de la curiosité d'un lecteur.

Il est intéressant de suivre une
petite république dans ses dissensions,
d'en examiner tous les mouvemens,
et de voir naître de ses
désordres et de ses fautes mêmes ses
vertus, ses progrès, la sagesse de ses
loix, et cette vaste domination qui
embrassa presque tout l'univers.
Quel spectacle pour un philosophe !
La noblesse veut conserver l'autorité
réelle que Brutus lui a confiée ; le

p32

peuple à son tour veut que ses préjugés,
qui sont aussi l'ouvrage de Brutus,
acquièrent force de loi. Chaque
parti fait tous ses efforts, mais
l'un et l'autre font mille fausses démarches
en maniant leurs intérêts.

On craindrait avec raison que la république avant que d' avoir porté son gouvernement à sa perfection, ne fût détournée de ses affaires domestiques par des guerres considérables, si la fortune qui veille à son sort ne faisoit une compensation des fautes du sénat et des tribuns.

Tantôt le peuple augmente imprudemment le nombre de ses tribuns pour en augmenter le pouvoir, et par-là ne fait qu' ouvrir à la noblesse une voye plus sûre et plus facile d' arrêter leurs projets par eux mêmes. Si le peuple est trop lent dans ses démarches, les patriciens l' irritent et leurs emportemens lui font connoître toutes ses forces. Tantôt la noblesse se prive, comme dans l' affaire de Volscius, du seul rempart

p33

qui pût mettre sa puissance en sureté. Tantôt elle fond avec fureur sur les plébéyens qui agissent encore avec modération : elle frappe les huissiers des tribuns, enleve les urnes qui servent à recueillir les suffrages, et dissipe ceux qui distribuent les bulletins. Alors les passions du peuple lui tiennent lieu de politique, il veut se vanger ; et le gouvernement fait de nouveaux progrès.

La conduite des romains est toute semée de fautes pareilles. Qu' il me suffise d' examiner la conduite des tribuns, quand ces magistrats songerent à rapprocher de plus près le peuple de la noblesse. Les tribuns penserent ruiner leur ouvrage en proposant une loi qui permettoit aux plébéyens de s' allier par le mariage

p34

avec les maisons patriciennes. Rien n' étoit plus utile que ces alliances, dit judicieusement Denys D' Halicarnasse,

pour assurer la tranquillité publique.
Les decemvirs les avoient deffenduës
par une loi de leur derniere table.
Leur intention avoit été de tenir les
deux corps désunis, afin de les perdre
plus aisément l' un par l' autre, et
d' établir leur puissance sur leurs divisions.
Dans une république en effet
où mille préjugés et les loix avoient
concouru à faire respecter la noblesse ;
l' espérance de s' allier avec elle
pouvoit lui faire un grand nombre de
créatures, et lui fournir mille moyens
de diviser le peuple, et de retirer de
son parti les plus puissans plébéyens.
La loi des tribuns étoit souverainement
sage en elle-même, mais le
tems de la publier n' étoit pas encore
venu. Elle devoit suivre et non pas
précéder l' établissement de l' égalité
parfaite qui devoit servir de base au
gouvernement des romains.
La noblesse n' apperçut point la faute
des magistrats du peuple. Lorsqu' elle
auroit dû cacher sa joye, et
ne se deffendre que par politique, et
précisément autant qu' il falloit pour

p35

faire croire au peuple aveuglé qu' elle
lui accordoit une grace, son orgueil
s' effaroucha. Cette noblesse impérieuse
crut être dégradée ; elle crut
que les plébéyens viendroient lui arracher
ses filles à main armée ; enfin
s' il en faut croire les paroles que
Tite-Live met dans la bouche du tribun
Canuléïus, elle alloit jusqu' à trouver
étrange que la nature eût donné à la
populace les mêmes organes qu' aux
patriciens. Quelque peu éclairée que
fut cette conduite de la noblesse et
du peuple, la fortune la rendit aussi
utile à la république, qu' elle auroit
pû lui être funeste.
Les plébéyens qui se virent méprisés,
rappellerent toute leur fierté. Ils
devinrent par dépit aussi superbes que la
noblesse. Pour la faire descendre jusques
à eux, ou plutôt pour s' élever
jusqu' à elle, ils oserent aspirer au

consulat, et il leur fut permis de
jouir de tous ses droits sous le nom
de tribuns militaires. Ainsi la faute
des patriciens répara celle qu'avoit
fait le peuple, elle l'accoutuma à se
faire les prétentions les plus hardies,
et rendit par là les progrès du
gouvernement plus prompts et plus assurés.

p36

Soit qu'il faille l'attribuer à l'équilibre
que cette loi commençoit à établir
et qui rendoit par conséquent les
passions moins vives et moins tumultueuses,
soit que les liaisons du sang
rapprochassent déjà plus intimement
des hommes entre lesquels le gouvernement
laissoit moins d'inégalité, les
dissensions de la place furent moins
ardentes. Le sénat perdit de sa hauteur ;
et le peuple plus élevé tint la balance
égale entre la noblesse et ses
tribuns.

L'ambition de ces magistrats étoit
plus offensée de ne point obtenir les
suffrages pour le tribunat militaire,
que flattée de la loi qui leur permettoit
d'y aspirer. Quelque fatigantes
et quelque injustes que nous paroissent
encore aujourd'hui dans Tite-Live
les clameurs des tribuns, la jalousie
qu'ils tâchoient de réveiller dans
le peuple étoit nécessaire au bien de
la république. Rien, il est vrai, n'étoit
plus frivole que la distinction du
tribunat militaire et du consulat ;
mais cette distinction formoit cependant
un obstacle à l'égalité, et laissoit
même une disproportion choquante
entre les deux ordres. Il devoit
nécessairement

p37

arriver que de mille circonstances
qui pouvoient la rendre
odieuse au peuple, une l'émût assez
pour qu'il ne voulût plus se contenter

de l' autorité et des honneurs du consulat sous le nom d' une autre magistrature. Cependant de nouvelles victoires approchoient tous les jours les romains des samnites. Leur guerre avec ce peuple habile et courageux devoit être bientôt suivie de la descente de Pyrrhus en Italie et de la premiere guerre de Carthage. La fortune jusqu' alors si favorable aux romains prit encore soin de leurs affaires, et elle hâta elle-même les progrès de leur gouvernement. L' aventure si connue de la jeune Fabia les retira d' un calme pernicieux. Cette femme communiqua son orgueil et ses caprices à son époux. Licinius associa à ses desseins un certain Sextius jeune homme aussi ambitieux mais plus hardi que lui. Ils briguerent ensemble le tribunat, et à peine se virent-ils à la tête du peuple qu' ils proposerent un réglemeut qui ordonnoit que la république ne seroit gouvernée désormais que par des consuls ; et qu' un des deux seroit nécessairement tiré du corps du peuple.

p38

Il est aisé de connoître combien ces dissensions furent utiles aux romains. Si l' on veut remonter jusqu' au tems où le peuple s' exila sur le Mont Sacré, on s' appercevra que son amour pour la patrie, la premiere vertu d' un citoyen et la source de toutes les autres, commençoit déjà à diminuer. La servitude rend les citoyens étrangers dans leur propre patrie. Le peuple qui après les préjugés que Brutus lui avoit donnés, n' auroit pas senti un avantage essentiel à obéir plutôt à son sénat qu' à Pyrrhus ou à Carthage, auroit succombé sous ses premieres défaites : ou plutôt la bataille d' Allia eut décidé du sort du Capitole. Les volsques, les herniques, les fidenates, et tous les autres peuples voisins auroient été de puissans ennemis. Les romains n' auroient eû aucun avantage sur eux ; et ceux-ci auroient profité pour perdre la république

au-dehors, du vice intérieur du gouvernement qui auroit détaché de ses intérêts la plus grande partie des citoyens. L' aristocratie est toujours voisine du despotisme. Rome en un mot, seroit tombée dans cette langueur où le pouvoir arbitraire a jetté

p39

les royaumes d' orient. Des esclaves n' ont jamais bien servi ni bien deffendu leur patrie. Ainsi le sénat sans ressources dans les plus grands dangers, parce qu' il n' auroit pas fait connoître à ses sujets que son empire les rendoit heureux, eut enfin perdu lui-même cette puissance qu' il n' auroit pas voulu partager avec le peuple. Les dissensions donnerent occasion aux talens de se produire, et ouvrirent les yeux aux romains sur leur conduite. Les deux ordres de la république s' examinerent mutuellement, et la crainte tint toujours les magistrats soumis aux loix dont ils n' étoient que les ministres. Lorsque les plébéyens voulurent partager avec la noblesse l' honneur des magistratures ; ils travaillèrent, nous disent les historiens, à s' en rendre dignes, et les patriciens de leur côté cherchèrent à les en écarter en tâchant de les surpasser toujours par l' éclat des vertus autant que par celui de la naissance. Voila l' origine de cette foule de grands hommes que produisit la république romaine, et qui établirent sa grandeur. L' état dans de si foibles commencemens avoit besoin de chaque citoyen, et

p40

de tous ses talens. L' aristocratie et le gouvernement monarchique en auroient étouffé une partie. Combien d' hommes aujourd' hui s' ignorent eux-mêmes dans l' Europe, et ne savent pas que leur obscurité n' est que

la suite d' une naissance commune ?
Je serois trop long si je voulois rapporter
en détail tous les avantages que
les romains retirèrent de leurs dissensions.
L' amour de la liberté, le plaisir
d' humilier ses ennemis, la vengeance,
la haine, l' orgueil, et bien
d' autres passions encore en se heurtant
les unes les autres, multiplierent les
loix, et affermirent en même tems
leur empire. Dans cette agitation des
esprits il s' établissoit souvent de
nouvelles magistratures, qui ne furent

p41

d' abord créées que pour servir de
dédommagement à la noblesse que l' on
privoit de quelque privilège, et qui
devinrent ensuite d' une utilité infinie
pour tout le corps de la république.
Tandis que l' intérieur du gouvernement
s' affermissoit ainsi par une police
plus éclairée, et que le peuple en
devenant plus puissant devenoit aussi
plus redoutable aux étrangers, la noblesse
se formoit à cette politique sublime
qui devoit être si funeste à la liberté
des nations. Le sénat qui voyoit
à quel point l' avoit réduit une
premiere foiblesse, (car sur le Mont Sacré,
et surtout depuis dans la maniere dont il
demanda la grace de Coriolan, il
avoit compromis son autorité, et poussé
la sagesse jusqu' à la lâcheté,) le sénat,
dis-je, voyant par quelle voye il
avoit perdu le pouvoir que Brutus lui
avoit donné, comprit que la témérité
est quelquefois une sage politique.
Ces réflexions contribuerent sans doute
autant que les circonstances dont je
parlerai dans la suite, à former cette
fierté romaine, qui préféra constamment
une chute éclatante à une paix
honteuse. Cette grandeur d' ame, qui
ne passa presque jamais les bornes de

p42

la prudence, parce qu' elle étoit soutenuë par un gouvernement capable d' enfanter des prodiges, étonna les vainqueurs des romains ; soutint leur république contre les premiers succès de Pyrrhus ; éleva Rome au-dessus de toutes les tempêtes ; l' empêcha de céder l' empire du monde après la bataille de Cannes ; et à force de la rendre, pour ainsi dire, inaccessible aux coups de la fortune, lui fit retrouver la victoire à Zama.

Les patriciens presque toujours humiliés dans la place publique, et qui ne conservoient leur ancienne supériorité sur le peuple que dans les armées, songerent à le distraire par des guerres étrangères de l' ambition que lui inspiroient la paix et les tribuns. Dès-lors on se fit une habitude de ne souffrir impunément aucune injure, et l' on fut toujours prêt à donner du secours à ses alliés. Pour faire sentir au peuple qu' il leur étoit toujours soumis en quelque chose, les patriciens veillèrent avec une exactitude scrupuleuse à l' observation de la discipline militaire. Ils en punirent même la moindre infraction avec d' autant plus de rigueur, qu' ils se vengeoient encore

p43

par-là secrettement dans les camps de quelque injure qu' ils avoient reçue dans Rome. Les généraux se perfectionnerent dans leur art. Les guerres ne furent plus de simples courses sur les terres des ennemis. On se hâta moins de revenir triompher, et parce qu' on craignoit les troubles que le peuple excitoit dès qu' il étoit rendu à l' oisiveté de la paix, on voulut tirer une vengeance complete des ennemis. Après les avoir battus en pleine campagne, les consuls les poursuivirent dans les villes qui leur servoient de retraites, et la république prit l' habitude de faire des sièges. Les guerres qui occupoient continuellement les consuls au-dehors, donnerent naissance à la magistrature

la plus utile aux romains. Les censeurs par leur institution ne devoient d'abord que faire le cens ou le dénombrement des citoyens, afin que la république connût toujours ses forces ; mais ils s'attribuerent bientôt la réformation des moeurs. Les deux ordres leur furent soumis ; ils ouvrirent l'entrée du sénat aux patriciens ou les en excluèrent. Ils ôtoient aux chevaliers les marques de leur dignité, et

p44

faisoient descendre les plébéens dans une tribu moins honorable. La vigilance de ces magistrats combattoit utilement l'inconstance naturelle des hommes, et cette espèce de lassitude et d'assoupissement qui sont d'autant plus funestes dans un état libre qu'ils n'attaquent pas ouvertement les loix, mais que les laissant tomber peu à peu dans l'oubli, ils commencent par en diminuer la force, et les abrogent enfin entièrement sans qu'on puisse assigner l'époque de leur chute.

Les censeurs étoient les interprètes des loix, ils les débarrassoient des formalités qui doivent ordinairement les accompagner, mais dont il faut quelquefois les affranchir pour qu'elles ne deviennent pas inutiles. Ces magistrats punissoient dans le citoyen un certain relâchement qui l'auroit indubitablement conduit au violement du bon ordre, mais que les autres magistrats ne pouvoient pas punir, et contre lequel les loix ne peuvent établir de peine, sans s'exposer elles-mêmes à tomber dans le mépris, parce qu'il seroit aisé d'en éluder la force. à quelque degré de perfection que les querelles de la noblesse et du peuple

p45

ayent porté la police particulière des romains, ce ne fut pas-là le plus

grand avantage qu'elles produisirent.
Elles distribuèrent la puissance souveraine
en différentes parties et l'égalité
qu'elles établirent entre les citoyens
affermit l'ordre merveilleux de ce
gouvernement. Si l'on considère, dit
Polybe, le pouvoir des consuls, celui
du sénat, et l'autorité du peuple,
on croira tour à tour que le gouvernement
de la république romaine
est monarchique, aristocratique, et
populaire. Ce sont trois puissances
réellement distinctes, mais réunies,
comme on le verra dans la suite de ce
livre, par un lien qui en fait
l'équilibre.

On peut commencer à juger du bonheur
des romains en remarquant en
général que leur gouvernement propre
à renfermer tous les avantages des
trois autres, pouvoit n'avoir par
conséquent aucun de leurs défauts. Tout
gouvernement en effet ne pêche que
parce qu'il n'a que les avantages
qui lui sont particuliers, il n'a pu se
rendre propres ceux des autres et se
tempérer lui-même, ce que fait le
gouvernement mixte. Tous les vices,

p46

par exemple, de la monarchie et de
l'aristocratie ne naissent que de
l'impuissance où elles tiennent le peuple,
tandis qu'un prince ou un sénat qui
sont presque sûrs de l'impunité, peuvent
s'accoutumer à commettre des
violences. Il en est de même de la
démocratie, elle devient quelquefois,
selon la remarque d'Aristote, le
gouvernement le plus tyrannique, ou elle
se ruine elle-même, parce qu'au milieu
des orages qu'elle excite la liberté,
aucun citoyen n'est ni assez puissant
pour réprimer l'impétuosité d'un peuple
entraîné par ses passions, ni en
droit de se saisir du gouvernail de la
république pour la sauver des écueils
dont elle est environnée.
Mais ces réflexions générales n'instruisent
point encore assez. Comme
l'expérience nous l'apprend que les

circonstances rendent souvent très-vicieux un gouvernement dont les principes seroient établis avec la plus grande sagesse ; il faut pour mieux connoître la situation des romains, tâcher de pénétrer jusques dans les ressorts les plus secrets du gouvernement. J' y distinguerai deux sortes de bonté, l' une que j' appelle absoluë et

p47

qui lui est propre ; l' autre qu' on peut nommer relative, et qui dépend des conjonctures dans lesquelles un peuple se rencontre. Il sera d' autant plus important d' entrer dans un détail circonstancié à ce sujet, qu' il servira de fondement à tout ce que je dirai dans la suite sur les romains et sur les françois.

Après avoir fait voir les avantages de la police mixte, considérée en elle-même, je dois m' arrêter un moment à l' examen des trois autres especes de gouvernement. Les politiques les plus profonds et qui jusqu' ici ne les ont considérées que par rapport aux avantages ou aux inconvéniens qui leur sont propres, n' ont point balancé à donner la préférence au gouvernement monarchique. Qu' il soit ou non le plus ancien c' est une foible prérogative pour lui ; ce qui forme un préjugé bien plus considérable

p48

en sa faveur, et j' ose même dire une démonstration, c' est qu' il rend les ressorts de la société plus simples, et rapproche l' ordre politique de celui que la nature a elle-même établi dans chaque famille.

Il n' est point douteux qu' en examinant ces trois especes de police, on ne trouve dans leurs principes mêmes de justes raisons de préférer la monarchie. La démocratie est dans son

état naturel l' image de l' anarchie, et le gouvernement aristocratique est aussi plus proche de l' excès opposé, je veux dire du despotisme. On ne découvre dans aucune de ces deux polices aucun point où la tranquillité publique puisse être fixée aussi solidement que dans la monarchie. Tantôt la liberté n' est comme dans Athènes qu' un caprice insolent et tumultueux, dont la vertu et le mérite deviennent les victimes ; et tantôt telle qu' elle étoit à Rome, avant la retraite du peuple sur le Mont Sacré ou sous la domination des décemvirs, ce n' est qu' un vain nom qui rend cependant la servitude du peuple plus accablante. Dans le gouvernement monarchique le prince n' a pas une fortune

p49

séparée de celle de l' état, comme l' ont des magistrats dont l' autorité n' est que passagere dans une république. De cette différence dans la distribution de l' autorité, quelle différence ne doit pas résulter dans l' usage qu' en font et un prince que la politique instruit à chercher son bonheur dans celui de son peuple, et des magistrats à qui mille passions et peut-être la politique même font regarder leur magistrature comme l' instrument de leur fortune domestique ? Enfin je puis ajouter que dans un état libre une partie essentielle à la société, telle que les armes ou le commerce, fleurit toujours aux dépens de l' autre. D' ailleurs un peuple libre ne peut se rendre redoutable au-dehors par le secret, la promptitude, l' union, et l' obéissance, comme le peut aisément un peuple qui obéit aux loix de la monarchie. Quoiqu' il en soit des avantages

p50

particuliers des différens gouvernemens
considérés ainsi en eux-mêmes,
il y a un autre principe plus certain
pour juger lequel doit être préféré, et
quel but différent devoient se proposer
les romains et les françois pour
parvenir les uns et les autres à un
gouvernement également sage.
C' est moins en effet à la bonté absoluë
d' une police qu' il faut faire attention,
qu' à sa bonté relative. Il est
prouvé par l' histoire de toutes les
nations que les circonstances, comme
je l' ai déjà dit, agissent avec assés de
pouvoir sur les différentes formes de
gouvernement pour changer en quelque
sorte leur nature, et rendre vicieux
en un tems ce qui dans un autre
contribuë le plus efficacement au
bonheur et à la gloire d' un peuple.
Pour faire sentir cette vérité, qu' il
me soit permis de remonter jusqu' aux
tems où la société se forma, et de
suivre les hommes dans les différentes
situations où ils se sont successivement
trouvés. Nés libres et égaux, ils
gémirent longtems dans les désordres

p51

dont ces deux avantages pernicieux
étoient la source. Las de se déchirer,
les plus foibles chercherent des protecteurs
contre l' avarice ou l' ambition
d' un ennemi trop puissant. Une
paix passagere fit bientôt connoître
tout le prix d' une union solide ; on
se lassa peu à peu d' une liberté plus
funeste que la tyrannie, que l' on ne
connoissoit pas encore ; on fit des
rois, dit Justin, et ils firent les
premieres loix.
Alors comme chaque société composée
d' un petit nombre de citoyens,
étoit à peu près dans la même situation
où j' ai représenté l' ancienne Italie, le
pouvoir des princes y fut aussi peu
affermi qu' il le fut depuis à Rome. Dans
ces circonstances il ne faut point douter
que le gouvernement monarchique,
malgré les avantages qu' il avoit
par sa nature sur les autres gouvernemens,

ne fût fort imparfait, non-seulement par les raisons que j' ai déjà rapportées en parlant des successeurs de Romulus, mais aussi parce que les hommes sans art, sans industrie, sans richesses, sans une fortune particuliere qui pût les fixer dans le sein de leur famille, dûrent être moins portés à se

p52

déssaisir des intérêts communs de leur société, qui leur tenoient lieu d' intérêts particuliers. Leurs moeurs furent donc en contradiction avec la subordination qu' exige la monarchie. Ce gouvernement ne permet que d' obéir, et le génie du peuple ne pouvoit s' allier qu' avec les loix de la démocratie.

Les différentes polices se succéderent, les peuples en secoüerent le joug par lassitude, et le reprirent tour à tour par nécessité. Les sociétés cependant s' étendirent, les plus fortes soumirent les plus foibles, il se forma de grands états, et les hommes multiplierent leurs connoissances.

Le droit de législation que chaque citoyen avoit en quelque sorte conservé sous les loix du gouvernement libre, et qui, en ne lui permettant pas de séparer ses intérêts particuliers des intérêts publics, avoit été si propre à remédier à la foiblesse des petites sociétés, devint aussi pernicieux après leur agrandissement qu' il avoit été utile jusques-là. Les états en s' agrandissant, agrandirent aussi la fortune des particuliers, ces changemens demanderent d' autres principes dans le

p53

gouvernement. L' égalité qui est le seul fondement des républiques libres disparut. La différence des richesses des citoyens commença à établir entre eux les différens degrés d' une

subordination désormais nécessaire,
et le gouvernement monarchique
devint alors aussi indispensable que le
gouvernement libre l'avoit été. De
nouveaux besoins avoient établi entre
les hommes de nouveaux rapports
qui leur étoient inconnus dans leur
pauvreté, et les richesses en s'augmentant
avoient fait disparaître les liens
qui dans la naissance des sociétés
avoient attaché les citoyens au soin
de la chose publique.

Je n'examine point actuellement si
cette grossiereté des premiers hommes,
dont on a tant loué les restes dans
les premiers romains, est préférable
aux moeurs qui lui ont succédé. Il est
du moins certain qu'une corruption
générale, pour me conformer encore
au langage ordinaire, ayant banni ces
restes précieux des anciennes moeurs,
la politique dût aussi changer ses ressorts
pour opposer de nouveaux remèdes
à des maux nouveaux. Le peuple
devint stupide et ignorant, parce

p54

que sa pauvreté ne fut plus volontaire :
les emplois vils auxquels il
fut réduit, abaisserent ses sentimens
et le soumirent aux riches. Le
gouvernement libre fut dès lors
impraticable, ou du moins devint
extrêmement méprisable. Car sans parler
de la confusion et des désordres que la
liberté doit nécessairement produire
dans un état étendu, chaque citoyen
n'auroit plus porté dans les conseils
publics, au lieu de son ancienne
générosité et de sa sagesse, que son
ignorance, ses caprices, des desseins
conformes à ses intérêts particuliers,
ou une voix qu'il auroit vendue à
l'ambition.

Les passions devenuës plus agissantes
et corrompuës par de nouveaux
objets qui faisoient perdre l'attachement
au bien public, et bernoient,
pour ainsi dire, l'homme à lui-même,
avoient besoin d'un frein plus court.
Les mêmes qualités qui avoient fait

auparavant des héros pour la patrie,
n' y produisoient plus que des ennemis
domestiques ou des citoyens inutiles.
Plus les hommes sont invités à
violer les loix, et exposés à ignorer
la relation qu' il y a entre leur bonheur

p55

particulier et celui de la société
entière ; plus il est nécessaire qu' il
s' élève une puissance supérieure qui en
resserre les parties prêtes à se séparer ;
qui donne une nouvelle force aux
loix ; et qui par un nouvel ordre de
police supplée aux vertus que donnoit
naturellement la pauvreté, et
contraigne sans violence le citoyen
riche et le citoyen pauvre, que la
différence de leur fortune divise, à
aimer également la patrie. C' est sans
doute ce que vouloient exprimer tous
les historiens anciens, quand ils
disoient que les romains ne pouvoient
subsister qu' en passant sous le
gouvernement monarchique.
S' il est vrai qu' en resserrant ainsi
les passions on étouffera cet héroïsme
des premiers tems, il faut convenir
aussi que les états plus considérables

p56

par leurs forces et par leur étenduë,
exigent moins de leurs citoyens ces
especes de convulsions héroïques par
lesquelles les romains étoient obligés
de réparer la foiblesse réelle de leur
république. Mais pour m' expliquer
avec plus d' exactitude, ce n' est point
une moindre liberté qui a fait disparoître
cette élévation dans les sentimens.
La corruption l' avoit déjà détruite
dans tous les coeurs, la politique
devoit alors se servir des richesses
pour établir le bonheur des sociétés,
comme elle s' étoit auparavant servie
de la pauvreté. Un gouvernement
fondé sur les mêmes principes que
celui de Sparte et de Rome ne feroit
pas revivre aujourd' hui les anciennes
moeurs. Elles seront éternellement
inconnuës, à moins que par une révolution,
qu' il est impossible de prévoir,
les arts ne se perdent, et que
par une suite de faits et d' événemens,
qu' il seroit absurde et chimérique
d' appréhender, les hommes ne se
retrouvent dans les mêmes circonstances
que les spartiates.

Les romains, comme on l' a vu,
se formerent dans un tems où leur
ville et toute l' Italie avoient encore

p57

tant de conformité avec les premières
sociétés. Ce fut un bonheur pour
eux que la fortune, par le mélange
des trois especes de gouvernement
les plus connus, corrigeât et tempérât
l' égalité et la liberté qui malgré
les vices qu' elles portent avec elles,
leur étoient si nécessaires. Mais
lorsque les françois parurent sur les terres
de l' empire, il ne pouvoit plus y
avoir d' autre gouvernement que le
monarchique qui fût utile aux hommes.
Je n' en excepte pas même le
gouvernement mixte des romains,
les circonstances le rendoient vicieux ;
on en verra bientôt les raisons quand
j' examinerai la nature et les principes
de cette police, ou lorsque j' expliquerai
les causes de la décadence de
la république romaine.
Si la monarchie, quoique toujours
à la veille de sa ruine, a subsisté à
Rome, pendant deux siècles et demi,
doit-on être surpris, après ce
que j' ai dit de la différence des
conjunctures où les romains et les
françois se trouverent, que ceux-ci sans
principes de société ayent demeuré
plus longtems éloignés d' un bon
gouvernement ?

p58

Quelque attachement que les françois
eussent pour le nom de roi, ils
étoient moins portés à lui accorder
toute la puissance qui lui est dûë,
que les romains à se gouverner par
leurs loix. Les sujets de Clovis
confondoient la désobéissance avec
la liberté ; non seulement le corps de
la noblesse vouloit être libre, mais
chaque seigneur encore prétendoit

être indépendant du prince et du corps dont il étoit membre, et formoit dans le sein même de l' état une espece de république de sa famille et de ses vassaux.

Des moeurs aussi vicieuses étoient le fruit des loix bizarres que les françois avoient apportées de leur patrie et du commerce des germains. Ils avoient un gouvernement militaire, difficile à définir, et qui tenant un milieu ambigu entre l' aristocratie et la monarchie, conservoit tous leurs abus sans avoir aucun de leurs avantages. Nuls droits n' étoient fixés parmi eux, ou du moins toutes

p59

les loix étoient violées, parce qu' elles étoient sans protecteur. La force décidoit de tout. Le prince ne recevoit que de vains hommages, et ce n' étoit qu' en qualité de général, qu' il pouvoit venger sur ses soldats la majesté royale qu' ils avoient offensée comme citoyens.

Les françois se séparèrent en entrant dans les gaules, et se répandirent dans les provinces que leur ouvroit la victoire. Leur gouvernement devint plus vicieux, en ce sens du moins, qu' ils ne firent plus un même corps, comme les romains qui étoient renfermés dans une même ville. Dès-lors la fortune pouvoit plus difficilement faire naître quelque circonstance qui les intéressât tous également, et qui les préparât à quelque révolution avantageuse. On croira peut-être que cette situation offroit aux successeurs de Clovis mille moyens faciles de jeter les fondemens d' une sage monarchie, et qu' ils pouvoient se flatter avec d' autant plus de raison d' agrandir leur autorité, que leurs sujets étoient séparés, et devoient avoir des intérêts différens. Mais quoique ces princes

p60

se vissent délivrés de l' esclavage où le champ de Mars les avoit retenus, et qu' ils se fussent enrichis des dépouilles de leurs ennemis, l' orgueil de la nation que les succès avoient accru, étoit un sûr appui de sa liberté. Il est difficile de se persuader que des princes aussi barbares et aussi violens que les mérovingiens, eussent pu se conduire avec assez d' adresse pour ne se point rendre suspects. Il est plus vraisemblable qu' ils auroient employé la force. S' ils avoient réussi au-dedans, et que la guerre civile n' eût pas cependant empêché de domter les étrangers, leur violence auroit toujours été suivie des révolutions que la tyrannie des empereurs avoit autrefois causées dans l' empire. La même cause auroit encore produit le même effet. Le courage se seroit éteint, et la monarchie françoise en languissant sous le despotisme, seroit devenuë la proie de ses ennemis, comme l' empire l' avoit été des barbares. Le but que les rois de France devoient se proposer pour le bonheur de leur état, n' étoit pas de s' emparer uniquement de toute l' autorité : il

p61

falloit encore que cette révolution se fit peu à peu, et qu' un certain balancement de fortune ménageât à la fois les préjugés des françois, et établît comme une barriere entre le prince et le despotisme. Il falloit que le souverain législateur de la nation demeurât soumis à de certaines loix, à une certaine bienséance, qui servissent de lien entre lui et ses sujets, et qu' en devenant tout puissant, il ne pût abuser de son autorité. Pendant le tems que la postérité de Clovis régna sur les françois, il ne put se faire des changemens considérables dans le gouvernement. Le nord n' étoit pas encore épuisé, il en sortoit toujours de nouvelles colonies

qu' il falloit repousser, et tenir éloignées du Rhin. Les peuples n' avoient pas pris une situation assurée. Il s' étoit fait du midy de l' Asie un débordement de barbares, semblable à celui des peuples du nord : les sarrasins portèrent leurs armes jusques dans le sein de la France. Au milieu de toutes ces difficultés les princes mérovingiens ne penserent point à accroître leur autorité. Le génie de ce tems étoit tourné du côté des conquêtes,

p62

et les françois continuerent à porter leurs armes contre tous leurs voisins. Mais quand les barbares plus accoutumés aux loix de l' honneur et de la justice, ne se seroient pas continuellement fourni de justes sujets de guerre, les françois avoient dans la loi même de la succession au trône un obstacle à cette tranquillité sans laquelle il est mal aisé de faire une réforme utile et durable dans un état. Tous les princes devoient régner par le droit de leur naissance, ainsi le royaume se divisoit en plusieurs parties. La loi des successions, la plus importante dans une monarchie, hâtoit sa décadence ; et les françois, pour le remarquer en passant, faisoient en faveur de leurs ennemis ce que les romains avoient autrefois

p63

pratiqué pour affoiblir et ruiner les leurs. Ces rois quoiqu' indépendans les uns des autres, ne formoient cependant qu' une même monarchie ; de même à peu près que par les loix du conseil amphictyonique les différentes républiques de la Grece ne composoient qu' un seul état. La distribution du royaume ne se faisoit point en donnant à chaque prince une ou plusieurs provinces contiguës,

mais un certain nombre de cités séparées
et répanduës en différentes
contrées. Il arrivoit aussi que plusieurs
rois possédoient même quelquefois
chacun une partie de la même
ville. Par-là leurs intérêts furent plus
mêlés, l' ambition plus libre eut plus
de motifs pour agir ; et les guerres
civiles en devinrent plus nécessaires,
plus cruelles et plus générales.
Autant on est saisi d' admiration
en lisant l' histoire des premiers
consulats de Rome, autant on lit avec
horreur celle de nos premiers rois.
On ne voit partout que perfidies,
que cruautés, et que violences. Les
princes apprirent eux-mêmes à leurs
sujets à ne les plus respecter. Ces
désordres publics diminoient de jour

p64

en jour leur autorité, et la crainte les
rendit soupçonneux et plus hardis.
Des inquiétudes et des dangers continuels
leur apprirent à être cruels.
Partagés entre le soin de leur trône
et de leur personne, environnés
d' ennemis cachés et publics, ils avoient
encore à craindre après une
victoire, le fer ou le poison d' un
assassin. Un courage féroce supplée à
la véritable grandeur d' ame, et ils
ne balancerent point à porter à leurs
ennemis les coups qu' ils attendoient
de leur lâcheté.
Ce génie féroce et violent qui deshonorait
le trône et la nation, ne
disparut que pour faire place à une
foiblesse peut-être aussi honteuse. Il
seroit assez difficile de peindre les
derniers rois de la première race.
Soit que ces princes fussent nés trop
foibles pour avoir un caractère, soit
que les maires du palais après avoir
profité de plusieurs minorités consécutives
pour affermir leur puissance,
les tinssent dans un esclavage honteux ;
ou, comme l' a soupçonné un
auteur, qu' ils leur ôtassent même

la vie lorsqu' ils auroient pû gouverner par eux-mêmes : les derniers fils de Clovis passerent successivement, et selon que la politique des maires l' exigeoit, du trône dans un cloître ; et ces automates, s' il est permis de le dire, ne reçurent de mouvement que par leur impression.

Quelque effrayans qu' ayent paru à quelques auteurs les démêlés qui regnerent à Rome entre la noblesse et le peuple ; on sent bien après ce que j' ai dit jusqu' ici, qu' on ne peut en faire aucun parallele avec ces divisions, ou plutôt avec ces guerres opiniâtres et sanglantes, qui causerent la ruine de la maison de Clovis. Sur la fin de la seconde race elles auroient entraîné la nation entiere dans le même précipice que les fils de Charlemagne, si les désordres qui avoient été jusques-là un obstacle à la réformation de la monarchie, n' eussent enfin laissé le prince avec une puissance assez peu considérable, pour

qu' il ne pût plus donner de jalousie à ses sujets.

On compareroit avec plus de justesse ces divisions à celles que l' envie de dominer fit naître entre les républiques de la Grece. La France auroit sans doute succombé comme elles, si elle n' avoit été soutenuë par des causes particulieres, tandis que les causes générales annonçoient sa ruine. Il s' éleva dans son sein des hommes d' un mérite rare qui en ont été, pour ainsi dire, le bouclier. La maison des Pepins sera toujours célèbre dans toutes les histoires de l' Europe. L' ambition de ces princes, toute injuste et criminelle qu' elle étoit, devint, par un effet bizarre des circonstances, encore plus utile au nom françois que celle de Cassius ne le fut aux romains.

Quelques auteurs qui n' ont prêté
qu' une attention superficielle aux
affaires des romains, ont décidé avec
plus de promptitude que de raison,
que les dissensions de la noblesse et
du peuple, après avoir longtems
ébranlé l' état, en avoient enfin
précipité la chute. Ils ne peuvent
lire l' histoire

p67

de Rome sans trembler pour sa
fortune, parce qu' ils ne cherchent
point assez à découvrir la différence
essentielle qu' il y a entre les
circonstances où se trouvoient les romains,
et celles où sont aujourd' hui les peuples
de l' Europe. Ils croient que la
république fut exposée sous les premiers
tribuns aux mêmes violences
qui éclatterent sous le tribunat des
Gracques, et pour n' avoir pas assez
réfléchi sur les différentes situations
qu' elle a prises successivement, ils
en regardent tous les événemens comme
enchaînés les uns aux autres et
produits par un principe commun et
général.

Les différends qui regnerent à Rome
pendant longtems, troublèrent,
j' en conviens, l' harmonie qui doit
être l' ame d' une société, et sur laquelle
le repos du citoyen est affermi.

Ils naissoient même d' une cause
ruineuse pour un peuple, je veux dire
du partage de l' autorité entre deux
corps. Mais si l' on y fait attention,
mille circonstances heureuses, mille
causes particulieres ne laissoient point
à ce vice du gouvernement la liberté

p68

de faire parmi les romains les mêmes
ravages qu' il fit depuis parmi les
françois. Bien loin que les dissensions
de la noblesse et du peuple
pussent dégénérer en guerre civile,

ou causer la ruine des romains, elles corrigèrent d'abord, et on l'a déjà vû, les vices du gouvernement que Brutus avoit établi. Elles perfectionnerent ensuite celui qui lui succéda par la création des tribuns du peuple, et mirent enfin elles-mêmes dans la république l'ordre le plus parfait. Le seul moment où la république romaine courut un vrai danger, ce fut lorsque les plébéyens lassés de la dureté et du mépris des grands, prirent la résolution d'abandonner Rome pour se retirer sur le Mont-Sacré. Cet événement doit être regardé comme une espèce de prodige. Tout un peuple maître de la vie de ses tyrans, sort paisiblement de sa patrie, lorsqu'il ne tient qu'à lui de s'en faire justice. Le peuple pour unir ainsi les contraires, et conserver tant de modération dans une résolution si extrême, ne devoit pas avoir un moindre amour de la patrie que celui qu'il avoit

p69

fait naître la révolution des tarquins. Il falloit que les plébéyens, que nous confondons follement avec la populace qui est sous nos yeux, eussent heureusement pénétré les principes de la société. Quelles que soient les causes qui retinrent, pour ainsi dire, le peuple dans son devoir quand il en franchissoit les bornes ; ce ne fut, je le répète encore, que dans cette occasion que les romains purent se déchirer par des guerres civiles. En effet, il n'y avoit point encore alors de loix qui contrebalançassent l'autorité des deux ordres, et qui servissent, malgré leur désunion, comme d'un centre commun pour les réunir. Les passions devoient être par conséquent plus aigries et plus agissantes. Toute la puissance étoit entre les mains des nobles : ils devoient naturellement écraser

p70

les plébeyens, si ceux-ci par leur désertion ne leur eussent enlevé leurs forces ; ou le peuple auroit dû battre la noblesse, si la modération et la sagesse de quelques particuliers, n'eût trouvé un tempérament que le gouvernement n'offroit point encore.

Après que les patriciens se furent dépouillés de la partie de l'autorité dont les tribuns se revêtirent au nom du peuple ; on a beau se représenter le second ordre de la république comme un animal féroce et inquiet qui aime à se repaître de troubles et de dissensions : Rome n'est point exposée pour cela au feu des guerres civiles.

Quoique le peuple immédiatement après la création de ses tribuns, eût des forces suffisantes pour accabler en un moment la noblesse, il étoit impossible qu'il osât en concevoir le dessein, et qu'il lui fit voir sa ruine assez prochaine pour porter son orgueil à un désespoir funeste aux deux ordres. Il est dans les choses morales un cours aussi certain et aussi invariable que dans les choses physiques. Quelle contradiction monstrueuse ne trouveroit-on

p71

pas entre un projet aussi hardi et la sagesse que les plébeyens firent voir dans leur retraite sur le Mont-Sacré ? Une telle contradiction ne s'accorde pas avec la nature du cœur de l'homme, et par conséquent un peuple entier en est tout-à-fait éloigné.

Quoique la noblesse dans ces circonstances n'eût pas des forces égales à celles des plébeyens, les préjugés de ceux-ci lui conservoient toujours sa supériorité. Le cœur et l'esprit ne s'ouvrent à l'ambition que par degrés. Après ses plus grands emportemens, le peuple étoit en quelque sorte honteux de ses triomphes ; il voyoit avec quelque pudeur que son autorité étoit

un démembrement de celle du sénat.
Peut-on supposer que tout le second
ordre se dépouille en un jour du respect
auquel un long gouvernement
l'avoit accoutumé à l'égard des
patriciens, et qu'il veuille opprimer cette
noblesse dont il avoit toujours recherché
la protection ? Bien loin de
craindre la guerre civile on doit
regarder comme très-naturelles, et même
comme nécessaires, les démarches
du peuple quand il choisit lui-même

p72

ses tribuns parmi les patriciens, qu'il
rend à la noblesse tout son lustre
après la destruction des décemvirs,
ou qu'il n'élève au tribunat militaire
que des sénateurs, malgré la chaleur
avec laquelle il avoit prétendu
partager avec eux l'honneur des
faisceaux.

Avant que les dissensions eussent
ôté toute distinction entre les deux
ordres, l'équilibre qui devoit faire la
sûreté de l'état, étoit soutenu, au
défaut d'un principe fondamental,
par des causes particulières. Tantôt
le sénat pouvoit corrompre la fidélité
de quelque tribun qui mettoit lui-même
opposition aux demandes de
ses collègues ; tantôt il créoit un
dictateur dont l'autorité suprême
appliquoit la république à un autre objet.
La fortune elle-même secondoit presque
toujours la noblesse. Quand une
question étoit agitée sur la place, les
voisins de Rome qui croyoient toujours
trouver une circonstance favorable
à leur ambition, se jettoient sur
ses terres ; mais les deux ordres se
réunissent, et l'on punit l'ennemi
commun. Les délibérations traînent
en longueur, le peuple n'y apporte

p73

plus le même empressement, et c'est

pour cela que j' ai dit qu' on craint quelquefois que le peuple trop lent dans sa conduite ne laisse l' ouvrage du gouvernement imparfait : enfin sans acquérir de nouvelles forces le parti de la noblesse reste supérieur. Les plébéyens, dit Polybe, attendoient toujours quelque grace ou de tout le corps des patriciens, ou de quelques-uns en particulier. C' est de la noblesse que se tiroient les juges de la plûpart des différends publics et particuliers, et chacun se ménageoit leur protection par une sage obéissance. Le sénat avoit pour se deffendre tous ces priviléges et toutes les prérogatives qu' il ne perdit que peu à peu. La censure surtout et les charges de religion qui donnerent d' abord tant de crédit dans la république, et qui étoient toutes réservées aux seuls patriciens, contrebalancerent avec succès l' autorité des tribuns. Enfin, dit encore Polybe, on obéissoit dans la paix aux consuls, parce que chaque citoyen pendant la guerre pouvoit un jour éprouver leur puissance, et devoit naturellement conserver jusques dans Rome même quelqu' attachement

p74

pour des capitaines, sous lesquels ils avoient remportés des victoires et battu les ennemis de la patrie. Malgré la désunion de la noblesse et du peuple, leurs intérêts et leur amour pour la patrie les rapprochoient secrettement. Les tribuns ne pouvoient se promettre un succès plus sûr et plus prompt, qu' en cachant les coups qu' ils vouloient porter aux patriciens. Il falloit ménager leur orgueil, et même ne pas offenser le peuple par des demandes trop hardies. Plus les progrès des tribuns se faisoient avec une certaine lenteur, moins ils trouvoient d' obstacles. La loi qui permit aux plébéyens d' aspirer au tribunat militaire, annonça,

qu' ils seroient un jour consuls ;
elle enhardit le peuple, et en
préparant les patriciens à cette
révolution, les en consola par avance.
Il ne faut pas s' imaginer que la
république courût de plus grands
dangers, à mesure que la noblesse perdoit
de ces privileges qui entretenoient
l' équilibre : plus le peuple
étoit rapproché des nobles, moins
il avoit de supériorité sur eux. Chaque

p75

dissention rendoit celle qui devoit
la suivre, moins dangereuse. Ce
n' étoit, pour ainsi dire, ni les
plébéyens qui acquéroient de l' autorité,
ni la noblesse qui perdoit de sa puissance ;
mais c' étoit l' égalité qui faisoit
sans cesse de nouveaux progrès,
et qui en attendant qu' elle pût ne faire
qu' un seul corps de ces deux ordres,
établissoit cependant de jour
en jour une harmonie plus parfaite
entre eux. Cette réflexion est prouvée
par la forme même que prit le
gouvernement, l' expérience la confirme ;
les premiers différends furent
les plus vifs, quoique les intérêts qui
les excitoient, devinssent toujours
plus importans.

Après que la condition de la noblesse
et du peuple fut devenuë entierement
égale, il ne put plus y avoir
de dissention dangereuse. Deux corps
qui partagent entre eux la puissance
législative d' un état, ne peuvent être
unis, parce qu' ils ont nécessairement
des intérêts différens ; mais lorsque
les plébéyens parvinrent à toutes les
magistratures, et entrèrent dans le
sénat, ils ne firent plus qu' un même
corps avec la noblesse : l' autorité cessa

p76

d' être partagée, et le gouvernement
devint populaire. La puissance

des consuls et celle du sénat, ne furent plus distinguées de la puissance du peuple, mais elles en furent seulement une émanation ; c' est-à-dire, que le corps de la république qui étoit composé des patriciens et des plébéyens dont les droits étoient confondus, avoit confié aux consuls tout son pouvoir dans ce qui regarde la guerre, et avoit formé d' un certain nombre de citoyens un sénat sur lequel il se reposoit du soin de manier les deniers publics, de représenter toute la majesté de l' état, de recevoir des ambassadeurs, d' en envoyer, de conclure des alliances, et de faire la guerre ou la paix, en le soumettant néanmoins, de même que les consuls, à la place publique qui rassembloit réellement toute la république. C' est ordinairement avec les dissensions d' Angleterre qu' on se plaît à comparer celles de la république romaine. Mais sans prévenir ce que je dirai bientôt sur la nature du gouvernement mixte, et qui suffiroit peut-être pour éclaircir parfaitement cette matiere ; qui ne s' apperçoit point

p77

que l' union des trois polices ordinaires est très-différente dans l' une et dans l' autre nation ? L' Angleterre ne forme point un seul et même corps comme le formoit la république romaine, après qu' elle fut parvenuë au point de perfection où je viens de la représenter. Il y a en Angleterre des loix qui empêchent que le prince, la noblesse, et les communes ne s' unissent. Il ne s' y fait point entre les divers ordres de l' état une circulation qui ne leur donneroit qu' un même intérêt. La couronne est le patrimoine d' une maison : et les pairs ont leurs prérogatives particulieres et distinguées de celles du tiers-état. Dès-lors l' intérêt personnel doit dominer ; et les sujets déjà divisés entre eux, ne sont plus attachés à leur prince par les

mêmes liens qui unissoient tous les citoyens romains.

Les magistrats de la république romaine n'avoient aucun intérêt d'augmenter la puissance de leurs magistratures, parce qu'elles étoient annuelles, et communes aux deux ordres de l'état. En Angleterre le prince qui n'est jamais forcé par les loix

p78

à rentrer dans l'ordre des citoyens, doit nécessairement avoir d'autres intérêts que ses sujets. La noblesse et le peuple n'ont point un objet commun, ils jouissent cependant l'un et l'autre d'un pouvoir égal, et partagent même avec leur roi la puissance législative.

Les anglois sont donc plus désunis que les romains mêmes ne l'étoient, quand les premiers tribuns commencèrent à vouloir abaisser la noblesse. Ceux-ci, on l'a déjà vû, étoient toujours rapprochés, mais comme si les autres avoient pris plaisir à mettre le prince en contradiction avec lui-même, ils lui laissent une autorité assez étendue pour qu'il puisse se flatter de pouvoir l'accroître, et ils lui opposent des obstacles assez considérables pour le faire échoüer s'il n'a pas des ressources et des talens supérieurs.

On pourroit pousser plus loin le parallèle, mais qu'on remarque seulement que les romains avoient les mains liées par la forme de leur police particulière. La liberté qu'ils avoient de se plaindre, de murmurer, de donner et d'expliquer leurs raisons,

p79

étoit une sorte de transpiration salutaire à tout le corps de la république. Le parlement d'Angleterre ne ressemble que très-imparfaitement

à la place publique des romains. Quelques députés ne suffisent point pour rassurer toute une nation qui veut être libre, et qui sçait que sa liberté a de puissans ennemis. Les anglois, comme tous les autres hommes, sçavent que l' ambition, l' avarice, la crainte et l' espérance plus fortes que les loix et l' honneur dans le coeur humain, peuvent détourner de leur devoir des députés, qui dans le moment des délibérations ne sont ni enhardis ni échauffés par la présence de toute la nation. à Rome le dernier des citoyens entroit dans la place publique et sa voix s' y comptoit. De cette différence dans le gouvernement, naît celle qu' on découvre entre le caractere des romains et celui des anglois. Les uns jouissoient en paix de leur liberté, parce que chaque citoyen étoit en partie législateur ; les autres sont toujours inquiets et soupçonneux ; de là les cabales, les partis inconnus dans la république romaine, et qui ont souvent détruit

p80

la sûreté publique en Angleterre. Depuis que les barbares ont introduit dans l' Europe la coutume d' être armé dans le sein de la paix et au milieu des villes ; depuis que des provinces entieres n' ont formé qu' une seule société, et que de nouvelles moeurs ont fait perdre l' attachement que le citoyen avoit pour le bien public : les mêmes choses qui pouvoient n' être funestes ni aux romains ni aux grecs, seroient aujourd' hui très-dangereuses. On a cru que les premieres dissensions de la république romaine avoient été la cause de sa ruine, parce qu' on a regardé la révolution des Gracques comme une suite de querelles des premiers tribuns. Les unes cependant ne sont point liées aux autres. Après ce que j' ai dit sur l' égalité et sur la subordination qui furent enfin établies dans le gouvernement,

lorsque la noblesse et le peuple ne firent qu' un seul corps, et que le sénat et les consuls furent soumis à la place publique ; on doit être certain que la république ne porta en elle-même aucun principe d' une dissension présente. En effet elle fut tranquille,

p81

mais dans ce calme heureux qu' elle devoit à la sagesse de ses loix, il se forma une source toute nouvelle de divisions.

Dire que les Gracques ruinerent la liberté de la république, c' est confondre l' effet avec sa cause. Le gouvernement étoit détruit quand ces tribuns parurent. Je le ferai voir dans le livre suivant. Mais pour prouver le sentiment que j' ai avancé, il ne faut que remonter jusqu' à la véritable origine de la décadence et de tous les malheurs des romains.

C' est dans la contrariété qui se trouvoit entre le gouvernement et la police particulière de la république qu' il faut la chercher. Cette contrariété frappante dont Polybe prévint les suites, consistoit en ce que le gouvernement auquel des conquêtes trop étenduës devoient nécessairement ôter et sa bonté absoluë et sa bonté relative, étoit associé à une police qui devoit étendre la domination des romains.

Ce défaut étoit une suite naturelle de la maniere dont la république s' étoit formée. Elle ne tenoit point comme Sparte, ses loix d' un législateur

p82

qui en eût étudié les proportions pour les affermir mutuellement les unes par les autres ; elle les devoit à plusieurs événemens qui s' étoient souvent contrariés. Les romains par-là n' eurent point un génie conforme à leur

situation, ils furent ambitieux et ils auroient dû avoir plus de modération que les spartiates ; ils n' étendirent donc leur puissance sur les ruines d' aucun de leurs ennemis sans avancer eux-mêmes leur chute.

Après cette vérité dont je ne donne pas actuellement les preuves pour ne pas trop m' écarter de mon objet principal, j' ose avancer que les dissensions

p83

n' ont point été funestes à la république, et que même leur cessation produisit peut-être une partie de ses désordres, ou du moins fut cause qu' on ne les prévint pas.

Tandis que les romains se laissent enivrer par leur prospérité, leurs conquêtes s'appent les fondemens de l' égalité qui étoit l' ouvrage des premiers différends de la noblesse et du peuple. Elles établissent un nouvel ordre de subordination entre les citoyens, et ramènent le gouvernement au même point où il avoit été avant la création des tribuns. Pendant ces changemens imperceptibles, Rome cesse de s' observer elle-même, et dès-lors ses moeurs et ses loix doivent se trouver un jour en contradiction.

Si les dissensions au contraire avoient pû continuer à agiter les romains, peut-être qu' ils se seroient précautionnés contre de nouveaux besoins. Ils auroient substitué de nouvelles loix aux anciennes dont la force s' anéantissoit de jour en jour, ou que de nouvelles circonstances rendoient du moins inutiles. La fortune leur auroit peut-être encore été aussi favorable dans cette seconde révolution,

p84

qu' elle l' avoit été dans la première ; je veux dire que les romains

auroient pû se faire des loix conformes à leur situation. Autant que les commencemens de la république romaine demandent d' attention, parce qu' ils contiennent, pour ainsi dire, le germe de toute sa grandeur et de sa décadence, autant pourroit-on glisser rapidement sur la premiere race de nos rois dont le regne n' annonçoit aucun changement heureux pour la monarchie. Quoique le gouvernement des françois ne se fut point perfectionné sous l' administration des Pepins, la France jetta un éclat, passager à la vérité, mais dont Rome eût été jalouse même dans sa plus haute élévation. Charlemagne porta sur le trône des qualités qu' il ne devoit qu' à lui. Les succès que les françois eurent sous ce regne, peuvent en un sens être comparés à ceux des carthaginois pendant la seconde guerre punique ; la gloire des uns n' est duë qu' à Charlemagne, celle des autres appartient toute entiere à Annibal. Rien ne mérite plus l' attention des lecteurs, que ces sortes de progrès extraordinaires qui se font, pour

p85

ainsi dire, contre les regles de la politique, et qui dans leur genre ne sont pas moins surprenans que ces phénomènes de la nature, que l' ignorance a pendant long-tems regardés comme des prodiges. Charlemagne se sentoit appelé à la gloire des armes. Un génie aussi étendu, mais aussi prompt ne pouvoit former que des projets qu' il pût lui-même conduire à leur fin. Soit que ce prince se fût trop laissé ébloûir par la réputation que donnent les armes, ou qu' il comprît de quelle nécessité il étoit pour les françois de réprimer cette inquiétude des barbares dont les incursions empêchoient depuis tant de siècles que les nations ne s' établissent sur leurs conquêtes ; soit qu' il sentît qu' il n' appartient qu' au tems de changer les principes du

gouvernement d' un peuple, ou qu' il fût
découragé par la distance qu' il voyoit
entre les dispositions de ses sujets et
le but qu' il se proposoit ; il ne tenta
point d' ébaucher une entreprise que
l' incapacité ou la foiblesse d' un de ses
successeurs pouvoit faire échoüer.
L' exil de Childéric dans un cloître
avoit rendu les françois plus indociles.
Charlemagne étoit sur un trône

p86

glissant, où l' on n' avoit pas respecté
les fils de Clovis. Ses sujets étoient
désunis, et ne faisoient point un même
corps. Il étoit entouré d' hommes
ambitieux et infideles, il flata leurs
passions, il substitua les adresses de
la politique à la force des loix, et dut
à ses grandes qualités une puissance,
qu' il eût été à souhaiter pour le bonheur
de son peuple, qu' il eût dûë à la
forme même du gouvernement.
Ce prince éclairé n' affecta pas ouvertement
l' autorité qui lui étoit nécessaire,
et qui devoit le rendre ce
premier mobile qui manquoit à la nation
depuis sa naissance. Il rétablit les
anciennes assemblées du champ de
Mars sous le nom de parlement, il
leur donna une police plus sage, et
les associa à son autorité. Sûr de
dominer par tout par la force de son
génie, il ne craignit ni leurs caprices ni
leurs cabales, et il ne feignit de partager
le pouvoir souverain que pour
le posséder tout entier.
Les esprits se rapprocherent ; les
françois qui crurent posséder une
partie de la puissance législative,
agirent avec la même fermeté que les
plébéyens de Rome après l' exil des
Tarquins. Malgré tous les désordres qui

p87

assiégeoient le gouvernement vicieux
de Charlemagne, mais que la prudence,

le courage, et la politique de ce prince en tenoient éloignés, toute la nation n' eut qu' un même intérêt, et pour la première fois les François montrèrent dans les Gaules autant d' amour pour la patrie que les Romains. Charlemagne aussi politique que les anciens consuls de Rome, déracina du coeur de ses sujets tout penchant pour les dissensions, en les occupant par des guerres étrangères. La gloire dont ils se couvroient sous ses ordres fut un gage de leur fidélité ; leur nom vola jusques dans le fond de l' Asie et dans l' Afrique. Ils étoient accoutumés depuis longtems aux fatigues des guerres les plus longues et les plus opiniâtres ; alors ni la discipline, ni la subordination militaire n' effaroucherent plus leur fierté. La noblesse trouva un spectacle digne d' elle dans ces assemblées où des princes puissans venoient implorer en personne, ou par leurs ambassadeurs, son amitié et sa protection. L' ambition étendit ses idées. Le parlement de la nation française fut l' image du sénat romain, et de nouveaux Cinéas

p88

publièrent qu' ils avoient vû un peuple de rois. Tant de sagesse ne fut point démentie par le succès. Toutes les Gaules, l' Italie, ce vaste pays qui s' étend depuis le Rhin jusqu' à la Vistule et à la mer Baltique, et une grande partie des Espagnes furent subjugués : et les peuples de ces provinces, selon l' expression du moine de S Gal, se croyoient trop honorés d' être comptés au nombre des esclaves des François. On ne peut faire mieux connoître l' étendue du génie de Charlemagne, et mieux sentir en même tems l' excellence de son administration et la mauvaise constitution de son gouvernement, qu' en faisant un parallèle de la forme que les parlemens eurent sous son regne, avec celle qu' ils

prirent sous ses successeurs.
Le cours que ce prince avoit imprimé
aux affaires, et le respect que
l' on conservoit pour sa mémoire, furent
d' abord un bouclier pour Loüis
Le Débonnaire ; mais l' empire françois

p89

touchoit au moment de sa décadence,
et il ne pouvoit conserver son
éclat que tant qu' il y auroit un
Charlemagne sur le trône. Les vices du
gouvernement que ce prince avoit
établi, menaçoient la France d' un
cruel ravage, et formoient comme
un torrent dont les eaux suspenduës
devoient rompre leur digue avec plus
de violence. Outre que le partage des
états annonçoit des révolutions aussi
funestes que sous la premiere race ;
les parlemens, dès qu' un prince foible
y présideroit, ne devoient que mettre
sa foiblesse dans un plus grand jour,
et réveiller avec plus d' aigreur
l' indocilité tumultueuse des grands.
La vûë de Loüis Le Débonnaire ne
s' étendoit pas au-delà de sa cour, et
tandis qu' il étoit entierement occupé
à en bannir quelques scandales, il
laissoit jeter des racines à la
rébellion dans les extrêmités de son
empire. Plus léger par irrésolution que
par inconstance, bon et modéré par
indolence, vindicatif et cruel dans les
premiers momens de sa colere, tour à
tour timide et emporté jusqu' à oublier
cette décence si nécessaire aux rois,
la foiblesse de son caractere rassembloit

p90

en lui des qualités incompatibles.
Cependant ce prince n' étoit pas destitué
de tout mérite, il avoit les vertus
qui font le bon citoyen, il manquoit
de celles qui font les rois. Loüis
sçavoit qu' on devoit lui obéir, mais il
ne sçavoit pas commander. Joüet

éternel de la perfidie de ses fils, de
l'ambition de son épouse, et de
l'infidélité des évêques, il flottoit
entre les conseils de quelques ministres
inquiets, avarés, superstitieux, souvent
timides et quelquefois emportés, dont
il adoptoit les passions. Il demuroit
simple spectateur sur le penchant du
trône, toujours prêt à en descendre
pour éviter une chute, qu' il eût pû
du moins rendre glorieuse en se descendant,
et toujours retenu par des
conseils qui l' avilissoient encore
davantage aux yeux des françois.
Il n' étoit pas besoin d' un empereur
si peu propre à conserver les droits
d' une couronne dont le poids l' accabloit,
pour que le gouvernement aristo-monarchique
de Charlemagne fit naître les plus cruelles
divisions. Du mélange de deux liqueurs
salutaires il peut résulter un poison ; dans
les choses morales il est aussi des
antipathies,

p91

et l' union de la monarchie avec le
gouvernement aristocratique, produit
une forme de police qui a été
pendant longtems la source des maux
qui ont désolé la France, et qui sera
un levain continuel dans les pays où
elle subsiste encore.
Il est aisé de se tromper sur cette
matiere, quand on n' embrasse pas à
la fois tous les objets qui y ont rapport.
Tant qu' on se formera une idée fausse
des passions du coeur humain, on pourra
peut-être trouver dans la théorie
quelque point où le prince et ses sujets
n' auront que le même but, en ne
faisant qu' une même chose du
commandement et de l' obéissance par le
partage de la puissance souveraine ;
mais dans la pratique tout cet édifice
se détruit de lui-même. Cette union
qui devoit donner à tout l' état un
même intérêt et une même fin, se
changera en une division cruelle, si
l' on ne suppose pas un peuple dont chaque
citoyen soit philosophe, ou qui soit
gouverné par un Charlemagne, c' est-à-dire,

par un prince dont la politique est encore plus habile à donner des vertus à ses sujets, que le gouvernement n' est capable de les rendre méchants.

p92

Si le gouvernement des françois eût été bon par sa nature, il auroit étayé, pour me servir de ce terme, la foiblesse de Loüis Le Débonnaire, au lieu d' en abuser ; il auroit éteint, et non pas allumé des guerres civiles qui diviserent sa postérité ; il auroit attaché les intérêts de chaque ordre de l' état à ceux de la monarchie. Mais le coeur du royaume fut ouvert à ses ennemis, les provinces furent démembrées ; et le prince tomba dans une telle foiblesse, qu' il fut obligé de recevoir sur ses terres ces mêmes normands que Charlemagne avoit fait trembler dans leur propre patrie. Je ne désavoüe point les éloges que j' ai donnés au gouvernement mixte des romains, en condamnant celui de Charlemagne. La différence seule des tems et des conjonctures laisseroit entre eux une grande disproportion ; mais il s' en faut encore beaucoup qu' on puisse remarquer la même sagesse dans leurs principes. Les françois ne connurent point les ressorts du mélange des gouvernemens, et comme les autres peuples qui s' établirent sur les terres de l' empire, ils pensoient que leur police seroit

p93

plus parfaite à proportion que la puissance seroit partagée avec plus d' égalité entre le prince et la noblesse. Cette politique au lieu des avantages de la monarchie et de l' aristocratie, n' en rassembla chez eux que les inconvéniens. Ce n' est point

dans un tel équilibre, qui par lui-même ne peut que détruire la subordination, et ôter aux loix toute leur force, qu' on doit chercher le point d' union des divers gouvernemens. Il faut au contraire que l' un d' entre eux domine et possède la principale partie de l' autorité. Les autres ne doivent que tempérer celui-ci, c' est-à-dire, ne manier que cette partie du pouvoir qu' il ne pourroit exercer avec une certaine sagesse.

Le gouvernement de Sparte étoit établi sur ce principe ; les rois et le sénat avoient leurs privilèges, mais le peuple n' étoit pas moins puissant qu' il le fut à Rome, après que les dissensions, ainsi que je l' ai fait voir, eurent distribué de telle sorte la puissance suprême, que le corps des plébéyens fut le maître des loix, et que les consuls et le sénat n' eurent une souveraineté empruntée qu' à l' égard

p94

de certains objets particuliers que la démocratie est moins capable de régir que la monarchie ou le gouvernement aristocratique.

C' est en divisant ainsi l' autorité en différentes branches subordonnées les unes aux autres, et qui ont leur ressort séparé, que les gouvernemens doivent se tempérer mutuellement. Il est alors aisé de trouver entre eux un point de réunion, qui les contraigne, comme Polybe le remarque des romains, à se communiquer leurs forces. Les françois qui n' examinèrent point quelles parties de la société sont plus propres à être administrées par le peuple, par un prince, ou par un sénat, partagerent, si je puis parler ainsi, la puissance par la moitié ; et le prince et la noblesse également puissans furent à la fois à demi-souverains dans chaque partie du gouvernement.

Cette police barbare renversa les fondemens de la société. En multipliant les intérêts particuliers des

françois elle les détacha du bien public. Elle fit naître parmi eux tous les désordres auxquels les romains auroient été en proie depuis la création

p95

des tribuns, jusqu' à ce que leur police fut perfectionnée, s' ils avoient eû les mêmes moeurs que les barbares, ou si les causes particulieres qui leur rendirent utiles leurs fautes mêmes, n' avoient empêché que leurs dissensions ne dégénéraissent en guerres civiles.

Il ne seroit pas nécessaire d' entrer dans un plus grand détail pour faire voir combien l' ancien gouvernement des françois que Charlemagne avoit rétabli, étoit éloigné de la perfection de celui des romains ; mais en faisant quelques réflexions plus particulieres sur le mélange des polices, on connoîtra même que ce prince ne pouvoit point l' établir sur les mêmes principes. On se convaincra de cette vérité si l' on fait attention que le gouvernement mixte, dès qu' on le suppose parfait, c' est-à-dire, tel qu' il étoit à Rome et à Sparte dans les beaux tems de ces républiques, ne peut subsister qu' à de certaines conditions qui sont impraticables depuis que les états se sont étendus.

Il n' est pas possible que ce gouvernement soit bien affermi, dès que le peuple n' y a aucune autorité particuliere.

p96

Si Lycurgue eût seulement partagé l' autorité entre les rois et le sénat, comme elle le fut en France entre le prince et le parlement, les loix qui auroient fait ce partage, auroient été violées. Le parti le plus ambitieux ou le plus habile se seroit bientôt servi des passions et de l' ignorance du peuple pour grossir ses forces ; les guerres civiles se seroient allumées, et le vainqueur seroit devenu le maître des loix et du parti vaincu.

Ce n' est point encore assez que le peuple ait un pouvoir qui lui soit propre, il faut même qu' il possède la principale puissance, c' est-à-dire,

qu' il soit législateur. Dès que l' autorité est partagée, sa partie la plus considérable doit être entre les mains de l' ordre qui a réellement les forces les plus considérables, ou les loix auront un ennemi plus fort que leur protecteur. Une nouvelle raison qui n' est pas moins pressante, prouve la nécessité de cette politique. Il est facile de tempérer la démocratie avec le secours de la monarchie et de l' aristocratie ; mais dès que l' une ou l' autre de celles-ci dominera, il n' est pas possible

p97

que la première puisse corriger quelqu' un de ses abus. L' on conçoit en effet que dans un gouvernement, tel que celui des romains, où le peuple est le maître, les magistrats et le sénat réprimeront la plupart des vices de la démocratie ; mais si l' on suppose au contraire que les consuls ou le sénat soient législateurs, quel emploi peut-on donner au peuple pour qu' il tempère leur pouvoir ? De tout ce que je viens de dire il faut conclure que le gouvernement mixte qui a les mêmes principes fondamentaux que la démocratie, ne peut subsister qu' aux mêmes conditions. Mais si l' on se rappelle ce que j' ai dit sur la bonté absolue et sur la bonté relative des divers gouvernements, on jugera bien vite, qu' il étoit impossible que leur mélange fût porté parmi les françois au même degré de perfection que chez les romains. Quand Charlemagne auroit consenti à se dépouiller de son autorité, et pû soumettre la noblesse françoise au tiers état, l' empire des françois étoit trop étendu pour que le peuple à qui on auroit confié la souveraine puissance, eût pû même conserver

p98

sa liberté. Dès que plusieurs provinces
ne forment qu' une seule société,
la politique qui ne peut établir une
égalité réelle dans la fortune de ses
citoyens, n' y peut affermir le
gouvernement populaire ; le peuple cesse
bientôt d' être libre, parce que les
citoyens pauvres doivent être nécessairement
soumis aux citoyens riches,
et après avoir excité quelques
orages inutiles, il cherche enfin lui-même
un maître qui le délivre de ses
propres caprices.

Je ne m' arrête point à faire connoître
comment les maux qui affligerent
nos rois de la seconde race, les
guerres civiles, la tyrannie des
grands, la misere du peuple, la foiblesse
de l' état, s' écoulèrent de l' union de
l' aristocratie avec la monarchie. Ce que
je dirai dans le livre suivant des
désordres de la république romaine, dont
le gouvernement, après que les conquêtes
l' eurent corrompu, eut tous les
vices de celui des carlovingiens, aidera
tout le monde à prévoir au milieu
des triomphes mêmes de Charlemagne,
l' abaissement de Louïs Le Débonnaire
et la ruine de sa maison.

p99

Les romains avoient l' avantage de
pouvoir opposer aux maux dont ils
étoient menacés, l' expérience et les
lumières que les beaux siècles de
Rome devoient leur avoir données, et
quelques vertus mêmes que la corruption
n' avoit pas absolument fait disparaître.
Les françois au contraire
avoient toujours eu une police si
barbare, que quelque malheureuse que fut
leur situation, ils n' en étoient point
effrayés. Jusques au regne de Charlemagne
ils n' avoient eu aucune idée de
la société ; ils s' étoient familiarisés
avec leurs désordres qu' ils ne
regardoient que comme un inconvénient
attaché à la condition des hommes.
Ils confondirent toujours la liberté
avec l' anarchie, et l' on ne doit point

être surpris que ces préjugés accrus et mis en liberté par le gouvernement de Charlemagne, ayent enfin donné naissance à la police des fiefs.

Les tems et l'ignorance ont répandu des ténèbres trop épaisses sur l'histoire des peuples qui ravagèrent l'empire, pour qu'on puisse se flater de découvrir surement l'origine des loix et des usages qu'ils apportèrent du nord dans les provinces méridionales

p100

de l'Europe. Les historiens ne parlent point du gouvernement fondé sur les droits des fiefs avant l'entrée des françois dans les gaules ; et quoique peu de tems après le regne de Clovis on en trouve les principes établis chés quelques nations, il est certain que les sujets des rois mérovingiens ne le connurent point. Mille coutumes bizarres et vicieuses que les françois conserverent sous le regne des fils de Charlemagne, les préparoient, il est vrai, à ce gouvernement ; mais les ducs et les comtes n'étoient encore que des officiers de nos rois. Les seigneurs qui possédoient les terres saliques ne se faisoient point la guerre entre eux, et ils ne pouvoient point la déclarer au prince. L'indépendance qu'ils affecterent n'avoit point d'autre fondement que leur indocilité naturelle, et le mépris des loix que leur gouvernement militaire leur avoit inspiré.

L'établissement des fiefs dans la France est une des matieres les plus ignorées de notre histoire. Plus on lit nos anciennes chroniques, plus il naît de doutes, et le parti le plus raisonnable n'est pas celui qu'on peut

p101

appuyer d'un plus grand nombre d'autorités. Charlemagne après avoir conquis

l' Italie, l' Aquitaine, et la Baviere,
les érigea en royaume et les
donna à ses fils qui lui en prêterent
hommage, et les tinrent comme des fiefs
mouvans de sa couronne. Il est encore
certain qu' il ne changea point les
loix que les lombards avoient portées
et établies en Italie, les comtes
et les ducs conserverent l' autorité
propre dans leurs cités, lesquelles
furent fiefs de Pepin et de Bernard
rois d' Italie, et arrière-fiefs de
Charlemagne et de Louïs Le Débonnaire.
Mais il est fort douteux, pour
ne rien dire de plus, qu' il ait suivi
la même méthode en Aquitaine et
en Baviere. *il y a beaucoup d' apparence,*
dit un écrivain moderne, *que*
Charlemagne ayant pris l' idée des
fiefs... etc. .

p102

Cette conduite paroît en effet assés
conforme à tout le reste de la politique
de ce prince ; cependant comme
la police des fiefs ne lui étoit pas
aussi utile que le parlement pour lui
attacher les françois, et qu' elle nourrissoit
au contraire des préjugés qu' il avoit
intérêt d' étouffer, je crois que
Charlemagne, qui avoit sur tout cette
partie du génie qui se porte dans l' avenir,
et qui développe toutes les conséquences
d' une démarche, se hâta d' autant
moins de l' introduire dans toutes
les provinces de son empire, qu' il se
seroit privé par-là d' une partie
très-considérable de son autorité : ce qui
fait toujours hésiter les princes,
quand même l' avantage qu' ils en
attendent paroît sûr.

Il est même plus vraisemblable qu' il
ne conserva les droits de fiefs aux
lombards, et qu' il n' érigea les royaumes
de ses fils en fiefs de la couronne,
que pour pacifier plus promptement
l' Italie dont les troubles auroient
retardé ses autres expéditions,
et pour s' assurer davantage de la
fidélité de ses sujets. Mais cette
politique devint d' autant plus

dangereuse que son nouveau gouvernement
étoit plus

p103

propre à réveiller l'indocilité de ses
peuples. Les privileges et la souveraineté
dont les vassaux jouïssent, chatouïllent
l'ambition des seigneurs françois.

Le parlement s'empara d'abord
de toute l'autorité de Loüis Le
Débonnaire, et dans l'anarchie où tomba
ce corps nombreux les membres
les plus considérables en partagerent
entre eux la puissance.

L'histoire confirme cette opinion ;
si l'on en excepte l'établissement des
normands dans la province à laquelle
ils ont donné leur nom, les fiefs
ne dûrent point leur naissance à des
contrats passés avec le souverain.
Les duchés et les comtés devinrent
peu à peu héréditaires, il est parlé
successivement dans le cours de la
seconde race, de plusieurs seigneurs,
qui profitant de la foiblesse des princes
et de la confusion où les guerres
civiles avoient jetté le royaume,
établirent leur souveraineté dans leurs
gouvernemens, et Hugues-Capet reconnut
le premier les loix des fiefs
pour loix de l'état.

Mais c'est assés parler sur cette matiere,
la nature de mon ouvrage ne me permet
pas d'entrer dans des discussions

p104

critiques. Il me suffit de sçavoir
que le gouvernement fondé sur
les loix des fiefs ait été établi en
France, et fut comme enté, si l'on peut
parler ainsi, sur celui de Charlemagne,
et je dois seulement en examiner la
nature et les effets.

On ne peut réfléchir sur la fin que
les hommes se sont proposée en se
rassemblant en société, et sur la
nécessité où ils étoient d'asservir

leurs passions sous l' empire des loix,
sans que ces deux objets ne réveillent
dans l' esprit l' idée d' une subordination
exacte, d' un pouvoir absolu
dans ceux qui gouvernent, et d' une
obéissance entière dans ceux qui sont
sujets.

Une nation peut bien être libre,
c' est-à-dire, s' être réservé le droit de
se faire elle-même ses loix ; mais le
nom de liberté n' est plus qu' un mot
chimérique et vuide de sens dès qu' on
veut l' appliquer aux particuliers. On
est aussi soumis dans une république
gouvernée par les loix de la démocratie,
que sous un gouvernement monarchique.
Jamais peuple ne fut
plus libre que les romains, jamais
pendant les loix ne furent plus
despotiques

p105

que parmi eux. Il seroit ridicule
en effet de penser que les citoyens
d' un état libre eussent pû se réserver
le droit de désobéir. Il y a dans
tout gouvernement un premier mobile,
une puissance suprême ; le plus
grand nombre des citoyens est dans
une démocratie ce qu' est le prince
dans ses états, et le corps des
magistrats dans une république
aristocratique. Tous les gouvernemens
ont la même fin, qui est le maintien des
loix au-dessus des citoyens ; et les
mêmes principes de subordination
pour obliger les particuliers à leur
obéir. Ils ne different entre eux que
par les différentes combinaisons dont
une même chose est susceptible sans
changer de nature, et ils n' approchent
plus ou moins du degré de perfection
que la politique se propose, qu' à
proportion qu' ils sont plus ou moins
propres à affermir l' empire des loix sur
nos passions.

Si ces réflexions sont vraies, il est
impossible, je crois, d' imaginer un
gouvernement plus vicieux que celui
qui s' établit en France sous la seconde
race de nos rois. Malgré la subordination

que supposent les loix des

p106

fiefs, elles ramènent tout à une égalité anarchique. Sans procurer les avantages de l' aristocratie, elles ruinent ceux de l' état monarchique, c' est une anarchie véritable où les plus puissans usurpent tour à tour le commandement, et où la force, et par conséquent l' impunité, se trouvant du côté du vassal et du côté du seigneur suzerain, rendent le droit équivoque et les loix inutiles.

Dans cette confusion à quels désordres extrêmes ne devoient point se porter les passions, qui, quoiqu' elles soient l' ame et la force de la société, quand elles sont gouvernées par une politique habile, ne tendent cependant par leur nature qu' à la détruire ?

Elles tiennent les hommes toujours prêts à sacrifier à leurs intérêts particuliers le bien général qu' elles leur rendent pour ainsi dire étranger.

Le droit des armes dans un sujet brise tous les rapports qui doivent être entre son souverain et lui, et nourrit de plus grandes et de plus longues inimitiés qu' entre deux souverains indépendans. De-là naissent dans un état l' incertitude du citoyen sur son sort, la confusion des loix,

p107

l' oppression des foibles, et tous les désordres de la guerre civile. Le vassal du prince avoit ses droits pour lui refuser l' obéissance, et les arriere-vassaux de la couronne sujets à la fois du prince et de son vassal immédiat, étoient toujours dans une situation douteuse, amis ou ennemis de la patrie, selon que leur intérêt le demandoit ou que leurs caprices en décidoient. Sans m' arrêter plus long-tems sur les défauts d' un gouvernement

dont je n' aurai que trop souvent
occasion de parler dans la suite de cet
ouvrage, qu' on jette les yeux sur
l' empire où nous voyons un reste de
ce gouvernement barbare, mais corrigé
par tout ce que le progrès des
moeurs et de la politique a pu imaginer
jusques à nos jours de plus sage
pour en prévenir les abus.
L' Allemagne pourroit être beaucoup
plus redoutable à toute l' Europe ;
je sçai que ses provinces étant

p108

partagées entre plusieurs princes, elle
doit avoir un plus grand nombre de
soldats, et opposer plus de barrières
à ses ennemis ; cependant une expérience
constante démontre depuis
longtems à ses voisins qu' elle n' en est
pas plus impénétrable. La diversité
d' intérêts de tant de souverains les
expose à des lenteurs aussi funestes que
le seroient des infidélités marquées,
et fournit à la politique de leurs
ennemis mille voyes faciles de les
désunir, et de les armer les uns contre
les autres. S' il n' en est pas ainsi
actuellement, c' est que l' empereur plus
puissant donne le ton aux vassaux de
l' empire, et les tient réunis par une
force supérieure. C' est par la même
raison que Charlemagne ne trouva
jamais que des sujets fideles et
obéissans. L' Allemagne doit son salut à
l' autorité supérieure qui la régit. Un
empereur qui ne posséderoit que les
domaines attachés à l' empire la verroit
peut-être écraser par ses voisins,
ou se lassant de l' union et de la
tranquillité dont elle s' est fait une
habitude, se détruire elle-même par ses
guerres civiles.
La monarchie françoise ne pouvoit

p109

sortir de ses désordres tant que

les rois auroient des vassaux aussi puissans, c' étoit un corps mal constitué, ou plutôt un monstre en politique, dont chaque partie étoit désunie de son tout, et devoit même trouver son avantage particulier dans l' affoiblissement et la ruine des autres.

Quelques malheurs que ce gouvernement préparât aux françois, il les mit cependant dans la nécessité de se dépouïller de leur barbarie, et de s' avancer vers l' espece de police qui étoit la plus conforme à leur situation.

Quelques soins que prirent les vassaux de la couronne de faire confirmer leurs privileges par Hugues Capet, le gouvernement ne fut pas mieux affermi en France que l' aristocratie de Brutus l' avoit été à Rome. La contrariété que les loix des fiefs renfermoient dans leurs principes, les ruinoit à peu près de la même maniere que la conduite de Brutus, dont j' ai parlé, empêcha que son gouvernement ne pût subsister.

p110

La supériorité que la police des fiefs accordoit au prince, sembloit établir une véritable subordination ; mais d' un autre côté l' indépendance dont les vassaux jouïssent par le droit des armes la ruinoit entièrement, et ils n' étoient rapprochés les uns des autres par des loix frivoles que pour être mieux divisés. L' égalité et la liberté dont Brutus avoit flatté les romains, leur servit, pour ainsi dire, de boussole, et les conduisit au point où j' ai fait voir qu' ils parvinrent. La contradiction des loix des françois, en faisant naître parmi eux de grands différens, devoit leur donner un but déterminé ; et il falloit nécessairement que les vassaux détruisissent le trône et devinssent indépendans, ou que le prince en ruinant ses vassaux substituât aux loix des fiefs celles d' une vraye monarchie. L' on verra dans le livre suivant comment la France profita

de sa situation, et de quelle maniere
nos rois parvinrent au degré de
puissance qu' ils devoient avoir.

LIVRE 2

p111

Que le gouvernement influë sur
le bonheur et la gloire des citoyens,
agisse sur tout le corps des
sociétés, et mette autant de différence
entre elles que l' éducation en met
entre les différens ordres des citoyens
d' un même état, c' est une vérité, ou
plûtôt c' est un de ces premiers principes
en politique dont l' évidence frappe
tous les esprits. Le gouvernement
de la république romaine ne
put donc parvenir au degré de perfection,
où je l' ai représenté après
Polybe, sans lui donner une grande

p112

supériorité sur ses ennemis.
Les romains eurent en effet des
succès presque continuels jusques à la
seconde guerre punique. Annibal lui-même
après plusieurs victoires, fut
enfin contraint d' abandonner le projet
de brûler le Capitole, pour aller
deffendre les murs de Carthage.
Vaincu à Zama, il porta inutilement dans
l' Asie sa haine contre les romains.
Philippe après la journée de Cynoscephales
eut recours à leur clémence ;
Flamininus rendit la liberté aux villes
de la Grece ; Persée et ses enfans
ornerent le triomphe de Paul-émile ;
Antiochus trop heureux d' obtenir la
paix ne regna plus en deça du Mont
Taurus ; Popilius fit trembler son fils
au milieu d' une armée victorieuse ;
et Prusias vint à Rome pour se déclarer
l' affranchi de ses citoyens, et implorer
la protection du sénat pour son fils.

Rome rendoit leur trône à des rois que la révolte en avoit précipités ;

p113

et comme si elle eût été dépositaire de tous les droits des hommes, et législatrice du monde entier, les fils n' héritoient de la couronne de leur pere que quand le sénat la leur remettoit. Les rois eux-mêmes, comme accablés par l' ambition et par les victoires des romains, assuroient la tranquillité de leurs peuples, et leur épargnoient les soins et les fatigues d' une deffense inutile, en appellant la république romaine à la succession de leurs états. Les armes de Scipion L' émilien avoient détruit jusques aux derniers restes de sa rivale. Rome enfin regnoit presque sur tout l' univers, mais elle-même étoit chancelante dans sa haute fortune, et tandis qu' elle effrayoit toutes les nations, un philosophe qui auroit examiné les fondemens de sa grandeur, auroit lui-même été effrayé du sort qui l' attendoit. Les principes généraux que j' ai établis dans le livre précédent, soit sur la préférence qu' on doit donner tour à tour suivant les conjonctures aux différentes especes de gouvernement, soit sur la nature des proportions qui doivent les réunir sous une forme mixte, font aisément comprendre que

p114

la nouvelle situation des romains exigeoit un nouvel ordre dans leur police, et qu' après que l' étenduë de leur domination et leurs richesses eurent rompu tous les rapports par lesquels la monarchie, le gouvernement populaire, et la puissance aristocratique se lioient ensemble, la perte de leur liberté devoit succéder à leurs conquêtes. Il n' étoit pas possible que les

romains fussent plus occupés des affaires étrangères que des domestiques, sans que le sénat, qui étoit particulièrement chargé de cette partie du gouvernement, n'acquît beaucoup de considération auprès du peuple qui étoit oisif, et que sous prétexte des succès que sa politique avoit au-dehors, il n'augmentât beaucoup son autorité au-dedans.

Les richesses qui se répandirent à Rome après ses conquêtes, acheverent d'autant plus aisément d'y ruiner l'ancien gouvernement, que les citoyens qui s'étoient emparés des dépouilles des vaincus, sentirent la nécessité où ils étoient de s'unir pour résister avec plus de force aux loix qui les condamnoient. Ces richesses firent

p115

négliger aux particuliers les intérêts de leur ordre, la place publique ne renferma plus qu'une vile populace ; les riches formerent un corps particulier, ils se séparèrent du peuple, et se joignirent au sénat.

La république avoit été autrefois partagée en patriciens et en plébéyens, elle le fut alors en citoyens pauvres et en citoyens riches. Ceux-ci voulurent assurer leur fortune en s'emparant de la puissance souveraine, mais les autres pour remettre en vigueur les loix du gouvernement détruit, devoient faire tout ce que les premiers plébéyens avoient fait autrefois pour posséder réellement l'autorité que Brutus leur avoit promise. En un mot les richesses qui par cette nouvelle distribution des citoyens en différentes classes, ramenerent la république à sa première situation, y firent naître une nouvelle source de divisions.

Les gouvernemens ordinaires ont l'avantage de se prêter avec facilité aux altérations insensibles, qui sont une suite nécessaire des nouveaux besoins d'un état dont la fortune a changé de face ; mais l'empire des

p116

moeurs et des coutumes est toujours foible sous un gouvernement mixte, parce que sa forme extérieure subsiste encore quand les ressorts intérieurs en sont entièrement détruits.

Les nouveaux usages n' acquierent point une certaine prescription qui équivaut aux loix ; les citoyens à qui ils enlèvent une partie de leurs droits, ont intérêt de les combattre, et si la force n' établit pas elle-même la nouvelle police, il se forme une source intarissable de troubles qui tiennent toujours en contradiction les usages présents et les loix anciennes ; et celles-ci malgré l' impuissance où elles sont de se rétablir, conservent encore assez de crédit pour exciter des orages pernicieux au repos public. Il arriva en effet que l' ancien gouvernement de la république romaine qui étoit réellement détruit, et dont les loix n' étoient plus proportionnées à sa nouvelle situation, subsistoit encore dans l' imagination et par les préjugés de tous les citoyens qui étoient intéressés à le faire revivre. D' un côté une foule de particuliers s' emparent de toutes les richesses des vaincus, et de l' autre la loi

p117

Licina qui ne permet de posséder que cinq cens arpens de terre, et qui n' a point été abrogée par une loi contraire, en devient plus chère à tout le reste de la république. Ici l' on lit les réglemens les plus sages contre le luxe, là des citoyens aussi riches que des rois insultent à la misère publique, et, si je puis parler ainsi, éguisent les passions contre des abus qu' il est impossible de réprimer. Les mêmes magistratures subsistent toujours, aucune loi n' a diminué ni augmenté leur puissance ; mais les nouvelles moeurs ont élevé les consuls et avili

les tribuns. Ceux-ci devoient être les magistrats du peuple, ils ne sont plus que les chefs d' une vile populace à qui la porte des magistratures est fermée et qu' on chasse de ses héritages ; et les autres au contraire sont devenus les magistrats des riches. Les romains livrés à tant de contradictions, devoient être agités sur le partage des richesses comme ils l' avoient été sur celui de l' autorité ; mais ils ne pouvoient plus se conduire avec la même sagesse. Tous les efforts qu' on feroit pour rétablir l' ancienne police, devoient être impuissans, et

p118

les richesses avoient fait disparoître tout ce qui retint leurs peres dans les bornes de la modération. Il faudroit en effet bien peu connoître le coeur humain, et la simpathie, si l' on peut se servir de ce terme, que les vices ont les uns pour les autres, pour penser que la république romaine ne trouvât pas dans l' opulence la source de tous les désordres ausquels elle se livra. Ce n' étoit pas de ce côté-là cependant que les romains étoient menacés des plus grands dangers. Leurs conquêtes encore plus funestes au gouvernement que les dépouilles des vaincus, avoient enlevé à l' état l' autorité qu' il avoit euë sur les magistrats. Quand l' intérieur de la république auroit encore été aussi bien réglé qu' il l' étoit pendant la seconde guerre de Carthage, la liberté des citoyens n' en auroit pas été plus affermie. Quand on supposeroit même que tous les tribuns dussent être aussi éclairés et aussi bien intentionnés que Loelius, quel avantage la république

p119

en auroit-elle retiré, puisque

d' un autre côté elle se seroit vuë
opprimer par ses proconsuls ?
Tant que la puissance des romains
fut renfermée dans l' Italie, les armées
et les généraux furent toujours sujets
du sénat et du peuple. Les romains
comme soldats, dit Polybe, étoient
aussi soumis aux consuls, qu' ils
l' étoient à la république en qualité de
citoyens. Cependant, ajoute le même
auteur, ces magistrats ne peuvent
point abuser d' un si grand pouvoir,
parce que le sénat sous les yeux
duquel ils sont, et qui les observe,
n' a qu' à retirer les secours qu' il donne
à l' armée, et par lesquels elle subsiste,
pour faire échoüer un consul dont
il n' approuveroit pas les desseins,
ou dont il soupçonneroit la fidélité.
La sureté de la liberté romaine naissoit
donc de ce que l' Italie ne mettoit
point les consuls en état d' y subsister

p120

par eux-mêmes, et qu' on n' étoit pas
obligé de prolonger le tems de leur
magistrature ; voilà ce qui tenoit leur
autorité en équilibre avec la puissance
de la république, ou plutôt ce qui
les en rendoit toujours sujets. Plus
ces deux contrepoids du pouvoir
consulaire s' affoiblirent quand les armées
passèrent les mers, plus il étoit
nécessaire d' établir quelque nouvelle proportion,
qui conservât toujours sa supériorité
au corps de la république.
Cependant comme si les romains
n' eussent jamais réfléchi sur l' économie
de leur gouvernement, ils laisserent
le même degré d' autorité aux
consuls en même tems qu' ils prolongerent
la durée de leur magistrature,
et qu' ils les envoyèrent dans des provinces,
où pouvant se suffire à eux-mêmes,
ils ne sentirent plus le joug
de la république, ne furent plus attachés
à ses intérêts par leurs besoins,
et jouïrent de l' indépendance qui devoit
n' appartenir qu' à elle seule.
Ce seroit s' arrêter, pour ainsi dire,
à l' écorce des faits, que de croire que

les proconsuls ne fussent que les lieutenans de la république ; jamais monarque ne fut plus absolu dans ses

p121

états, que les officiers romains dans les provinces et à la tête des armées. Cesar et Crassus avec les seules forces de leur gouvernement firent la guerre sans le consentement du sénat et du peuple, dont le secours leur étoit devenu inutile. Un proconsul se vit en état de faire trembler Rome ; il lui fut aisé de corrompre la fidélité des soldats ; et les armées, selon la remarque d' un écrivain aussi profond qu' ingénieux, s' accoutumerent à se croire les armées de Sylla, de Marius, de Pompée, de César et non pas de la république.

Le sénat délibere d' ôter à César le gouvernement des deux Gaules et de le livrer à ses ennemis, mais il se dissipe quand ce capitaine paroît sur les bords du Rubicon. Les magistrats de la république s' étoient tellement emparés de toute son autorité, qu' elle ne pouvoit plus agir par elle-même. Elle a besoin de Sylla pour la délivrer du joug de Marius, à qui six consulats ont fait paroître méprisable la qualité de simple citoyen. Il faut que Cinna ruine l' autorité tyrannique de Sylla, et ce nouveau tiran auroit lui-même asservi la république, si Sylla n' eût vengé

p122

une seconde fois le sénat. Lorsque la puissance de Pompée cause quelque ombrage aux romains, ils ne peuvent plus y remédier par les mêmes voyes qui les avoient sauvés de la tyrannie de Cassius et de Manlius Capitolinus. La roche tarpéenne est inutile ; toute leur espérance est dans César dont le crédit naissant menace Pompée d' un rival dangereux. Mais ils le

craignent à son tour, César devient trop puissant, et Pompée a une seconde fois la confiance des romains. Ce capitaine est vaincu à Pharsale, et César devient le maître absolu de la république, que son ennemi auroit pû asservir s' il eût été vainqueur. Malgré tant de causes qui précipitoient sa ruine, la république fut tranquille pendant quelque tems ; et il faut l' attribuer à des raisons particulieres, telles que les sentimens de probité que l' ancien gouvernement avoit fait naître et qui subsisterent encore quelque tems après sa ruine, la prospérité des armes romaines, la vertu de quelques magistrats, et la timidité ou l' ignorance de quelques autres. Mais enfin il étoit impossible que parmi une multitude de citoyens qui devoient

p123

trouver dans les troubles populaires, ou dans la révolte des armées, plus d' honneurs et de richesses, que l' état ne leur en eût offert pour les attacher à ses intérêts et à leur devoir, il n' y en eût quelqu' un qui n' écoutât pas son ambition ; il dût se former des tyrans dès qu' on pût se flatter d' un heureux succès. Les désordres publics pouvoient d' abord éclater par la révolte des généraux et des armées ; et vraisemblablement la seule raison qui s' y opposa, fut que cette conduite étoit trop ouvertement criminelle, trop contraire à la maniere de penser des romains, et en un mot trop nouvelle. Cette espece d' étonnement qui précède toujours les actions injustes et inusitées, et qui fit balancer l' ambitieux César lui-même sur les bords du Rubicon, malgré l' exemple de Sylla et de Marius, retint sans doute bien de grands hommes depuis le premier Scipion jusques à Marius. L' ambition pouvoit se montrer avec plus de décence en excitant des troubles populaires. Il y avoit dans la république un certain génie qui étoit

l' ouvrage des premières dissensions,

p124

et qui non-seulement pouvoit rendre excusable un tribun séditieux, mais le faire même regarder comme le vengeur de la justice et des loix. Les Gracques voulurent dominer ; ces politiques dangereux s'apperçurent de la contradiction qui regnoit entre les nouvelles mœurs et les anciennes loix, et ils saisirent ce vice du gouvernement pour se soumettre la république.

Tibérius Gracchus avoit toutes les qualités qu'aimoit le peuple dont il se disoit le libérateur, et que haïssoient les riches qu'il vouloit humilier. Son éloquence douce et persuasive conduisoit à la terreur par la pitié. Jamais homme ne fut plus altier, et n'affecta tant de modération. Adroit à émouvoir les passions, plus habile encore à en nourrir le feu, il sembloit plutôt se laisser emporter par les sentimens de la populace que lui inspirer les siens. Toujours courageux, mais presque toujours timide en apparence, la crainte qu'il affectoit fut un aiguillon pour le peuple, et la cuirasse dont il étoit couvert et qu'il lui faisoit adroitement appercevoir, en feignant

p125

de la cacher, l'avertissoit continuellement des dangers qui le pressoient, et que le moment d'exécuter étoit le moment présent. Tout ce que Rome renfermoit de citoyens que la loi Licinia offensoit, se souleva contre Tibérius. Le tribun aigri devint plus impétueux, et les injures de ses ennemis lasserent sa probité ou démasquerent sa politique. Ses vrais sentimens se firent voir au travers de la modération sous laquelle il se cachoit également au peuple et aux

grands. L' amour de la patrie, son salut et l' intérêt public ne lui servirent plus que d' un prétexte, ou pour consommer sa révolte, ou pour rendre sa perte plus difficile, en intéressant à son sort un plus grand nombre de citoyens. Caius lui succéda, mais il n' avoit jamais eû les dehors de probité qu' on avoit vus dans son frere. Les efforts qu' il s' étoit faits pour renfermer son ambition et sa vengeance, avoient changé tous ses sentimens en passion

p126

et en fureur. Il regarda la loi Licinia comme l' ouvrage de sa maison. Vaste et tumultueux dans ses desseins, hardi et violent dans l' exécution, nourri depuis longtems des idées les plus ambitieuses avec lesquelles il s' étoit familiarisé, il fut extrême dès qu' il put agir. Il vouloit franchir et non pas lever les obstacles qui s' oppoient à ses desseins. Emporté par ses succès encore plus loin qu' il n' avoit peut-être osé l' espérer, il ne commença pour ainsi dire à avoir de l' ambition que quand celle d' un autre auroit été satisfaite ; il devint l' arbitre de la république et tout changea de face. Le peuple domina, la noblesse se vit accabler, elle fit périr le tribun et reprit son autorité.

Le sénat et le peuple ne gouvernerent plus ensemble, mais successivement. Le plus grand malheur de Rome ne fut pas d' éprouver tour à tour les inconvéniens de l' aristocratie et de la démocratie, elle étoit toujours déchirée par le despotisme le plus cruel. Le parti victorieux abusa toujours de son autorité, parce qu' il étoit toujours conduit par ses passions, et paroissoit toujours plus injuste au parti

p127

opprimé, à qui sa servitude rappelloit

avec force le souvenir des anciennes
loix. Il devoit se faire de l' un à
l' autre un flux et un reflux de despotisme
et d' esclavage ; et ce désordre affreux
ne pouvoit cesser à moins que quelque
citoyen ne s' emparât de cette
puissance qui étoit comme suspenduë entre
le peuple et le sénat, et que
l' un et l' autre s' arrachoit tour à tour.
Quelques personnes pourroient
peut-être croire que ce que je viens de
dire contredit ce que j' ai écrit dans
mon premier livre, en parlant des
avantages que les romains retirèrent
de leurs premieres divisions. J' ai mis
dans ce nombre la sagesse de leurs
loix, l' excellence de leur discipline
militaire, leur constance inébranlable
avec leurs ennemis, et leur délicatesse
à ne pas souffrir impunément
même la plus petite injure. Avantages
funestes, pourroit-on m' objecter,
qui enflammoient l' ambition des romains,
et en les rendant conquérans
malgré eux, rendoient leur perte certaine.
J' en conviens, mais toutes ces choses
par elles-mêmes n' en sont pas moins
utiles à un état. Si l' on fait

p128

quelque attention à la maniere dont
j' ai dit que se perfectionna la république
romaine, on conviendra bien
vîte qu' il lui fut avantageux d' avoir
un gouvernement qui étoit propre à
la rendre la maîtresse du monde,
quoiqu' après avoir produit son effet,
il dût faire naître de grands maux, si
l' on continuoit à s' abandonner témérairement
à l' impression qu' il avoit
donnée. Sans lui les romains n' auroient
jamais eû la gloire que donnent
de grandes conquêtes. Ce fut
la faute de leur politique s' ils ne prévinrent
pas les désordres qui les perdirent.
Au lieu qu' ils n' ont été détruits
qu' après avoir subjugué le monde entier,
et établi un empire qui a été respecté
de toutes les nations, ils auroient
eux-mêmes été vaincus dès leur
naissance par les volsques et les toscans.

Nous ignorerions leur histoire,
et ils n' auroient point mérité les éloges
dont la postérité les comblera
éternellement. Tout est lié chez les
romains. S' ils n' avoient pas été conquérans,
ils n' auroient pas été meilleurs citoyens
dans leur naissance, ou
plûtôt après l' exil de Tarquin, ils n' auroient
point eû plus de vertu que les

p129

autres peuples d' Italie qu' ils soumirent
à leur domination.
C' est en avertissant les généraux
de la ruine du gouvernement, que
les dissensions domestiques
qu' exciterent les gracques, furent le plus
funestes aux romains. Elles échauffèrent
l' ambition des proconsuls, et leur
fournirent un prétexte honnête de se
mêler du gouvernement civil, tandis
qu' ils étoient les maîtres des forces
de la république, et de s' emparer de toute
l' autorité en feignant de
deffendre le sénat ou le peuple contre
les violences de son ennemi. Il eût
été plus heureux qu' au milieu même
des troubles populaires, quelque citoyen
eût, pour ainsi dire, contraint
les romains lassés de leur condition
à lui remettre le soin de les gouverner ;
la perte de la liberté auroit causé
moins de malheurs. Les guerres
civiles attachèrent au contraire les
romains à leur gouvernement ; elles
rendirent odieux ceux qui devoient
s' emparer de l' autorité, et les forcerent
par-là à recourir à ces violences
extrêmes qui furent comme l' avant-coureur
du despotisme qui s' éleva sur les ruines
de la liberté.

p130

Quel spectacle instructif ne peut-on
pas présenter, en mettant Rome
en parallele avec la capitale de la
monarchie françoise, quand Hugues-Capet

monta sur le trône ? L' une dominoit sur de vastes provinces et faisoit encore de nouvelles conquêtes, l' autre déchûë de sa grandeur étoit presque tombée dans l' état de Rome naissante, et les seigneurs des petites places voisines la faisoit souvent trembler ; cependant celle-là marche à sa ruine, et celle-ci s' élève et corrige ses vices. La première succombe, l' autre étend sa puissance, et devient enfin le centre de la société la plus florissante et la mieux établie de l' Europe. Le tems étoit encore bien éloigné où nos rois devoient forcer les françois à être heureux. Hugues-Capet malgré son courage et son ambition, vit sa fortune avec quelque frayeur. Ce prince étendit et multiplia les privilèges, ou plutôt les abus du gouvernement des fiefs, et se fit une politique conforme aux circonstances où il se trouvoit. Il sçavoit qu' il est souvent plus dangereux de vouloir réprimer des désordres, qu' il n' a été pernicieux

p131

de les laisser naître, et il craignit d' irriter des vassaux qui avoient la hardiesse de lui dire qu' il n' étoit au-dessus d' eux, que parce qu' il leur avoit plu de le faire leur roi. Quand il se seroit élevé sur le trône un nouveau Charlemagne, c' est-à-dire, un conquérant, ou un prince qui eût sçû attacher à ses intérêts la plus grande partie de ses vassaux, tandis qu' il auroit tourné ses armes contre les autres, pour retomber ensuite avec tout le poids de la victoire sur ceux à qui il l' auroit dûë ; peut-être qu' une politique si sçavante dans l' art de faire naître et d' entretenir des divisions, et soutenuë d' une grande capacité dans la guerre, n' auroit eu que des suites aussi funestes au prince qu' à ses sujets. C' eût été un malheur pour les françois, et je l' ai dit dans une autre occasion, que leur gouvernement se fût changé avec tant de vitesse. Il

étoit plus utile que les désordres ne
finissent que peu à peu, afin que ce
fût sans violence, et que les
nouveaux changemens, en paroissant être
plûtôt le fruit du hazard que de
l' autorité et de la politique du souverain,

p132

trouvassent les esprits plus préparés,
et dans leur naissance même fussent,
pour ainsi dire, déjà affermis par
l' habitude. La puissance du prince s' accrut
ainsi par degrés, et la noblesse
s' accoutuma insensiblement à obéir,
comme le sénat romain s' accoutuma
à voir échapper peu à peu de ses
mains le pouvoir que Brutus lui avoit
confié.

Il faut avoüer que de ce côté la
fortune nous servit bien libéralement.
à force de multiplier les obstacles
qui retardoient les progrès du
gouvernement, elle mit souvent la
monarchie sur le penchant de sa ruine.
Nos rois ne firent jamais de faute
sans en ressentir toutes les suites, et
elle les plaça dans des circonstances
si délicates qu' une seule inattention
suffisoit pour faire perdre en un jour
tout le fruit de tout un regne sage et
politique.

Soit que les prédécesseurs de Philippe-Auguste
n' eussent pas réfléchi sur
leurs vrais intérêts, ou qu' ils crussent
que leur puissance n' étoit pas encore
assés affermie sur les françois, soit
enfin qu' ils écoutassent trop leurs
passions, leur politique fut foible,
timide,

p133

peu éclairée, ou peu étenduë. Le
petit-fils de Hugues-Capet n' hérita pas
paisiblement de la couronne de son
pere. Dans un tems où l' union étoit
si nécessaire dans la famille royale,
et que le seul avantage que le prince

retiroit de l' abaissement de la monarchie,
étoit de ne plus partager son
trône avec ses freres ou ses neveux,
la reine Constance suscita elle-même
des troubles, et au mépris des loix,
voulut revêtir Robert de l' héritage
qui appartenoit à Henri par le
droit de sa naissance.

p134

La fortune plaçoit sur les trônes
voisins les plus grands princes, tandis
que la France obéissoit aux plus
foibles de ses rois. Philippe I
abandonnoit les soins de son royaume
pour se livrer aux plaisirs, pendant
que Guillaume Le Conquérant établissoit
sa domination sur les anglois.

Bien loin que le prince dût souffrir que
ses vassaux s' étendissent au-dehors et
acquissent une puissance étrangere, il
devoit les diviser, et en suscitant entre
eux des querelles, les tenir dans
un épuisement qui lui auroit donné
une supériorité réelle.

Guillaume ne trouva cependant nul
obstacle du côté de la France quand il
arma contre l' Angleterre, et après
qu' il se fût établi dans ses conquêtes,
on ne lui fit voir qu' une jalousie bien
imprudente, si l' on ne fait attention
qu' aux circonstances présentes. Mais
par une faute encore moins pardonnable
que celle de Philippe, Loüis Vii
mit le dernier sceau à la fortune
des ducs de Normandie, en se dépouillant
volontairement du duché de Guyenne,
que le mariage de la princesse
qu' il avoit répudiée, unit au
domaine de ces princes.

p135

Philippe-Auguste fut le premier de
nos rois qui se sentant piqué par la
contrariété des loix des fiefs, et porté
aux grandes choses par la force de
son génie, voulut rendre son lustre à

la couronne. Ce prince négligea de marcher sur les traces de ses prédécesseurs. Il méprisa les conquêtes aisées et infructueuses de son pere et de son ayeul, qui ne faisoient la guerre qu' à des seigneurs particuliers ; et il ouvrit le noble projet, exécuté depuis avec succès, de détruire les grands vassaux. Leur chute en effet, pourvû qu' elle ne fût pas l' ouvrage de la seule bravoure, devoit écraser la témérité de cette foule de petits tyrans, qui ne se rendoient redoutables que par la protection qu' ils en recevoient. Quelque sage que fût le dessein de Philippe-Auguste, rien n' étoit plus difficile que de le conduire à son exécution. Depuis que les vassaux avoient profité des troubles et de la foiblesse du gouvernement pour violer même la loi salique et rendre leurs fiefs

p136

féminins, il ne restoit plus d' autre voye que la guerre ou les mariages pour les réunir à la couronne. Les causes de confiscation étoient nulles, parce que le vassal avoit des forces pour se défendre. Les arrêts du parlement de la nation n' étoient qu' une cérémonie inutile, si une armée ne leur donnoit de la force : en France comme à Rome corrompuë par ses victoires, tout devoit se décider par le sort des armes.

Il est difficile de réfléchir avec quelque attention sur les obstacles qui s' opposerent aux progrès du gouvernement des romains et des françois, sans remarquer une grande différence entre leur situation. Le peuple pouvoit aisément domter l' orgueil de son sénat, et le forcer à lui céder une partie de son autorité, parce qu' il étoit en effet plus puissant, et que la noblesse ne pouvoit point se passer de lui. En France au contraire le prince étoit encore plus foible à l' égard de

p137

ses vassaux, que la noblesse romaine ne l' étoit à l' égard des plébéyens : ainsi nous paroissions plus éloignés des principes d' une sage monarchie, que les romains ne l' étoient du gouvernement qu' ils établirent. Nous n' y serions vraisemblablement jamais parvenus, si les grands vassaux avoient pû se dépouiller du respect que leur inspiroit le trône, et concevoir le projet de se rendre indépendans. Dans les circonstances mêmes où je viens de laisser les romains après la révolution des grecques, il étoit encore plus facile, malgré leur amour excessif pour la liberté, de les ramener au gouvernement qu' exigeoit leur nouvelle condition. Leurs guerres civiles devoient naturellement leur paroître odieuses, et s' ils étoient enfin assés heureux pour s' appercevoir qu' ils ne pouvoient retrouver leur repos que sous un nouveau gouvernement, ils devoient être plus disposés à obéir au vainqueur. Les guerres civiles ne causoient pas même la moindre surprise parmi les françois, parce qu' elles étoient une suite indispensable du gouvernement ; et comme

p138

ils n' avoient pas l' idée d' une police plus sage, rien, si je puis m' exprimer ainsi, ne les préparoit à se lasser de leurs désordres. Si nos rois ne sont pas toujours victorieux, les loix féodales acquierent un nouveau crédit. Quel que fût le sort de la guerre dans la république romaine, il la rapprochoit toujours du but qu' il étoit de son intérêt d' atteindre. Qui que ce fût de Marius, de Sylla, de Pompée, de César, d' Antoine, ou d' Octave qui fût vainqueur, il pouvoit en s' emparant de l' autorité, établir le gouvernement dans lequel les romains devoient trouver la fin de leurs désordres ; mais quel que ce fût des vassaux de la couronne qui remportât quelque avantage, les progrès de l' ordre

public en étoient retardés.
Tels étoient en partie les obstacles intérieurs que Philippe-Auguste et ses successeurs devoient trouver dans l' exécution de leur projet, mais plusieurs causes étrangères concoururent à les rendre encore plus considérables. Dans un tems où l' obéissance et la subordination étoient inconnuës dans toute la chrétieneté, une puissance toujours infiniment respectable franchit

p139

les limites de l' empire que Dieu lui avoit donné, et en voulant l' étendre jusques sur le temporel des rois, diminua leur autorité qui pour le malheur des nations n' étoit déjà que trop foible.
Soit que les papes ne comprissent pas que l' Europe étoit dans un état violent, où la guerre n' étoit pas moins nécessaire à l' établissement de la tranquillité, qu' elle le fut dans la république romaine depuis Sylla jusques à ce qu' Auguste y eût affermi le gouvernement monarchique ; soit, comme le prétendent quelques auteurs, qu' aspirant à relever les destins de l' ancienne Rome, ils ne regardassent tous les royaumes de la chrétieneté que comme des fiefs de leur thiare ; ils prétendirent être les arbitres de la paix et de la guerre, et accoutumer les princes à reconnoître sur terre une autorité supérieure dans leur temporel.
Ces prétentions de la cour de Rome ne firent plus regarder l' obéissance et le respect inviolablement dûs aux souverains que comme un jeu. La déposition des princes, et l' usage monstrueux de relever leurs sujets du

p140

serment de fidélité rendirent l' esprit d' indépendance encore plus général.

Les peuples douterent si leurs légitimes maîtres étoient des tyrans. La foi des simples fut surprise, le noeud le plus sacré de la société fut rompu, et les loix ecclésiastiques se joignant ainsi aux loix civiles pour ouvrir une carrière plus libre à l'indocilité naturelle des nations, la révolte affermie sur ce double fondement trouva presque toujours l'impunité.

C'est à ce pouvoir que la cour de Rome avoit acquis dans les choses temporelles, et dont je parlerai ailleurs avec plus de détail, que dût sa naissance et surtout ses progrès ce zèle militaire et religieux qui transporta toutes les forces de l'Occident contre les infidèles qui s'étoient emparés des saints lieux. Je n'ai garde de blâmer des guerres qui trouvent encore aujourd'hui des défenseurs respectables ; sans entrer même dans l'examen des causes qui firent échoûer cette vaste entreprise, il suffira de l'examiner politiquement par rapport aux effets qu'elle produisit dans la chrétienté.

Je sçai que nos rois auroient pû

p141

tirer quelques avantages des croisades, s'ils ne s'étoient pas eux-mêmes laissé entraîner à la dévotion de ces pèlerinages guerriers, ou si du moins tous l'avoient fait avec autant de politique que Philippe-Auguste, et que dans la suite le roi Jean essaya de le faire. L'Égypte et la Palestine seroient devenues des espèces d'exil pour une noblesse inquiète et violente, que les indulgences et l'amour de la gloire y auroient conduite aux dépens de tout leur patrimoine que ces voyages absorboient. Mais dans l'absence des princes les abus se multiplièrent, et les fiefs restèrent entre les mains d'une femme ou de quelques enfans mineurs sans que le gouvernement en tirât aucun avantage. La religion et l'ignorance, toujours voisines du phanatisme quand elles se rencontrent

ensemble, firent paroître en
France des armées entières de brigands,
qui commencerent à piller
dans leur patrie tout ce qu' ils crurent
qui leur étoit nécessaire pour se
transporter en Asie. Les terres resterent
en friche, les loix furent encore plus
méprisées, et il n' y a personne qui ne
sente aujourd' hui que les désordres

p142

affreux, où les chrétiens s' abandonnoient
en Orient, ne les renvoyoient
pas en Occident avec un coeur plus
pieux, et des moeurs qui préparassent
l' établissement des loix et du bon
ordre.

Le désir d' exterminer les infideles
fit regarder comme sacrilèges les guerres
que les chrétiens se faisoient entre
eux. La cour de Rome habile à
profiter de toutes les circonstances
qui lui étoient favorables, mit les
états des princes croisés sous sa
sauve garde, et devint avec des bulles la
protectrice des nations, comme la
république romaine l' avoit été par
ses armées. Cependant les progrès
du gouvernement ne pouvoient être
que le fruit de la force, je le répète
encore, il falloit aux françois comme
aux romains, une journée aussi décisive
que celles de Philippe et d' Actium,
et la France ne pouvoit acquérir une
tranquillité intérieure, qui fit le
bonheur du citoyen et la rendit redoutable
à ses ennemis, qu' après que
le prince auroit acquis, en triomphant
de ses vassaux, le degré de puissance
que la politique exige dans un souverain.

p143

Les princes se virent forcés de ménager
les préjugés publics, et tant que
le zele pour les guerres d' outre-mer
subsista, l' Europe ne fit aucun progrès
dans sa police. Quand les mauvais

succès eurent enfin dégoûté la chrétienté de ses entreprises téméraires, elle se vit hors d'état de changer sa fortune. Les sommes immenses qu'on avoit fait passer en Asie et en Afrique laisserent l'Europe, où les barbares avoient ruiné les arts et le commerce, dans une pauvreté qui devoit y causer autant de désordres, que les richesses en produisirent dans la république romaine.

Les trêves dont on avoit jouï, n'avoient pû donner qu'un goût inutile pour la paix. Le gouvernement fondé sur les loix des fiefs, qui subsistoit toujours avec ses vices, devoit encore produire les mêmes effets. Les guerres n'étoient donc pas moins nécessaires entre les princes et leurs vassaux, mais ni les uns ni les autres n'étoient plus en état d'exécuter les projets même les plus médiocres. La pauvreté et l'épuisement où ils étoient tombés, les empêchoient de poursuivre une guerre avec vigueur.

p144

Après les succès d'une première campagne, on n'étoit pas en état d'entreprendre une seconde ; de-là cette situation toujours douteuse des empires, et ces guerres toujours coupées par des trêves qui permettoient au vaincu de se relever de ses pertes, et le rendoient bientôt égal à son vainqueur, qui n'avoit eû que l'avantage d'une gloire inutile.

C'est ainsi que nos rois languirent si longtems les armes à la main sans pouvoir corriger le gouvernement. Cette partie du courage qui faisoit pousser la guerre si décisivement chez les romains, et qui fit honneur à la France sous la première et la seconde race de nos rois, s'éteignit enfin dans toute l'Europe par nécessité ; tandis que les princes d'Occident auroient au contraire dû rapporter des expéditions d'outre-mer une plus forte habitude de conduire avec vigueur une guerre à ses fins.

Les croisades qui ne donnerent pendant un certain tems qu' un même intérêt à tous les princes chrétiens, commencerent à établir entre eux un commerce, qui fut dès-lors comme la source de cette politique ignorée

p145

des anciens, et depuis si utile au repos et à la sureté des états modernes, mais qui dans ses commencemens ne rendit que plus difficile la réformation des gouvernemens. Les vassaux apprirent à s' unir ensemble, à confondre leurs intérêts, et même à s' allier avec des puissances étrangères. Les vices du gouvernement acquirent par-là de nouvelles forces, et il fallut dès-lors de plus grands talens dans nos rois pour triompher de leurs ennemis. Toutes ces choses me paroissent si fort liées ensemble, que s' il m' étoit permis de descendre dans un plus grand détail, il me seroit aisé d' en faire découvrir l' enchaînement. Le parlement de la nation, qui servoit encore quelquefois de lien entre le prince et ses vassaux, fut avili, et ses arrêts qui avoient uni toute la France à Philippe-Auguste pour chasser Jean-Sans-Terre des domaines qu' il possédoit en deça de la mer, ne furent plus dans la suite que des actes sans autorité. Jean-Sans-Terre ne fit pas acheter cherement à la France les avantages qu' elle remporta sur lui. Philippe-Auguste humilia tous ses voisins, et laissa à ses successeurs l' exemple sage

p146

et utile d' abaisser leurs vassaux et d' agrandir l' autorité royale. La conduite qui fit dans la suite le plus de tort aux affaires des françois, auroit été utile aux romains, et celle qui causa les plus grands désordres de la république romaine auroit porté plus vite

le gouvernement de France à sa perfection. Nos rois n'eurent pas une conduite assés constante, assés uniforme ; les romains au contraire toujours pleins du passé, s'attachoient avec trop d'opiniâtreté sur les traces de leurs peres.

En faisant abstraction de la foule de désordres que l'aristocratie auroit nécessairement produits parmi les françois, elle leur auroit été plus avantageuse, en ce sens du moins, que l'esprit, les vûës, et l'intérêt du gouvernement qui se seroient mieux conservés dans un sénat que dans le cabinet d'un prince, les auroient moins détournés de la fin qu'ils devoient se proposer. Les nouveaux magistrats forment leur politique sur celle des anciens ; le tems consacre tout dans une république, et l'on y a pour regle une certaine tradition qui rend sa conduite uniforme. Il n'en est pas

p147

ainsi ordinairement dans un état monarchique ; à chaque roi qui se succede, il se succede quelquefois une nouvelle politique, ou du moins une maniere différente d'envisager ses intérêts, qui vient de la différence même du caractere des princes.

Ce que je dis regarde principalement ces tems reculés, car depuis que les nations ont pris entre elles une situation assurée, et que par une fermentation de plusieurs siecles elles ont purgé leur police, chaque puissance a acquis une connoissance plus distincte de ses intérêts, et s'est fait un plan de politique qu'elle suit avec plus d'exactitude. Mais il étoit d'autant plus difficile pour les successeurs de Philippe-Auguste de ne se pas écarter de l'exemple qu'il leur avoit donné, que le trône n'avoit encore d'autre appui et d'autres ressources que

p148

le génie et les talens du prince, tandis que le royaume accablé par les vices de son gouvernement, devoit souvent se trouver dans des extrémités, où, pour éviter sa ruine entière, il falloit se faire une nouvelle politique, et renonçant à tous les projets réglés, conformer sa conduite aux besoins des circonstances.

Taillebourg présenta à la valeur de s Loüis l' occasion que son pere, et surtout son ayeul n' auroit pas négligé, de chasser les anglois de toutes les terres qu' ils possédoient en France. Ce prince crut trop tôt qu' il pouvoit établir une paix solide, et qu' elle avoit été achetée assés chèrement par le sang qu' on avoit répandu jusques-là. Il se trompa en pensant l' affermir par l' espece de satisfaction qu' il faisoit à l' Angleterre. Loüis avoit l' ame trop noble pour penser que les injures s' imprimant plus profondément dans le coeur humain que les bienfaits, et qu' elles y vivent toutes

p149

entières, tant qu' elles ne sont réparées qu' à moitié.

Je n' ai point recours aux événemens pour condamner la conduite de ce prince, quand les batailles de Creci, de Maupertuis, et d' Azincourt, qui en furent les suites, auroient été aussi glorieuses à la France qu' elles lui furent funestes, il eût toujours été malheureux pour elle de se voir contrainte d' acheter ces avantages par un sang qui auroit été répandu plus utilement contre une autre nation.

Les successeurs de s Loüis perdirent la supériorité que les victoires de Philippe-Auguste leur avoient acquise. La balance redevint égale entre le prince et ses vassaux, et les anglois qui avoient acquis de nouvelles forces, continuerent à susciter des troubles, et à appuyer toutes les révoltes, jusques à ce qu' édoüard liii et ses successeurs, princes dont je me réserve

à parler dans la seconde partie de cet ouvrage, disputèrent la couronne aux valois, ébranlèrent la monarchie française, et firent presque entrevoir le moment de sa chute. Quoique dans ces circonstances les malheurs de l' état ne permissent pas à

p150

nos rois de suivre un plan, et que presque toujours obligés d' être sur la défensive, ils ne prissent conseil que du tems et des occasions, on doit cependant remarquer que les batailles de Creci et de Maupertuis furent plus funestes à la France par les maux dont elles ne furent que l' occasion, en la forçant d' abandonner sa politique, que par les pertes que nous y fîmes, ou par l' avantage présent qu' en retira l' Angleterre. Tant il est vrai que Philippe-Auguste avoit saisi le véritable point de ses intérêts dans son système politique ! Le roi Jean qui étoit pressé à la fois par les armes des anglois et par les plaintes des bourguignons, ne put, dans la crainte qu' ils ne s' unissent, négliger à l' exemple de s Louis de s' agrandir et donner la Bourgogne à un de ses fils, sans attirer sur le royaume les mêmes malheurs. Il est évident que le roi Jean ne priva pas seulement ses successeurs du secours que la Bourgogne auroit fourni à la France contre les anglois, mais qu' il leur en fit encore une ennemie. La politique ne se propose point d' autre but que de rendre la société plus forte, et elle n' est elle-même que

p151

cet art par lequel on lie avec adresse la fortune des autres à la sienne par un intérêt commun. C' est un effet précisément contraire que doit produire l' aliénation de la Bourgogne. J' ai déjà remarqué que les loix féodales

ne permettoient ni au prince
ni aux vassaux d' être unis ; l' événement
ne justifie que trop cette réflexion.
Sans cette faute peut-être nécessaire
du roi Jean, Loüis Xi auroit
profité de l' attachement que la
guerre angloise avoit donné aux
françois pour leur patrie, et le gouvernement
seroit parvenu sous son regne
à son dernier degré de perfection.
Ce prince se trouva dans une situation
délicate, mais conforme à son
génie inquiet, intrigant, et plein
des ressources les plus politiques. Il
avoit d' un côté à réparer la faute de
son pere qui s' étoit trop mollement
reposé avant que de finir ses conquêtes,
et de l' autre à combattre la puissance
des ducs de Bourgogne. Ces
princes qui profiterent des guerres
qu' ils nous avoient suscitées pour
reculer leurs frontieres, avoient épousé
de riches héritieres, et étoient devenus
les plus redoutables ennemis de la
France.

p152

L' Angleterre étoit la Carthage des
françois, mais elle s' affoiblissoit par
ses propres divisions. Si Charles Vii
est condamnable de n' avoir pas porté
ses armes contre Calais qui ouvroit
son royaume à ses ennemis, et qu' on
peut comparer à ces hauteurs d' où
Annibal monroit l' Italie à ses soldats,
la différence seule des conjonctures
suffiroit pour justifier Loüis Xi
d' avoir ménagé cette puissance.
Les anglois qu' on doit commencer
à regarder comme des ennemis étrangers,
ne pouvoient plus s' opposer aux
progrès du gouvernement qu' en appuyant
les desseins des grands vassaux,
tels que les ducs de Bourgogne et de
Bretagne. C' est donc en affoiblissant
ceux-ci qu' on affoiblissoit véritablement
l' Angleterre. La prospérité des
armes de Charles Vii avoit fait changer
de sentiment à ces deux princes.
Ils avoient eû le tems de réfléchir sur
leurs intérêts ; la même impression ne

subsistoit plus dans les esprits ; ils auroient deffendu Calais comme leur propre bien : et les mêmes motifs de jalousie et de politique qui les avoient détachés des anglois sous le regne précédent, les auroient alors reportés dans leur parti.

p153

Loüis comprit qu' il réuniroit ses ennemis en attaquant Calais. Il vit aussi que les rois d' Angleterre sentiroient, pour ainsi dire, le contrecoup de toutes les pertes que feroit la Bourgogne, et qu' il lui seroit bien plus aisé d' aveugler édoüard Iv sur ses intérêts, que d' arrêter Charles Le Hardi à qui son inquiétude naturelle eût tenu lieu de politique, s' il eût vû menacer l' Angleterre.

La trêve de cent ans que Loüis conclut avec édoüard, doit être regardée comme un chef-d' oeuvre en politique. Il ne faut point douter, si l' on eût parlé d' une paix, que les anglois ne se fussent prévalus de l' embarras où la France étoit, pour se faire restituer quelque province. Il falloit craindre de rallumer le génie guerrier d' édoüard, prince que l' Angleterre met au rang de ses plus grands hommes,

p154

et qui s' étoit établi sur le trône l' épée à la main.

Loüis devoit flatter ses passions, et l' on ne pouvoit même proposer les préliminaires d' une paix glorieuse aux françois, sans courir risque de faire rougir édoüard de la molesse à laquelle il s' abandonnoit. La trêve qui tenoit un milieu entre la paix et la guerre, satisfaisoit à la fois son amour pour la gloire et pour les plaisirs, ses deux plus fortes passions. En laissant tous les droits indécis, elle ne troubloit point les anglois dans les

vaines prétentions qu' ils croyoient avoir sur la Normandie et les provinces qui sont au-delà de la Loire ; elle donnoit cependant le tems à leurs anciens sujets de s' accoutumer à la domination françoise, et à nos rois de s' accroître d' un autre côté, et de se mettre en état de repousser ensuite les anglois qui n' auroient plus des forces égales aux leurs.

Après s' être heureusement tiré d' une conjoncture périlleuse, où il ne falloit pas moins de pénétration pour saisir les vrais intérêts de la France,

p155

que d' adresse pour les manier avec avantage, Loüis Xi échoüa où le prince le moins habile n' auroit pas fait un faux pas. Il songeoit peu de jours avant la bataille de Morat, à réunir à la couronne la riche succession du dernier duc de Bourgogne, par le mariage de son héritiere avec le dauphin, ou si la grande disproportion de leur âge y mettoit quelque obstacle, il vouloit lui donner pour époux quelque jeune seigneur de son royaume, *pour tenir elle et ses sujets en amitié*, dit Comines en son vieux langage, *et recouvrer sans débat ce qu' il prétendoit être sien* .

Ce projet étoit conçu avec sagesse, et pouvoit aisément s' exécuter. Mais Loüis entraîné par son avidité, ou aveuglé par sa joye, oublia le mariage du dauphin, et soit que d' avance il fût jaloux de la puissance qu' il auroit donnée à un de ses sujets en lui faisant épouser l' héritiere de Charles Le Hardi, et qu' il commençât à l' en haïr, soit par quelque autre motif dont il est d' autant plus difficile de rendre raison qu' il se piquoit souvent

p156

d' une conduite extraordinaire, il ne

songea qu' à s' emparer du duché de Bourgogne et des autres terres qui lui appartenoient.

Il laissa passer tout le reste de ces grands fiefs dans la maison d' Autriche, tandis qu' il auroit été si important pour la monarchie que la princesse Marie eût épousé Charles comte d' Angoulême, non seulement parce que son fils monta sur le trône, ce que Loüis Xi ne pouvoit pas prévoir, mais parce qu' il étoit de la politique de nos rois que les grands fiefs de la couronne fussent possédés par des princes de leur maison. Ces princes devoient être des ennemis moins dangereux que des étrangers, non pas que les liens du sang ne soient souvent bien foibles, mais par le droit qu' ils conservoient au trône, où la loi des successions les appelloit. Ce n' avoit été que par une ignorance profonde de leurs intérêts qu' ils avoient pû concourir à la ruine de la France en s' allant avec ses ennemis. Si l' on ne sçavoit jusques à quel excès les passions peuvent se porter, concevroit-on que les derniers ducs de Bourgogne eussent persévéré si longtems

p157

dans le dessein de se priver eux-mêmes des droits qu' ils avoient sur la couronne, pour seconder l' ambition des successeurs d' édoüard Iii ? L' ordre de succession établi par la loi salique, étoit un frein que ne connoissoient point les autres vassaux ; ainsi un lien de moins les attachoit aux intérêts du prince, et leur ambition avoit un cours plus libre. Cette réflexion met dans tout son jour la faute du roi Jean : si ce prince fut obligé de donner un souverain particulier aux bourguignons, son choix devoit-il tomber sur le dernier de ses fils ? Cette conduite inégale de Loüis Xi tantôt si sçavante, tantôt si grossiere, n' avoit peut-être d' autre principe que son esprit et son coeur qu' il consultoit quelquefois séparément.

Sans amitié et sans amour, mauvais
pere, mauvais fils, mauvais mari,
mauvais parent, il ne connut jamais
aucun de ces liens sacrés chés les
hommes, que la nature leur a donnés
pour être les fondemens de la
société.

Il n'aima que lui, et son peuple fut
heureux que les lumieres de son esprit
en suppléant aux sentimens de

p158

son coeur, lui eussent appris que son
bonheur étoit lié à celui de ses sujets.
Dissimulé jusques avec ses ministres,
fourbe jusques avec ceux qu' il honoroit
de sa confiance, il ne marchoit
que par des voyes détournées, et
comme Philippe De Macédoine il
étoit plus flatté des succès qu' il ne devoit
qu' à lui, que de l' éclat d' une action
plus brillante qu' il auroit partagé
avec ses ministres ou avec ses soldats.
Religieux et pieux par timidité, mais
sans foi par ambition, il s' étoit fait
une religion superstitieuse et bizarre
qui n' étoit propre qu' à tromper le
peuple. Lui-même il fut quelquefois
son plus grand ennemi, et ses ruses
trop subtiles et trop déliées lui
devinrent souvent inutiles. Généreux par
nécessité, ingrat par tempérament,
perfide par intérêt, soupçonneux parce
qu' il étoit naturellement vicieux, et
dur parce qu' il vouloit dominer, il tira
les rois hors de page, pour me servir
des termes de François I et quoique
son regne ait été très-utile à la nation,
il fit plusieurs fautes, qui laisseroient
presque soupçonner qu' il avoit le génie
plus subtil qu' étendu, et plus intrigant
dans le danger qu' habile à le prévoir
et à l' éviter.

p159

Le plus grand bonheur de Loüis
fut de s' être trouvé dans des circonstances,

qui, s' il est permis de parler avec cette hardiesse, rendirent excusable une partie de ses vices. Je ne prétends pas faire une apologie complète de sa politique, ni assigner selon les occasions différentes les différens points d' où la vertu ne peut sortir sans cesser d' être une vertu pour commencer à être un vice. Mais si l' on ne peut fixer les bornes que la morale prescrit aux souverains et aux sujets, il ne sera pas inutile de la rapprocher de la politique, en faisant au moins remarquer qu' elle laisse un grand intervalle entre la conduite des uns et des autres.

La morale n' est souvent séparée de la politique que par ses préjugés, tandis que celle-ci se faisant un devoir de considérer la nature des hommes telle qu' elle est, croit qu' il est sage de tolérer de certains abus qui en préviennent de plus grands ; l' autre dédaigne quelquefois par orgueil de se prêter à la foiblesse des hommes qu' elle veut corriger. Elle ne les considère que tels qu' elle s' imagine qu' ils devraient être, et leur propose une

p160

perfection chimérique à laquelle il ne leur est pas possible d' atteindre : mais il sera aisé de les réunir dès que l' une et l' autre ne se proposeront que la plus grande utilité du genre humain. On ne sçauroit douter que la naissance des sociétés en imposant de nouveaux devoirs aux hommes, n' ait fait naître aussi de nouveaux vices et de nouvelles vertus qui étoient inconnus dans l' égalité ; mais les uns et les autres ne regardent que les citoyens, puisque les souverains en possédant tous les droits de leur nation, sont restés entre eux dans une indépendance parfaite. Ce qu' on appelle avec raison d' un nom odieux dans un particulier qui ne doit veiller que suivant de certaines regles sur sa fortune domestique, devient quelquefois innocent et même louable dans

Annibal et dans Philippe de Macédoine.
Ces choses en effet ne sont point
criminelles en elles-mêmes,
mais seulement par rapport à la constitution
particulière des sociétés dont elles
dérangent l'harmonie.
Quoiqu'un roi naisse citoyen du
monde, il ne s'ensuit pas que ses devoirs

p161

soient les mêmes que ceux de
son sujet qui naît citoyen d'un état
particulier, et qu'il doive ses soins
au bonheur du monde entier, comme
l'autre doit les siens à la société
dont il est membre. Le citoyen appartient
tout entier à sa république,
héritier de la protection qu'en recevoient
ses pères, et de leurs engagements,
il est vendu par le contrat
primitif à la société ; ses biens et sa
vie sont à elle. Le prince au contraire
par ce même contrat qui a changé
la nature de la situation et des devoirs
des hommes, et qu'il a passé
avec ses sujets, s'est séparé des autres
nations, et en se chargeant de travailler
au bonheur du peuple qui lui
a remis tous ses droits, a perdu sa
qualité de citoyen du monde.
Dans cet état même d'égalité dont
les hommes jouissoient avant la naissance
des loix, ils étoient restraints
entre des bornes plus étroites que ne
le sont aujourd'hui les souverains. Il
existoit par rapport aux premiers un
bien réel qui devoit être leur fin. Ce
bien étoit l'ordre et la société, et ils
ne pouvoient s'en écarter en déffendant
leurs droits naturels, sans pécher

p162

contre les loix naturelles, c'est-à-dire,
contre les lumières de cette
raison qui leur crioit que l'homme
ne peut se suffire à lui-même. Depuis
la naissance des sociétés, il n'en est

plus ainsi à l'égard des états, il n'existe point pour eux un bien général qui doive être leur objet ; l'idée de la société générale des hommes n'est qu'une chimère, et la raison n'exige point qu'ils y sacrifient leurs avantages particuliers.

Comme la morale a quelquefois voulu asservir à la même règle les souverains et leurs sujets, elle a aussi quelquefois prétendu établir dans la société générale les mêmes principes d'ordre que dans la société particulière ; mais l'on connoît aisément les erreurs de sa théorie, si l'on fait attention que ses préceptes, quand on pourroit les réduire en pratique, bien loin de perfectionner la société générale, la ruineroient en détruisant les fondemens des sociétés particulières. Plus on méditera sur les causes du bonheur de la société générale, plus on sera convaincu qu'il résulte du lustre et du bonheur des sociétés particulières.

p163

La convention qui, comme je viens de le dire, a fait perdre aux souverains la qualité de citoyens du monde, n'est donc pas contraire au bien général des hommes. Ainsi que la société générale des animaux n'est point altérée par cet instinct qui les arme les uns contre les autres, et qu'elle fleurit au contraire par les soins avec lesquels une espèce travaille à sa conservation aux dépens des autres ; de même l'harmonie de la société générale des hommes naît des efforts que chaque société fait en particulier pour se perfectionner, et non pas d'une union qui est incompatible avec notre nature, et que la morale ne peut vouloir établir entre les sociétés particulières qu'en se proposant un dessein chimérique et insensé. Ces principes me paroissent d'autant plus certains qu'ils sont puisés dans les préceptes de la religion même, à qui le bonheur de la société générale ne doit pas être moins cher

que celui des sociétés particulières.
Elle prescrit cependant des règles
différentes de conduite aux citoyens
et aux états. Ceux-ci peuvent être
ennemis, les autres ne peuvent jamais

p164

l'être ; le pardon des injures leur est
au contraire ordonné, parce que l'ordre
d'une société particulière naît de
l'union des citoyens. Si celui de la
société générale dépendoit de même
de l'union des états particuliers, la
guerre leur seroit interdite, et il ne
leur seroit point permis de méditer
mutuellement leur ruine.

Les conséquences qu'on peut tirer
de ces réflexions détachées mettent à
couvert de nos reproches la mémoire
de plusieurs grands princes, mais elles
n'ôteront jamais tout frein. Si l'ordre
de la société générale résulte du
lustre et de la perfection des sociétés
particulières, il ne s'ensuit pas qu'un
prince puisse se livrer à toute son
ambition. Ainsi qu'avant la naissance des
loix il ne fut point permis d'en avancer
l'établissement par des violences,
de même aujourd'hui la politique
d'un prince n'est juste qu'autant qu'il
travaille à sa fortune sans s'écarter de
ces principes généraux dont la ruine
lui deviendroit à lui-même funeste.
On voit par-là combien il faut respecter
le droit des gens, qui n'est
point sacré parce qu'il est utile à la
société générale, mais parce qu'il

p165

contribuë au lustre et à la sûreté des
états particuliers. Le salut du peuple
peut être la suprême loi d'un souverain,
mais ce n'est que dans ces circonstances
extraordinaires où la société dispense
elle-même ses citoyens d'obéir à ses loix.
S'il est dangereux pour un prince
de vouloir toujours conformer sa

conduite aux regles que la morale prescrit aux citoyens, il ne seroit pas moins honteux pour lui qu' une certaine noblesse d' ame ne l' en rapprochât pas autant que le bien de son état le lui permet, ou que sa politique le tint toujours dans ces circonstances fâcheuses, qui ne laissent connoître à un état d' autres loix que celles de la nécessité.

La fortune se déclara d' une façon singuliere en faveur de Charles Viii elle lui offrit à la fois deux princesses qu' il lui auroit été également avantageux d' épouser, Marguerite d' Autriche qu' on ne pouvoit renvoyer sans restituer les pays qu' elle apportoit en dot, et l' héritiere de Bretagne. Le mariage de cette princesse avec Maximilien d' Autriche, auroit non-seulement retardé l' union d' une province

p166

importante à la couronne, et augmenté les forces et le crédit des anglois par l' intérêt qui les auroit unis avec les bretons ; mais si l' on porte ses regards sur les regnes suivans, il auroit encore tenu la France comme assiégée par les princes de la maison d' Autriche, tandis que leur ambition formoit les plus vastes projets, et que la monarchie françoise étoit déchirée par ses guerres civiles.

Les caprices d' une fortune qui se jouè de la sagesse et du courage des hommes, forment quelquefois un spectacle aussi intéressant pour un philosophe que les projets les mieux concertés de la politique. De quelque importance qu' il fût pour Charles de placer Anne De Bretagne sur son trône, si l' on eût pû lire cependant dans l' avenir, et prévoir que le duc d' Orléans lui succéderoit bientôt, loin d' empêcher le mariage de ce prince avec cette héritiere, on l' auroit hâté avec empressement. Quoiqu' il eût également fallu rendre dans la suite à la maison d' Autriche les terres que Marguerite avoit apportées en dot,

on lui eût du moins épargné un second
affront qui changea en haine la

p167

jalousie qui regnoit déjà entre les deux
puissances. La France se seroit désaisie
plus tard, et nos rois assés puissans
pour ne plus laisser violer impunément
les droits que les loix leur
donnoient sur leurs vassaux, auroient
peut-être trouvé dès-lors dans
la férocité des flamands, ou dans la
fierté de leurs maîtres un juste sujet
de confiscation, qui devint inutile
entre les mains de François I.
Tel est l' enchaînement des principaux
faits qui retinrent pendant plusieurs
siecles le gouvernement loin de
sa perfection. La conquête de
Guillaume le conquérant, le divorce
de Loüis Vii le traité de s Loüis
avec Henri Iii la donation de la
Bourgogne à Philippe, et le mariage
de Marie avec l' archiduc Maximilien
sont les principales époques de
notre histoire. Par-là les affaires de
la monarchie furent toujours mêlées
avec les étrangers, qu' il fallut vaincre,

p168

pour détruire les grands vassaux.
Il n' y a personne cependant qui ne
sente que le gouvernement étoit porté
à sa perfection, ou que du moins
il n' y avoit plus d' obstacle intérieur
qui empêchât d' y mettre la dernière
main. Il ne manquoit à Charles Viii
que d' avoir un successeur qui sçût profiter
de ces conjonctures. Tous les
grands fiefs, à la Flandre près, étoient
réunis à la couronne, et les princes
qui possédoient ce domaine, doivent
plûtôt être regardés comme des ennemis
étrangers.
Les seigneurs particuliers n' avoient
plus de protecteurs contre les
loix, et il étoit d' autant plus aisé de

les ramener à cette sage obéissance, qu' exige le repos général d' une nation, que depuis Loüis le gros, ceux mêmes d' entre nos rois qui avoient le moins compris le sistême politique de Philippe-Auguste, n' avoient pas cependant négligé de les plier à leur devoir, et qu' eux-mêmes y avoient souvent concouru.

La foule d' événemens contraires qui avoient changé si souvent la fortune de la France, avoient aussi changé le caractere des françois. Il n' est

p169

point d' empire qui demeure constamment dans la même situation. Les gouvernemens semblent tous rentrer les uns dans les autres par quelque endroit. Un peuple sans ambition et entouré de voisins aussi paisibles que lui, doit craindre le repos qui le relâche de l' attention qu' il doit avoir sur lui-même. Un peuple ambitieux qui veut s' agrandir, soit que la fortune favorise ses armes ou fasse triompher son ennemi, doit également redouter sa prospérité et ses malheurs. Ses avantages l' enyvrent, et ses défaites le forcent de recourir à des ressources, qui ne se tirant pas toujours du fond même du gouvernement, proscrivent l' ancien, et consacrent comme une police plus salutare, les usages nouveaux ausquels on doit la victoire.

C' est ainsi qu' il se forma un nouvel esprit dans la France pendant le cours des disgraces que les anglois lui firent éprouver. Les maux de la patrie furent assés grands pour toucher enfin le coeur des françois. La crainte qu' inspiroient les armes de leurs ennemis, dont quelques traîtres favorisoient les entreprises, fit soupçonner à toute

p170

la nation qu' il seroit peut être utile
que le prince plus puissant pût opprimer
dans ses sujets la révolte et la
trahison. On négligea ses privileges
pour acquérir une gloire plus solide,
et il s' éleva cependant une nouvelle
génération. Chacun crut après le
danger n' avoir que les droits qu' avoit
eû son pere. On ne remonta point
jusques au siecle de Hugues-Capet, et
Loüis Xi se trouva sans de grands
efforts plus puissant qu' aucun de ses
prédécesseurs.

Le gouvernement fondé sur les
loix des fiefs, portoit en soi-même
la cause de sa ruine. Mauvais par sa
nature et contraire à l' ordre, il étoit
par conséquent peu stable ; car ces
deux choses sont liées ensemble comme
la cause à l' effet. Ce gouvernement
exposoit les françois à trop de
périls étrangers, et les tenoit au-dedans
dans une situation trop gênante,
il devoit en sortir un dernier fleau qui
détruiroit la monarchie, ou un remede
général à tous ses vices.

La liberté produisit moins de désordres
dans le corps germanique,

p171

et fut plus solidement établie
sur deux loix, dont l' une rendit l' empire
électif, et l' autre deffendoit de
le perpétuer dans la même maison.
Ces deux reglemens si sages, si l' on
ne fait attention qu' à la fin que se
proposoient les vassaux de l' empire,
mais funestes à toute l' Allemagne,
parce qu' ils devoient la retenir dans
un mauvais gouvernement, assurerent
sa liberté. Les françois n' opposerent
point au prince ce double
obstacle, leur conduite mêlée d' ambition
et de respect n' affermit pas les
privileges des fiefs. Quand ils auroient
pû se rendre indépendans de la
couronne, ils lui prêterent encore
hommage, et ne firent que de ces

p172

demi-démarches toujours ruineuses
pour leurs auteurs.
Les nations qui habitoient la France,
commencerent à se confondre
sous la troisième race. Il est même surprenant
que cette distinction qui sembloit
ne pouvoir subsister qu' avec
le secours d' une certaine tranquillité
dans l' intérieur de l' état, se fût conservée
au milieu des troubles qui agiterent
le regne des fils de Charlemagne.
Quelle qu' en soit la cause,
la différence qu' on mettoit entre
les vainqueurs et les vaincus disparut.
Les gaulois communiquèrent aux
françois l' esprit de soumission auquel
l' empire romain les avoit d' abord
accoutumés, et qu' ils avoient
conservé en passant successivement
sous le joug de plusieurs peuples
barbares.
Philippe-Auguste donna un exemple
utile à ses successeurs, en prenant
des troupes à sa solde. Outre qu' il se
rendoit par-là moins dépendant des
caprices ou de la mauvaise foi de ses
vassaux, il devenoit réellement plus
redoutable contre eux. Loüis Vii
avoit permis aux principales villes de
son royaume de former des compagnies

p173

de bourgeois pour se mettre à
l' abri des violences des seigneurs
voisins. Cette milice qui ne fut presque
dans la suite d' aucun secours contre
les étrangers, et qui donna cependant
quelquefois bien de la peine à
nos rois, fut dès-lors un frein pour
l' ambition des grands. Elle retira le
tiers-état de l' avilissement injuste où
il étoit, et lui donna assés de crédit
pour s' élever peu à peu jusques à
entrer dans les états, et à y prendre une
partie de l' autorité de la noblesse.
Les guerres furent continuelles,
générales, opiniâtres, et sanglantes,
et c' est ce qui soumit la noblesse du
second ordre, aux loix après que les
grandes pairies furent réunies à la

couronne. Elle s' affoiblit par la chute de plusieurs maisons qui s' éteignirent, et plus encore par la fortune des familles nouvelles qui méritèrent d' être annoblies. Plus il y eut de playes à l' état, plus il y eut de chemins ouverts à la fortune. La noblesse devenoit moins puissante à mesure qu' elle se multiplioit. Une prompte illustration ou un grand mérite suppléerent à l' ancienneté de la naissance, et les emplois les plus importans

p174

ne furent plus réservés à elle seule.

Les seigneurs particuliers souvent ruinés par leurs plaisirs et la guerre, vendirent tantôt aux serfs de leurs domaines leur liberté, et tantôt au prince les privileges honorifiques dont ils jouissoient. Tandis qu' ils se dépouilloient ainsi volontairement de leur autorité, le luxe qui avoit banni l' égalité de chés les romains, la ramenoit chés les françois. Ils s' étoient eux-mêmes vaincus et domtés par le droit qu' ils avoient eû de se faire la guerre, et dans l' épuisement où ils étoient tombés, ils recoururent

p175

au prince qui s' étoit enrichi des dépouilles des grands vassaux. Les évêques dont les exemples avoient autorisé les usurpations de la noblesse, la rappelloient alors à son devoir. Soit que l' ignorance en se dissipant leur laissât mieux connoître la sainteté de leur état, soit qu' il leur fût plus facile de se deffendre avec les foudres de l' église, ou qu' ils connussent mieux tout le vice de ces privileges pernicioeux, ils aiderent à les ruiner en deffendant sous peine d' excommunication de se battre pendant de certains tems de l' année, et même dans

de certains jours de la semaine que la religion consacre d' une façon plus particuliere.

Ces guerres ruineuses avoient toujours été l' objet de la politique de nos rois. Philippe-Auguste voyoit avec douleur qu' elles ôtoient à ses sujets la liberté du commerce, du labourage, et des chemins. S Louïs les deffendit, mais ses ordonnances ne firent qu' irriter la noblesse, et M Du Cange remarque que Philippe-Le-Bel ayant écouté le même zele, fut ensuite obligé, dans la crainte d' exciter

p176

un plus grand mal, d' expliquer ses propres ordonnances, et d' y apporter des modifications. Le roi Jean travailla avec plus de succès à purger l' état de cet abus, et Louïs Xi y mit la derniere main.

La noblesse affoiblie par tant d' endroits différens succomba sous son ignorance ; l' administration de la justice étoit entre ses mains, mais elle fut bientôt incapable de connoître et de faire parler les loix. Elles étoient extrêmement multipliées, chaque province conservoit ses coutumes particulieres, ce qui répandoit beaucoup de confusion dans le code général de la nation françoise, et il est aisé de conjecturer par la nature même des loix féodales qu' elles devoient répandre l' esprit de chicane et le goût des formalités. En même tems que les abus se multiplioient, les remedes devenoient plus rares. Les violences et l' impunité qui suivoient une police si bizarre et l' ignorance de la noblesse, donnerent un grand crédit aux personnes qui avoient fait une étude particuliere de la jurisprudence. Ils parvinrent bientôt à l' élévation où nous les voyons, mais cependant

p177

sans usurpation, et seulement en développant les privilèges que le prince leur avoit donnés. C' est ainsi à peu près que du droit de faire le cens ou le dénombrement des citoyens qui appartenoit aux consuls, et dont ils se dépouillèrent pour se livrer tout entiers aux soins de la guerre, c' est, ainsi dis-je, que les censeurs s' éleverent à la puissance la plus considérable de la république.

Que d' avantages la magistrature n' apporta-t-elle pas aux françois quand elle commença à faire un corps distingué de tous les autres ? Jusques alors la police avoit été aussi vicieuse que le gouvernement. Autant qu' il avoit été utile aux romains que toutes les conditions fussent confonduës dans leur république, et que les citoyens se multipliasent, pour ainsi dire, en étant tour à tour et à la fois soldats et laboureurs, magistrats, et capitaines, autant étoit-il avantageux dans un état aussi étendu que la France, et qui n' avoit pas besoin de cette ressource contre les ennemis étrangers, qu' il y eût un ordre de personnes qui ne veillassent qu' à la police et à la tranquillité intérieure.

p178

Les magistrats contribuerent surtout à perfectionner le gouvernement, ils furent les dépositaires des loix, ils en firent partout sentir l' autorité, et ce fut un nouveau joug pour la noblesse qui ne rendit point le prince odieux. L' élévation des gens de robe fut le fruit des conjonctures et de la nécessité. Il n' y avoit point de milieu, il falloit que la noblesse cédât ou les avantages que lui donnoit l' administration de la justice, ou la gloire qu' elle retiroit des armes ; quelque choix qu' elle fit, elle n' étoit pas moins sûre de perdre une grande partie de son crédit.

Après ces destinées de la puissance de la noblesse françoise, qui n' ayant

jamais eût que des fondemens mal assurés,
devoit disparaître à mesure que
les loix et les moeurs feroient des
progrès, le regne de Loüis Xi fut
en quelque sorte une époque chez les
françois, comme la dictature perpétuelle
de Sylla l'avoit été chez les romains,
et il ne fut plus douteux que
le gouvernement des deux peuples
ne devint purement monarchique.
Dans la situation ou j' ai représenté
Rome, il étoit impossible qu' elle
reprît

p179

sa supériorité sur les généraux
d' armée. L' usage des proscriptions
inventé par Sylla lui avoit enlevé tous
ses partisans, la distribution que ce
capitaine fit des terres des citoyens
à ses soldats, fit aimer la guerre
civile aux armées, et rien n' auroit été
plus imprudent pour les romains que
de s' attacher à la république : ç' auroit
été vouloir devenir la victime du
vainqueur. Rome ne pouvoit plus
être tranquille depuis que les gracques
pour fortifier le parti du peuple
contre le sénat, avoient fait espérer
aux peuples d' Italie le droit de
bourgeoisie. La république qui fut forcée
de le leur accorder, n' avoit pû
cependant leur donner qu' un titre
chimérique, à moins que de se détruire
elle-même : ce qui forma dans l' état

p180

un troisième corps qui en changeoit
la nature, et dont on ne pouvoit
satisfaire l' ambition.
Le gouvernement ne pouvoit dégénérer
ni en vraie aristocratie ni en
démocratie pure, parce que le parti
opprimé trouvoit toujours un secours
sûr et prompt dans les armées qui
étoient indépendantes. Sylla n' affermit
point l' autorité du sénat en dégradant

la magistrature des tribuns.
Le sort de la république dépendoit
de l' ambition d' un général. Sous
prétexte de rétablir les anciennes loix,
mais en effet pour accroître son pouvoir,
Pompée rendit aux tribuns
leur dignité.
Le gouvernement mixte étoit détruit,
des obstacles insurmontables
fermoient l' entrée à la démocratie et
au gouvernement aristocratique, l' anarchie
qui ne peut subsister par elle-même,
devoit donc conduire d' autant
plus sûrement les romains sous

p181

le joug du pouvoir monarchique,
que les généraux, comme on l' a vû,
possédoient en effet toute l' autorité
de la république.
La dictature perpétuelle de Sylla
fut le premier fondement de la
monarchie. Souvent ce qui est capable
d' effrayer et d' arrêter le plus grand
courage, paroît facile à des hommes
d' un génie médiocre après que l' exemple
les a enhardis. Sylla donna une
vaste ambition à tous ceux qui le
suivirent. Louis Xi l' éteignit dans les
françois ; l' un par son usurpation
découvrit toute la foiblesse de la
république, et l' autre en affermissant le
trône de ses successeurs fit sentir toute
la force du nouveau gouvernement.
Tous les romains voulurent marcher
sur les traces de Sylla. En France
l' indocilité de la noblesse jetta un
dernier éclat dans la guerre du bien
public. L' on fut d' abord sage par
nécessité, et la noblesse enfin plus
heureuse en suivant son devoir, se fit
une habitude de son bonheur. Charles Viii
et Loüis Xii furent aussi puissans
que Loüis Xi et François I parvint
à exiger de nouveaux impôts sans

p182

assembler les états. On ne jouït à Rome de quelque apparence de liberté, que parce qu' aucun citoyen n' étoit encore en état d' usurper la dictature. Il se forma chaque jour de nouvelles conjurations, et les consuls Q Lutatius Catulus et M émilium Lepidus après la mort de Sylla auroient replongé la république dans les malheurs dont elle croyoit faussement être délivrée, si l' un ou l' autre eût eû quelqu' une des qualités de Pompée et de César. C' étoit quand le premier Scipion passa en Afrique qu' il falloit prévoir les suites funestes de la contrariété qui ruinoit le gouvernement de la république, et les dangers dont un général pouvoit la menacer ; mais le rappel d' Annibal pouvoit-il laisser d' autres sentimens que ceux de la joye ? Dans un tems que les malheurs des romains, après avoir redoublé leur amour pour la patrie, faisoient regarder comme une chimere qu' on pût la trahir ; dans un tems où la vertu de Scipion auroit étouffé la crainte du peuple le plus soupçonueux, et où ses talens étoient un gage certain de la défaite des carthaginois, auroit-on entendu

p183

les remontrances d' un citoyen, qui au lieu de se laisser enivrer par la fortune de la république, seroit descendu dans l' examen des ressorts qui la produisoient, et en lisant dans l' avenir à travers la prospérité présente, auroit découvert l' écüeil contre lequel Rome alloit échoüer ?

Il se présentoit une voye bien simple pour lui conserver sa premiere dignité. Elle devoit envoyer dans les provinces où elle avoit des armées, un certain nombre de sénateurs qui y auroient représenté la majesté de leur corps. Ces députés en jouïssant dans l' étenduë de leur département de la même autorité que le sénat avoit en Italie, n' auroient laissé aux proconsuls

que le pouvoir qu'avoient eû les premiers consuls qui soumirent les voisins de Rome. Ces sénateurs auroient été les maîtres du gouvernement civil des provinces vaincues, ils auroient traité avec les étrangers, reçu les impôts et les tributs et payé les soldats : les proconsuls leur auroient par conséquent été soumis. Il n'étoit pas moins aisé de retenir, si je puis parler ainsi, ce sénat provincial dans son devoir, en le rendant

p184

dépendant du sénat de Rome. La famille de ces sénateurs auroit été un gage de leur fidélité. Rome auroit dû ratifier leurs décrets pour leur donner force de loi. On eût rappelé tous les ans les trois plus anciens commissaires, l'on en eût substitué trois nouveaux à leur place, et en supposant le sénat composé de douze magistrats, chacun n'auroit resté en fonction que pendant quatre ans, et toujours avec de nouveaux commissaires ; ce qui les auroit empêché de rien entreprendre contre la république, à laquelle ils seroient restés soumis malgré la supériorité qu'ils auroient eûe sur les généraux d'armée. Cette conduite n'eût pas seulement prévenu les guerres civiles qui s'éleverent dans la république, elle eût même préparé le passage du gouvernement à un autre. Le sénat auroit acquis une puissance plus considérable que celle que lui donnerent ses richesses et le maniment des affaires étrangères. Quand quelque tribun séditieux ou peu éclairé auroit tenté de vouloir l'en dépouiller pour remettre en vigueur les anciennes loix, la noblesse qui auroit été réellement

p185

maîtresse de toute l'autorité en ayant

les armées à sa disposition, l' auroit arrêté dès le premier pas. Les changemens auxquels le gouvernement devoit se prêter dans de nouvelles circonstances, se seroient faits sans confusion. Les loix et les moeurs n' auroient pas été longtems en contradiction, et le peuple qui auroit senti son impuissance, se seroit accoutumé à obéir comme toute la république s' y accoutuma enfin sous le regne d' Auguste. Les peuples d' Italie n' auroient pû émouvoir aucune dissention ; en un mot le gouvernement qui auroit pris la forme de l' aristocratie, se seroit déjà rapproché de plus près de la nature de celui que l' étendue de la domination romaine et les nouvelles moeurs rendoient indispensable. Si la république avoit été enfin changée en monarchie, ses progrès auroient été plus lents et mieux préparés, et les empereurs qui auroient trouvé moins de préjugés à vaincre, et qui par conséquent auroient été moins portés à abuser de leur pouvoir, auroient pû établir plus facilement les loix d' une sage monarchie, et faire goûter aux romains le bonheur qui la suit.

p186

Il s' en falloit bien que la république pût ainsi se plier aux besoins des conjonctures ; dès que les premières dissensions eurent établi une sécurité parfaite par rapport au gouvernement civil, les romains ne furent plus occupés que des affaires du dehors. Sans prévoir les maux dont ils étoient menacés, ils se laisserent emporter par leur génie militaire, et ils ne vouloient qu' étendre leurs conquêtes, et pousser les guerres avec vigueur. Ce génie ne leur permit même pas de se servir des moyens que le gouvernement leur offroit pour retenir les généraux dans leur devoir. La république qui avoit été malheureuse toutes les fois que ses armées avoient été commandées par deux magistrats avec

un pouvoir égal, proscrivit cette méthode vicieuse qui auroit retardé ses progrès, mais qui devenoit si utile à la sûreté du gouvernement ; et bientôt elle ne sentit que les inconvéniens qu'entraînoit après soi la durée annuelle de ses magistratures. Les tribuns du peuple s'opposèrent à ce qu'on rappellât Flaminius. *Sulpicius*, disoient-ils, *a perdu la plus grande partie de son année à chercher l'ennemi... etc.* .

p187

Les romains eurent le défaut commun à tous les peuples libres, ils se laisserent conduire par une espece de routine qu'avoit produit l'habitude. Leur république manqua toujours de cette politique réfléchie sur elle-même avec laquelle toute société doit continuellement s'observer, et qui lui sert pour se conformer à ses besoins, et tirer de son propre fond tout ce qui lui est successivement nécessaire dans de nouvelles conjonctures. On pourroit faire de ce côté-là un parallele bien glorieux pour la France, si s'étant trouvée dans des circonstances aussi difficiles que la république romaine, elle eût cependant montré autant de sagesse qu'elle en a fait voir. La situation des romains exigeoit bien plus de profondeur dans leur conduite, ils devoient passer d'un

p188

gouvernement à un autre tout contraire ; les françois devoient seulement se borner à corriger le leur, et il faut avoüer que la politique de nos princes étoit soutenuë par ce sentiment naturel qui porte les hommes à s'étendre, et par la vûe des désordres continuels que produisoient les vices du gouvernement. Il falloit que les romains fussent assés sages pour se défier d'un gouvernement

qui leur avoit fait faire de si
grandes choses, et qui même malgré
sa ruine étendoit encore leur empire
sur de nouvelles nations. Ils ne sentirent
point la différence des tems, et
Rome sembla se laisser entraîner par
un instinct. On loüa la vertu des premiers
siècles de Rome, on fit des déclamations
au lieu de faire des loix, en un
mot les romains peu philosophes
ne comprirent jamais que la grande
différence qu' il y avoit entre eux
et leurs peres, ne venoit que de la
différence même du gouvernement,
qui avoit mis autrefois ceux-ci dans
l' impossibilité d' y attenter et dans la
nécessité de s' y conformer, et qui les
abandonnoit actuellement à toutes leurs
passions.

p189

Les plus grands hommes mêmes
de la république romaine ne connurent
jamais sa situation. Quand on
voit après la seconde guerre de Carthage,
qu' il s' ouvre un précipice sous
ses pas, on se lasse de n' y point voir
apporter de remede efficace, et d' entendre
inutilement déclamer contre
le luxe en faveur de la loi oppia.
Caton étoit-il assés peu éclairé pour
penser que la jouissance des richesses
fut moins persuasive que son éloquence ?
On pardonne au chagrin d' un
poète de vouloir persuader aux
romains de jeter leurs trésors dans
la mer ; mais un censeur au lieu
d' exiger d' eux un mépris qu' il ne leur
étoit pas possible d' avoir pour les
richesses, devoit se servir en politique
de l' impression agréable qu' elles
faisoient sur les esprits pour les
rappeller à leur devoir.
L' expérience ne dissipa point l' erreur
des romains, plus ils souffroient
de maux, plus ils s' opiniâtroient
follement à vouloir conserver le
gouvernement de leurs peres qui depuis
long-tems ne subsistoit plus. Ils crurent

toujours que les haines et les jalousies de Marius et de Sylla avoient été la première cause de leur ruine, et que la république auroit rétabli ses anciennes loix, si Pompée et César n'avoient point laissé d'héritiers de leur ambition et de leurs intérêts. Dans le moment même qu'ils étoient, pour ainsi dire, assiégés entre les armées de ces deux généraux, et qu'ils sentoient toute leur impuissance, ils couraient avec transport dans la place publique, et par un aveuglement qu'on ne peut attribuer qu'à ce que leurs maux n'étoient pas encore portés au plus haut point, ils applaudissoient à la sévérité inflexible de Caton. Cet homme vertueux, mais dont la vertu mal entendue étoit plus pernicieuse au repos des romains

dont elle nourrissoit les préjugés, que l'ambition même de César, répétoit sans cesse au milieu des acclamations, qu'il falloit préférer sa ruine à un traité avec un citoyen. Enfin ils nommerent, comme pour leur donner le plus grand éloge, ils nommerent, dis-je, du nom de derniers romains, deux hommes qui n'ayant que la férocité de leurs ancêtres, livrerent leur patrie à trois tyrans, pour la délivrer de l'empire d'un citoyen, dans qui l'ambition n'avoit point étouffé, ainsi que dans Sylla, les vertus les plus glorieuses à l'humanité et les plus utiles à la société. Ce n'étoit point l'amour seul de la liberté qui éloignoit les romains de la forme de gouvernement que tout rendoit indispensable. Comme ce devoit être un citoyen qui usurpât la souveraineté, la haine, l'envie, et la jalousie durent lui opposer de plus grands obstacles, et rendre par conséquent plus difficile le chemin qui les conduiroit à la servitude. Il n'en

couta au contraire point de peine aux
françois pour se ranger à leur devoir,
le prince avoit toujours été respecté

p192

parmi eux, et les loix des fiefs mêmes
avoient avoué sa supériorité :
aussi les guerres civiles qui embrâsèrent
la France sous les fils de Henri li
eurent-elles une autre cause que
celles de la république romaine.
La puissance du prince avoit été
portée sous le regne de François I
jusques au degré qu' exige la politique,
et il suffisoit à ses successeurs de
s' en servir avec assés d' habileté pour
la fixer irrévocablement. Il faut
distinguer deux choses dans le gouvernement
d' une société, la distribution
de l' autorité législative, et sa police
particuliere. C' est celle-ci qui influë
plus directement sur les moeurs du
citoyen, mais c' est de l' autre qu' elle
tire sa force. Comment en effet pourroit-on
supposer que la police d' un
empire ne fût pas violée, si la puissance
qui en doit être la protectrice,
est elle-même mal assurée ? Il y a un
rapport réciproque de l' une à l' autre ;
tant qu' on laisse les premiers principes
du gouvernement sans solidité,
on fera inutilement les loix les plus
sages ; étant sans appui et sans
vengeur, elles doivent être sans force,
parce que chaque citoyen croira toujourns

p193

avoir un intérêt particulier de les
violer.
D' un autre côté le prince est
inutilement puissant, si la police dont il est
le protecteur, ne contribuë pas efficacement
au bon ordre. Son autorité
s' évanoüira même bientôt, si les
loix particulieres ne rendent pas à la
puissance qui les protege, toute la
force qu' elles en tirent : c' est par cette

harmonie seule qu' une société forme
un corps dont toutes les parties, si
je puis me servir de cette expression,
s' étayent mutuellement.

La police de la France sous le regne
de Louïs Xii même, étoit encore
bien barbare, et soit que François I
et ses successeurs fussent trop occupés
par les affaires étrangères, soit qu' ils
n' eussent pas encore compris qu' il ne
doit rien y avoir dans un état qui ne
concoure à sa tranquillité et à sa grandeur,
et dont une politique éclairée
ne puisse et ne doive tirer quelque
avantage, on retrouvoit encore parmi
les françois de malheureux restes
de leur ancien gouvernement.
On ne s' étoit pas fait une assés longue
habitude de l' obéïssance ; les milices
n' étoient point sur le même pied

p194

où elles sont aujourd' hui ; il y avoit
des seigneurs trop puissans ; la fortune
de la plûpart des citoyens n' étoit
pas heureuse ; et l' état encore plein
d' abus, étoit par conséquent encore
exposé à recevoir des secousses qui
pouvoient l' ébranler. Henri li
gouverné par une maîtresse et des favoris,
avoit un génie bien inférieur aux
besoins de son royaume. Incapable
d' en embrasser à la fois tout le corps,
d' en combiner tous les intérêts, et de
lier si étroitement le bien de l' état à
la fortune de ses sujets, que chaque
citoyen fut contraint de travailler au
bien public en ne songeant qu' à son
avantage particulier ; incapable, dis-je,
de former par la police un certain
ordre politique qui échauffât les
grands princes, et qui soutint en même
tems ceux à qui la nature n' a donné
que des qualités ordinaires, il abandonna
même son autorité. Ses favoris
se l' arracherent témérement, et
sa cour fut pleine de cabales, et des
partis des grands que les nouvelles
erreurs de Luther et de Calvin divisoient
déjà, tandis qu' elles jettoient
des semences de trouble dans les provinces.

Malgré la mauvaise conduite de Henri II Charles IX n'aurait point vu naître les guerres civiles qui firent chanceler pendant si long-tems la fortune de la France, si Catherine De Médicis eût voulu réparer pendant la minorité de ce prince les fautes de ses deux prédécesseurs. La France avoit besoin d'un Henri IV ou d'un Louis XIV et l'Italie lui avoit donné une princesse consommée dans les intrigues raffinées et peu sûres de sa politique : Médicis rendit le peuple malheureux en n'affermissant pas l'autorité de son fils.

L'ambition de cette princesse ne connoissoit point de bornes, jalouse du commandement, mais ne voulant régner que par l'intrigue, elle porta sur un trône qui pouvoit se soutenir par ses propres forces, ces trahisons, ces fourberies, ces finesses par lesquelles une foule de républiques et de petits princes d'Italie évitoient leur ruine en perpétuant leurs malheurs. Inquiète dans l'exercice de son autorité, fière et hardie dans la bonne fortune, son cœur fait à la perfidie lui ouvroit dans l'adversité des ressources qui par leur scélératesse

avoient un faux air de courage. Toujours voilée sous une profonde dissimulation, son âme agitée des passions violentes qui la gouvernoient impérieusement, ne se répandoit au-dehors par des effets tout contraires que pour rendre sa politique plus odieuse. D'abord moins inconstante par légèreté d'esprit que par impatience de réussir, elle se livroit sans cesse aux nouveaux projets que lui présentait sa politique, sans laisser meurir les premiers dont elle se défioit trop tôt. Domtée enfin par les maux qu'elle avoit fait naître, et devenuë

incertaine et irrésoluë par les lumieres
d' un génie assés pénétrant pour découvrir
toutes les difficultés, toujours trop
ambitieux pour les fuir ouvertement,
et que l' expérience cependant avoit
rendu trop timide pour les affronter
avec force, elle s' abandonna à la
tempête.

Telle étoit Médicis quand Charles Ix
succéda à son frere, et qu' elle
voulut écarter du gouvernement les
princes de la maison de Lorraine, sans
laisser occuper leur place par leurs
ennemis. S' il est un tems où le
gouvernement demande autant de sagesse

p197

que de fermeté, c' est surtout pendant
les minorités. Les cours sont alors
remplies de factions et de cabales,
les grands écoutent davantage leurs
passions, et parce que le nom de régent
ne réveille pas les mêmes idées
que celui de roi auquel on est accoutumé,
une certaine inquiétude agite
naturellement tous les esprits. Soit
qu' on puisse persuader plus aisément
au peuple que son prince est trahi par
les gardiens mêmes de son autorité,
soit qu' il distingue follement dans son
ignorance la personne du prince de
sa puissance, il est prêt à offenser
celle-ci, dans le tems même qu' il est
plein de respect pour l' autre, et les
grands qui le trouvent plus susceptible
des impressions qu' ils veulent lui
donner, en peuvent faire plus aisément
l' instrument de leur ambition.

Dans cette disposition des esprits,
Médicis eut recours à ses finesses, et
se fit un plaisir cruel de tout broüiller.
Elle crut qu' avec le nom de son fils
et le sien elle sortiroit triomphante
du cahos qu' elle auroit formé, et que
retirant ensuite du sein de cette
confusion les parties qui la composoient,
elle pourroit les placer selon

p198

sa volonté. Vaine espérance ! Les désordres publics sont toujours plus directement contraires aux intérêts du prince qu' à ceux des sujets. Elle se vit prisonnière avec son fils dans la première guerre qui fut allumée, et tandis que les guises trompoient le peuple en feignant de s' armer pour le roi, elle fut contrainte d' implorer le parti prétendu révolté. Elle supplia le prince de Condé de ne point perdre courage, de venger les injures qu' on faisoit au trône, et de ne pas permettre qu' à sa honte ses ennemis s' emparassent du gouvernement. La majesté royale avilie par la politique méprisable de Médicis, ressembla dès cette première démarche à la république romaine, lorsqu' elle proscrivoit, et tour à tour déclaroit innocens Marius et Sylla. Pompée devint le défenseur de la république qu' il opprimoit, dès que César la menaça d' un danger plus pressant ; de même le prince de Condé, dont les intentions n' étoient pas légitimes, ne fut invité à venger les affronts faits à la couronne, que parce que les guises commettoient de plus grands attentats.

p199

Je n' entreprends point de faire un parallèle bien détaillé de nos guerres civiles avec celles des romains, un pareil ouvrage seroit sans doute utile et curieux ; mais il me suffira d' ébaucher quelques réflexions sur cette matière importante, et en découvrant comment mille causes particulières concoururent à porter le gouvernement de la France au même point d' avilissement que celui de la république romaine, de faire connaître la nature de ces désordres.

La religion est le lien le plus fort de la société quand elle ne dégénère pas en fanatisme. Mais dès qu' elle cesse d' en resserrer les parties, elle en rompt nécessairement l' harmonie. Les récompenses et les châtimens sont

les deux ressorts de la politique, le fanatisme les rend inutiles. Les châtimens ne paroissent plus aux yeux de l' amour de soi-même qu' un vrai martyr qui le flatte, et il méprise des récompenses

p200

qui ne peuvent point contrebalancer les biens qu' il attend dans une autre vie. Ainsi la religion devient l' arme la plus redoutable entre les mains d' un politique ambitieux, quand il peut persuader au peuple que les loix divines et les loix civiles sont en contradiction.

La doctrine de Calvin avoit déjà fait de grands progrès en France, ses sectateurs étoient répandus dans toutes les provinces, et il étoit naturel que ces malheureux, si on leur faisoit connoître leurs forces, dussent moins ambitionner la gloire de perdre dans les supplices une vie qu' ils pourroient deffendre, en se flattant de faire triompher la vérité. D' un autre côté les guises n' étoient si catholiques que pour les irriter. Un zele outré en fixant tous les regards sur eux les rendoit par avance chefs de parti, et le plus sage de nos historiens les accuse d' avoir fait une espece de trafic du sang des novateurs avec la faveur du clergé et du peuple, sous laquelle ils prétendoient mettre leur fortune à l' abri de la puissance du prince.

Ces deux partis toujours prêts à former

p201

deux corps également incapables d' obéir, et qui méditoient mutuellement leur ruine, étoient divisés par un intérêt encore plus grand que celui qui séparoit la noblesse et le peuple dans la république romaine. Leurs chefs avoient les uns pour les autres

les mêmes haines, les mêmes jalousies, qui regnoient entre Marius et Sylla. Ces passions furent la cause de la guerre civile, ou du moins de ce que les premiers citoyens de l'un et de l'autre état profiterent de la foiblesse et de la division du gouvernement pour en allumer le feu.

Le conseil que l'amiral de Coligny donna au prince de Condé, d'unir à ses intérêts ceux des luthériens et des calvinistes, ne fut pas moins pernicieux à la France, que l'ambition des Gracques l'avoit été à la république romaine. Il découvrit des maux qu'il falloit tenir cachés, et fournit à l'ambition un prétexte dangereux de se soulever contre le prince. Les protestans qui commencerent alors à se regarder comme un corps, s'accoutumerent à l'indépendance dans les premiers mouvemens de la guerre, et dans la suite ils nourrirent l'inquiétude

p202

de tous ceux qui trouvoient quelque avantage à ne pas obéir ; c'est ainsi, et je l'ai déjà dit, que les peuples d'Italie fournirent des armes à tous les citoyens de la république romaine qui voulurent la troubler.

Coligny étoit le plus grand capitaine de son tems. Aussi courageux que le duc de Guise, mais moins hardi, parce qu'il avoit toujours été moins heureux, il étoit plus propre à former de grands projets, et plus sage dans le détail de l'exécution. Guise par un courage plus brillant et qui étonnoit ses ennemis, ramenoit les conjonctures à son génie, et s'en rendoit, pour ainsi dire, le maître.

Coligny leur obéissoit, mais en capitaine qui leur étoit supérieur. Dans les mêmes circonstances les hommes ordinaires n'auroient remarqué dans la conduite de l'un que du courage, et dans celle de l'autre que de la prudence, quoiqu'ils eussent l'un et l'autre ces deux qualités, mais diversement subordonnées.

Guise plus heureux eut moins d' occasions
de développer les ressources de
son génie. Son ambition adroite
et fondée en apparence, comme celle

p203

de Pompée, sur les intérêts mêmes du
prince qu' elle ruinoit en feignant de le
servir, se vit appuyée de son nom, jusques
à ce qu' elle eût acquis assés de forces
pour se soutenir par elle-même.
Coligny moins coupable, quoiqu' il le
parût davantage, fit, comme César,
ouvertement la guerre à son prince
et à toute la France. Guise sçut
vaincre et profiter de la victoire.
Coligny perdit quatre batailles, et fut
toujours l' effroi de ses vainqueurs
qu' il sembloit avoir vaincus. On ignore
ce qu' auroit été le premier dans les
malheurs qui accablèrent Coligny,
mais il est aisé de conjecturer que
celui-ci auroit paru encore plus grand, si
la fortune lui avoit été aussi favorable.
On le vit porté dans une litiere, et
pour ainsi dire, entre les bras de la
mort, ordonner et conduire les marches
les plus longues et les plus difficiles,
traverser la France au milieu de
ses ennemis, rendre par ses conseils
le jeune courage du prince de Navarre
plus redoutable, et le former à ces
grandes qualités qui en devoient faire
un roi bon, généreux, populaire, et
capable de gouverner l' Europe entiere,

p204

après en avoir fait un héros
sçavant, terrible, et clément dans les
combats. L' union qu' il maintint entre
les françois et les allemands de
son armée, que l' intérêt de la religion
seule ne lioit pas assés ; la prudence
avec laquelle il sçut tirer des
secours d' Angleterre où tout n' étoit
pas tranquille ; son art à ébranler la
lenteur des princes d' Allemagne, qui

n' ayant pas tant de génie que lui,
désespéroient plus aisément du salut des
protestans de France, et différoient
d' envoyer des secours dont l' espoir
du butin ne hâtoit plus la marche
dans un pays ravagé, sont les chefs-d' oeuvre
de sa politique.

Coligny étoit honnête homme,
Guise avoit le masque d' un plus grand
nombre de vertus, mais toutes étoient
empoisonnées par son ambition. Il
avoit toutes les qualités qui gagnent
le coeur de la multitude. Coligny plus
renfermé en soi-même étoit estimé de
ses ennemis, et respecté par les siens.
Il aimoit l' ordre et sa patrie. L' ambition
put bien le soutenir, mais elle
ne le fit point commencer à agir.
Aussi bon calviniste que bon françois,
jamais il ne pût par trop d' austérité,

p205

accorder sa doctrine avec ses
devoirs de sujet. Aux qualités d' un
héros il joignoit une ame timorée :
s' il eût été moins grand homme, il
auroit été fanatique, il fut apôtre
et zélateur.

La premiere faute que fit Médicis,
fut de n' avoir pas apperçu le véritable
dessein des deux partis. La politique
ne s' arrête point aux maux présens,
elle porte promptement sa vûë sur ceux
qui en peuvent naître, et en les
prévenant, ce qui est plus aisé, elle
affoiblit les présens auxquels il faut
alors appliquer de moindres remedes.
Médicis devoit examiner avec attention
quel parti il lui étoit le plus important
d' embrasser ; mais après avoir fait un
premier pas, il ne falloit plus regarder
en arriere, afin de mieux imprimer à
l' un le caractere odieux de la révolte,
et de tenir l' autre toujours soumis à
l' autorité du prince. Cette conduite
n' eût pas seulement ruiné le parti des
protestans, et fait triompher la religion
catholique, elle auroit encore
fait voir le prince toujours agissant, et
lui auroit par conséquent donné tout
le crédit qu' acquièrent les guises en

devenant chefs de parti.

p206

La reine au contraire qui voltigea sans cesse entre la faction catholique et la faction protestante, pour les perdre l'une par l'autre et conserver une supériorité qu'elle n'avoit déjà plus, crut que sa conduite étoit propre à les tenir dans un certain équilibre qui les soumettroit au prince : mais jamais principe de politique ne fut plus faux. Les chefs des deux partis pénétrèrent son intention, et se servirent tour à tour du crédit qu'elle leur donnoit, pour augmenter l'autorité qu'ils avoient acquise. Le peuple s'accoutuma à ne plus compter sur le prince. La mauvaise foi de la reine rompit tous les liens de la subordination, et tandis que les calvinistes, qui ne trouvoient aucune sûreté dans les traités, ne regardoient plus comme leurs maîtres que les princes de Navarre et de Condé et l'amiral de Coligny, les catholiques qui se défioient des intentions et du zèle du souverain, n'obéissoient véritablement qu'au duc de Guise, et méprisoient le prince qu'ils croyoient avoir toujours forcé à reprendre les armes contre les protestans. Les deux partis prirent une fortune stable au milieu de l'agitation et de la

p207

perplexité du prince dont les intérêts formerent un troisième parti, comme ceux de la république romaine quand Marius et Sylla voulurent en usurper l'autorité, mais ce parti fut foible et incapable de détruire les autres. Il n'étoit appuyé ni des ligueurs ni des protestans, mais seulement des françois qui pensoient sainement : nombre toujours très-petit quand il s'agit de religion. Ce troisième parti qui se trouvoit placé entre

les deux autres, en devint le jouët,
reçut tous les coups qu' ils se vouloient
porter mutuellement, et ne subsista
que parce qu' ils ne pouvoient se
détruire l' un l' autre.

La république romaine, comme
on l' a vû, s' étoit trouvée dans une
situation pareille, mais ce qui fut plus
honteux pour les françois, c' est que
le prince étoit lui-même l' artisan de
tous ses malheurs, et qu' il se vit
obligé par sa faute de favoriser tour à tour
les deux partis, et d' obéir enfin au
plus fort. Si par un décret contradictoire
le sénat romain approuva et
condamna à la fois César et ses meurtriers,
ses loix et les vengeurs de la
liberté, il étoit nécessairement conduit

p208

à cette foiblesse par les principes
du gouvernement présent.
Rarement fait-on une faute seule
en matiere de gouvernement, surtout
quand on confond comme Médicis
la pusillanimité avec la prudence.
Il ne fut plus permis au prince que
d' obéir, d' où il se forma une telle
habitude de craindre et de ramper, que
les Guises enivrés de leur fortune
songerent à faire descendre Henri Iii
dans un cloître. Ce n' étoit plus par
les voyes ordinaires que le prince
pouvoit rompre ses chaînes, Guise comme
César s' étoit élevé au-dessus des
loix ; et les maux de la France, si je
puis parler ainsi, l' avoient jettée dans
un abîme si profond, que Catherine
de Médicis, que le projet impie du
massacre de la s Barthelemi n' avoit
point fait trembler, ne put apprendre
sans terreur la mort du duc de Guise ;
elle regarda l' action de Henry comme
une témérité qui alloit lui enlever la
couronne, et pour me servir de son
expression, le rendre *roi de rien* .
L' impunité confondit en France
comme à Rome toutes les idées de
l' honneur et du crime. Les catholiques
eurent leurs places de sûreté et

leurs troupes, et traitèrent, de même
que les protestans, avec leur souverain.
Le prince dédommagea les villes
rébelles des dépenses qu'elles
avoient faites pour se défendre, et
paya la solde des troupes étrangères
qu'elles avoient appelées à leur
secours. Plus le nombre des attentats
fut grand, plus on eut de titres pour
se faire reconnoître pour un bon et
fidele sujet. Un crime avéré et heureux
rendit le criminel innocent : ainsi
César fut appelé le pere de la
patrie, quand il eut consommé sa révolte
par plusieurs victoires.
Les Guises tout-puissans formerent
alors la ligue qui les rendit véritablement
rois des catholiques françois.
Dans ces conjonctures Henri Iii

prit le vain nom de roi de France,
et s'endormit sur un trône
dont les fondemens étoient détruits.
Ce prince n'avoit jamais eû que du
courage pour un jour de combat, et
plus de goût pour les choses
extraordinaires que pour la véritable grandeur.
Tandis qu'il s'abandonnoit aux
flatteries de quelques favoris perdus
de mollesse et de débauches, Henri
De Lorraine duc de Guise, héritier
de l'ambition encore plus que des
talens de son pere, essayoit, pour ainsi
dire, la couronne, et le peuple impatient
alloit déjà chercher la source
de son sang dans Charlemagne.
Jamais sujet ne s'éleva si haut contre
son prince sans lui porter le
dernier coup. D'un esprit assés vaste pour
embrasser à la fois toutes les parties
des desseins qu'il avoit formés, Guise
manquoit de cette justesse et de cette
précision qui fait agir par les voyes les
plus simples et les plus courtes. Malgré
un courage qui le rendoit quelquefois
téméraire, il se trouva souvent
embarrassé dans les détours de

sa politique, et parut dans les occasions décisives trop prudent et même irrésolu. Sçavant dans la guerre,

p211

heureux dans ses entreprises, fier avec ses supérieurs qu' il vouloit aigrir, souple avec ses égaux parce qu' il s' en défioit, populaire avec ses inférieurs pour les dominer, il avoit surtout l' art de gagner les coeurs, et ses vices mêmes empruntoient l' air noble et héroïque de ses grandes qualités. On doit s' appercevoir sans que j' en avertisse par un détail plus circonstancié, que la situation de Henri lii est enfin absolument la même que celle du sénat romain, quand il est forcé de se prêter tour à tour aux passions de Marius et de Sylla, ou lorsqu' il approuve et condamne à la fois César et ses assassins. Il n' y avoit plus de liberté dans la république romaine, on ne reconnoissoit plus le prince dans la monarchie françoise. Si l' on veut entrevoir quelque différence entre le sort de ces deux états, c' est moins sur leur situation présente qu' il faut jeter les yeux que sur la nature des désordres qui avoient porté au même degré d' avilissement ces deux gouvernemens ou sur les ressources que la république romaine et la monarchie françoise purent avoir pour se rétablir dans leur première dignité.

p212

La guerre civile n' est jamais si dangereuse dans une monarchie que dans une république : la puissance royale contre laquelle les rebelles se soulevent leur sert toujours de frein ; tant que le prince subsiste le gouvernement n' est point détruit. Dans un état libre la force du gouvernement résidant toute entière dans une personne morale, c' est-à-dire, dans l' union des

citoyens, la guerre civile commence
toûjours par la détruire, et l' usurpateur
trouve par conséquent dans l' anarchie
qu' il a fait naître, moins de
difficultés pour s' établir. Les guises
auroient été revêtus de la dictature
perpétuelle chez les romains, et César
en France n' auroit vraisemblablement
pas eû un sort plus heureux qu' eux.
La guerre civile est nécessaire à
Rome, elle n' est qu' accidentelle en
France. Sylla abdique inutilement la
dictature, les romains ne peuvent
jouir de la liberté qu' il leur rend, et ils
passent une seconde fois sous le joug.
La mort de César ne termine point la
tirannie, et quand les conjurés auroient
vaincu et dissipé Antoine et
Octave, ç' auroit été un foible avantage

p213

pour la république romaine,
qui ne pouvoit avoir d' autre autorité
sur eux, que celle qu' ils auroient voulu
lui donner. Brutus et Cassius ne pouvoient
comme Sylla, reprendre après
la victoire la qualité de simples
citoyens, sans l' exposer à repasser
sous le joug d' un nouveau César. En
France le prince pouvoit se relever
par la voye des armes. Deux victoires
en bannissoient l' anarchie, et remettoient
les loix en vigueur. Le corps
de la république romaine qui
ne subsistoit plus, ne pouvoit pas
vaincre, et ses citoyens sans appui
devoient toujours obéir au vainqueur.
L' ombre de liberté pour laquelle on
combattoit, devoit nécessairement
s' évanoûir, et ce qui rend la situation
des romains plus affreuse, la politique,
la sagesse leur devenoient funestes,
et tout ce qu' ils pouvoient faire
pour reculer le moment où ils
devoient reconnoître un maître, ne faisoit
que prolonger leurs malheurs.
L' action au contraire que fit
Henri Iii dans un moment de force que
lui donna son désespoir, rendit en
quelque sorte toute sa majesté à la
couronne. Quoique l' orage en grossît,

p214

que le peuple tremblât pour ses autels, et que l' Espagne crût déjà régner sur les débris de la France, le chef des rebelles étoit accablé, et Henri réveillé de son assoupissement avoit pris un parti. La justice n' étoit plus équivoque, les catholiques devinrent tout-à-fait criminels, les protestans furent entierement justifiés. Le prince n' est plus opprimé entre deux partis, et le roi de Navarre incapable de donner à la prudence plus qu' elle n' exige dans un grand homme, a fait reconnoître ses droits à la couronne. C' est à cette époque que finit le parallele qu' on peut faire de la situation de la république romaine avec celle de la monarchie françoise. Mayenne devient pour Henri comme un ennemi étranger, comme un Annibal qui a pénétré dans le centre de ses états, qui s' y est établi, et qu' il faut chasser par la force des armes. Soit que le second duc de Guise fût trop frappé des difficultés qu' un sujet rencontre à s' emparer du trône de son maître, ou que se défiant de la faveur de la multitude, il crût qu' il devoit appuyer son ambition par des forces étrangères pour mieux fixer le

p215

peuple et combattre avec plus de succès l' attachement que les françois ont pour leurs rois légitimes ; soit qu' il n' eût pas fait assés attention que la religion qui étoit le motif de la guerre, pouvoit suppléer à beaucoup de politique, et faisoit en effet dans le coeur des peuples une impression assés vive et assés profonde pour étouffer toutes les loix de la justice et du droit des gens, ce que ne produit presque jamais une simple révolte que fait naître la violence d' un prince ; le duc de

Guise avoit lui-même ruiné son parti par la ligue offensive et deffensive qu' il fit en son nom et à celui de ses successeurs avec la cour de Rome et le roi d' Espagne pour maintenir la religion catholique dans la France et dans les Pays-Bas, et pour exclure du trône les princes hérétiques et relaps.

Il se donnoit par-là un concurrent ou plutôt un maître, et il partagea la qualité de chef de la ligue avec un roi puissant qui avoit hérité de son pere le projet de la monarchie universelle, et que la cour de Rome devoit favoriser aux dépens de la justice et de la politique, et malgré la reconnoissance

p216

qu' elle devoit aux françois et aux princes de la maison de Lorraine. Ce traité qui sembloit fait pour la ruine entiere de la France, fut ce qui la sauva. à peine Henri lii à la honte des catholiques, eût-il perdu la vie par un assassinat, que si la division ne se fût mêlée dans la ligue, on entrevoit avec peine comment Henri lv en auroit pû triompher. Ce prince se vit entouré de catholiques et de protestans qui se diviserent : tous étoient pleins d' une défiance mutuelle. Les uns craignoient qu' il n' abandonnât leur prêche, les autres ne l' espéroient pas. Le courage cependant demeuroit suspendu, et le peu de zele dont on étoit animé, laissoit le tems à chacun de songer à ses propres intérêts, de se livrer à une fausse politique, de tirer son avantage particulier de l' infortune publique, et de vendre trop cherement au prince ses services, ou même de le mal servir

p217

pour lui être plus long-tems nécessaire. Sans sorbonne et sans moines qui

apprissent à ses soldats, que la mort qu' ils trouvoient à son service étoit un vrai martyr, Henri ne pouvoit encore offrir aux siens que des récompenses éloignées, la justice de sa cause, et la gloire de deffendre les loix les plus sacrées de leur patrie. La sagesse du prince devoit surmonter ces premiers obstacles par une conduite si mesurée, qu' en se préparant à rentrer dans le sein de l' église il n' effarouchât pas les protestans, et qu' en les ménageant il ne laissât point croire aux catholiques que sa conversion seroit le fruit de sa politique. Tel étoit le milieu difficile qu' il ne lui étoit pas permis d' abandonner et où ses vertus le soutinrent toujours avec éclat.

Mayenne souvent irrésolu dans ses projets, mais toujours lent dans l' exécution, laissa le trône vuide, et donna le tems aux françois d' examiner à qui il appartenoit. D' un autre côté les excès odieux où les catholiques se portoient, firent naître le parti des politiques, qu' on accusa faussement

p218

d' athéisme, et aux quels il ne manqua qu' une réflexion de plus pour être de vrais françois.

Mayenne n' avoit pas les qualités brillantes de son frere. Les ligueurs divisés d' intérêt, et qu' il ne put tenir réunis, secoüerent le joug. Les provinces, les villes mêmes formerent chacune des partis différens, et ne composerent plus ce corps redoutable qui n' avoit qu' un chef, un même intérêt et un même mouvement. Le courage de Mayenne plus propre aux affaires de la guerre qu' à celles de la politique, n' aidoit point la fortune ; sa lente ambition se contentoit des espérances éloignées de monter un jour sur le trône. Quelques écrivains ont soupçonné que trop de probité l' empêchoit de s' y placer ; il seroit, je crois, plus juste de penser qu' il étoit retenu par les intrigues de

la cour de Madrid, qui lui enlevait
tous les jours ses partisans.
Philippe li qui croyoit pouvoir
acheter toutes les couronnes de la
chrétienneté avec l' or que ses sujets
avoient enlevé des Indes, ou consommer
par ses intrigues le grand ouvrage de
la monarchie universelle que

p219

ses peres avoient ébauché par leurs
mariages, vouloit vaincre les françois
par leurs propres armes, et regardoit
leur pays ou comme une nouvelle
province des espagnes, ou du
moins comme un royaume qu' il alloit
donner à sa fille. Le duc de Lorraine
vouloit placer la couronne sur
la tête de son fils ; le duc de Savoye,
fils d' une fille de François I vouloit
en démembler deux riches provinces ;
le duc de Mayenne avoit aussi ses
prétentions, et paroissoit quelquefois
vouloir plutôt fermer le chemin du
trône à ses concurrens qu' y monter
lui-même.

Le cardinal de Bourbon qui n' avoit
été qu' un vain simulacre de la royauté,
étoit mort, et le peuple volage
que la guerre civile fatiguoit, n' avoit
plus d' objet de son adoration.
L' anarchie le lassa, et les désordres
publics diminuerent son zele. Mayenne
entouré de mécontents perdoit de
plus en plus son credit, et Henry Iv
eut l' adresse de lui susciter un rival
dangereux, en laissant échapper de
prison son neveu, le jeune duc de
Guise, qui se fit bientôt un parti
inutile de tous ceux à qui la mémoire de

p220

son pere étoit chere, ou que la
conduite de son oncle mécontentoit.
Tant de factions opposées produisirent
dans la ligue une confusion affreuse.
Mayenne pour conserver son

autorité ruina celle des seize, et détruisit ainsi le plus grand ennemi du roi. Tous ces concurrens pleins de défiance et de jalousie les uns pour les autres, et divisés par de si grands intérêts, redoutoient leur ambition, et se tenoient mutuellement en échec. Quoiqu' en apparence ils semblassent agir de concert, et ne se proposer qu' un même but, ils arrêtoient mutuellement leurs succès dans la crainte que l' un ne s' en servît pour s' élever au-dessus des autres. Henry Iv vainquit la ligue, et rentra dans le sein de l' église. Ce prince né encore avec plus de talens pour le gouvernement que pour la guerre, ne trouva jamais que dans Alexandre Farneze un ennemi digne de lui. Henry faisoit la guerre avec vigueur ; Farneze aussi propre à servir la politique de la cour de Madrid, que son ennemi l' étoit à profiter du feu de la noblesse françoise, joignoit aux ruses de sa patrie le flegme des

p221

espagnols qu' il commandoit. Le courage éclairé et bouillant de Henry tranchoit bien des difficultés au tour desquelles auroit long-tems tourné la prudence de Farneze. Celui-ci attendoit les occasions, l' autre les faisoit naître. L' un agissoit par systême, de-là cette conduite raisonnée, et pour ainsi dire, démontrée, mais quelquefois timide et trop lente ; l' autre en apparence n' avoit aucun systême, ou pour m' exprimer avec plus d' exactitude, jamais capitaine ne fut plus habile à fondre dans le plan général qu' il s' étoit tracé, tout ce que la fortune et les occasions lui présentoient de favorable. Henry étoit quelquefois distrait de l' attention qu' il devoit avoir sur lui-même en pensant trop à son ennemi ; Farneze plus occupé de ses desseins que de ses ennemis, sembloit plutôt ne vouloir pas être vaincu que vaincre. Le premier dans chaque occasion paroissoit avoir en vûë la ruine

entiere de la ligue, le second plus
borné dans l' étenduë de ses projets
par son propre génie ou par les ordres
de Philippe, se renfermoit dans
l' occasion présente.
Ce grand homme retarda par deux

p222

fois le bonheur des françois, en faisant
lever le siège de Paris et de
Roüen. Qu' il me soit permis de comparer
ces deux événemens à l' abdication
de Sylla et au meurtre de César,
qui replongerent les romains dans
leurs premiers malheurs.

Henry ne se délassa point après ses
premiers travaux. Une nation est comme
une vaste mer dont les flots conservent
encore une certaine agitation, après
même que les vents ont cessé de
l' agiter. L' autorité royale si souvent et
si longtems méprisée pendant le cours
des guerres civiles, ne pouvoit
reprendre ses forces que peu à peu.

Henry ne voulut jamais acheter le
trône aux dépens du bonheur des
françois, et imiter ses ennemis qui
par une lâche ambition marchandoient,
pour ainsi dire, la couronne
avec le peuple dont ils flattoient
les passions.

Un article de l' acte de confédération
qu' on signoit en entrant dans la
ligue, et qui avoit fait espérer à tous
les ordres du royaume de voir
rétablir les *libertés, franchises et
privilèges*

p223

dont les provinces et la noblesse
jouïssent sous le regne de Clovis,
avoit gâté tous les esprits. La licence
et l' impunité ordinaires dans les guerres
civiles, nourrirent cet amour déréglé
de la liberté. Il s' accrut sous le
prétexte de la religion avec laquelle
il se confondoit, et peut-être qu' après

avoir été fomenté par les partisans secrets de la maison d' Autriche, ce fut lui qui arracha la vie à Henri Iv ou du moins qui lui fit des ennemis, des seigneurs qui lui avoient été les plus attachés, et dont l' ambition sembla vouloir faire revivre la ligue après qu' elle eût été vaincuë. Qu' on me pardonne de passer sous silence toutes les horreurs et tous les crimes dont les guerres civiles furent accompagnées en France et dans la république romaine. La victoire ramena d' autant plus sûrement la paix et le bon ordre parmi les françois, qu' ils n' avoient jamais pensé à secoüer le joug de la monarchie, et que les princes ne deviennent ordinairement jamais plus puissans, qu' après que leur royaume a été agité par des dissensions domestiques. Il n' en étoit pas de même du sort

p224

des romains, les désordres de leur république ne pouvoient finir que par un changement entier du gouvernement, et il fut heureux que le sénat ne sentît que sa foiblesse, quand la conjuration de Brutus lui présentoit l' occasion de rétablir une liberté passagere. Cet arrêt contradictoire dont j' ai déjà parlé, et qui le couvre de honte, devint la source du bonheur des romains, en servant de fondement à la fortune d' Octave. Il n' y a point de doute qu' en suivant les regles les plus communes de la prudence, le sénat ne dût seconder Brutus et Cassius, faire ce qu' ils n' avoient pas osé, c' est-à-dire, faire périr Antoine, étouffer les espérances du jeune Octave, et proscrire la mémoire de César. Ciceron qui gouvernoit le sénat, conforma le reste de sa conduite à cette premiere démarche. Il fit charger Octave de porter la guerre contre Antoine, sans qu' il semblât comprendre que par cette espece de diversion il affoiblissoit les conjurés, c' est-à-dire la république, ou prévoir qu' Octave ne se verroit pas plutôt en état de se faire craindre d' Antoine,

p225

qu' il se reconcilïroit avec lui pour accabler ensemble Brutus et Cassius leurs véritables ennemis.

Il seroit assés difficile de concilier tant d' imprudence avec les lumieres de Ciceron, si d' ailleurs on ne connoissoit son caractere, et les intérêts particuliers qui pouvoient le faire agir dans cette occasion. Ciceron devoit à sa vanité et à sa philosophie les qualités qui font les bons citoyens dans un état tranquille, mais sa timidité naturelle l' empêchoit d' avoir celles qui peuvent rendre un citoyen dangereux ou utile à sa patrie dans des tems orageux, où il faut avoir, pour ainsi dire, plus de courage que de prudence. Les périls se grossissoient toujours devant ses yeux, de-là vient qu' entraînée par un flux et reflux des lumieres de son esprit et des foiblesses de son coeur, sa politique pallioit seulement ou reculoit les maux de la république. Il est assés vraisemblable qu' il ne put résister aux flateries d' Octave. Tandis qu' il avoüoit ouvertement à quelques-uns de ses amis qu' il falloit le perdre, sa foiblesse le portoit à l' appuyer de tout son crédit. Peut-être

p226

même prévoyoit-il par la maniere dont Brutus et Cassius avoient ménagé, conduit et terminé leur conjuration, qu' ils ne seroient point capables de deffendre les intérêts de la république. En effet ces deux hommes furent, pour ainsi dire, eux-mêmes étonnés du meurtre de César, pendant qu' Antoine formé à la guerre et à la politique par ce grand homme, fait vivre sa puissance, s' empare sous son nom de toute l' autorité, et menace la patrie. Antoine étoit l' ennemi particulier de Ciceron, et peut-être celui-ci voulut-il se ménager un nouvel appui dans les malheurs que la république alloit éprouver. Ces fautes hâterent la chute de la république romaine, ou plutôt elles mirent fin à ses maux. L' événement les justifia, et le hazard les rendit encore aussi utiles aux romains, que celles qu' avoient fait leurs ancêtres en réglant le gouvernement de la république. Un de leurs plus

grands malheurs fut qu' il y eût encore parmi eux des citoyens qui pensassent comme leurs peres sur la liberté. Cette inflexibilité de caractere qui avoit fait autrefois des héros, n' étant propre désormais

p227

qu' à les éloigner du gouvernement le plus conforme à leur situation, et qui étoit même devenu absolument indispensable, ne produisoit alors que des citoyens plus dangereux que ceux qui attentoient à la liberté publique. On verra dans le livre suivant quelles furent les suites funestes de ces préjugés des romains.

Le triumvirat ne subsista pas long-tems ; dès que l' intérêt qui avoit uni Octave, Lépидus et Antoine, disparut, ils méditerent leur ruine.

Lépидus qui ne devoit son élévation qu' au hazard, rentra par les intrigues d' Octave dans la condition de simple citoyen ; Antoine enyvré des plaisirs auxquels l' ambition et la gloire l' avoient arraché, fut vaincu à Actium ; Octave seul maître de la république, si on peut lui donner encore ce nom, devint les délices de ses sujets, et jetta les fondemens de la monarchie.

Henri alloit travailler à perfectionner le gouvernement des françois. Les malheurs de la France mettoient dans un trop grand jour la faute que les prédécesseurs de Charles Ix

p228

avoient faite, de ne pas assurer dans leurs successeurs le degré de puissance où François I étoit parvenu, pour que Henri qui aimoit son peuple avec tendresse, l' abandonnât à des passions qui auroient encore renouvelé les mêmes désordres.

Ce prince sçavoit que le peuple n' est méchant que par ignorance, et que son maître doit avoir assés de courage pour le rendre heureux malgré lui.

Mais il étoit réservé à son fils de porter le grand ouvrage du gouvernement, si près de sa perfection par les conseils et le ministere du cardinal De Richelieu. Cet homme né pour les grandes choses, ni assés loué ni assés blâmé, fut plus utile à sa patrie qu' il ne le crut, et peut-être même qu' il ne le voulut. Aussi haut dans l' exercice de son autorité qu' il avoit été

souple pour s' élever, sa sévérité étouffa toutes les semences de trouble et de divisions, et il parvint au même but où seroit venu Henri le grand, mais par une autre voye. Toujours supérieur aux difficultés et aux dangers, quoiqu' ils parussent quelquefois l' étonner, il rappella les sujets à leur devoir, en humiliant les

p230

ennemis de la France, qui les faisoient agir. Il rendit leur force aux loix, en ne laissant aucun attentat impuni, et donna pour fondement au bon ordre et à la police l' autorité toute puissante du prince.

LIVRE 3

Les princes qui ont agrandi leur autorité, ne méritent pas moins quelquefois le titre glorieux de peres de la patrie, que ce roi de Lacédémone qui dans d' autres circonstances diminua la puissance trop étenduë que les loix lui confioient. Les reproches surtout seroient injustes, si ces changemens se sont faits comme en France, sans employer la force, mais seulement, pour m' exprimer ainsi,

p231

par le jeu différent des passions, par les voyes légitimes que le droit de la guerre ouvroit au souverain, par les sentimens d' humanité que lui inspiroit l' amour du peuple qu' il devoit deffendre contre la tyrannie de la noblesse, ou plutôt par la foiblesse même du gouvernement, qui n' étant appuyé sur aucun principe solide, ne pouvoit subsister que par le secours de ses révolutions.

Les préjugés composerent vraisemblablement une partie des premieres loix, auxquelles les hommes sacrifierent la liberté avec laquelle ils étoient nés. Quelque informes que fussent ces loix on dut s' y soumettre ; mais autant que les sages dûrent respecter celles qui étoient justes, autant dûrent-ils n' avoir pour les autres qu' un respect simulé. Malgré cette condescendance que le bon ordre exigeoit, et par laquelle les philosophes flattoient la foiblesse de leurs concitoyens, ils

se crurent toujours obligés de profiter de toutes les occasions pour les désabuser de leurs erreurs, et de travailler à détruire ces loix pernicieuses, qui n' étoient en effet préférables à l' anarchie, que parce

p232

qu' elles accoutumoient l' esprit indocile des hommes à entendre le nom de loix, à se plier peu à peu sous leur joug, et qu' elles servoient enfin comme d' un milieu pour arriver par degrés jusques à la perfection du gouvernement.

Il est aisé de faire l' application de ce principe aux françois ; qu' on se forme une idée des barbares, qui ont habité autrefois presque tout l' univers ; qu' on se transporte sur les bords des Palus Méotides, on y

p233

verra un peuple grossier, féroce, sans moeurs, sans principes de société et accoutumé au vol et au brigandage dont il vit avec gloire. Du milieu de cette multitude sans loix, il se rassemble une foule d' hommes encore plus inquiets et plus violens que les autres, amoureux et jaloux de leur liberté, ils en prennent la marque dans leur nom même, ils s' appellent francs.

Leur propre patrie désolée par leurs ravages ne peut plus leur suffire ; ce torrent se déborde avec tumulte sur les terres voisines ; tous les hommes sont leurs ennemis. Tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, ils succombent ou triomphent en barbares. Cependant l' amour de la liberté s' altere et s' amortit, dans leurs défaites ils écoutent les conseils de l' un d' entre eux, dans les victoires ils le suivent, et le respect qu' ils conçoivent pour son courage et sa prudence, les prépare malgré eux à lui obéir.

p234

Ils pénètrent les armes à la main, dans la Germanie, et ils ne voyent dans ce vaste pays que des peuples soumis à des rois. Longtems retenus au-delà du Rhin par les armées romaines et les

vices de leur gouvernement, ils prennent peu à peu les moeurs et les coutumes des germains. Instruits par une longue expérience de malheurs et de prospérités, ils commencent à entrevoir ce qui fait le vrai bonheur d' un peuple ; ils composent des loix, mais toujours aveuglés par leurs anciens préjugés, et pleins des principes et des erreurs bizarres des germains sur le gouvernement, ils plient les loix à leurs passions, et non pas leurs passions aux loix ; ainsi ce code monstrueux bien loin de les conduire au but qu' ils s' étoient proposé, ne les lie que plus étroitement à une partie des maux qu' ils croyoient éviter. On ne sçauroit cependant douter que par l' établissement de cette police les françois n' ayent voulu former un ordre qui assurât leur repos au-dedans, et qui les rendît plus redoutables aux étrangers ; mais il n' est pas moins certain

p235

aussi qu' ils se tromperent. Leurs rois devoient-ils respecter leurs erreurs, et des loix qui consacroient leurs préjugés ? Pour descendre à un prince dont l' histoire nous soit connuë, Clovis ne devoit-il pas interpréter la volonté des françois, et quoiqu' il ne fût que leur premier magistrat plutôt que leur roi, ne devoit-il pas se servir de l' autorité qu' il partageoit avec le champ de mars pour les amener insensiblement à ce bonheur qu' ils souhaittoient, mais dont leurs préjugés les écartoient ? Voilà ce qu' ont fait nos rois depuis Philippe-Auguste jusques à Loüis Xiii mais avec beaucoup plus de droit que ne l' auroient pû entreprendre Clovis et ses prédécesseurs. L' on a vû les différentes formes qu' a pris successivement le gouvernement des françois ; sans parler des mérovingiens, qui, par la cessation du champ de mars, devinrent véritablement rois, parce qu' ils étoient héritiers, malgré la foiblesse où ils resterent, de la partie de l' autorité que le champ de mars avoit possédée, il n' est point douteux que la police des fiefs n' ait rendu aux successeurs

p236

de Charlemagne tous les droits auxquels ce prince avoit renoncé par l' établissement de son *aristo-monarchie* .

Les loix féodales ne purent ruiner les parlemens sans redonner au prince toute l' autorité qu' il partageoit avec eux, à moins que le nouveau gouvernement qu' elles formerent, ne continuât à être mixte, et que le prince et ses vassaux ne composassent qu' une personne morale qui eût le droit de législation ; mais après ce que j' ai dit sur la police des fiefs, on sent bien que l' indépendance qu' elle établissoit, quoiqu' elle voulût conserver quelque subordination, ruinoit l' harmonie des loix en alliant les contraires. Chaque fief forma un corps séparé, et dès-lors nos rois rentrèrent d' autant plus certainement dans tous les droits des fils de Clovis, que les vassaux eux-mêmes ne regardant leur puissance que comme un démembrement de l' autorité royale, et de celle du parlement dont le prince avoit hérité, eurent recours à lui pour faire confirmer les privileges qu' ils avoient usurpés. Hugues Capet lui-même reconnut inutilement les loix féodales pour

p237

loix de l' état. *la concession de tous les privileges, dit Pufendorf, renferme cette exception tacite, pourvû que l' on puisse en accorder la continuation sans préjudicier au bien public* . Cependant l' indépendance des vassaux étoit directement contraire au bien général de l' état et à celui même des particuliers ; ses successeurs acquirent donc réellement, quoiqu' ils ne pussent pas encore l' exercer, le droit d' une puissance absoluë, et pour expliquer ma pensée en peu de mots, on doit les regarder comme les rois d' un peuple révolté, qu' ils tâchent de ramener peu à peu à son devoir. Ces considérations justifient pleinement nos rois du côté du droit, il seroit inutile après cela de faire remarquer que la guerre étant ouverte par les loix entre eux et leurs vassaux, ils ont pû se servir de la supériorité de leurs forces, et détruire tous les privilèges qui les offensoient. Ce que j' ai dit jusques à présent du gouvernement françois, prouve assés que la sagesse exigeoit d' eux cette conduite. Faut-il répéter que la France servoit

p238

de théâtre à mille guerres cruelles qui la ravageoient, que le citoyen étoit opprimé, que la force décideoit de tout, que la barbarie jettoit de jour en jour des racines plus profondes ? Sans retracer un tableau de ces tems malheureux, il ne faut que jeter les yeux sur les différentes parties de la société pour se former à une politique plus judicieuse.

La vie et la fortune du citoyen ne sont plus la proie du plus fort ; les campagnes sont cultivées ; les arts fleurissent ; la violence punie et sans retraite laisse les chemins libres et ouverts au commerce. Le peuple n' est plus l' esclave de la noblesse, et celle-ci en perdant le privilège odieux de l' accabler, ne se déchire plus elle-même, et conserve plus précieusement son sang pour la patrie. Les loix et le prince sont présents partout par les magistrats. Il regne entre les sujets un équilibre aussi utile à la nation que glorieux à l' humanité. Le soldat plie sous les loix, et doit son courage à la discipline. La paix regne dans le centre de l' état, tandis que les seules frontieres exposées aux maux de la guerre, en sont même

p239

dédommagées par les richesses qu' y apportent des troupes conduites avec discipline.

Telle est l' image d' une société parfaite, tel est aussi l' ordre établi dans la France ; et s' il arrive que tout ce que j' ai dit n' y soit pas toujours fidèlement observé, c' est que le prince commande à des hommes. L' avarice et l' ambition ont sçu dans tous les tems et dans tous les gouvernemens violer les loix avec impunité. Sparte et Rome ont eû leurs abus, mais quand ils n' attaquent pas les principes fondamentaux de la société, comme il arrivoit chez les anciens françois et parmi les derniers romains, ils deviennent dans un état, selon la remarque judicieuse d' un auteur, la source et le soutien même de la vertu.

Il suffiroit d' examiner quelle doit être la puissance d' un prince pour faire l' éloge de nos rois. Les anciens n' ont pas connu cette matiere, les grecs, c' est-à-dire, un peuple aussi jaloux de sa liberté que les romains, n' ont presque jamais parlé du gouvernement

p240

monarchique qu' avec mépris. Enveloppés dans les soins d' une petite république qui n' étendoit son domaine qu' à quelques pas au delà des murs de la ville qui la renfermoit, ils sentoient que la moindre révolution pouvoit changer le gouvernement et leur donner un roi qui auroit nécessairement abusé de son autorité. C' étoit autant par politique que par habitude, qu' ils déclamoient contre la royauté, et se la rendoient mutuellement odieuse. Les succès éclatans qu' ils avoient eûs sur les perses, nourrissoient ces idées fastueuses, et ils aimoient mieux attribuer tant de défaites honteuses pour l' Asie, au gouvernement monarchique, qu' au despotisme qu' ils confondoient avec lui, ou qu' à ce luxe, à cette mollesse et à cet orgueil des souverains, qui s' enyvraient eux-mêmes de leur pouvoir, croyoient rencontrer dans toute la terre la lâcheté des asiatiques. Les grecs ne regardoient la royauté que telle qu' elle étoit établie chez les perses et chez les égyptiens, ou par rapport aux effets qu' elle auroit produits dans un état aussi peu étendu

p241

qu' une de leurs républiques. Dans l' un et dans l' autre cas ils avoient raison de la condamner. Le despotisme le plus dur regnoit alors comme aujourd' hui dans toute l' Asie et dans l' égypte, et quelques familles réunies dans les mêmes murs, ne sont point faites pour obéir à un prince. Mais l' on doit être moins surpris que ces peuples ayent eû des idées si obscures de la royauté, puisqu' Aristote même, malgré le long séjour qu' il avoit fait à la cour de Macédoine sous Philippe et sous Alexandre dont il étoit né sujet, semble n' avoir pas bien connu cette espece de gouvernement.

Ce préjugé fut encore plus fort chez les romains. La tyrannie de Tarquin et la politique de Brutus imprimerent dans leur esprit une haine invincible pour le nom de roi. Quoique dans les plus beaux tems de la république plusieurs de ses citoyens eussent joüi d' une autorité presque aussi grande sous le titre de dictateurs, et que dans la suite Sylla, Marius et Pompée ayent exercé un pouvoir

p242

arbitraire, on ne put pardonner à César aussi puissant qu' eux, la témérité d' Antoine qui lui offrit une couronne. Dès-lors les romains le crurent digne de périr, il semble en effet que peu jaloux de l' autorité, ils ne haïssoient que le nom de roi. Les athéniens punirent dans leurs citoyens un mérite trop distingué, et qui pouvoit être funeste à la liberté publique, mais les romains ne connurent point l' ostracisme ; l' exil de Coriolan et de Camille eut d' autres causes que celui d' un Miltiade, d' un Thémistocle, d' un Aristide ; et Scipion imposa silence à ses accusateurs en leur rappelant le souvenir de ses exploits. Les grecs naturellement soupçonneux craignoient la puissance royale, les romains libres, mais généreux, n' en craignoient que le faste et les ornemens. Tandis qu' ils auroient, pour ainsi dire, permis à César toutes les tyrannies de ses successeurs, ils n' auroient pas souffert qu' avec le nom de roi, il eût rendu à la république une partie de sa liberté, et ne se fût réservé qu' autant d' autorité qu' il lui en falloit, pour établir dès-lors la police qui fit leur bonheur sous le regne d' Auguste.

p243

L' ignorance des romains sur les principes de la monarchie, peut en quelque sorte justifier la haine injuste qu' ils avoient pour elle. De même que les grecs, sur quelque province qu' ils jettassent les yeux, ils ne voyoient regner à sa place que le despotisme, ou un gouvernement tel que celui auquel les françois obéissoient quand ils entrèrent dans les Gaules, et qui n' étant pas moins vicieux que le despotisme même, produisoit en effet de plus grands désordres. Les romains qui ne raisonnèrent jamais sur les rapports et l' union des différentes parties de leur gouvernement, ne devoient pas pénétrer la nature de la vraie monarchie, ni soupçonner même que par une combinaison aussi heureuse que celle qui avoit uni parmi eux les trois especes de gouvernement les plus connuës, elle pût se tempérer elle-même et rendre un prince tout-puissant

sans qu' il pût abuser de sa toute-puissance.
Je ne recherche pas encore ce qui
doit jeter les fondemens de cette
monarchie parfaite, et l' entretenir
dans cette harmonie ; examinons d' abord

p244

quelle doit être la puissance du
souverain. Le véritable point où elle
doit monter est placé entre deux
écueils ; le despotisme d' un côté, si le
prince au lieu de sujets n' a que des
esclaves, et de l' autre l' anarchie, s' il
n' a pas une autorité qui lui soit propre
et indépendante des loix.

Je sçai que quelques nations se
glorifient d' avoir donné à leur prince
toute l' autorité nécessaire pour faire
le bien, sans lui laisser la puissance
de faire le mal ; mais quand on veut
pénétrer le sens de ces paroles, on est
étonné de n' y en point trouver, ou
de voir qu' elles supposent des établissemens
contraires à toutes les regles
de la politique.

Ce milieu que j' assigne, est également
nécessaire pour prévenir les
deux inconvéniens les plus funestes à
la société, et dont la politique tâche
de se tenir également éloignée. Si le
prince au lieu d' être suprême législateur,
est borné à défendre les loix,
et tire d' elles seules toute sa force,
l' on paroît il est vrai plus éloigné du
despotisme ; mais comme les ressorts
qui font le bonheur d' un état, sont
tels qu' un prince à qui les loix elles-mêmes

p245

ne sont pas soumises, ne peut
contribuer efficacement ni au repos
ni au lustre de sa nation, l' on tombe
dans l' excès contraire, et l' ordre public
sera nécessairement bientôt détruit
par les nouveaux abus que la méchanceté
des hommes fera naître, et que
le gouvernement ne pourra réprimer.

La désobéissance aux loix par le défaut d' une autorité supérieure qui les protege, est, s' il est permis de parler ainsi, une maladie épidémique qui se communique avec vîtesse ; dès que Marius et les Guises purent désobéir, la moitié de la république romaine et de la France fut indocile. Pour remédier à un si grand désordre il seroit sans doute utile à une nation que le prince prît une autorité arbitraire et despotique, parce qu' un tiran ne produit jamais tant de maux que l' anarchie. Qu' est-ce en effet que les cruautés de Néron et de Caligula, je ne dis pas en comparaison des maux que les guerres civiles de l' empire romain produisirent dans tout l' univers, mais comparées seulement avec les désordres que la révolte a quelquefois fait naître dans quelque partie de la France ?

p246

On n' atteint point à la perfection du gouvernement en évitant un défaut, il faut également s' éloigner de tout excès, et la crainte de l' anarchie ne doit pas précipiter dans un despotisme, qui seroit nécessairement suivi de l' indifférence du citoyen pour le bien de l' état. Quoique ce mal paroisse d' abord moins à craindre, parce que tout cesse d' être sacré dès que la guerre civile leve l' étendart, on ne le trouve pas moins dangereux quand on l' examine avec des yeux politiques.

Non seulement cette indifférence des citoyens pour le bien public, les plonge dans un état de mort, et livre l' état à autant de vices que l' amour de la patrie auroit pû y répandre de vertus, mais le pouvoir royal poussé jusques à cette extrémité, fait même souvent naître les désordres qu' il voudroit étouffer. Ce n' est que dans l' Asie où la nature par les qualités qu' elle donne aux hommes, semble les destiner au plus vil esclavage, que le despotisme peut ne point exciter de

révolutions ; mais dans les pays où
les esprits sont naturellement fiers,
remuans, et courageux, s' il maintient

p247

en apparence les loix, il les
détruit réellement en les faisant haïr.
Si le frein qui retient les passions cesse
un moment d' être moins court, il est
bientôt rompu, et toutes les parties de
la société qui ne sont pas unies, mais
pressées les unes contre les autres se
séparent avec tumulte, et produisent
tous les maux qu' on vouloit prévenir.
La politique exige donc que la
puissance du prince s' étende jusques
au point où elle commenceroit à
être despotique, et elle est parvenue
à ce degré quand le peuple jouït
d' une liberté dont il ne peut pas abuser.
Alors le prince sans crainte de se
faire haïr de ses sujets et sans les jeter
dans un esclavage qui avanceroit sa
ruine, resserre le lien qui les réunit,
et que les passions romproient si elles
n' avoient pas un joug plus fort
qu' elles. Le gouvernement monarchique
est alors parfait, parce qu' il y a
un gage entre le souverain et ses
sujets, leur fortune a le même fondement,
et leur union met le prince
en sûreté contre ses sujets, et ceux-ci
en sûreté contre leur prince.
Ce milieu qui a été généralement
ignoré dans les monarchies anciennes,

p248

et d' où il paroît d' abord si difficile
de démontrer qu' un prince
qu' on suppose tout-puissant ne se puisse
éloigner, n' est point une vaine
théorie qu' il soit impossible de réduire
en pratique. On s' en convaincra
bientôt, lorsqu' après avoir fait
quelques réflexions sur le gouvernement
d' Auguste et de Louis Xiv, je parlerai
de cette barriere qui est placée

entre le despotisme et les rois
de France, et qui conserve par conséquent
au peuple toute la liberté que
demande la plus sage politique.
Octave à qui les romains donnerent
depuis par reconnoissance le
nom d' Auguste, étoit encore dans
sa premiere jeunesse, quand il vint à
Rome pour y recueillir la succession
de son pere adoptif. Il avoit autant
d' ambition que César, mais ce qui
paroîtra peut-être un paradoxe à quelques
personnes, il avoit encore plus
de talens pour gouverner.
C' est un spectacle assés surprenant que
de voir conquérir l' univers à un homme
qui n' a pas le courage de se trouver
à une bataille, après avoir affronté
avec témérité de plus grands dangers
au milieu de Rome. Cette espece de

p249

contradiction dans le caractere d' Auguste
a pendant long tems embarrassé
tous les écrivains. Dire en effet
qu' il fut tour à tour brave et lâche,
ce seroit le connoître mal : Auguste
craignit toujours constamment les
périls et la mort. Sa prudence qui
dans un jour de combat le laissoit
exposé à l' épée et au dard de l' ennemi,
l' abandonnoit tout entier à la crainte ;
mais dans les autres especes de dangers
sa timidité naturelle disparoissoit
devant la foule infinie de ressources
et d' expédiens que lui prodiguoit le
génie le plus heureusement formé
pour l' intrigue, la politique et le
commandement.
Né avec une ambition qui occupoit
toutes ses pensées, il ne fut point
partagé par d' autres passions, du
moins elles obéissoient toutes à celle-là,
d' où elles sembloient naître. Il
prit sans effort et par l' effet naturel
d' une lumiere supérieure, toutes les
formes qu' exigeoit l' état de ses affaires.
Il n' avoit aucune des vertus qui
font l' honnête homme, il n' avoit aucun
des vices qui le dégradent. Toûjours prêt
à se revêtir de la vertu ou du

vice que le tems et les circonstances

p250

lui rendoient utile, il est tour à tour
l'ami et l'ennemi d'Antoine, de
Cicéron, de Lépide, et des conjurés.
Il est cruel sans aimer le sang, il
ne fait cesser de le répandre ni par
lassitude ni par remords, et il pardonne
quand il lui est aussi utile de
pardonner qu'il auroit été auparavant
dangereux pour lui de ne pas punir.
Auguste, qu'on me pardonne cette
comparaison, fut en politique ce que
Socrate avoit été en morale. Ni l'un
ni l'autre ne peignit jamais dans ses
actions ce qu'on appelle humeur ou
tempérament. Le premier n'étoit attaché
à aucune vertu en particulier ;
le tems seul et les circonstances décidèrent
de la politique du second, comme
ils avoient décidé du choix
des vertus dans Socrate : celui-ci prit
toujours le parti le plus honnête, et
l'autre le plus utile.
Un homme d'un caractère aussi
odieux du côté du cœur, mais dont
le génie étendu, pénétrant, fécond,
et juste formoit tous ses desseins avec
d'autant plus de précision et d'exactitude
que sa timidité, en le délivrant
de ces fougues souvent trop familières
aux grands hommes, l'entretenoit

p251

dans cette espèce de calme et de
modération si utiles à un ambitieux
pour tracer et faire mourir les plus
grands projets ; un homme, dis-je,
de ce caractère étoit dans ce temps-là
nécessaire au bonheur des romains.
Ce que Sylla et César eurent de vertus,
fut précisément ce qui fit renaître
dans la république tous les maux que
leurs vices et ceux du gouvernement
y avoient déjà produits. Parce que le
premier ne fut pas aussi ambitieux

que vindicatif, il ouvrit une seconde fois la barrière aux guerres civiles en abdiquant la dictature ; l'humanité et le courage du second ne lui permirent pas de suivre les conseils terribles, mais nécessaires, d'Hirtius et de Pansa, ou de descendre enfin dans les détours politiques auxquels Auguste dû son salut.

Il est aisé de se former une peinture de l'empire après la journée d'Axtium, et de la France quand Louis Le Grand se vit en état de gouverner par lui-même. Les guerres civiles qui avoient répandu avec tant de profusion le plus pur sang des romains, les avoient accoutumés au trouble et à l'impunité. Rien n'étoit plus difficile

p252

que de concilier tant d'intérêts différens, et de ramener les parties désunies du gouvernement à cette union qui avoit fait autrefois sa force et la terreur de ses ennemis. Pendant la dictature de César, l'Italie, ainsi que la cour de Louis pendant sa minorité, fut toujours agitée par l'inquiétude et les conseils des mécontents. La police que César avoit établie fut violée, soit parce que ce capitaine dont le génie étoit plus tourné du côté des armes, songeoit plutôt à dominer en avilissant la république qu'en corrigeant ses abus, soit parce qu'entraîné par une certaine lassitude après avoir satisfait son ambition, il écoutât son courage quand il falloit consulter la prudence. Les grands de la cour de Louis sentoient, pour ainsi dire, encore toute l'amertume des remèdes que Richelieu avoit employés pour guérir l'état, et que sa politique trop fière avoit dédaigné d'adoucir. Ils soupçonnerent faussement que Mazarin

p253

avoit hérité de son génie. Ce ministre étranger et sans appui dans le royaume, vit avec frayeur la crainte qu' il avoit inspirée, et au lieu d' imiter Richelieu qui avoit affermi sa fortune en affermissant l' autorité de son prince, il chercha follement à s' établir par des finesses. Habile particulièrement dans cette partie de la politique qui regarde les négociations, et pour laquelle il se sentoit d' autant plus de penchant qu' il avoit de cette espece de courage qui fait entreprendre les grandes choses, et qu' il manquoit de la fermeté nécessaire pour les consommer, il laissa mépriser l' autorité du roi. Quand il pouvoit accabler la fronde par la force des armes, une malheureuse habitude le porta à négocier ; et ce parti ne fut qu' un feu mal éteint. La foiblesse de Mazarin donna de la confiance à tous ceux qui voulurent changer leur fortune ; on pénétra son génie ; on dévoila sa politique ; on se fit craindre pour mériter des faveurs qu' on n' accordoit point à la fidélité ; et des cendres de la fronde, si je puis parler ainsi, sortit le feu de la guerre civile qui lui succéda. Les conjonctures où se trouvoit Auguste étoient délicates, et les mêmes

p254

que celles où avoient été Sylla et César. Intimidé par le meurtre dont les romains avoient puni l' ambition de celui-ci, et par l' oubli où ils avoient mis les cruautés de l' autre en faveur de son abdication ; toujours placé dans un juste équilibre, il falloit laisser subsister une image de la république dans la monarchie même. Trop de pouvoir dans le prince eût réveillé les préjugés et les passions, et fait renaître de nouveaux Brutus ; trop de liberté dans le peuple eût nourri sa férocité et son insolence. Les françois s' étoient portés à des excès bien dangereux, mais ce n' étoit gueres cependant que par légereté

qu' ils étoient coupables. Ils avoient respecté la personne du prince dans leurs plus grands excès. Sa puissance même ne leur faisoit aucun ombrage. Ils sembloient n' avoir aucun dessein formé, et c' étoit plutôt par aveuglement que par système qu' ils restoient armés. Las d' une liberté licentieuse qui étoit un reste malheureux des désordres de la ligue, ils souhaitoient qu' on les en délivrât, et que le prince acquît assés d' autorité pour se faire obéir.

p255

Les romains plus injustes et nourris dans d' autres préjugés, vouloient par des voeux contradictoires, et n' être plus exposés aux suites funestes de la liberté, et la conserver. Loüis n' avoit à garder aucun des ménagemens que la politique prescrivit à Auguste. Le trône malgré les guerres civiles étoit aussi cher aux françois, que la liberté l' étoit aux romains. Il falloit détruire dans ces derniers un préjugé né, pour ainsi dire, avec eux, fondé sur la haine encore vivante que Tarquin leur avoit inspirée, et fortifié de jour en jour par cinq siecles de prospérité. Les françois étoient accoutumés à obéir ; si la puissance du prince avoit été méconnuë, il ne falloit que la faire sentir avec force, sans la rendre plus pesante, pour lui redonner sa majesté. Ainsi Loüis par une conduite digne du génie d' Auguste, corrigea en même tems les abus passés, et prévint ceux qui pourroient naître après lui, en leur opposant la toute-puissance du trône, tandis qu' Auguste affermissoit le sien en cachant l' autorité dont il jouissoit, et déroboit, pour ainsi dire, aux yeux des romains qu' il étoit leur maître.

p256

Auguste qui avoit compris qu' il est impossible que le monarque d' un peuple heureux ne soit pas heureux lui-même, ménagea les préjugés publics, et pour conduire pas à pas et sans violence les romains au but où ils devoient arriver, il songea moins à leur procurer un bonheur solide et véritable, qu' un bonheur conforme à leurs passions. Rome ne se trouvoit point ainsi que la France, dans ces circonstances heureuses qui doivent présider à l' établissement d' une sage monarchie. Auguste répandit ses bienfaits sur les armées et sur le peuple. Il ramena l' abondance, et fit entrevoir de grandes fortunes aux particuliers. La paix fut publiée, les citoyens coururent aux spectacles. Le prince saisit avec adresse le moment où ils comparoient leurs maux passés à la prospérité présente, il rend son lustre au sénat, et au peuple, et en feignant de délibérer s' il devoit conserver l' empire ou rétablir la république, il tendit un piège aux romains et fit regarder sa fortune sans jalousie. Comme si ses forces eussent succombé sous un poids que son ambition

p257

trouvoit léger, il affecta de ne paroître que le ministre de la république, tandis qu' il étoit le maître de l' empire. Il ne se chargea de l' autorité que pour dix ans, ceux que flattoit son administration, espéroient avec justice qu' il la prolongeroit, et les esprits inquiets et mécontents, mais incertains de réüssir dans une révolte ou dans une conjuration, attendoient avec patience que le tems apportât un remede à l' oppression de la république. Il appelloit quinze sénateurs dans son conseil, et de six en six mois il en substituoit de nouveaux ; par-là il ne faisoit point de jaloux, et il flattoit l' orgueil de tous les ordres de la république, tandis que cet honneur frivole dont le

tems étoit si limité, ne permettoit à aucun sénateur de se rendre trop puissant dans le conseil, ou d'acquérir des lumieres qui le rendissent redoutable au prince quand il seroit rentré dans la classe des simples sénateurs. Il n'y avoit plus d'autre puissance à Rome que celle d'Auguste, mais sa politique fut si adroite qu'en feignant d'associer le sénat au gouvernement, il ne fit que lui rendre son joug plus

p258

léger, et tromper le peuple en ne paroissant lui-même revêtu que d'une partie de l'autorité de ce corps. Auguste avoit pénétré les causes de la ruine de la république, il se rendit maître absolu dans les frontieres, il abandonna à l'orgueil du sénat les provinces qui étoient dans le centre de l'empire et qu'il tenoit comme assiégées, et lui présenta ses loix à confirmer pendant qu'il étoit le maître des légions. C'est par ces sages ménagemens qu'Auguste, dont la politique fut supérieure à celle de César, flattoit les foiblesses des romains, et craignoit d'effaroucher leurs passions autant pour leur salut que pour le sien. Si l'on se contente de peser l'autorité

p259

dont Auguste et Louis Xiv, jouïrent, on la trouvera parfaitement égale. Dans les deux empires le prince fut tout-puissant et le peuple fut libre. Mais si par un examen plus profond on pénètre, pour ainsi dire, l'enveloppe politique sous laquelle leur conduite est cachée, après avoir également loué les deux princes, lorsque l'un tempere son autorité, et que l'autre au contraire l'augmente selon la nécessité des conjonctures différentes, on découvrira une grande disproportion

entre les principes des
deux gouvernemens. C' étoit la sagesse
seule d' Auguste, et non pas la
force du gouvernement même qu' il
avoit établi, qui tempéroit sa
toute-puissance, et la retenoit en-deça des
bornes du despotisme ; il s' étoit au
contraire formé dans la monarchie
françoise une barriere naturelle contre
cet excès du gouvernement monarchique : ce n' est
donc point le principe
de la monarchie romaine
qu' on doit louer, mais la politique
d' Auguste et l' usage modéré qu' il fit
de la puissance despotique qu' il avoit
entre les mains.
Son élévation à l' empire abrogea

p260

toutes les loix de la république, et
à leur place s' éleva celle qui fut appelée
dans la suite la loi royale, et
qui transporta à sa personne toute
l' autorité évanouïe du sénat et du
peuple. Dès lors Auguste rassembla
en lui toutes les magistratures de
l' ancienne république. En qualité
d' empereur il avoit droit de guerre et de
paix, étoit le général de toutes les
armées, et jouïssoit de tous les
privileges de la dictature dont le nom
étoit devenu odieux. Comme censeur
il n' y avoit aucun citoyen qui ne
lui fût soumis, et il étoit aussi puissant
sur la noblesse que sur le peuple.
Initié à tous les sacerdoces il
avoit l' intendance de la religion.
Son titre de tribun du peuple le
rendoit inviolable, et non-seulement
il ne craignoit plus les appels qui
avoient été autrefois la terreur du
sénat, mais encore, toutes les parties
de l' autorité, que lui donnoient
ses autres charges, en devenoient
plus despotiques. Il résultoit de cet
assemblage de tant de magistratures
dans la personne des empereurs,
sans compter même le consulat
dont ils se revêtoient souvent,

p261

une puissance encore plus vaste que celle qu'avoit eû autrefois le corps entier de la république romaine : car l'autorité des magistrats, le pouvoir du sénat et celui du peuple qui s'étoient mutuellement tempérés, étoient confondus et ne pouvoient plus se servir de frein.

La sagesse qui prescrivit des bornes à Auguste dans l'administration d'une autorité si immense, n'étoit point capable d'établir dans la monarchie romaine un tempérament qui en fît le bonheur, et qui fût si bien affermi que ses successeurs ne pussent vraisemblablement abuser du pouvoir qu'il leur laisseroit. Il étoit indispensable au bonheur des romains qu'Auguste s'emparât de toute l'autorité et devint l'ame de l'état, mais il ne pouvoit réussir dans ce dessein sans détruire la république, et pour la détruire sans causer de nouveaux désordres, il falloit ménager les préjugés des romains, et leur présenter dans le prince tous les magistrats auxquels ils étoient accoutumés d'obéir. Dès-lors il étoit impossible que la fortune pût former cette chaîne d'événemens

p262

qui placèrent dans la monarchie françoise une barrière contre le despotisme. Il est des circonstances où il n'est permis à la politique que de faire des fautes. Les loix qu'Auguste auroit pû créer pour fixer l'autorité de ses successeurs, et rendre inébranlables les privilèges qu'il avoit accordés au sénat et au peuple, auroient été inutiles. Qui ne sçait qu'en matière de gouvernement les loix ne deviennent fondamentales qu'après que le tems les a consacrées par une espece de prescription, et qu'elles sont soutenues par les moeurs ? Sans ce secours le parti qui n'est

point intéressé à les maintenir, n' étant pas soumis par l' habitude, ne les regarde que comme un abus contre le droit des gens.

En établissant par ses loix une véritable monarchie, c' est-à-dire, en laissant à ses successeurs toute l' autorité, si Auguste avoit jetté les fondemens d' une police particuliere dont la sagesse auroit été comme un garant de la modération du prince et de ses sujets, cette police n' auroit pas produit un autre effet que l' exemple même que ce prince donna inutilement

p263

à ses successeurs, elle auroit été nécessairement violée parce que Rome n' avoit point encore les moeurs qu' exige la monarchie.

D' un autre côté si Auguste, pour empêcher que la puissance des empereurs ne devint purement arbitraire, eût donné une autorité réelle à ses sujets, et fait un mélange des loix de la monarchie avec celles du gouvernement populaire, il est évident que cette politique auroit été encore plus vicieuse chez les romains qu' elle ne le fut dans la suite parmi les barbares. Elle auroit réveillé le génie de l' ancienne république, et les empereurs qui dans ces circonstances auroient senti leur foiblesse et voulu par conséquent travailler à augmenter leur puissance, auroient fait renaître plus sûrement tous les désordres qui avoient agité les derniers tems de la république.

Le malheur des romains fut de passer brusquement d' une police à une autre toute contraire. Ces révolutions subites ne sont presque jamais suivies d' un établissement solide, parce que les esprits n' y sont point préparés. L' ordre n' a point été de même

p264

chez les françois l' ouvrage de la violence
et d' une seule révolution. Les
circonstances, les événemens, les
passions des sujets, celles des princes,
tout cela arrangé par une combinaison
singulière en a été la seule
cause. Le tems a tout conduit par
dégrés, la politique n' a fait que profiter
des événemens, et la raison semble
y avoir imprimé son caractère.
C' est sans secousse et sans convulsion
que les rois ont pris l' autorité qui
leur est dûë. Philippe-Auguste
a tenté cette entreprise ; après bien des
vicissitudes Louïs XIV l' a portée à sa
fin. Ce progrès a été l' ouvrage de
plusieurs siècles, pendant lesquels il
s' est fait du côté du prince et du
côté de ses sujets, si je puis parler
ainsi, un flux et reflux de puissance,
lequel écartoit toute jalousie, et empêchoit
que les esprits ne s' aigrissent
au milieu des changemens imperceptibles,
que la fortune faisoit naître
des désordres présens ou passés
de la monarchie, pour y établir dans
l' avenir un bonheur plus constant.
Les françois ne se virent jamais opprimés,
et leurs rois n' eurent jamais
occasion de se regarder comme des

p265

usurpateurs. Les moeurs préparoient
les événemens ; ainsi la manière dont
ils ont acquis leur autorité est un
garant aussi sûr qu' ils n' iront pas
au-delà, qu' il étoit certain que les
successeurs d' Auguste perdroient l' empire
par le despotisme.
Je ne crains point d' avancer un paradoxe,
en disant que ce mauvais
gouvernement des françois, dont
j' ai relevé tant de défauts, les préparoit
à celui que nous avons aujourd' hui,
et en contenoit, pour ainsi
dire, le germe, qui s' est heureusement
développé dans une longue suite d' événemens.
L' amour de la liberté et
l' attachement pour le prince, assemblage
de qualités qu' on ne pouvoit

point trouver chés les romains,
sembloient laisser entre eux un milieu,
où il n' étoit pas impossible que le
gouvernement pût se reposer, et allier
à la fois la toute puissance du souverain
et la liberté des sujets.

La sécurité continuelle où la nation
françoise s' est trouvée en ne
passant point d' un gouvernement à
un autre tout contraire, y a établi
une confiance qui fait la force et le
bonheur des peuples. Comme il n' y

p266

eut jamais en France une abrogation
entiere et subite de toutes les loix ;
de même qu' à Rome, il s' y composoit
toujours, si l' on peut parler de
la sorte, un mélange des anciennes
loix et des usages nouveaux. Ceux-ci
servoient de correctif aux premières,
et les autres de barriere contre
le despotisme : d' où il résulte dans
toute la nation un certain tempérament
que la politique toute seule ne
peut point établir, et un certain génie,
de certaines moeurs qui en tempérant
les loix, rendent le sujet toujours
prêt à obéir, et ne laissent jamais
au souverain la liberté d' abuser
de son pouvoir.

Quoique le prince soit suprême
législateur et possède toute l' autorité,
la liberté et les privilèges qu' il a
accordés aux différens ordres de son
état n' en sont point ébranlés. Il est
réellement le maître de les ôter, mais
cette liberté et ces privileges sont
d' une telle nature, qu' ils empêchent
réellement qu' il ne puisse le faire. De
l' intérêt qu' a le monarque de ne les
point anéantir, parce qu' ils ne peuvent
faire naître aucun abus, et qu' ils
concourent au contraire avec force

p267

au bien général de chaque partie de

la société, de cet intérêt, dis-je, il se forme comme un lien qui le rapproche lui et ses sujets dans un centre commun, et n' en fait qu' un même corps.

S' il aime son peuple, il ne sera jamais tenté de l' opprimer. Si on le suppose naturellement dur et méchant, non-seulement sa puissance le rassurera et calmera ses passions malfaisantes, mais la politique l' avertira encore de son devoir et de ses intérêts, et la crainte des suites de cette entreprise l' empêchera de la tenter. Ces privilèges sont les seuls ressorts d' une bonne police, et dans un état monarchique, dès que le prince est parvenu au degré d' autorité qui lui est propre, cette bonne police devient elle-même à son tour un nouveau gage de la sûreté publique, elle rend l' ordre plus cher, et forme un obstacle aux révolutions.

Un prince pour avoir un état sagement policé doit bien se garder de vouloir étouffer dans ses sujets cette force, et ce courage de l' ame, qui peut les porter au crime : en détruisant ces qualités il feroit aussi disparaître

p268

le principe des vertus et des grandes actions. Mais il doit leur rendre leur honneur précieux, et travailler sans relâche, jusques à ce qu' un plus grand nombre de probabilités lui répondent qu' ils seront plus vertueux que méchants. Il en est de même des peuples à l' égard du prince ; ils raisonneroient mal s' ils vouloient qu' il n' eût pas absolument la puissance de faire le mal, dès-lors, comme on l' a vû ; il deviendrait incapable de faire tout le bien qu' on en attend. En exigeant une impossibilité physique où il n' en faut qu' une morale, les hommes rendroient le gouvernement inutile et vicieux, et tomberoient dans tous les dangers qu' ils voudroient éviter. Les sujets doivent donc obéir à un prince tout puissant, et se contenter

des probabilités qui sont un garant qu' il ne passera point les bornes d' une autorité légitime. Quand on en trouve autant de réunies que dans le gouvernement françois, elles forment une démonstration morale qui doit satisfaire tous les esprits, et qui est la seule sur laquelle la politique établit la perfection de la monarchie. Toutes les matieres ne sont pas

p269

également susceptibles de la même nature de preuve, et ce seroit vouloir s' exposer à tous les inconvéniens du gouvernement mixte, que d' en exiger une en apparence plus forte sur la constitution du gouvernement monarchique. Je ne reviendrai point aux réflexions que j' ai faites sur la nature de la société et des différens gouvernemens, mais il faut se les rappeler, si l' on veut mieux sentir toute la force de la vérité que je traite. Sans répéter même ce que j' ai déjà dit des désordres que le partage de l' autorité entre le prince et ses sujets a produits dans toutes les nations, il est important de remarquer que les loix et la puissance des sujets n' opposent point une barriere plus forte contre le despotisme.

Tous ces rois dont l' histoire rendra les noms à jamais odieux, n' ont fait gémir leurs peuples sous un joug despotique, que parce qu' ils n' avoient pas d' abord une puissance assés étendue, et que leurs sujets en voulant les dominer, avoient séparé leurs intérêts de ceux de la couronne, et s' étoient, pour ainsi dire, déclarés leurs ennemis. On peut remarquer dans

p270

nos historiens que moins les rois de France furent puissans, plus ils firent de ces actes hardis que le

despotisme autorise dans l'Asie. Les passions corrompent alors les intentions les plus pures d'un monarque. Il est difficile qu'il ne songe pas à ruiner des loix qui se font haïr, et la défiance qui s'empare de tous les esprits, les tient toujours préparés à une révolution. Pour se délivrer de la crainte que peut donner la puissance d'un prince seul maître dans ses états, rien n'est plus insensé que d'irriter son ambition. L'on croit être à l'abri du despotisme par le secours de quelques loix positives, mais l'on s'expose à devenir le jouet de l'ambition, de l'avarice, et de l'inconstance de tous les citoyens qui trouveront leur avantage particulier à profiter de la foiblesse du gouvernement. L'on craint, comme je l'ai déjà dit, un tyran, et l'on s'en fait mille. Tant s'en faut que la liberté publique soit mieux assurée dans une société dont la police conduit à ces désordres, que le prince au contraire n'a besoin dans ces circonstances que d'un succès éclatant

p271

pour conquérir son peuple, et l'accabler sous une tyrannie où le précipiteront des passions aigries et irritées. Si la politique cependant n'employoit que les loix pour conduire les hommes, on auroit en effet raison d'en exiger le secours, et d'y chercher un contrepoids à la puissance du prince, mais elle s'appuie avec plus de succès encore sur les coutumes et sur les moeurs. Personne n'ignore que l'empire qu'elles exercent est plus absolu que celui des loix, parce qu'il est toujours libre. Les loix elles-mêmes n'ont de force qu'autant que le législateur a l'art, si je puis m'exprimer ainsi, de les enter sur les moeurs et sur les passions qui en doivent être comme les protectrices. L'on a vû jusqu'ici, lorsque j'ai parlé des révolutions qui sont arrivées dans le gouvernement de la république

romaine et de la monarchie
françoise, et l' on le verra encore

p272

mieux quand je parlerai des empereurs,
que toutes les fois que les
moeurs et les loix ont été en contradiction,
celles-ci ont constamment
été détruites par les autres. Qu' on
ne croye donc pas que ce qui est établi
sur les coutumes et les moeurs, soit
plus fragile qu' avec le support seul
des loix. La perfection du gouvernement
françois résulte de leur union,
ou plutôt de la maniere dont elles se
temperent mutuellement. Les loix
rendent le prince tout-puissant, et
les moeurs qui empêchent qu' il n' abuse
de son pouvoir, conservent au peuple
sa liberté.

Ce tempérament fondé sur les
loix et sur les moeurs, est le seul
ressort d' une monarchie parfaite ; mais
comme il doit être plutôt l' ouvrage
de la fortune que de la politique, il
est rare, que le génie d' un peuple ou
les circonstances puissent le former
dans une nation. Le despotisme n' a
été si commun chez les peuples anciens,
que parce que la royauté succédant
toujours au gouvernement
libre, les princes, ainsi que les
successeurs d' Auguste, crurent qu' il étoit
de leur intérêt de se hâter de faire

p273

perdre toute idée de l' ancienne liberté
par un esclavage prompt et entier,
plûtôt que d' intéresser leurs sujets à
leur fortune en les rendant heureux.
Par une pente naturelle qu' un prodige
seul auroit pû détourner, les romains
marchoient au plus vil esclavage,
et les empereurs au despotisme
le plus dur. Une autorité acquise
par la force, ne se soutient ordinairement
que par son secours. Soit qu' il

y ait un certain rapport entre la dureté des tyrans et l' injustice qui les élève, soit qu' il faille de trop grands talens pour gouverner avec modération des esprits domtés par la violence, la tyrannie a presque toûjours été la seule retraite des usurpateurs. Les conseils qu' Hirtius et Pansa avoient donnés à César, ne furent que trop écoutés par Auguste et par ses deux collegues dans le triumvirat : tout ce que la république eut d' hommes à craindre par quelque vertu, fut sacrifié à leur ambition.

Rien ne distingue plus le premier dans l' histoire, et ne fait paroître davantage l' étendue de son génie, que la maniere prompte dont il fit succéder la douceur à la cruauté, dès

p274

que sa politique lui laissa esperer son salut de ce côté. Plus cette conduite d' Auguste est surprenante, moins on doit s' attendre à la retrouver dans ses successeurs. L' abus que Tibere fit de la puissance qu' Auguste lui laissa, fut plutôt une suite des défauts de son esprit que des vices de son coeur. Le plus grand malheur de l' empire fut que les préjugés qu' une longue liberté avoit donnés aux romains, n' eussent pas permis à Auguste d' agir avec la même dignité que Loüis XIV et de prendre aussi ouvertement la puissance qui lui étoit nécessaire. En voyant subsister des usages anciens de la république, ses successeurs, qui étoient des princes légitimes, furent exposés à se regarder eux-mêmes comme des usurpateurs, et tentés par conséquent d' en avoir la politique. Il étoit moralement impossible que Tibere, ou tel autre prince que ce fût, pût s' arrêter dans un pas si glissant. L' administration d' Auguste avoit été parfaite, mais la sagesse en étoit cachée ; ce qui avoit trompé le sénat et la multitude, trompa aussi Tibere. Héritier de sa grandeur,

mais non pas de son génie, il fut incapable de se conduire par les mêmes principes, et plein des idées fausses que les romains avoient eûes du gouvernement monarchique, il crut qu' Auguste n' avoit jouï que d' un pouvoir emprunté, il l' accusa de lâcheté, et pensa qu' il étoit réservé pour établir la monarchie dans Rome. Tibere fut effrayé par une fortune plus grande que son génie, ce prince crut devoir confier son salut à une puissance arbitraire et despotique, en gouvernant un peuple qui avoit refusé le diadème à César, et forcé Auguste de ne paroître au sénat et en public que couvert d' une cuirasse. Tandis que les romains, accoutumés au gouvernement monarchique par le regne long et fortuné sous lequel il s' étoit formé une nouvelle génération, voloient au-devant du joug, il n' entendit que quelques voix, qui osoient encore appeller Brutus et Cassius les derniers romains. Malgré les flateries serviles du sénat, dont lui-même étoit quelquefois las, il craignit qu' il n' y eût des citoyens qui se crussent encore liés par le serment

que le premier Brutus avoit fait faire à tous les romains de ne jamais souffrir de maître dans Rome. La vaste étendue de l' empire étoit un nouveau motif de détruire toute apparence de liberté ; nous voyons qu' Auguste même ne punit pas toujours les violences de ses officiers, quand il les crut propres à retenir les provinces dans leur devoir. Tibere assés éclairé pour prévoir les dangers dont un si vaste état le menaçoit, étoit d' autant plus porté à user dans Rome de tout le pouvoir immense qu' il y possédoit, qu' il ne pouvoit point se déguiser qu' il étoit lui-même opprimé par les légions.

La nouvelle de la mort d' Auguste ne fut pas plutôt portée aux extrémités de l' empire, qu' elle y réveilla l' ancien génie que les guerres civiles de la république avoient donné aux armées ; les légions qui étoient en

p277

Pannonie et sur le Rhin se révolterent. Tibere qui ne dut son salut qu' à la probité de Germanicus et de Blésus, en fut irrité, et le chagrin que la désobéissance des armées lui causoit, retomba avec plus de force sur l' Italie. Au lieu de temperer sa puissance sur Rome et sur les provinces du centre de l' empire, pour se rendre, à l' exemple d' Auguste, plus puissant dans les frontieres, il n' écouta que sa crainte, et par une conduite que feront toujours embrasser les passions, il se vengea sur les peuples qui l' approchoient du mépris que les armées avoient pour son autorité ; et Rome devint le théâtre de toutes les fureurs où se peut porter le despotisme. Depuis que l' évangile a répandu une véritable lumiere parmi les hommes, l' histoire n' est plus souillée par le récit de ces crimes affreux dont le seul souvenir fait encore frémir d' horreur. Comme son principal but est de ramener l' ordre en domtant les passions, il ne faut point douter qu' il n' aît beaucoup contribué à perfectionner notre gouvernement. Les progrès de la religion semblent liés avec ceux de la politique, et l' on

p278

peut aisément remarquer qu' à proportion que l' ignorance disparoissoit, et que le clergé augmentoit en lumieres et en vertus, les esprits moins inquiets et plus dépoüillés de leurs anciens préjugés, se plioient plus aisément aux regles d' une police éclairée. La religion elle seule commande impérieusement sans se faire haïr. Elle influë sur les moeurs sans qu' on s' en apperçoive ; elle a mis un frein à l' indocilité des peuples et à l' ambition des rois ; et par le tempérament général qu' elle donne à une nation, elle établit un ordre qui supplée à une partie des loix qui étoient nécessaires pour l' entretenir parmi les

anciens.

Les romains avoient une certaine âpreté dans leur caractère qui préparoit tous les excès des empereurs. Gouvernés par une police absolument militaire, occupés depuis la fondation de leur ville par des guerres continuelles, et dans lesquelles on ne remarque rien de cette générosité qui distingue si avantageusement les modernes, accoutumés au despotisme le plus dur avec leurs esclaves, il est certain qu'ils s'étoient pour ainsi

p279

dire, familiarisés avec le sang. Les proscriptions, les guerres civiles, et une fausse philosophie qui leur avoit rendu familier l'usage de s'arracher la vie dans un péril pressant, tout cela avoit adouci à un tel point chez eux l'image de la mort, qu'ils ne purent jamais assés se repaître des spectacles de l'amphithéâtre ; et les maîtres d'un peuple qui aimoit le sang, passion aujourd'hui heureusement inconnue chez les peuples civilisés, ne se laisserent jamais d'en répandre. Est-il possible qu'avec de telles mœurs un prince à qui l'on élève des temples, et qui ne sçait pas qu'il y a une divinité devant qui la subordination des choses politiques disparaît, ne se laisse pas enivrer des vapeurs du souverain pouvoir ? C'est dans ces impiétés qu'il faut chercher l'origine de ces folies monstrueuses que l'histoire nous rapporte de Caligula. Ce serpent qui, pour me servir des termes de Tibère, devoit dévorer

p280

les romains, et être le Phaëton du monde entier, poursuivit la vertu sans faire semblant de la respecter comme son prédécesseur, qui la calomnioit avant que de l'opprimer. Tout fut dégradé ; les infâmes flateries des romains rendoient tout facile à ce monstre, les sénateurs consulaires le servirent à table en habits d'esclaves, et l'on croit, dit Suetone, qu'il eut dessein de faire son cheval consul. Je me suis arrêté à faire connoître les révolutions arrivées dans le gouvernement

des romains, mais il n' est pas moins curieux de faire quelque légère attention à celles de leurs moeurs. Sous leurs rois ils sembloient avoir toutes les qualités d' un peuple libre, sous les empereurs on reconnoît encore quelques usages de l' ancienne police, mais on ne retrouve plus aucune trace de ce génie altier qui avoit établi l' égalité. Si l' on examine Rome dans le tems de sa prospérité, l' on croit qu' elle reproduira sans cesse de nouveaux Brutus ; cependant dès que cette rudesse de moeurs à laquelle ses citoyens devoient leur liberté, eût été vaincuë, elle se chargea

p281

elle-même de fers. Quelle différence entre ce sénat que Cynéas prit pour une assemblée de rois, et celui qui faisoit sa cour d' une maniere si basse à César ? Mais qu' on me pardonne cette expression, dans quel néant ne le jetta point le despotisme des premiers empereurs ? Je passe rapidement sur ces regnes abominables. Claudius monta sur le trône, ce n' étoit qu' un homme ébauché, disoit Antonia. Jamais prince ne fut plus méprisable. Le sang coula, il fallut servir Messaline, et punir les infidélités, l' impuissance, ou le mépris de ses amans. Esclave plutôt qu' époux de l' ambitieuse Agrippine, il devint tyran par foiblesse, et parce qu' elle en avoit tous les vices ; ou pour mieux m' exprimer, cette princesse et tous les affranchis qui le dominoient, se servirent de sa main pour contenter leurs passions. Néron lui succéda, et ne jugea de l' étenduë de sa puissance que par l' énormité de ses attentats ; qui n' épargne pas la vie de ses sujets doit les dépouïller de leurs biens : toutes les richesses de l' empire devinrent le butin des délateurs,

p282

des pantomimes, et des courtisanes. Tous ces empereurs furent cruels, mais il y a cependant différentes nuances dans ce point principal de leur caractere, et que je dois faire remarquer. La cruauté de Tibere à force de paroître mistérieuse et réfléchie,

avoit, si je puis parler ainsi, quelque chose de politique. Celle de Caligula partoit plus d' un coeur qui aime à se repaître de sang. Tous deux font frémir, le second par la hardiesse à assassiner, le premier par l' art avec lequel il préparoit la mort. Celui-ci sembloit vouloir affermir l' état, et l' autre détruire l' univers. Neron cruel comme Caligula par tempérament, et par réflexion comme Tibere avoit réduit sa fureur en art, et en principes, tandis que Claudius séduit par l' exemple, et méchant par les vices d' autrui, avoit répandu le sang, parce qu' il n' en connoissoit pas le prix. L' on ne croiroit qu' avec peine tout ce qu' on lit dans les anciens de la tyrannie des premiers empereurs, si l' on ne sçavoit qu' il n' y a point d' excès, pour le timide despotisme. Les

p283

emplois, les magistratures, les charges devinrent autant de pièges dans lesquels il fallut perdre son honneur ou sa vie. Le sort malheureux de Germanicus et de d' Agricola apprit à tous les honnêtes gens que le plus grand crime étoit de faire trop bien son devoir. Les magistrats le négligèrent par politique, et les généraux pour ménager la jalousie et la timidité des empereurs, se hâtèrent de corrompre la discipline militaire, et les rassurèrent, en faisant voir qu' ils n' avoient aucune autorité sur les soldats. Cette politique lâche, mais nécessaire aux républiques, cette politique, dis-je, qui s' effarouche des vertus et des talens d' un citoyen, et les étouffe, fut portée au dernier excès. Les empereurs qui ne voyoient presque personne qui ne fût plus digne qu' eux de régner, craignirent tous leurs sujets comme autant de compétiteurs à l' empire, et les punirent de leur propre lâcheté. Pour conserver leur supériorité dans la foiblesse où le despotisme les avoit fait descendre, ils acheverent de tout écraser. La vie le premier des biens, devint

p284

un fardeau insupportable par l'incertitude continuelle où l'on étoit, malgré son innocence ou son obscurité, de la perdre par quelque violence.

Les romains accablés par tant de maux, n'étoient même attachés à l'état par aucun préjugé. Ils ne formoient plus une nation séparée, les provinces, selon l'expression de Dion, avoient acheté le droit de bourgeoisie romaine pour un test de pot cassé ; tout avoit été avili ; aussi Tacite remarque-t-il que Rome apprenoit avec joye les plus grands malheurs de l'empire, et qu'on y regardoit comme des faveurs du ciel la défaite des légions et la révolte des provinces.

Quel bonheur n'eût-ce point été pour le genre humain, qu'un sage gouvernement eût pû conserver aux empereurs la vaste domination que les consuls avoient acquise ! Tout le sang que l'ambition romaine avoit répandu pendant sept siècles, n'auroit point acheté trop cherement le bonheur qui seroit résulté de l'union de tous les peuples sous une puissance juste, légitime, et capable de les gouverner. Mais qui n'admira la

p285

fatalité du sort des hommes ? La ruine de cet empire devoit faire naître encore plus de maux que n'en avoit causé son élévation. On est peut-être déjà surpris que l'empire, qui portoit en lui-même mille causes de sa chute, ne subisse pas aussi promptement le même sort que la monarchie de Charlemagne. Quoique je n'examine encore que les principes intérieurs du gouvernement, je dois cependant faire remarquer que les romains n'avoient alors presque rien à craindre des étrangers. Les parthes se contentoient de repousser les ennemis qui vouloient attenter à leur liberté, et les germains, si je puis parler ainsi, n'étoient pas encore poussés sur les terres de l'empire, par les peuples du nord qui tomberent dans la Germanie ; mais à l'égard des révolutions domestiques, il faut descendre dans quelques considérations plus particulieres.

Si Claudius et Neron ne tomberent point dans le même abaissement, où se trouverent en France les derniers rois de la seconde race, il faut en chercher la cause dans les préjugés

et les désordres des deux états, qui étant d' une nature différente, dûrent aussi produire des effets différens.

Les françois après la mort de Charlemagne, devoient se voir dans une liberté voisine de l' anarchie, et les romains après celle d' Auguste devoient éprouver les rigueurs du despotisme ; les guerres civiles dûrent donc s' allumer plus promptement en France et plus tard dans l' empire. Le despotisme est toujours une premiere barriere qu' il faut franchir avant que de se trouver dans cette anarchie qui leur donne naissance, et que les françois rencontrèrent dès que Loüis le débonnaire monta sur le trône.

Quand la foiblesse du souverain et du gouvernement ne peut maintenir ni les loix ni la subordination, les rebelles forment rarement le dessein d' usurper le trône du prince, ils ne songent qu' à accroître leur fortune ; c' est ce qui arriva en France. Mais quand la révolte est excitée par la tyrannie, la haine et l' indignation font concevoir d' autres projets ; on veut la ruine du tyran. C' est ainsi

que dans l' antiquité où le despotisme, par les raisons que j' ai dites, étoit si commun, les princes perdoient beaucoup plus souvent leur couronne, que parmi les modernes dont les désordres ont eû une origine différente. Chaque révolution donne un maître nouveau aux romains ; en France on respecte encore le prince quand on soustrait une province à son obéissance, et même on lui en prête hommage pour ne se pas rendre odieux.

La monarchie universelle étoit une idée familiere aux romains, elle étoit née avec eux. à peine eurent-ils jetté les fondemens du capitole, que sur la foi de quelques présages ridicules que leur religion autorisoit, ils regarderent toute la terre comme leur domaine, et se préparèrent follement à triompher de tous les peuples. Cette superstition soutenuë par un gouvernement qui les rendoit supérieurs à leurs ennemis, fut nourrie pendant sept cens ans par des guerres, des conquêtes et des triomphes continuels. La qualité de citoyen romain devint en quelque sorte supérieure à celle de roi : l' orgueil de

la république se communiqua à tous les esprits ; et sans parler des dangers qu' auroit couru un magistrat, en réformant sa puissance dans la province qu' il commandoit, le mépris même qu' on avoit à Rome pour des princes qui ne gouvernoient qu' un seul peuple, l' auroit porté à de plus grandes choses.

Dans le tems de la république, Marius auroit dédaigné de régner en Afrique, Pompée en Orient, et César dans les Gaules. Sous les empereurs, les généraux d' armée ne devoient pas avoir moins d' ambition, ils avoient devant les yeux l' exemple de ces grands hommes, et il leur étoit plus facile de ruiner les empereurs, qu' il ne l' avoit été aux autres d' opprimer la république : ce fut la vaste ambition des particuliers qui soutint l' empire, et l' empêcha de se démembler. Dût-on reprocher aux françois quelque chose d' aussi peu raisonnable que les conjectures frivoles sur lesquelles les romains se crurent destinés à être les maîtres du monde, il eût été à souhaiter que quelque préjugé, si l' on veut même encore plus

ridicule, en leur donnant une ambition utile, les eût réunis plus étroitement. Le trône au contraire fut toujours partagé, pendant la première race, entre les fils de Clovis. Ce partage rétrécissoit, pour ainsi dire, l' imagination des françois, qui, comme tous les autres peuples, n' éleverent point leurs pensées à une fortune plus haute que celle de leurs rois. Ce même ordre de succession qui fut confirmé sous la seconde race par Pepin, Charlemagne, et Loüis le débonnaire, entretint leurs sujets dans cette modération, et chacun crut ensuite profiter assés de la foiblesse du gouvernement, et s' élever assés haut, en secoüant le joug du prince pour se rendre indépendant dans son gouvernement.

Quelque jaloux de leur liberté que fussent les peuples qui tiroient leur origine de Germanie, ou qui en avoient pris les moeurs, ils aimoient leur prince : Tacite et quelques autres auteurs le remarquent expressément. Ils respectoient leur nation dans son chef, et sans être de vils flateurs comme les romains, qui dans la même

journée demandent à

p290

Galba la mort d' Othon, et vont adorer la fortune de celui-ci en proscrivant la mémoire de l' autre, ils étoient fidelles, et dans un combat sçavoient mourir au tour de leur prince. Combien d' adresse, de courage, et de politique ne fallut-il pas aux Pepins, pour faire proscrire la maison de Clovis ? La loi de la succession au trône étoit établie depuis un tems immémorial chez les françois, et l' on ne pouvoit remonter jusques à son origine.

Les injustices des successeurs d' Auguste rappellerent dans la mémoire des romains que le joug qu' ils portoient avoit succédé à leur liberté, et qu' au milieu d' eux, sans autre droit que sa hardiesse et ses succès, un citoyen avoit fait taire les loix par la force, et avoit usurpé le souverain pouvoir. La haine qu' on avoit pour Tibere retraça dans les esprits l' image des proscriptions d' Auguste, et de toutes les violences qui avoient servi de fondement à la monarchie. Caligula, Claudius, et Néron enfin ayant poussé la tyrannie jusques dans ses derniers excès, Galba crut pouvoir prendre la défense du genre humain. Le trône

p291

impérial n' avoit pas eû le tems de s' affermir. La succession sembloit dépendre du caprice des empereurs. Auguste donna l' empire au fils de Livie, préférablement à Agrippa son petit-fils. Par une bisarrerie pareille Claudius frustra Britannicus de la couronne, pour la remettre au fils d' Agrippine.

Les romains par-là ne connurent point ces sentimens de respect, qui servant de contrepoids à l' ambition des françois, ne leur permirent d' attaquer qu' indirectement leurs rois. Peut-être que si Auguste avoit fait voir plus de sagesse dans l' établissement de la succession à l' empire, et que ses successeurs l' eussent imité,

p292

l'ambition de Galba se seroit renfermée dans l'Espagne. Mais pour dire quelque chose de plus vraisemblable et qu'on puisse moins contester, si ce général se fût contenté de secoüer le joug de l'empire, et de regner sur les espagnols, peut-être que son exemple auroit été suivi par les gouverneurs de province ; l'Afrique auroit obéi à Claudius Macer, les gaules se seroient soumises à Fonteius Capito, vespasien se seroit borné à la Judée et aux provinces voisines, et l'empire ainsi peu à peu démembré, n'auroit plus étendu sa puissance hors de l'Italie.

La situation de l'empire ne put pas être parfaitement semblable à celle de la république, sans exciter les mêmes révolutions ; la même cause dans les mêmes circonstances doit toujours produire les mêmes effets. Les généraux de l'empire détruisirent le gouvernement monarchique, parce qu'ils furent aussi indépendans dans les provinces et à la tête des armées, que les proconsuls qui avoient ruiné la liberté.

Germanicus et Corbulon se seroient emparés de l'empire avec plus de facilité, que le premier

p293

n'appaia les séditions des soldats, et que le second ne fit reflourir la discipline militaire. Galba foible, irrésolu, et mol dans sa conduite fait voir combien la fortune des empereurs étoit chancelante, il eût manqué à la sienne, s'il eût été possible de n'être pas heureux en attaquant Néron.

Quoiqu'il fût beaucoup plus facile aux empereurs d'avoir sur les armées, l'autorité que la république n'auroit jamais pû reprendre, après que les premières dissensions des gracques eurent éclaté dans Rome, ils devoient cependant rencontrer encore de grands obstacles. Ils pouvoient s'assurer jusqu'à un certain point de la fidélité des généraux, et les attacher à leur fortune par les bienfaits et par l'espérance ; mais les légions corrompues par les guerres civiles, sçavoient qu'elles avoient fait les empereurs, qu'elles en tenoient la fortune dans leurs mains, et elles vouloient être maîtresses des provinces dont elles étoient le rempart. Ces sentimens étoient toujours capables de réveiller l'ambition des généraux, et d'un autre côté la vaste

étenduë de la domination romaine, qui sembloit empêcher que le prince ne fit sentir sa puissance jusques aux extrémités de l' empire, ne permettoit pas de faire circuler les troupes d' une frontiere à l' autre, ainsi que l' on fait aujourd' hui en Europe, de les séparer souvent, et de ne leur pas donner le tems, par une longue fréquentation des mêmes corps, de connoître leurs forces, et de se faire craindre.

Auguste qui trouvoit dans son génie des ressources contre tous les dangers, ne craignit point de rendre les légions sédentaires dans les provinces. Tandis que cette politique en nourrissoit l' orgueil, l' abus que Tibere et ses successeurs firent de leur puissance dans Rome, les rendit méprisables sur les frontieres, et détacha de leurs intérêts l' Italie et les provinces voisines. Les armées furent toujours prêtes à opprimer les empereurs, parce que ceux-ci se contentant d' être consuls, censeurs, tribuns du peuple, et souverains pontifes, abandonnerent la conduite d' Auguste avant que les légions eussent perdu leurs préjugés.

Il est vrai que les jalousies des armées et leurs intérêts différens, depuis qu' elles ne se regardèrent plus comme un même corps, pouvoient être utiles au prince ; mais quand sa politique auroit essayé de les retenir dans leur devoir en les menaçant les unes par les autres, la sureté publique n' auroit eû qu' un fondement bien fragile.

On est surpris avec raison que Tibere, qui, comme je l' ai déjà dit, se sentoit opprimer par les légions, n' ait pas profité des moyens que Severus Cecinna lui fournissoit pour les tenir dans quelque dépendance. Ce sénateur proposa au sénat de porter une loi qui deffendît aux magistrats, à qui l' on donneroit le gouvernement d' une province ou le commandement d' une armee, de conduire leur femme avec eux. *elles portent, disoit-il, leur luxe, leur molesse, leur timidité, leur avarice, et leur orgueil avec elles, et ces passions qu' elles communiquent à leur époux, énervent également la force de la discipline militaire et du gouvernement civil .* Bien loin de rejeter un projet si utile et

si conforme à tout le reste de sa politique,
Tibere auroit dû même ajoûter

p296

qu' un général ne seroit jamais suivi de
ses enfans.

Les dames romaines ne seroient plus allées
mettre à contribution les provinces, par le
commerce qu' elles y faisoient de la puissance de
leurs maris, en vendant les graces, les emplois,
et même des dispenses de faire son devoir,
elles auroient été avec leur famille des ôtages de
la fidélité de leurs époux. La gloire des
armes et le commandement des armées n' auroient
point été héréditaires. Tandis que la politique
auroit ouvert mille voyes pour domter l' insolence
des soldats, soit en les divisant, soit en leur
opposant une nouvelle milice, un lustre passager ne
les auroit attachés à aucune maison. Le fils
enseveli dans l' obscurité et dans les débauches
de Rome, auroit servi de contrepoids à la réputation
du pere. La noblesse auroit été dégradée, et les
capitaines élevés au commandement par la fortune,
auroient moins songé à s' élever plus haut.
Je n' ose point entrer dans les détails de cette
monstrueuse politique, si connue aujourd' hui dans
les états

p297

du grand seigneur. Je sçai combien l' on peut
faire de difficultés contre elle ; je sçai
qu' elle est infâme, et qu' elle est l' avant-coureur
de la ruine d' une nation ; mais fût-elle encore
pire, elle est nécessaire sous le despotisme,
qui ne peut se soutenir qu' en s' étendant également
sur toutes les parties d' un état. Chaque gouvernement
a une conduite qui lui est particuliere, c' est
ce que ne comprit jamais Tibere dont les pensées
étoient toujours en contradiction avec ses actions,
et qui voulant allier follement un despotisme
réel avec une certaine apparence de liberté, ne
fit que rendre sa politique plus odieuse, et
précipita la chute de ses successeurs.
Galba fut dans l' empire ce que Marius
et Sylla avoient été dans la république. En
montant sans droit

et par la révolte sur le trône, il avertit toute la terre qu' il ne falloit qu' oser. Il réveilla une ambition générale, et fit autant d' ennemis à la société qu' il se trouveroit d' hommes aussi hardis que lui. Othon suivit son exemple et voulut régner. Vitellius malgré une naissance honteuse, ou du moins obscure, éleva ses desirs jusqu' à l' empire. Vendu par son pere pour servir aux plaisirs d' un prince dont il attendoit sa fortune, c' est dans les mysteres de Caprée que Vitellius se façonna à cette scélératesse qui devoit lui mériter la confiance de Caligula et de Néron. Les légions qui étoient en Moësie et en Pannonie se souleverent, et vespasien qui commandoit en Judée se fit reconnoître empereur. Vitellius ne lui fit pas acheter cherement l' empire. Insensible à la gloire pendant son élévation, la débauche qui l' avoit abruti, le rendit encore insensible à sa ruine. Il ne sçut point à l' exemple d' Othon sortir pour un moment de son yvresse, et cachant son désespoir sous une apparence de courage et de fermeté, laisser douter à la postérité s' il n' étoit point mort en grand homme.

Tant d' usurpations consécutives et couronnées d' un heureux succès et des éloges du peuple et du sénat rendirent tout légitime. La révolte perdit d' autant plus aisément ce qu' elle a d' odieux, qu' elle avoit toujours délivré les romains de quelque monstre.

La premiere guerre civile assura aux soldats le droit qu' ils croyoient déjà avoir de nommer les empereurs. Il ne fut plus tems dans la suite de s' y opposer, Galba confirma ce privilège, quand au lieu de s' associer Pison devant le sénat, il se transporta dans le camp pour cette cérémonie. Après le despotisme dont les empereurs avoient accablé tous les corps de la république, il étoit impossible qu' ils trouvassent des partisans et des protecteurs de leur autorité dans des hommes accoutumés à être foulés sous les pieds, et pour qui toutes les loix et toutes les conditions

p300

étoient devenuës égales. Ce fut une nécessité pour Galba de recourir plutôt à l' armée qu' au sénat ou au peuple, qui étoient comme lui les esclaves des cohortes prétoriennes.

Le chemin à l' empire fut ouvert à tous les hommes. Othon dut son élévation aux intrigues de deux soldats. Dans la suite ils osèrent travailler pour eux-mêmes. Du dernier degré de la milice une émeute porta sur le trône. Sa majesté n' éblouit plus les yeux, et fut dégradée par l' avilissement que répandirent sur elle les hommes les plus lâches, les plus méchants, et de la naissance la plus vile. La superstition enfin se joignit à l' ambition, les flateries des devins et des astrologues servirent de titre pour parvenir à l' empire, il parut mille rebelles qui seroient morts inconnus dans leur oisiveté, s' ils ne s' étoient crus obligés de justifier par les armes les vaines promesses qui avoient éveillé leur ambition. Si le gouvernement où le peuple est le maître de l' autorité, est

p301

sujet à tant d' abus, qu' Aristote n' a point craint de dire que souvent la démocratie est une vraie tyrannie, que doit-on penser du gouvernement militaire, où le soldat plus impétueux, aussi ignorant, et plus volage que le citoyen, gouverne toujours avec brutalité ? L' empire fut mis à l' encan ; on le vendit ; on le donna par caprice ; et par un second caprice, ou gagné par de nouvelles libéralités, on l' arracha avec la vie à celui qui l' avoit acheté. Rome n' eût qu' un pouvoir imaginaire sur l' empire, et tous les orages qui se formerent dans les provinces vinrent fondre sur elle. La milice qui étoit devenuë la portion la plus méprisable de l' état sous le regne de Tibere, et qui n' étoit remplie que de vagabonds et de brigands sans courage et incapables de discipline, avoit succédé au peuple et au sénat, et l' empereur, si je puis m' exprimer ainsi, n' étoit que le premier magistrat de cette démocratie monstrueuse. Le premier effet de ce gouvernement fut de rendre la fortune du prince chancelante, il devint l' esclave de ses soldats. Tout tomba

dans une confusion extrême, les loix civiles et militaires sans protecteur perdirent sur le champ toute leur force, et à leur place, les mœurs, c'est-à-dire, tous les vices, décidèrent à la fois du sort des citoyens et des provinces. L'histoire elle-même peut-elle suffire à peindre tous les maux de l'empire ? La tyrannie d'un Caligula et d'un Néron avoit eû ses bornes, maintenant des armées entières, héritières de leurs fureurs et de leur puissance, et qui ont des intérêts différens, pillent toutes les provinces et combattent entre elles pour soutenir le maître qu'elles se sont donné, et qu'elles sont prêtes de sacrifier à leur avarice : sous le regne de Gallien il y eut jusques à trente tyrans, qui pendant l'espace de sept à huit ans se disputèrent l'empire.

Ce n'est point avec un pareil gouvernement dont un volume entier n'indiqueroit qu'à peine tous les défauts, mais avec celui des plus beaux siècles de Rome, qu'on doit comparer le gouvernement présent de la monarchie française. J'ai fait voir en parlant de la ruine des romains

qu'au milieu même de ses prospérités les plus glorieuses, leur république portoit dans son sein la cause de tous ses désordres. Rien n'est plus parfait séparément, et par rapport aux circonstances où elle se trouvoit, que les principes fondamentaux de son gouvernement pour assurer le bonheur des citoyens, et les loix de sa police particulière pour les rendre redoutables à leurs ennemis ; mais on ne peut les regarder comme ne faisant qu'un corps, sans en voir naître cette contrariété ruineuse dont j'ai parlé, et qui devoit amener ces circonstances, où les romains forcés de changer les principes de leur gouvernement, trouveroient leur perte dans les loix mêmes auxquelles ils devoient leur grandeur.

Rien n'est plus délicat que le passage d'un gouvernement à un autre, ce moment est toujours un moment critique et orageux. Cette confiance qui est le fruit de l'habitude, et qui est si nécessaire à un état, disparaît

dans l' agitation des esprits. Tandis que les nouvelles loix ont pour ennemis cette multitude d' hommes qui se laissent conduire par leur instinct,

p304

et tous ceux à qui celles qu' on a ruinées, étoient utiles, elles ne trouvent que de foibles défenseurs dans ceux-mêmes à qui elles pourroient être avantageuses ; les uns n' ont que cet empressement passager qu' inspire la nouveauté, et les autres par l' effet de je ne sçai quelle défiance naturelle, n' osant point juger de ce qui leur est nécessaire, attendent que l' événement leur apprenne ce qu' ils doivent penser. Dans ces sortes de révolutions, le nouveau gouvernement est toujours combattu par les moeurs que celui qui est détruit avoit données à une nation. Il arrive de-là que pour ménager les esprits, il ne se forme point selon les regles de la politique ; mais qu' obligé au contraire de corrompre ses principes par le mélange de quelques usages anciens que l' habitude a consacrés, il ne peut s' affermir sur les contradictions qui lui servent, pour ainsi dire, de fondement. Si l' on embrasse d' un même coup d' oeil la naissance, les progrès, l' âge viril, pour me servir de l' expression de Florus, et la vieillesse de la république romaine, l' on découvre un

p305

enchaînement nécessaire dans ses révolutions, où l' on ne conçoit pas du moins qu' il lui fut possible de se roidir contre le torrent qui l' entraînoit. L' amour de la liberté et de la patrie la précipite dans l' esclavage, les loix qui avoient été les plus salutaires se changent, pour ainsi dire, en autant de furies, la liberté du peuple devient un vrai brigandage, la puissance du sénat dégénere en oligarchie, et le pouvoir des consuls en despotisme. En un mot parce qu' on retrouve la source de tous les maux qui perdirent les derniers romains, dans les choses même qui avoient été le principe de la gloire de leurs peres,

on est tenté de faire une compensation de tous ces âges, et de reprocher comme autant de vices aux loix romaines les abus qu' on en devoit faire un jour.

Mais quand une police plus éclairée que celle de Lycurgue, auroit concouru à maintenir le gouvernement des romains dans le même point de perfection, ou que l' on ne le considéreroit que par rapport aux effets qu' il devoit produire dans le premier âge de la société, lequel subsista

p306

encore long-tems en Italie, il est certain que la république romaine n' obtiendrait aucune préférence sur la monarchie françoise.

Il est de certains préjugés qui par leur antiquité, et avec le secours de je ne sçai quelle morale austere qui les soutient, semblent avoir usurpé tous les droits de la vérité. Les honnêtes gens que la république romaine vit encore après sa corruption, établirent par leurs éloges la réputation de la vertu de leurs peres. Leurs sentimens ont passé jusques à nous dans les écrits des anciens, nous les avons adoptés ; et parce que nous confondons presque toujours ce qui nous paroît extraordinaire avec ce qui est vertueux, nous n' osons plus comparer notre siecle avec celui des Fabricius.

Les romains eurent les qualités qui convenoient à leur âge, les françois ont celles du leur. Si les unes ont quelque degré de bonté sur les autres, il faut l' attribuer à la différence des tems et des conjonctures ; mais bien loin que les changemens qui se sont faits par tant de révolutions dans la société, l' ayent corrompuë,

p307

ils l' ont au contraire perfectionnée ; et l' on voit d' abord par-là quel avantage nous avons sur les anciens.

Cette vérité se présente dans tout son jour par le seul parallele qu' on peut faire de notre âge, avec le tems où les hommes vivoient plutôt en famille qu' en société. Seroit-il aisé de se persuader que la science du gouvernement, par une prérogative

particuliere à elle seule, aît dû commencer à être portée à sa perfection, pour dégénérer ensuite, malgré l' expérience que les hommes devoient acquérir de jour en jour ?

Tous ces petits états de l' antiquité dont le domaine étoit, pour ainsi dire, renfermé dans les murs d' une seule ville, n' étoient encore qu' une ébauche de la société, et cette situation n' est point la plus conforme à la nature humaine. Plus le nombre des sociétés particulieres étoit grand, moins il y avoit de liens de subordination dans le monde ; et les hommes en restant toujours plus près de cette anarchie qui précéda les loix, en sentoient davantage les désordres. Que de maux en effet ne coûta pas aux grecs l' indépendance de toutes

p308

leurs villes ? L' Italie avant la conquête qu' en firent les romains, étoit déchirée par des guerres continuelles. Enfin, si nous en voulons juger par nous-mêmes, de combien de malheurs la France n' a-t-elle pas été délivrée, depuis que réunie sous une même puissance, ses provinces, ses villes, ses bourgs ne se font plus la guerre ? C' est une vérité incontestable, qu' il seroit à souhaiter que toute la terre ne formât qu' un seul corps politique ; mais puisque nos passions s' opposent invinciblement à ce bonheur, et qu' il est même démontré qu' un empire trop vaste n' est pas moins funeste aux hommes que la multiplicité des petits états, on doit conclure que notre bonheur exige que les sociétés soient aussi étenduës que la politique le permet, afin qu' un prince puisse faire sentir par tou son autorité, et réprimer tous les abus. Plus le nombre de ces états sera petit, plus les hommes en général seront heureux, et les sociétés particulieres seront elles-mêmes plus parfaites, parce qu' elles auront moins d' ennemis.

p309

Rien ne prouve peut-être mieux l' avantage que nous avons aujourd' hui sur les sociétés du premier âge, que l' impuissance où elles étoient

de se former un gouvernement parfait, c' est-à-dire, qui pût à la fois assurer le bonheur des citoyens au-dedans, le mettre à l' abri de l' ambition de ses voisins, et tendre à cette perpétuité essentielle à la bonté d' un gouvernement, et sans laquelle un peuple reste toujours exposé aux révolutions ruineuses d' un état qui est obligé de changer les principes de sa politique.

Qu' on en juge par le gouvernement des spartiates et des romains, qui, comme je l' ai fait voir, étoit le plus conforme à la situation des premières sociétés. Cette démocratie tempérée par les loix du gouvernement monarchique et de l' aristocratie, étoit propre, il est vrai, à rendre le citoyen heureux au-dedans, et à lui donner les vertus qui lui étoient nécessaires ; mais comme elle ne se soutient qu' à la faveur de la pauvreté et d' une domination resserrée dans d' étroites bornes, il falloit qu' un peuple manquât de ressources

p310

contre plusieurs pertes consécutives, et se vît dans la nécessité terrible de vaincre toujours ses ennemis ; ou s' il vouloit remédier à cet inconvénient, il devoit se préparer à succomber sous la fortune même qu' il se seroit élevée.

Lycurgue voulut inutilement rassembler dans le gouvernement de Sparte tous les avantages qui pouvoient le rendre parfait ; il tâcha d' assurer la perpétuité du gouvernement, en créant des loix qui devoient donner de la modération aux spartiates, et les retenir dans leur médiocrité, et il remédia à la foiblesse de la république par une discipline qui devoit la rendre invincible. Cet assemblage de loix est le chef-d' oeuvre de la raison humaine, rien n' est plus profondément médité. Les spartiates, dit Thucydide, sont lents et réfléchis dans leur conduite ; leurs assemblées, comme celle des athéniens, ne voyent point sans cesse éclore de nouveaux projets ; ils montrent aussi peu d' empressement pour les entreprises nouvelles, qu' ils font voir de fermeté pour soutenir leurs droits. Les spartiates, ajoute-t-il,

p311

n' étoient point trompés par l' éloquence des orateurs, le bon sens décidoit parmi eux, et il falloit toujours accorder la justice avec l' ambition. Mais quoique les loix en établissant ce caractere, eussent banni de Sparte cette contrariété frappante qui perdit les romains, elles y en laissoient toujours un commencement dangereux.

Lycurgue avoit en effet voulu allier des choses incompatibles. étoit-il possible de former une nation de soldats qui n' abusât point pour s' étendre de la discipline qui la rendoit invincible quand on l' auroit attaquée ?

On est, il est vrai, surpris de voir tant de modération dans Sparte quand on ne la regarde que du côté de sa police militaire ; mais elle fut cependant trop ambitieuse pour tendre à la perpétuité de son gouvernement. Elle se laissa quelquefois emporter par son génie guerrier, elle affecta l' empire de la Grece, et elle auroit plutôt succombé sous son ambition, et sous les malheurs qui perdirent la république romaine, si elle eût trouvé les mêmes circonstances qui favorisèrent l' agrandissement des romains.

p312

Quand les spartiates auroient été fidèlement attachés à l' esprit de leurs loix, leur situation n' auroit pas été plus heureuse, à moins que le reste du monde n' eût toujours demeuré dans cette foiblesse où Lycurgue trouva les grecs. Il ne pouvoit point se former de puissance considérable, sans que la république de Sparte ne devint en quelque sorte plus foible. Toute la rigidité de sa discipline ne lui donnoit de la supériorité que sur des ennemis dont les forces étoient de peu supérieures aux siennes, mais elle ne l' auroit point affranchie du joug lorsque les romains porterent leurs armes dans la Grece. Il faut dire la même chose de ceux-ci. Une sagesse égale à celle qu' on suppose dans les spartiates, les auroit asservis à Pyrrhus ou à Annibal, en les empêchant d' acquérir des forces.

Je ne prétens point blâmer les romains du vice de leur situation, il ne dépendoit point de la prudence humaine ; je conviens même qu' après les spartiates, il n' y a point eû dans l' antiquité de peuple qui aît sçu profiter avec plus de sagesse des premieres moeurs des hommes et de la

p313

foiblesse des sociétés naissantes ; mais enfin ce fut un malheur pour eux que leur condition qui ne devoit être que passagere, les forçât à avoir toujours quelque contrariété entre leurs loix, comme c' est un bonheur pour les peuples modernes de se trouver dans un tems, où la société étant enfin portée à sa perfection, on ne craint plus d' établir les principes d' un gouvernement qui se trouve un jour en contradiction avec de nouvelles moeurs.

Après leur accroissement, les sociétés n' étant plus dans un état de passage, purent prendre une situation assurée, et réunir dans leur gouvernement toutes les qualités qui lui sont essentielles. La monarchie est affermie pour toujours, et dès qu' elle est parvenue à ce point de sagesse, où je l' ai représentée chez les françois, elle n' est pas moins propre que le gouvernement de la république romaine, à assurer le bonheur des citoyens au-dedans. Elle met encore plus en sureté l' état contre les insultes des étrangers, et ses succès bien loin de préparer sa ruine, l' affermissent elle-même, et assurent

p314

davantage sa grandeur.

Il est impossible que les hommes reprennent le caractere des spartiates et des premiers romains ; et d' un autre côté quand de nouvelles Indes plus fertiles en or, ou qu' une industrie plus habile répandroient de nouveaux trésors dans notre monde, et porteroient dans nos fortunes un changement aussi grand que celui que les conquêtes causerent autrefois dans le sort des citoyens romains, il n' en naîtroit point les mêmes abus. Le lien de l' ordre n' en seroit pas rompu en France comme il le fut dans la république romaine ; le prince conserveroit toûjours sa supériorité ; la politique ne changeroit point ses ressorts ; et seulement pour entretenir le principe qui unit les intérêts des citoyens à ceux du prince, et conserver toute sa force, si l' on peut parler ainsi, à cet aiguillon qui pousse toutes les parties de la société au même but, il ne faudroit en augmentant les récompenses, qu' établir une nouvelle proportion entre elles et l' accroissement qui se seroit fait

dans les trésors du prince et la fortune de ses sujets.

p315

J' ai distingué une bonté absoluë et une bonté relative dans les premiers principes du gouvernement, il faut encore faire la même distinction à l' égard de la police. Celle qui assura les progrès des romains, ruineroit aujourd' hui les françois. L' on conçoit aisément qu' une république à qui il importe que les plus riches citoyens ne possèdent que cinq cens arpens de terre, et qui ne peut se soutenir qu' en rendant tous ses citoyens soldats, doit avoir d' autres besoins, et par conséquent d' autres regles de conduite, qu' un état puissant dont les sujets sont distribués en différentes classes, et qui ne peut être heureux dans la guerre sans posséder de grandes richesses.

Au premier coup d' oeil qu' on jette sur la république romaine, on est saisi d' une fausse admiration ; on voit avec une surprise qui flatte notre amour propre, que sa police qui occupe tous ses citoyens à des emplois relevés, annoblit, pour ainsi dire, l' humanité. Elle multiplie les talens, étend le génie, et rassemble dans les mêmes hommes, des qualités que notre police rend incompatibles. Mais

p316

quand j' aurai fait voir dans le livre suivant, qu' un état doit distribuer ses citoyens en différentes classes, sans quoi il manque toujours de quelque partie qui lui est essentielle, on loüera moins comme une vertu, ce qui n' étoit dans le fond qu' une suite heureuse d' un vice capital dans le gouvernement. Ce que nous admirons en effet comme une sagesse de la police des romains, les exposa à de grands dangers, et ce n' est que la foiblesse seule de leur premiere situation, à laquelle il falloit d' abord remédier, qui peut le faire excuser. Loüer le gouvernement des romains de ce qu' il destinoit tous les citoyens à des fonctions nobles, c' est ne regarder la société qu' avec les yeux du préjugé. La politique ne méprise point des citoyens qui entretiennent

l'abondance dans un état, et qui ne concourent pas moins que les soldats à son salut, puisque les richesses sont le nerf de la guerre, et que leur industrie attire chez nous l'argent des étrangers, ou empêche que nous n'allions chercher chez eux les choses qui nous sont nécessaires.

p317

Comme notre âge est plus parfait que le premier, il faut par une conséquence nécessaire, il faut, dis-je, que la police qui lui est propre soit plus parfaite ; si les romains ont quelque avantage sur nous, ce ne peut être que dans le détail de quelques établissemens particuliers qui sont utiles dans tous les tems, et dont nous pouvons nous enrichir. Mais qu'on ne s'y trompe pas, il y a plusieurs choses dans leur police particuliere qui paroissent plus brillantes et plus sages, et qui sont cependant un défaut réel dans un gouvernement ; parce qu'elles tendent à faire fleurir une partie de l'état, aux dépens d'une autre qui ne lui est pas moins essentielle.

Le chef-d'oeuvre de la politique résulte moins de la perfection réelle où l'on peut porter en particulier chaque partie de la société, que de la proportion qui les rassemble pour former un corps parfait. Ce n'est point sur la police des peuples du premier âge qu'on peut se former des idées justes de cette économie ; il ne leur étoit encore permis que d'avoir des loix relativement bonnes. L'on n'apprendra chez les romains et les spartiates

p318

que l'art de rendre un peuple guerrier ; les carthaginois ne donneront que des leçons de commerce ; mais c'est chez les peuples modernes, et en particulier dans le gouvernement des françois, qu'on peut apprendre à unir la guerre, le commerce, et les arts, et connoître le point où se doit faire cette union, pour rendre un état vraiment florissant.

C'est pour n'avoir pas fait ces réflexions que tant d'écrivains, à l'exemple des derniers romains, ont regardé le siècle des Camille et des Fabricius, comme le modele que la morale

et la politique devoient se proposer. Ce préjugé est ancien, mais il ne faut que remonter jusques à sa naissance, pour en découvrir la fausseté, et donner un nouveau poids à ce que je viens de dire. Dès que les états commencerent à s' agrandir, les conquérans perdirent leurs premieres moeurs. La distribution inégale des richesses, qui fut une suite nécessaire de ces progrès, fit naître de nouveaux besoins entre les citoyens. L' industrie fut échauffée, les arts parurent, et les nations se

p319

policerent. On ne peut nier que ce ne fussent autant d' avantages pour les hommes ; mais quand les romains en firent la conquête chez leurs ennemis, et les transporterent dans leur république, quelques citoyens zélés pour les anciennes moeurs, regreterent leur rusticité, et nommerent par ignorance du nom odieux de corruption, des moeurs nouvelles qui contribuoient à la perfection de la société.

Tout injuste qu' étoit ce préjugé, il acquit d' autant plus de force qu' on vit en effet que la république étoit menacée des plus cruelles divisions, que toutes ses loix étoient détruites, que les romains préféroient bassement leur fortune particuliere au bien public, qu' il n' y avoit plus d' amour de la patrie, et que l' or de Jugurtha ne trouvoit plus un Fabricius. Les romains furent, il est vrai, corrompus ; ce n' est pas cependant qu' ils eussent des moeurs plus vicieuses que leurs peres, mais c' est qu' après les changemens qui s' étoient faits dans la république, ils manquoient, comme les hommes qui précéderent la naissance des sociétés, d' une cause

p320

qui entretint parmi eux l' harmonie civile, d' où résulte la véritable vertu.

Au lieu d' accuser les richesses et les arts des maux qui devoient naître de la corruption des romains, il ne falloit s' en prendre qu' à leur gouvernement même qui n' étoit pas capable de mettre un frein au luxe, à l' avarice, à l' orgueil, et à l' ambition des riches citoyens, et en épurant l' usage des richesses, d' en faire la force et

l'agrément de la société. Ce gouvernement avoit été plus propre que tout autre à faire fleurir un état, dont les citoyens avoient encore les moeurs du premier âge, mais dans la suite on devoit avoir recours à des loix qui n'eussent besoin d'être soutenuës ni par la pauvreté ni par une domination peu étenduë. Lorsqu' Auguste en s'emparant de l'autorité, eût proportionné les ressorts du gouvernement au nouveau génie des romains, ne les rendit-il pas vertueux ? Les citoyens ne se pillèrent plus mutuellement, les magistrats redevinrent intègres, le soldat reprit son ancienne discipline, et le peuple fut modéré dans la place publique. Qu' Antoine eût gagné la

p321

bataille d' Actium, ces mêmes romains qui, au jugement de Paterculus, firent encore des actions comparables à tout ce qu' avoient fait les consuls les plus illustres de la république, seroient vraisemblablement demeurés en proie à leurs divisions ; et ces mêmes passions qu' Auguste commença à changer en vertus, en les appliquant à un objet utile au bien public, seroient devenuës, ou plutôt auroient continué à être des vices sous la domination de son ennemi. Nous retrouvons parmi nous plusieurs choses qui ont ruiné les romains et les grecs, et sans nous appercevoir que de nouvelles circonstances et la politique leur ont, pour ainsi dire, fait perdre tout leur venin, nous continuons à les blâmer comme autant de vices qui nous exposent au même danger. C' est ainsi, pour en donner un exemple, que nous nous faisons du luxe une image aussi effrayante que Caton. Le luxe fut un fléau pour les petites républiques de l' antiquité, parce

p322

qu' en y détachant le citoyen du soin de la chose publique pour l' occuper de ses intérêts particuliers, il ruinoit l' égalité et les loix. Quel ravage ne dût-il pas faire dès-lors chez un peuple libre ? Une foule de citoyens oublièrent leur dignité, et se vendirent à l' ambition de quelques hommes, à qui leurs richesses faisoient mépriser la puissance bornée de leurs magistratures. Que de factions, que de cabales durent succéder à l' oubli

de la justice et de la patrie !
Mais le luxe ne produira aucun de ces effets
dangereux dans une

p323

grande société qui n' a pas pour soutien
l' égalité des citoyens, et où le gouvernement
monarchique a enlevé au peuple le droit d' être son
propre législateur. Les loix ont dans
ce dernier état un protecteur qu' elles
ne connoissent point dans les républiques, où
dès que les magistrats et le peuple sont
corrompus, ils substituent leurs vices et leurs
passions à la place des loix dont les moeurs sont
souverainement maîtresses. Le luxe ruinoit
l' égalité à Sparte et à Rome, il la rappelle au
contraire en France, il distribuë au peuple le
superflu des riches ; il unit les conditions, et
entretient entre elles une circulation aussi
utile sous le gouvernement monarchique, qu' elle
étoit autrefois pernicieuse sous la démocratie.
Les richesses, l' abondance, les arts, et l' industrie
sont des biens réels pour les hommes ; c' est en
démêlant avec adresse les nouveaux liens, les
nouveaux rapports qu' ils présentent pour affermir
la société, que la politique moderne a trouvé le
secret de se rendre supérieure à celle
des anciens. La condition des citoyens est devenuë
plus heureuse, et

p324

ils ont été attachés à l' état par leurs
richesses mêmes. Le gouvernement au lieu
de les retenir comme à Sparte et à Rome, dans
une austérité qui leur fermoit l' entrée des
connoissances où nous sommes parvenus, et qui
devoient être un des principaux avantages
de l' union des hommes, leur ouvre mille voyes
pour s' enrichir, et leur permet de jouïr de leur
fortune.
Si la société a beaucoup gagné par ces changemens
du côté de la politique, puisqu' elle peut se former
un gouvernement parfait, que chaque état
est plus affermi, et que les citoyens jouïssent
d' une condition plus douce, il n' est pas moins
facile de faire voir que les hommes n' ont rien
perdu du côté de la morale. L' histoire romaine

n' offre point de grandes vertus, dont la nôtre ne fournisse aussi des exemples. Combien de

p325

fois, avant même la réformation du gouvernement, les françois n' ont-ils pas sacrifié leur fortune particuliere aux besoins de l' état ? Il est vrai que cet amour de la patrie qui distingue les grecs et les romains, a dû beaucoup s' altérer dans le second âge de la société ; mais, je l' ai déjà dit ailleurs, la politique qui n' exige plus de ses citoyens les mêmes transports, a suppléé à cette vertu par d' autres qui produisent les mêmes effets. Les françois aiment autant leur prince que les romains ont aimé leur capitoile ; l' amour de la gloire leur rend tout aisé, et leur fidélité et leur obéissance qui sont égales à l' amour que les romains avoient pour la liberté, deviennent en eux le principe des mêmes qualités. Sans prêter nos caprices à la nature, et croire qu' elle prenne le plaisir bizarre de répandre dans un siècle plus de vertu que dans un autre, soyons sûrs qu' elle a toujours offert à la politique les mêmes passions. Les hommes ont porté dans tous les tems le même coeur, et l' on ne peut analyser la conduite des romains, des barbares, et des françois, sans

p326

découvrir partout les mêmes ressorts. Les romains furent plus vertueux que les autres peuples d' Italie, parce que leur gouvernement fut plus propre à faire trouver à chaque citoyen son avantage particulier dans le bien public. Les françois ne sortirent de la corruption qu' ils devoient à la barbarie de leurs loix, qu' à proportion que la politique par d' heureux progrès les intéressa davantage à leur devoir. La pauvreté et la tempérance des premiers romains seroient admirables, si elles eussent été des vertus de choix, c' est-à-dire, si elles n' avoient pas été une suite nécessaire de la situation de leur république, ou s' ils avoient rejeté ce qu' elles ont ordinairement de vicieux qui les accompagne ; mais comme leur pauvreté étoit nécessaire, elle étoit rustique et

brutale ; comme leur tempérance n' étoit
qu' une suite de leur grossiereté et
de leur ignorance, elle étoit souvent
aussi injuste que le vice qui lui est
opposé. Tantôt les plébéyens refusent de
s' armer, ne veulent pas combattre, ou veulent
être vaincus. Tantôt la noblesse abuse de son
pouvoir, et donne un exemple funeste au peuple

p327

en se précipitant sur lui avec fureur, pour le
chasser de la place, et rompre les assemblées
de la république. Les romains recourent quelquefois
aux plus noires calomnies. Leur vengeance exile
Coriolan, et leur avarice Camille. C' étoient
toujours les loix agraires, les usures
exorbitantes des créanciers, et l' injustice des
débiteurs, c' est-à-dire, l' intérêt, qui
suscitoient les plus grands troubles. L' amour
de la patrie dégénere quelquefois en un fanatisme
odieux, et Scevola mérite des honneurs immortels,
pour avoir voulu commettre le plus lâche attentat.
cette âpreté de naturel considérée en elle-même,
dit un célèbre écrivain, *étoit une qualité bien*
sauvage qui ne mérite du respect que par la
recommandation de l' antiquité, et pour avoir
donné commencement à la plus grande puissance
de l' univers . La police moderne a répandu
de la politesse dans les moeurs, et une certaine
bienséance, en forçant les vices à se cacher,
nous a en quelque sorte rapprochés de la morale.
Il ne faut pas nier cependant qu' en un sens nous
n' ayons plus

p328

de vices que les hommes du premier
âge ; car la société n' a pû s' enrichir
par de nouvelles découvertes, sans que
la méchanceté naturelle du coeur humain n' en
abusât quelquefois ; mais ces abus mêmes ne
sont qu' une preuve des avantages que notre tems
a sur celui des anciens. La naissance des
loix et de la société fit naître parmi
les hommes de nouveaux vices qui étoient inconnus
dans l' égalité ; en pourroit-on conclure que
l' anarchie fût préférable à l' ordre et à la
subordination ? De même nous ne serions inférieurs

aux anciens, que dans le cas que les découvertes des modernes fussent par leur nature pernicieuses à la société, ou que notre politique aussi grossiere que celle des derniers romains, ou des barbares qui détruiraient leur puissance, n'eût sçu en tirer aucun avantage.

Quelques auteurs ont remarqué quatre âges différens dans l'histoire de toutes les nations. Un état, selon eux, semble avoir la même destinée que les hommes, les commencemens en sont foibles ; le tems le fortifie peu à peu ; il devient ensuite considérable, sa gloire s'étend ; mais

p329

sa grandeur annonce enfin sa décadence. Les empires qui obéissent aux loix de la monarchie, n'éprouvent ces différentes vicissitudes, que lorsqu'avec le secours de quelque cause particulière, ils prennent un essor qui ne convient qu'à l'âge de virilité, tandis que les causes générales le retiennent dans l'âge de l'enfance, c'est-à-dire, avant que les principes de leur gouvernement soient portés à leur perfection. Tel fut le sort des plus fameuses monarchies de l'antiquité ; dans la plus haute fortune des medes, des perses, et des macédoniens, l'on découvre aussi aisément la cause de leur ruine, que celle de la chute de nos rois carlovingiens, au milieu des plus grands succès de Charlemagne.

Ce n'est point par les progrès qu'une nation fait au-dehors, qu'on doit, à l'exemple de Florus, assigner

p330

ces âges différens, mais par les progrès même du gouvernement qui doit servir de base à sa fortune. Les loix de tous les peuples ont eû des commencemens grossiers et informes. Mais quand le gouvernement monarchique est parvenu à son âge de virilité, il a l'avantage de ne point tomber comme celui des états libres, dans les langueurs de la vieillesse. Les républiques ont à peine pris une forme stable de gouvernement, que le peuple ou le sénat en qui réside l'autorité, peint son caractère dans toutes ses actions. Il se livre sans s'en appercevoir

aux changemens imperceptibles que le tems, la bonne ou la mauvaise fortune, et l' inconstance attachée à la nature humaine produisent tour à tour et même à la fois, et il est déjà corrompu quand il croit encore posséder les vertus de ses peres.

Il est rare qu' un seul citoyen ait assés de courage pour luter contre les préjugés, les coutumes, et les passions qui regnent impérieusement sur la multitude, et assés de crédit pour persuader à ses concitoyens de remonter par un effort au point dont ils sont déchûs. Une république qui a atteint comme Sparte ou Rome le plus haut degré de sagesse, est d' abord moins attachée à sa vertu sur laquelle elle compte peut-être trop, elle se distrait de son attention sur elle-même ; la prospérité toujours accompagnée de quelque confiance téméraire, lui fait négliger les loix les moins importantes ; elle se prête malgré elle aux nouveautés ; elle déchoit peu à peu sans qu' on puisse presque assigner les différens degrés de sa décadence, et enfin dans la premiere conjoncture périlleuse elle se sent accablée

des infirmités de la vieillesse, et malgré quelques efforts impuissans elle devient la proye d' un vainqueur, ou disparoît sous un autre gouvernement. Le peuple dans une monarchie, n' éprouve point le même sort, et parce qu' il n' y est pas son propre législateur, il reçoit aisément toutes les impressions que lui donne le prince. Il change souvent de caractere et de conduite, ses assoupissemens ne sont pas longs, après un regne qui auroit anoncé un affoiblissement général, il est tout d' un coup remué par un nouveau souverain, et il prend la vertu qu' on veut lui donner. Toutes les pertes sont réparées, et à la faveur des nouvelles idées qui se tracent dans son imagination, il peut sans crainte repasser sous un regne moins sage. Si un prince n' embrasse pas à la fois toutes les parties de l' état, il est rare qu' il n' en affectionne pas quelqu' une d' une maniere plus particuliere. La religion, la guerre, la justice, le commerce, les finances, les arts offrent mille objets différens : qui corrige les abus d' une de ces parties de l' état, travaille indirectement

au progrès des autres, et prépare du moins les succès d' un regne suivant.

C' est même par le goût différent des princes qui se succèdent, qu' un état parvient, ou continuë à fleurir dans toutes ses parties. Un prince en aimant la paix, répare les fautes qu' un trop grand amour pour la guerre avoit fait faire à son prédécesseur, et celui-ci avoit corrigé les abus qu' une paix trop longue avoit fait naître dans la milice. Les romains enflés par leurs victoires, et dont l' orgueil aimoit à croire que le destin occupé à jeter les fondemens de leur puissance, arrangeoit et dispoit les événemens en leur faveur, admirerent un hasard dont il n' est point de peuple qui ne pût aussi se glorifier ; et dans une chose ordinaire, et même inévitable, ils crurent voir les ressorts d' une providence industrieuse qui leur avoit donné sept rois d' un génie différent, et propre à leurs différens besoins.

La monarchie, je parle de celle qui n' admet aucun mélange des autres gouvernemens, qui porte cependant en elle-même un frein contre le despotisme, et dont le domaine est

assés étendu pour qu' elle ne soit point dans la cruelle et dangereuse nécessité d' être toujours sage et heureuse, la monarchie, dis-je, de cette nature n' est sujette qu' à des maladies passageres. Henry Le Grand, quoique le gouvernement fût encore bien éloigné du point de perfection où il est depuis parvenu, répara en peu d' années tous les désordres que la guerre civile avoit produits sous le regne de ses prédécesseurs. Quand une république est une fois corrompue, elle se familiarise avec ses vices, et à moins qu' il ne naisse en son sein un épaminondas, c' est-à-dire, un citoyen à qui son mérite rare donne une autorité égale à celle dont un prince jouit dans ses états, elle se fait une habitude de son abaissement.

La France trouve dans l' ordre de la succession au trône, un nouvel avantage qui ne lui est point commun avec les autres nations. La loi salique est un monument aussi ancien que la monarchie, de ce courage qui ne

permet point aux françois de plier sous les loix
d' un prince étranger. Outre qu' elle établit l' ordre
de succession le moins sujet à rendre

p335

les droits litigieux, et qu' elle est merveilleusement
propre à favoriser l' agrandissement d' un état, elle
semble y maintenir le même génie et la même
politique. Peut-être ne seroit-il pas
difficile d' en trouver les raisons, mais
il suffit de l' expérience. L' on voit dans toutes
les histoires que les princes d' une maison,
malgré la différence de leur caractere, ont toujours
eû les mêmes principes de conduite, et qu' un
peuple n' a adopté de nouvelles maximes, qu' en
obéissant à de nouveaux maîtres.

La loi salique lie aussi plus intimement les
sujets au souverain, et le souverain à ses
sujets. Le peuple est plus porté au bien de l' état,
parce qu' il aime davantage son roi. Moins
hardi et moins prompt à se plaindre et à murmurer,
il excuse plus volontiers un regne ou trop foible ou
trop rigoureux. Le prince en quelque sorte
a pour bouclier et pour sauve-garde la réputation de
ses ancêtres, et l' espérance que le peuple conçoit
de sa postérité. En même tems que sa personne
est plus respectable à ses sujets, il est lui-même
plus porté à la douceur par celle de son peuple, et

p336

plus intéressé à veiller avec attention au bien
de son royaume qui est le patrimoine de son fils : les
sentimens de la nature et du sang suppléent à
ceux de la politique et du bien public, ou se
confondent et se soutiennent mutuellement.
Presque tous les anciens attachés à ce
principe vague, que la couronne doit être
la récompense de la vertu, sans faire attention
qu' ils parloient à des hommes, et que cette politique
donnoit naissance à une foule d' abus, ont regardé
l' ordre de succession établi sur les droits de la
naissance, comme un usage grossier et barbare qui
fait souvent passer le peuple sous des princes
indignes de régner, ou l' expose aux orages ordinaires
pendant les minorités. Il est de certaines
choses dans la politique où l' on ne doit pas
consulter purement la raison, car il arrive souvent

que la méchanceté des hommes ne permet pas de réduire en pratique les loix qui lui paroissent les plus sages dans la théorie, et alors les principes qu' elle a établis, produisent un effet tout contraire à celui qu' elle en attendoit. Dans un état où les citoyens seront

p337

assés vertueux pour couronner le mérite, et assés redoutables à leurs voisins pour n' en point recevoir la loi, que la couronne soit élective. Mais comme une pareille société n' existe, et n' existera point, ce droit de se donner un maître qu' elle a conservé pour éviter les minorités et les regnes foibles, produira de plus grands maux. L' ambition et l' intérêt sont plus puissans sur le coeur de l' homme que la vertu. Toutes les cabales, toutes les factions que l' on craint dans les autres monarchies, renaîtront sans cesse dans celle-la. Je ne parle point de tous les vices qui doivent nécessairement se trouver dans un pareil gouvernement pour conserver son droit au peuple. La couronne qui dans la théorie doit être la recompense du mérite, sera, dans la pratique, disputée les armes à la main dans des guerres civiles, et deviendra le prix du vainqueur, à moins que l' intrigue ne l' ait déjà méritée, ou que le peuple ne l' ait vendu au plus offrant. Il est, et je le répète encore, un certain ordre de choses (ceci doit être regardé comme un principe incontestable

p338

en politique, et qui a beaucoup d' étenduë) il est, dis-je, un certain ordre de choses dans lequel les législateurs ne doivent point s' arrêter au mieux, parce qu' il est impraticable, et combattu par des passions impérieuses qu' ils ne peuvent domter. La république de Platon n' est qu' un jeu de l' imagination, ses loix si pleines de sagesse, sont extrêmement vicieuses, parce qu' on ne peut pas leur obéir, et qu' elles semblent faites pour une espece d' êtres supérieurs à l' homme. La politique doit proportionner sa conduite à notre nature corrompuë, et sçavoir que les hommes sont toujours prêts à abuser des

loix. Elle n' est sage que quand elle sçait
intéresser les passions au maintien du bon ordre,
et par une combinaison adroite et sçavante les en
rendre les garants. L' expérience fait voir
que les couronnes électives n' ont
pas affranchi les peuples des regnes
foibles, ni des troubles qu' ils craignent
sous les minorités ; et l' expérience en cette
occasion ne fait que confirmer les raisonnemens
d' un philosophe.
La loi salique en privant les filles

p339

du droit de succéder au trône, en a aussi
exclu les princes étrangers. Ce n' est pas un
médiocre avantage pour un peuple que son roi n' apporte
point dans son gouvernement une puissance
et des moeurs étrangères. Charles-Quint à la
fois empereur et roi d' Espagne asservissoit
l' Allemagne par l' Espagne, et l' Espagne par
l' Allemagne. Combien de fois aussi n' est-il pas
arrivé que des princes ont ruiné les moeurs
entieres d' une nation ? Je sçai qu' un tel usage peut
être utile à un peuple quand il n' a pas encore
pris une fortune stable, ou que son gouvernement
n' est pas porté à sa perfection, mais lorsqu' il y
est parvenu, c' est un principe de corruption qu' il
porte dans son sein, et

p340

qui peut même produire de grands desordres.
Après l' état où j' ai représenté l' empire,
il seroit inutile de m' arrêter à donner une
idée du génie et de la conduite des empereurs. Le
regne des Titus, des Trajan, des Antonins,
des Marc-Aurele, fut inutile
au bonheur des romains. Le courage, la sagesse,
la politique, rien ne fut capable de domter un
gouvernement qui avoit absolument ruiné toute
sorte de police, et les plus grands princes
ne purent donner qu' un lustre passager à l' empire.
Le gouvernement militaire des romains ne pouvoit
subsister, de même que celui des premiers
françois, que par ses révolutions. Les
empereurs consentirent à se dépouïller d' une
partie de leur autorité pour se mettre à l' abri des
violences et des usurpations des généraux d' armée.

L' usage des associations fut établi, et l' empire eut deux empereurs et deux Césars : gouvernement bizarre et monstrueux, mais assés semblable à celui que le partage de la couronne fit régner en France pendant la premiere et la seconde race.

p341

Après ces changemens les empereurs commencerent à être plus affermis sur leur trône, et pour rendre leur force et leur majesté aux loix, ils auroient pû profiter d' un tems qui ne ramenoit plus les révolutions les plus effrayantes en soumettant le prince aux armées ; mais il faut appliquer à l' empire ce que j' ai dit des commencemens de la monarchie françoise. La multiplicité des empereurs fit naître mille guerres civiles, et le bon ordre étoit toujours retardé par les passions que leur égalité tenoit éveillées, et ausquelles ils sacrifierent leur gloire et le bonheur de leur état.

L' empire se vit assiégé par les peuples du nord, et la guerre devint sa seule occupation. Il sentit toute sa foiblesse dès qu' il eut des ennemis, et le danger trop pressant ne permit plus de remonter jusques à la source véritable du mal, et de se mettre en état de braver les barbares, en corrigeant les premiers principes du gouvernement et les loix de la police particuliere. Sans les irruptions que les peuples du nord firent dans les provinces de

p342

l' empire où ils s' établirent enfin, il est assés vraisemblable que le gouvernement auroit pû prendre une meilleure forme. Les loix se seroient perfectionnées, et les provinces tant de fois ravagées par des armées qui avoient vendu l' empire, seroient sorties de cette foiblesse qui fit toute la force des barbares. La vaste étenduë de la domination romaine, l' égalité des empereurs, et les guerres civiles devoient naturellement conduire les romains à un partage réel de l' empire. C' est ce qui arriva en effet sous le regne de Galere et de Constance Chlore, et d' une façon encore plus

marquée après que Constantin eût bâti Constantinople, et y eût transporté le siège de l' empire. Outre qu' il auroit été plus aisé de fermer l' entrée aux abus dans un empire moins étendu, les empereurs avoient déjà diminué la puissance des officiers les plus considérables. Les armées qui ne déposent plus le prince à leur gré, s' accoutument à l' obéissance. Les peuples surtout après bien des vicissitudes, avoient pris un génie conforme à leur situation, et quoique dans l' anarchie où

p343

l' empire avoit été si longtems, il se fût conservé, comme par tradition, un esprit de violence et d' autorité sans bornes, il étoit enfin impossible que le despotisme ne fît place à une puissance plus juste ; car les motifs qui avoient poussé les premiers empereurs à abuser si étrangement de leur pouvoir, ne subsistoient plus. Auguste effrayé de l' étendue de son empire, dont il étoit si difficile de lier toutes les parties, lui donna des limites, et par son testament invita ses héritiers à ne point l' agrandir. Quelque sage que fût ce conseil, si on ne le regarde que du point de vûe qui frappoit ce prince, il étoit bien imprudent d' un autre côté. Auguste qui ne pouvoit point prévoir les prodigieuses révolutions qui se firent dans le nord, et qui étoit même certain que la monarchie romaine seroit invincible dès qu' elle seroit sagement gouvernée, ne vouloit qu' engager ses successeurs de corriger, à son exemple, l' intérieur du gouvernement, et de se livrer tout entiers au soin des provinces. Mais après ce que j' ai dit des moeurs des romains et des armées, et de la situation

p344

des premiers empereurs qui les précipitoit, pour ainsi dire, malgré eux dans tous les excès du despotisme, on ne peut jeter les yeux sur la suite de l' histoire de l' empire, sans s' appercevoir combien il auroit été utile que ces princes eussent au contraire pénétré bien avant dans la Germanie, et porté leurs armes jusques dans le pays des barbares qui

innonderent les provinces romaines.
La prospérité auroit peut-être donné plutôt
au prince et à tous les ordres de l' état des
pensées plus conformes à leur situation, peut-être
que la fortune auroit fait naître des circonstances
favorables à l' établissement des loix, et les
conquêtes en asservissant les peuples qui
attaquerent l' empire dans le tems de sa plus
grande foiblesse, mais quand il étoit
prêt à se purger des vices qui l' accabloient,
les conquêtes, dis-je, des romains auroient au
moins fait disparaître la principale cause de leur
ruine.
Il ne faut pas cependant attribuer à Auguste
la chute de l' empire, son conseil ne toucha point
ses successeurs, ils le regarderent comme l' ouvrage

p345

de la crainte ou de l' envie, et tous formerent des
entreprises contre leurs voisins. Mais au milieu des
désordres dont l' empire étoit déchiré, il ne put
avoir aucun succès durable, et ses ennemis quelquefois
défaits ne furent jamais domtés : si Trajan
étend ses conquêtes sur les parthes, Adrien
malgré son courage est obligé de les abandonner.
Enfin il ne faut que se rappeler la situation
de l' empire, les vices de son gouvernement civil
et de sa discipline militaire, pour juger qu' il
n' étoit plus tems de sauver le nom romain
du naufrage dont il étoit menacé.
Il est quelquefois utile de rapprocher les
événemens les plus éloignés, et d' en découvrir la
liaison ; rien n' est plus propre à inspirer de la
circonspection aux politiques, et ce tableau
des caprices de la fortune et des préjugés des
hommes est du moins toujours sûr de plaire.
Le grand dessein que César avoit médité de
porter la guerre contre les parthes, et de pénétrer, en
étendant ses conquêtes, jusques dans les provinces
des peuples qui envahirent l' empire, pour rentrer
trionphant

p346

dans les Gaules par la Germanie, étoit le
projet le plus utile qu' on pût former, je ne dis
pas seulement pour la gloire et la sûreté des
romains, mais même pour le bonheur général des

hommes. Dans l'impossibilité où les romains étoient que leur gouvernement pût se former de plusieurs siècles, ils devaient détruire leurs ennemis, de peur que les armes de l'étranger venant à se joindre aux vices intérieurs dont j'ai parlé, ne les rendissent plus dangereux, et ne renversassent enfin la puissance romaine. Mais Brutus et Cassius en voulant être les vengeurs d'une liberté qui ne pouvoit plus se soutenir, perdirent leur patrie, s'il est vrai que César aidé des forces de la république dont il étoit le maître, eût les talens nécessaires pour consommer une si grande entreprise.

LIVRE 4

p1

Ce seroit négliger une partie essentielle du gouvernement politique des sociétés, ou vouloir ne connoître que bien imparfaitement deux nations établies par la force des armes, et accrûes par des guerres continuelles, que de s'arrêter à ce que j'ai dit dans la première partie de cet ouvrage. Il est indispensable que les loix lient les citoyens à l'ordre général, et les mettent en

p2

sûreté contre les violences mutuelles qu'ils peuvent se faire, mais il n'est pas moins nécessaire qu'un peuple soit à l'abri des insultes des étrangers. Je tâcherai de pénétrer dans le reste de cet ouvrage les ressorts de la politique des romains et des françois, et de faire connoître le génie de leurs ennemis. Comment ces deux peuples n'ont-ils point succombé sous les armes des puissances qui se sont soulevées contre eux ? Comment les romains, malgré de foibles commencemens, sont-ils devenus les maîtres des nations ? Pourquoi

les françois plus puissans dans
leur naissance, n' ont-ils pas fait les
mêmes progrès ?
Ce n' est point dans les caprices
d' une fortune aveugle qu' il faut en
chercher l' explication ; la providence
a établi un ordre immuable qui
rendra toujours la force et la sagesse
supérieures à la foiblesse et à l' imprudence.
En supposant autant de courage
et de sagesse dans les carthaginois, que
les romains en avoient,
et dans tous les deux les mêmes forces
et les mêmes ressources, la fortune

p3

n' auroit penché d' aucun côté ;
l' univers eût été partagé entre
ces deux républiques, jusques à
ce qu' il se fût élevé dans l' une ou
dans l' autre un annibal ou un scipion
dont le mérite rare rompît l' équilibre
dans lequel on les suppose.
Les romains dûrent vaincre les
peuples ausquels ils firent la guerre ;
on verra ressortir des principes de
leur gouvernement et de celui de
leurs ennemis, comme de leurs causes,
la bonne ou la mauvaise fortune,
comme leurs effets. Si le hazard
eut quelque part aux succès des
romains, et leur fut plus favorable
qu' aux françois, ce n' est que par rapport
aux circonstances où il plaça ces
deux nations. Ces conjonctures furent
en effet si différentes, que les
romains ne seroient jamais sortis
de leur première médiocrité, s' ils
avoient rencontré les mêmes obstacles
que les françois. Un peuple aura
quelquefois, selon les regles de la
politique, tout ce qui peut le rendre
redoutable au-dehors, sans qu' il
devienne plus puissant, les spartiates
en sont une preuve certaine ; il faut
encore qu' il trouve des ennemis qui

p4

lui soient inférieurs ou par leurs forces ou par leur politique. Il suffisoit que les françois eussent pris les premiers principes de leur police dans la Germanie, dont les peuples, dès le tems même de Tacite, avoient déjà fait plus de mal à l' empire que les samnites, les carthaginois, les espagnols, les gaulois, et les parthes mêmes, pour qu' ils dussent être guerriers. Aux armes que porte un peuple, on peut quelquefois connoître son génie. Les françois n' étoient d' abord armés ni de casque ni de cuirasse, la pesanteur de ces armes défensives n' eût été qu' un poids gênant pour leur activité ; toujours prêts à en venir aux mains, ils ne portoient qu' un bouclier au bras gauche, et à la main droite une francisque, c' est-à-dire, une hache à deux tranchans, qu' ils jettoient avec une adresse merveilleuse sur le bouclier de leurs ennemis

p5

pour le fendre et le briser, et volant ensuite avec une rapidité égale à celle de la hache qu' ils avoient lancée, ils tomboient l' épée à la main sur des bataillons entiers, que tous les autres peuples avoient la prudence d' ébranler et de rompre de loin par des armes de jet. Sous un ciel rigoureux, et sur une terre sauvage qu' ils ne sçavoient pas cultiver, les peuples du nord sans attachement pour leur patrie, étoient accoutumés depuis longtems à aller chercher une meilleure destinée sur des terres étrangères. La nécessité qui leur avoit mis les armes à la main, les forçoit à vaincre ou à périr. Braves par ce tempérament féroce que donnent la grossiereté des moeurs, l' âpreté des climats, et des fatigues continuelles ; leurs loix, leurs coutumes, leur politique, ne se proposoient d' autre but que de faire des soldats ; et l' on découvre même parmi

eux plus de marques de ce caractere
qui forme une nation guerriere
que chez les romains.
Les françois, pour m' exprimer
avec plus d' exactitude, avoient un
plus grand nombre de ces établissemens

p6

qui provoquent le courage sans
le régler, et qui sont plus capables
d' inspirer aux soldats une témérité
aveugle qu' une sage valeur. Les romains
au contraire furent gouvernés
presque dès leur naissance par une
police qui tendoit à régler le courage,
et selon les circonstances à le retenir,
à l' accroître, à le modérer entre
les bornes d' une sçavante discipline.
Tout romain et tout françois fut
soldat, et l' honneur de répandre son
sang pour la patrie ne fut refusé qu' aux
seuls esclaves. Quand nos ancêtres
s' établirent dans les Gaules, leurs
femmes mêmes au milieu des camps
et dans la compagnie d' un époux toujours
armé, avoient domté la timidité
naturelle de leur sexe. Elles se mêloient
quelquefois parmi les combattans,
ou voloient au secours de ceux
que leurs blessures empêchoient de
prodiguer un reste de vie.
Un caractere si violent ne se perdit
point au milieu de ces délices romaines,
qui avoient autant contribué
que la pesanteur même du joug de
l' empire, à émousser le courage des
gaulois. Les françois après s' être emparés

p7

des Gaules, autant par leur politique
que par la force, ne se reposerent
point en conquérans lassés
de leur gloire. Sans connoissance
d' aucun art qui pût les occuper
au-dedans de leurs familles, et consommer
cette activité qui leur rendoit le
repos insupportable, entourés de

barbares comme eux, et entre lesquels
il ne pouvoit y avoir encore
aucun lien que la politique ou la morale
rendissent solide, ils se livrerent
tôjours à l' impétuosité de ce génie
qui, jusques alors, avoit, pour ainsi
dire, été leur seul législateur.
Les françois étoient ensevelis dans
une ignorance trop profonde des
principes politiques du gouvernement,
pour ne pas former une société

p8

militaire. Leur grossiereté ne leur
laissoit aimer que les armes, ils furent
agités par des guerres continuelles ;
la défaite des visigots, des bourguignons,
des turingiens, etc. Les
livra à eux-mêmes, et ils tournerent
alors leurs armes les uns contre les
autres. Il étoit difficile que le repos
pût adoucir peu à peu leur caractere,
la loi de succession qui partageoit,
comme je l' ai déjà dit, le trône entre
tous les princes, tenoit leur esprit
toujours préparé à la guerre civile ;
toutes les inimitiés particulieres et
tous les différens domestiques devenoient
par ce partage des affaires
d' état, et une source intarissable de
divisions. Dans la suite le gouvernement
fondé sur les loix des fiefs,
produisit le même effet, et nourrit
de plus en plus les préjugés que les
françois avoient apportés dans les Gaules.
Romulus avoit toutes les qualités
qui caractérisent un conquérant, et
ses sujets n' étoient que trop portés à
adopter ses passions. Les premiers
avantages que les romains remportèrent
de leurs courses, furent le pillage
de la récolte que leurs voisins

p9

avoient semée, ils moissonnerent
leurs champs avec l' épée, et enleverent
leurs troupeaux. Quel fut, et

dut être le premier sentiment de ces peuples, quand d' une ville qui étoit devenuë, si l' on peut parler ainsi, l' égoût de toute l' Italie, ils virent sortir une foule de vagabonds, qui prétendoient exercer une tyrannie publique, tandis qu' ils ne devoient songer à se servir des murailles de Rome que pour se dérober ou aux loix ou aux fers de leurs anciens maîtres ? La nécessité ne les justifia point, et ils devinrent si odieux qu' un peuple auroit cru se deshonorer en s' allant avec eux par le mariage. Les romains se virent dans cette extrémité, ou de voir périr avec eux leur nouvel établissement, ou de violer à fois tous les droits des gens en conquérant des femmes par la trahison et par la force. Personne n' ignore l' histoire de l' enlèvement des sabinés, et cette nouvelle perfidie les rendit l' horreur de l' Italie. La haine de leurs voisins leur fut utile, elle les fit soldats malgré eux, et entretint ce génie guerrier que le

p10

regne long et pacifique de Numa auroit pû faire disparaître, mais qu' il rendit seulement capable d' être discipliné par Tullus Hostilius. Les romains étoient encore trop foibles, pour subsister sans faire la guerre. Ils étoient haïs de tous leurs voisins, la religion leur promettoit une monarchie universelle, presque tous leurs rois aimèrent la guerre, et ceux d' entre eux qui avoient plus de penchant pour la paix, n' amortissoient point un courage que la rusticité des moeurs nourrissoit pendant le repos. Ils s' accoutumèrent dès leur naissance à confondre le nom d' ennemi avec celui de voisin, et parce que l' un et l' autre réveilloient en eux la même idée, ils n' eurent d' abord qu' un seul mot pour exprimer ces deux choses dans la suite si différentes. Rome par sa situation n' étoit point propre à donner à ses habitans du goût pour

le commerce, le génie de Romulus
et des sujets qu' il rassembla n' y étoit
point tourné ; il auroit d' abord fallu
qu' ils se rendissent les maîtres du cours
du Tibre, et qu' ils conquissent les
premiers fonds de leur commerce ;

p11

ainsi ils devoient toujours commencer
par faire la guerre.
Après leurs premiers progrès, la
fortune les confirma dans la même
conduite. L' exil des Tarquins, et
l' habileté de ces princes à leur susciter
des ennemis, rendirent la république
de Brutus absolument guerrière.
Les récompenses, les honneurs
ne furent accordés qu' au courage et
à la prudence militaire, et parce que
dans le danger dont Rome étoit menacée,
on n' avoit besoin que de ces
vertus, tout le reste devint, pour
ainsi dire, méprisable, et l' on
n' honora que les qualités qui concouroient
à la conservation et au lustre de la
patrie par la voye des armes.
Le collège des prêtres fécialiens
que Numa avoit établi pour juger de
la justice des guerres, n' étoit point
un frein capable d' arrêter les fougues
de la bravoure romaine. Ancus Marcius
fit aussi sans succès les plus sages
reglemens pour tout ce qui regardoit
la déclaration de guerre. Les
romains ambitieux, aguerris, et à
qui la guerre devoit tenir lieu du
commerce et des arts par lesquels les
autres peuples s' enrichissent,

p12

auroient dès-lors, comme ils le firent
dans la suite, plié les loix, la morale,
et la politique à leurs passions,
si l' inimitié de leurs voisins ne leur
en eût épargné le soin.
Une ambition excessive accompagne
toujours un gouvernement où le

citoyen est soldat, et le magistrat capitaine ; la vertu tant louée des premiers romains n' étouffa point cette ambition. Ils respectèrent dans leur foiblesse la foi des traités et des alliances, mais leur ambition rendit cette bonne foi fière, impérieuse, et même insolente. Ce mélange de sentiments, que les circonstances avoient fait naître, et qui n' étoit encore combattu par aucun grand intérêt, leur tint lieu pendant longtems de la plus haute politique : dans la situation où étoit la république, une conduite juste, mais inflexible, lui donnoit à la fois des alliés fideles qui la soutenoient, et des ennemis toujours nouveaux qu' elle devoit vaincre. Des succès continuels exciterent bientôt une jalousie qui fut d' autant plus utile aux romains, qu' elle étoit fortifiée par l' espérance que leurs divisions donnerent à leurs ennemis.

p13

Les querelles de la noblesse et du peuple devinrent comme un signal de ralliement pour les peuples voisins. Ils se hâtoient d' attaquer les alliés de la république, ou de faire des courses sur ses terres, et croyoient toujours rencontrer le moment favorable ; mais les romains conservoient précieusement l' usage de ne souffrir aucune injure sans s' en venger. Ils se trouvoient dans une de ces circonstances si rares, où un peuple pour faire son devoir, n' a besoin ni d' y réfléchir, ni de faire un effort sur lui-même. La noblesse, ainsi que je l' ai déjà fait observer, ne pouvoit point ne pas regarder les guerres étrangères comme le seul et le plus sûr rempart de ses privilèges que l' oisiveté de la paix ruinoit. Elle excitoit aisément à la vengeance un peuple de soldats, qui regardant déjà la guerre comme un métier, ne disputoit que sur quelques droits dont il ne connoissoit pas souvent tout le prix, tandis que des

ennemis ravageoient ses moissons,
et lui présentoient une occasion de
s' enrichir de leurs dépouilles. Il se
forma une habitude d' abandonner

p14

les disputes de la place pour repousser
l' ennemi et le vaincre. La noblesse
et le peuple le firent d' abord
par un intérêt personnel, et leurs
descendants par la même vûë, ou
seulement parce que leurs peres l' avoient fait.
La partie politique qui regarde la
milice, est sans doute dans un état
ce qu' il y a de plus important. La
nature des hommes est si dépravée que
la paix qui est leur plus grand bien,
ne peut être que l' ouvrage de la guerre ;
il faut la conquérir les armes à la
main, et ce n' est qu' à l' abri du respect
qu' une nation imprime par sa
force à ses voisins, qu' elle maintient
sa réputation et sa grandeur, et
que le citoyen jouït paisiblement du
privilege des loix, cultive avec sécurité
les arts, et goûte un bonheur
constant.

Plus les hommes ont étendu et
multiplié leurs connoissances, enrichi
et perfectionné la société, plus,
en un mot, leur industrie leur a ouvert
de voyes pour être heureux,
plus il semble aussi au premier coup
d' oeil, qu' ayant aujourd' hui une
meilleure fortune à deffendre que

p15

leurs ancêtres, ils devoient cultiver
avec plus de soin cette partie de
l' état. L' histoire cependant en est
un sûr garant, il n' y a que fort peu
de peuples dans l' antiquité qui
n' ayent pas eû une police absolument
militaire, et sur quelque empire au
contraire que nous jettions aujourd' hui
les yeux, nous voyons que la
politique sépare avec adresse le soldat

du citoyen, et que l' un et l' autre servent la patrie dans une classe différente.

Une différence si considérable naît elle-même de la différence qu' il y a entre la situation présente des peuples et celles des anciennes républiques.

Les premiers romains, par exemple, à qui il n' étoit pas encore permis d' aspirer à une certaine perfection, et qui auroient succombé sous une police aussi sage que la nôtre, furent heureux que les circonstances dont je viens de parler, les eussent entièrement tournés du côté de la guerre. Un état aussi foible

p16

que leur république eut besoin pendant longtems de tous ses citoyens pour se deffendre. Sans cette politique qui ruinerait aujourd' hui la France, comment les romains auroient-ils pû, je ne dis pas rompre l' équilibre dans lequel ils étoient avec leurs voisins, et parvenir ensuite avec leur secours à la conquête du monde entier, mais même éviter d' être détruits par leurs ennemis ?

Depuis que les grands états ont succédé à ces petites républiques de l' antiquité, la politique a dû pourvoir à de nouveaux besoins, et par conséquent y consacrer une partie des citoyens ; elle a pû réunir dans une même société tous les avantages de Rome et de Carthage, et elle a compris qu' il seroit dangéereux de ne nourrir que des soldats. Quand un peuple comme les premiers romains, sortoit de sa ville, combattoit, et y rentrait le même jour victorieux ou défait, c' est-à-dire, quand la société étoit encore dans son enfance, des soldats pouvoient se suffire à eux-mêmes. La guerre, pour me servir de l' expression de Caton, nourrissoit alors aisément la guerre, il ne falloit

p17

encore que du courage pour vaincre,
et un état qui n' étoit point obligé de
dédommager par une paye des citoyens
que la guerre n' enlevait presque
pas à la culture de leurs terres,
pouvoit subsister dans sa pauvreté.
Il n' en fut pas de même dans la
suite lorsque les états s' étendirent,
que les guerres devinrent plus
considérables, et que l' art militaire
commença à se perfectionner. La guerre,
selon la remarque d' un des plus
grands capitaines du dernier siècle,
devint un monstre insatiable
qui épuisa ceux-mêmes qu' il favorisoit.
La police purement militaire
fut alors d' autant plus dangereuse
qu' elle ne ruinoit pas seulement les
principes du gouvernement, mais
qu' entretenant aussi une nation dans
sa pauvreté, elle la rendoit par
conséquent incapable de fournir aux
dépenses de la guerre.
Un peuple doit avoir des armées
s' il veut jouir avec sûreté de sa fortune,
mais il doit être riche s' il veut
faire la guerre avec succès, et il ne
peut l' être que par une sage distribution
de ses citoyens en différentes
classes. Magistrats, soldats, commerçans,

p18

laboureurs, artisans,
toutes ces conditions sont liées entre
elles par une chaîne qu' on ne peut
briser sans exposer une société à de
grands dangers. Il résulte au contraire
de leur union une force générale
qui les affermit toutes. L' une jouit
du superflu de l' autre, et de même
que dans un jour de combat un général
tire sa principale force de la disposition
par laquelle il appuie mutuellement
les différens corps de son armée
les uns par les autres, ainsi le
prince augmente la force réelle de
ses états par l' art avec lequel il
distribuë ses sujets en des classes
différentes.
Le défaut de cet ordre merveilleux,

mais impraticable avec la foiblesse des romains, les mit à des épreuves bien rigoureuses. Si leur pauvreté qui étoit un obstacle à ce qu' ils pussent exécuter de grands projets, n' eût en même tems réparé ce mal par la vigueur qu' elle entretenoit dans la discipline militaire, et par l' attachement qu' elle donnoit pour la république ; si, dis-je, un bon gouvernement n' eût forcé, pour ainsi dire, les romains à faire des

p19

choses que leur pauvreté leur rendoit comme impossibles, et ne leur eût donné, malgré ce défaut, une grande supériorité sur des ennemis qui n' avoient ni le même amour de la patrie ni la même expérience dans les armes, ils auroient eux-mêmes subi le sort des premiers peuples qu' ils soumirent.

Rome à force de se roidir contre tous ces obstacles, et de réparer par ses vertus les vices de sa situation, trouva dans les vaincus ce qui lui manquoit par la forme de sa police. Il arriva que les carthaginois n' avoient fait le commerce le plus florissant du monde que pour l' enrichir.

La république romaine recueillit par la victoire le fruit de leurs travaux, sans leurs richesses elle n' eût jamais pû vaincre la Macédoine, avec les trésors de Philippe elle assujettit la Grece et Antiochus, et les dépouilles de celui-ci subjuguèrent enfin le reste des nations.

Le gouvernement des romains ne perdit alors un défaut qui leur avoit fait faire lentement leurs premiers progrès, et qui les avoit exposés à des dangers dans lesquels tout autre

p20

peuple auroit peut-être succombé,

que pour les précipiter dans plusieurs vices qui hâterent la ruine de la république. La guerre leur avoit été trop favorable pour ne les pas confirmer dans leurs préjugés. Les romains s'attachèrent davantage à leur police militaire, et tandis qu'elle devoit moins nécessaire à proportion qu'ils devenoient plus puissans, tandis qu'elle étoit même prête à aigrir la source des maux qui les menaçoient, ils lui attribuerent faussement et sans restriction tous leurs succès. En effet Rome remplie de soldats corrompus par le luxe, les richesses et l'avarice, se porta d'abord aux dernières violences ; la corruption ne connut plus de frein ; il fut impossible de concilier les loix et les mœurs, et les guerres civiles firent de plus grands ravages.

Les françois qui conquièrent les Gaules étoient tous soldats par la même raison que les premiers romains ; mais à peine eurent-ils retiré quelque avantage de cette police pour s'établir, qu'elle devint aussi vicieuse parmi eux, qu'elle le fut dans la république romaine après ses grandes

p21

conquêtes. Les françois ne pouvant couvrir les frontières de l'état qu'ils avoient conquis, associèrent les vaincus à leur victoire, et sous les petits-fils de Clovis tous les gaulois indistinctement eurent l'honneur de porter les armes.

Cette police utile dans ces circonstances, du moins en ce sens, que les françois lui dûrent vraisemblablement les avantages qu'ils remportèrent sur leurs ennemis, étoit pernicieuse par mille autres raisons. Elle les soutenoit, comme les premiers romains, contre la multitude d'ennemis qui les entouraient, mais elle donnoit une nouvelle force à leurs préjugés. Elle retardoit le progrès des mœurs et des arts, les terres restoient en friche, la France ne pouvoit

ensuite suffire à nourrir ses habitans,
et de même qu' on doit attribuer
en partie la décadence de la
république romaine à ce gouvernement
militaire, il faut aussi l' accuser
d' avoir été la cause d' une partie des
desordres des françois, et de la
lenteur avec laquelle ils sortirent de
leur barbarie.
Quelque orageuse que soit par sa

p22

nature une police qui rend chaque
citoyen soldat, il étoit plus difficile
qu' elle eût des suites pernicieuses
dans la république des romains ;
leurs moeurs, leurs loix, et leur
domination resserrée lui servirent
pendant longtems de correctif. Il n' en
étoit pas de même parmi les françois ;
l' étenduë de leur empire, le défaut
de subordination, les moeurs qu' ils
avoient apportées de Germanie, et
les vices qu' ils rencontrèrent dans
les Gaules, laisserent à cette police
tous ses défauts, et la France ne fut,
pour ainsi dire, qu' un grand camp
sans discipline.

Une longue expérience prouve
assés combien il est facile aux abus
de se glisser dans les armées. Les
mêmes qualités qui rendent un soldat
estimable, seroient souvent dignes
de punition dans un citoyen.

La milice exige une discipline exacte
et vigilante, il faut y prévenir les
desordres, parce qu' en naissant ils
ont déjà acquis des forces, et la
politique jusques à présent n' a pû y
remédier, que par le poids d' une
autorité absoluë que la république
romaine perdit en étendant sa domination,

p23

et que nos rois n' avoient point
encore lorsqu' ils s' établirent dans les
Gaules.

Quand la milice fit un corps séparé
parmi les françois, il fut aisé
d' établir la vigueur de la discipline.
Tout le royaume changea de face,
et s' il eût été possible à la république
romaine de suivre la même politique,
elle auroit peut-être prévenu la
plus grande partie de ses malheurs.
Dès que le tiers-état quitta l' épée
pour se livrer aux arts, la France
devint riche, l' abondance domta des
esprits que la misere de leur condition
avoit toujours aigris, le citoyen
heureux songea aux besoins de la
patrie, il paya sans chagrin les impôts ;
et sous le regne de Louïs Xii
le royaume fut en état de fournir
aux frais des guerres les plus
considérables. Le commerce, dit un historien,
de ce prince, étoit borné
avant son regne entre les différentes
provinces qui échangeoient grossièrement
leurs denrées et leurs marchandises ;
alors le françois industrieux

p24

passa les mers, il attira chez
lui l' or de l' étranger, et la France qui
n' eut qu' autant de soldats qu' il lui en
falloit pour conserver sa liberté et sa
réputation, exécuta de plus grandes
choses que quand chaque citoyen
portoit les armes.
La police militaire est devenuë
non-seulement inutile à tous les
peuples
d' Europe, mais elle leur seroit
même pernicieuse. Les petits états
n' en peuvent plus tirer aujourd' hui
les mêmes avantages que ceux de
l' antiquité, parce que la société
générale a pris une telle forme qu' ils
ne s' armeroient pour sortir de leur obscurité,
que pour se faire écraser ; aussi
ont-ils pris sagement le parti de se
mettre sous la protection des grands
empires ausquels ils ont abandonné
le soin des armes. Il suffit à ceux-ci
d' armer une petite partie de leurs
citoyens pour défendre et pour accroître
leur fortune. Outre les dangers

que courroient leur gouvernement
civil et la discipline militaire
elle-même en suivant une méthode
contraire, elle les jetteroit, comme on
l' a vû, dans l' impuissance de faire la guerre.

p25

C' est par une discipline exacte et
raisonnée que les peuples doivent
aujourd' hui entretenir dans la partie
des citoyens que leur état ou leur
naissance destine à la guerre, le courage
et les talens qui y sont nécessaires.
En même tems que la politique
protege les autres ordres des citoyens,
et les anime à faire fleurir
l' état, elle rend la milice elle-même
plus considérable. La politique a besoin
de toutes ses lumieres pour
entretenir ces différentes conditions
dans un certain équilibre, empêcher
que l' une ne fasse des progrès aux
dépens des autres, et surtout pour
faire ensorte que malgré cette distribution
des citoyens en différentes classes,
l' esprit dominant de la nation la
tourne toûjours du côté de la guerre.
Ce ménagement est absolument
indispensable, car la partie militaire
d' un état doit être la protectrice

p26

de toutes les autres. La guerre a quelquefois
tenu lieu de commerce,
mais les autres parties ne peuvent jamais
suppléer à la partie militaire
d' où elles tirent leur force. L' or est
le nerf de la guerre, mais pour la
faire avec succès il ne suffit pas d' être
riche. Au contraire plus un peuple
aura acquis de richesses par les arts
et par le commerce, plus il sera prêt
à avancer sa ruine par des paix honteuses,

p27

si un génie militaire ne domte
son avarice, et ne le porte à sacrifier
une partie de ses richesses à une
gloire dont il ne connoît pas assés
tout l' avantage.
Soit qu' il faille l' attribuer aux qualités
du climat, ou aux grandes guerres
que la France a toujours soutenuës ;
soit parce que le gouvernement
ne s' est perfectionné que par la
guerre, que les armes font la principale
occupation de la noblesse,
et que toutes les autres parties de
l' état tiennent cependant à celle de la
milice ; soit enfin que toutes ces choses
y ayent concouru à la fois, la
France, malgré les différentes classes
de ses citoyens, a conservé autant de
génie militaire qu' il en faut non
seulement pour se défendre avec succès,
mais même pour acquérir cette gloire
que donnent les grandes conquêtes.

p28

Qu' un auteur eût avancé que les
modernes sont moins aguerris que
les anciens, en ce sens que chaque
citoyen n' est pas soldat, c' est une
vérité qu' on eût avouée, qui fait
honneur aux premiers, et qui donne
à notre âge et à notre gouvernement
une juste préférence sur ceux
des anciens. Mais Machiavel ne faisant
peut-être attention qu' à la lâcheté de ces
italiens qui trouvoient fort étrange que
les françois se servissent de leurs
armes en faisant la guerre, a cru que
les hommes n' avoient plus aujourd' hui
autant de valeur qu' autrefois ;
cette opinion est assés démentie par
toutes les histoires de l' Europe,
et je ne dois pas m' arrêter à la réfuter.
Personne aussi n' est assés peu instruit
des commencemens de la monarchie
françoise et de ceux de Rome,
pour comparer les premières
guerres de celle-ci, avec celles qui
établirent la domination des françois
dans les Gaules. Il ne faut pas
confondre les romains qui obéirent

à des rois, ou qui sous la conduite
de leurs premiers consuls, domterent
l' inquiétude indocile des volsques,

p29

des éques, des fidenates, et des
faliskes, avec ces capitaines qui
triumphèrent de l' orgueil des carthaginois,
et qui subjuguèrent la Grece
si sçavante dans l' art militaire.

Jusques au siège de Veye qui fut
une Troye pour les romains, et dont
la longueur est une preuve de leur
ignorance, leurs guerres ne furent
que des courses sans art, où, si l' on
en excepte quelques traits de génie,
capables de faire honneur aux plus
grands généraux, un courage opiniâtre
et grossier décidoit de tout. Il
auroit fallu peu de science aux ennemis
des romains pour les vaincre,
mais aussi ignorans qu' eux, ils ne
leur opposoient ni ruses, ni
manoeuvre habile.

Soit que l' on considere nos guerres
par rapport à la grandeur de leur
objet, ou du côté de l' art dont les
françois avoient appris les principes
des romains, elles offrent un tout
autre spectacle. Les batailles de
Soissons, de Tolbiac, et de Poitiers les
établirent dans les Gaules. Les
bourguignons, les visigots, les thuringiens,
les autres barbares, et les derniers
romains que les françois vainquirent,

p30

ne peuvent être comparés
aux sabins, aux céniniens, aux antemnates
que par la crainte que ceux-ci
pouvoient inspirer aux romains.
Leur fortune étoit à peu près égale,
et quoique ce ne fût de part et d' autre
qu' une troupe de laboureurs
ignorans, les romains, toute proportion
gardée, n' avoient pas des ennemis
moins dangereux que les premiers

françois.

C' est peut-être même dans leurs premières guerres que les romains paroissent le plus admirables à de certains yeux. Dans la suite on découvre aisément la cause de leur supériorité sur leurs ennemis. Mais à sa naissance Rome étoit dans une espece d' égalité avec ses voisins, et l' on doit être surpris de voir une seule ville qui suffit à une guerre continuelle, et qui soumet tour à tour tous ses ennemis.

Sans doute que si l' histoire nous instruisoit des moeurs et du gouvernement des petits peuples d' Italie, nous y découvririons la cause de leur ruine. Il faut attribuer les triomphes presque continuels de la république romaine aux vices du gouvernement

p31

de ses voisins. Tandis que l' égalité qui s' établissoit parmi les romains, les intéressoit tous à la conservation et à la gloire de leur patrie, les loix de la démocratie ou de l' aristocratie n' inspiroient point à leurs ennemis les mêmes sentimens. Combien de villes dûrent succomber sous les orages auxquels l' inconstante Athenes étoit sujette, ou perdirent une liberté que leur peuple défendit mal, et qui fut sacrifiée aux passions de leurs magistrats ! La république romaine ne se reposa jamais, ses voisins l' attaquoient successivement, et elle fut toujours supérieure, parce qu' elle opposoit à des armées que la paix avoit énervées, des soldats qu' un exercice continuel des armes avoit rendu invincibles.

Après plusieurs succès il se forma naturellement dans l' esprit des soldats romains, une certaine confiance qui leur fit croire que la victoire leur appartenoit, et que les augures et la religion ne leur promettoient point en vain l' empire du monde. Ce sentiment de l' ame est la disposition la plus favorable à la guerre ; il donne

la vigueur propre à attaquer, et il est

p32

suiui dans la défaite d' un certain dépit
qui rallie avec courage des soldats
qu' une force supérieure avoit
ébranlés.

Il est impossible de rendre un compte
exact des guerres que firent nos rois
de la première et même de la seconde
race. Je sçai qu' on peut en accuser
l' ignorance des anciens historiens, mais
je crois aussi, si l' on peut pénétrer à
travers l' obscurité de tant de siècles, que
les mérovingiens entraînés par une
ambition aveugle, ne se proposoient
pas toujours un plan bien digéré. On
voit plusieurs de ces princes qui insultent
leurs alliés en marchant contre
leurs ennemis, et qui suspendent leur
marche pour prendre une ville, par
la seule raison qu' elle est à leur
bienséance, ou qu' elle est mal gardée.
C' est avec regret que je passe sous
silence les événemens d' un regne aussi
glorieux que celui de Charlemagne.
La discipline militaire des
françois fit des progrès considérables,
et il nous reste encore les réglemens
les plus sages pour tout ce qui
regarde la police des armées de
ce tems-là. La république romaine
n' a point eû de citoyen qui ait possédé

p33

plus de talens pour la guerre
que Charlemagne, et aucun n' a eû
de si grands succès ; mais comme le
gouvernement de la monarchie
françoise n' étoit point affermi, et
que son lustre passager devoit faire
place à la guerre civile et aux
ravages des normands, je ne parlerai
point des progrès de ce regne dont
on ne peut tirer une instruction
particulière.
Qui ne seroit cependant frappé

des traits de ressemblance avec lesquels
l'histoire nous peint les samnites
et les saxons ? On voit en eux
la même valeur dans les combats, la
même fierté dans les bons succès, la
même opiniâtreté après les défaites
les plus complètes et les plus
consécutives. Ces deux peuples toujours
vaincus et jamais domtés, réparent
leurs forces avec la même promptitude,
et courent avec la même fureur
à leurs ennemis, pour leur enlever
une victoire qu'ils croient toujours
équivoque, et qui ne passe que
rarement de leur côté.
Les samnites firent par passion et
par haine pour les romains, tout ce
qu'une bonne discipline et un sage

p34

gouvernement firent entreprendre à
ceux-ci. Le désespoir tint lieu d'un
Charlemagne aux saxons pour les
conduire. Rome avoit soumis toute
la terre, et les samnites n'avoient
pas encore désespéré de leur liberté.
Les saxons souvent attaqués par les
rois mérovingiens, forcés dans leurs
deserts par Pepin le jeune, par
Charles Martel et son fils, se révolterent
huit fois contre Charlemagne, et
huit fois dans le cours d'une guerre
qui dura trente-trois ans, ils furent
punis avec toute la rigueur d'un prince
qui se lassoit de les vaincre inutilement.
Les françois n'eurent point des
succès aussi constans que les romains ;
leur valeur étoit un pur don de la nature,
et non pas l'ouvrage d'une discipline
austère et rigide ; ils furent
par conséquent quelquefois défaits
sans apprendre à vaincre. Par l'effet
d'une confiance aveugle qui accompagnoit
leur caractère, ils méprisèrent
toutes les ressources que ne leur
auroit pas fourni leur courage. Ils
dédaignoient d'employer ce que les
maximes les plus triviales de la guerre
ordonnent pour la sûreté d'une

armée. Comme s' ils avoient crû
 fouiller leur réputation par cette
 sagesse qui a fait la gloire des plus
 grands hommes de l' antiquité, et
 dont les derniers généraux de
 l' empire leur avoient donné des leçons, les
 armées ne cherchoient que le combat,
 et sans confier le soin de leur gloire
 et de leur salut à cette intelligence qui
 doit être l' ame de tous leurs mouvemens,
 elles abandonnoient leur sort
 à la seule bravoure, en assignant à la
 fois et le jour et le lieu de la bataille.
 Cette conduite a été commune à
 tous les peuples qui ont été assés braves
 et assés peu policés pour regarder
 le courage comme la qualité la plus
 estimable, et à qui de grands revers
 n' ont pas appris à être prudens. Annibal
 étoit descendu en Italie, et les
 romains avoient encore le même
 préjugé que les françois. Sempronius,
 Varron, et Minutius avoient
 la faveur du peuple, et Fabius étoit
 accusé de deshonorer la république.
 Annibal le craignoit, Rome le
 méprisoit. Il falloit combattre, et la
 fierté romaine exigeoit qu' on chassât
 l' ennemi par la force ; le vaincre
 sans l' accabler du poids des légions,

n' étoit qu' une demi-victoire pour les
 romains dont les yeux encore peu
 perçans ne découvroient point les
 ressorts d' une guerre plus sçavante.
 Il est des tems où il faut vaincre
 par la force, et d' autres où il faut
 chercher la victoire en feignant d' y
 renoncer. Les romains toûjours heureux
 jusques à ce moment, ignoroient
 le principe le plus sage de la
 guerre et de la politique : ils ne
 sçavoient pas qu' un capitaine doit tout
 tenter avant que d' en venir aux mains.
 Plus il est certain que la fortune a de
 part au succès d' un combat, plus la
 prudence doit songer à la fixer de son

côté en travaillant à ruiner peu à peu
les forces ou la confiance de son ennemi.
Toutes les voyes qui préparent

p37

un heureux succès, sont égales
entre elles, et ne sont aux yeux des
sages plus ou moins glorieuses, que
suivant qu' on les applique avec plus
de discernement aux circonstances
présentes.
Ces préjugés des romains, si semblables
à ceux des françois, subsisterent
longtems parmi eux. Les ruses
que Marcius et Attilius employèrent
pour tromper Persée, et l' empêcher de
commencer la guerre, avant que la
république eût envoyé des forces dans
la Grece, furent encore condamnées
à Rome par une partie du sénat qui
se piquoit, ainsi que le rapporte
Tite-Live, de conserver les sentimens de
l' ancienne république, c' est-à-dire,
une délicatesse pareille au frivole
point d' honneur des premiers françois.
Rome, disent ces sénateurs dans
l' historien latin, *dédaigne de se servir
de ruses, et de tendre des pièges... etc.*

p38

cette conduite fut infiniment plus
funeste aux françois qu' aux romains,
ceux-ci devoient moins craindre l' événement
d' une bataille, leur discipline
militaire leur répondoit en
quelque sorte du succès. Ce n' est, en
effet, dit Vegece, ni la multitude
des soldats, ni même le courage qui
donnent la victoire, mais l' art et
l' exercice. C' est à cet exercice continuel
des armes, et surtout aux loix
inviolables d' une bonne discipline
que les romains ont dû la conquête
de l' univers. C' est par-là, ajoute-t-il,
qu' ils dissipèrent les nombreuses
armées des gaulois, vainquirent les
peuples d' Espagne dont le tempérament

étoit plus propre à la guerre,
les africains ausquels ils furent toujours
inférieurs en ruses et en richesses,
et les grecs dont les lumieres et
la prudence étoient bien supérieures
aux leurs. C' est au contraire, pourroit-on
dire en parlant des françois,
une discipline grossiere et relâchée
qui trompa souvent leur courage, et
leur arracha la victoire des mains.
La discipline militaire des
romains mérite donc une considération

p39

toute particuliere ; elle est si sage,
je dis même, si philosophique, qu' il
suffiroit peut-être d' entrer dans
quelque détail sur la méthode avec laquelle
la république romaine formoit ses
soldats, pour voir d' un coup d' oeil
tout ce que la politique peut imaginer
de plus parfait en cette matiere.
Toute discipline qui ne met pas le
soldat dans la nécessité de vaincre ou
de mourir est imparfaite. Quelque
pressant que fut l' intérêt qui portoit
chaque citoyen romain à se sacrifier
au bien public, la république ne
s' en reposa point sur ces vûës générales
qui, pour être remarquées,
demandent quelques réflexions qu' un
danger éminent peut faire oublier.
Elle sembla ne pas faire attention aux
principes de son gouvernement qui
rendoit propres à tous les citoyens
le bonheur et la gloire de l' état, il
fut expressément ordonné au soldat
de vaincre ou de mourir, et il lui fut
impossible d' éluder la force de cette
loi. Un lâche qui fuit et qui perd ses
armes ne craint que la mort, et c' est
par la crainte d' une mort certaine
qu' il faut l' attacher à son devoir, le
contraindre à vendre cherement sa

p40

vie aux ennemis, et l' accoutumer à

ne trouver son salut que dans les efforts
d' un grand courage. Mais comme
il seroit insensé de vouloir tirer
des sons justes et harmonieux d' un
instrument qui n' est pas accordé, de
même la république romaine ne
porta cette loi qu' après en avoir,
pour ainsi dire, rendu l' exécution
facile à ses citoyens.
étant tous destinés aux armes par
leur naissance, leurs peres les formoient
dès le berceau aux qualités
qui font le soldat et sans lesquelles
on ne pouvoit pas même parvenir
aux magistratures. La dureté de la vie
domestique les préparoit aux fatigues
de la guerre ; la frugalité et des travaux
continuels leur formoient un
tempérament sain et robuste ; les
délassemens et les plaisirs de la paix
étoient, comme ils l' ont été longtems
parmi les françois, des jeux militaires.
Tout le monde connoît les exercices
du champ de mars, tout respiroit
la guerre à Rome pendant la paix ;
on n' étoit citoyen que pour être soldat ;
on accoutumoit les jeunes gens
à faire vingt ou vingt quatre milles
en cinq heures, et si l' on mettoit

p41

une différence entre la paix et la
guerre, ce n' étoit que pour faire
trouver le tems de celle-ci plus doux ;
aussi les romains se formoient-ils
pendant la paix aux exercices militaires
avec des armes une fois plus
pesantes que celles dont ils se servoient
pendant la guerre.
La république romaine regardoit
le repos et l' oisiveté comme ses plus
redoutables ennemis. La conduite
des consuls fut toûjours uniforme,
ils ne préparoient les légions à la
victoire qu' en les rendant infatigables
dans les travaux. Un exercice
continuel fait les bons soldats, le
passage de la fatigue au repos les énerve.
On voit avec plaisir dans les historiens
anciens quels travaux immenses
on faisoit faire aux armées romaines,

et qu' elles acquéroient des
forces sous le poids qui sembloit
devoir les accabler.

Les exercices violens par lesquels
les romains se préparoient à la
guerre, ne sont pas moins nécessaires
aujourd' hui qu' ils l' étoient autrefois.

Depuis l' invention des armes à
feu on a moins besoin, il est vrai,

p42

de force et d' agilité, mais les qualités
qui les accompagnent toûjours, et
qui ne se trouvent qu' avec elles, sont
également essentielles dans les soldats.
Les modernes ont en quelque sorte
laissé dégrader la nature, et comme nos
soldats les plus forts ne pourroient
ni porter tout l' équipage d' un soldat
romain, ni manier les armes dont
se servoient les anciens françois, il
n' est point surprenant qu' ils succombent
sous le poids des mêmes fatigues
qu' exige toûjours la guerre.

Les talens qui concourent à former
un grand capitaine se trouvent
si rarement rassemblés dans un homme,
et il faut d' ailleurs tant d' étude
pour les perfectionner, qu' un état ne
sçauroit trop s' appliquer à porter la
discipline militaire à sa perfection.

C' est en quelque sorte travailler à faire
de grands généraux, que de travailler
à faire de bons soldats. Combien
de fois n' est-il pas arrivé en
Europe qu' un général auroit, comme
Sylla, payé moins cherement un
moment de distraction ou de négligence,
exécuté les projets les plus
glorieux, ou réparé avec gloire une
faute, si trouvant dans les armées

p43

autre chose que de la valeur, il avoit
commandé ces légions infatigables
que les marches les plus longues et
les plus précipitées ne décourageoient

point, qui pouvoient se suffire
à elles-mêmes, que les rivières
n'arrêtoient pas ; et qui pendant l'abondance
de la paix s'étoient accoutumées à supporter
la faim et la soif ?

Aujourd'hui que les milices de l'Europe
sont composées de la partie la
moins noble des citoyens, on auroit
plus besoin que jamais de cet art pour
les élever aux sentimens qui étoient
comme naturels aux romains. Leur
république qui craignoit qu'une extrême
pauvreté n'empêchât le soldat
de s'intéresser au sort de la patrie,
dispensoit du service tous les
citoyens qui n'avoient pas quatre
cens dragmes de bien. Quelque difficile
qu'il paroisse aujourd'hui d'exercer
et de préparer dès l'enfance des
soldats, dans un état où l'on est
accoutumé par une longue habitude
à les faire au hasard, on peut cependant
rétablir les usages de la
république romaine ; les gouvernemens
libres n'ont aucun avantage
dans leur police, que la politique ne

p44

puisse retrouver dans la monarchie,
ou auquel du moins elle ne puisse
suppléer par quelque équivalent.
Si le soldat n'est pas intéressé au
bien de l'état par sa fortune domestique,
on peut dans une nation, à qui
la nature d'ailleurs a donné les qualités
propres à la guerre, trouver de
nouveaux rapports qui le lient à sa
patrie. C'est une erreur que de croire
que le mariage amortisse le courage,
on voit au contraire que les armées
de l'antiquité étoient composées de
pères de famille. *vous ne défendez
pas seulement*, leur disoient
les généraux, *votre liberté, vos loix,
et votre fortune, mais vos femmes et
vos enfans à qui l'ennemi prépare des
chaînes, et que la victoire seule vous
peut conserver*. Pourquoi la politique
n'emploieroit-elle plus le même ressort ?
La nature et le cœur de l'homme
sont-ils changés ? Ou ne sçait-on

plus que la patrie n' est plus ou moins
chere que par le nombre inégal des
liens par lesquels on lui est attaché ?
Outre que le mariage donneroit
une nouvelle force à la discipline,
en rendant la patrie plus chere au

p45

soldat, et empêcheroit par conséquent,
ou rendroit du moins plus rares
ces désertions nombreuses qui
ont quelquefois obligé les princes à
accorder des amnisties qui les rendent
encore plus fréquentes ; il se
formeroit dans les armées mêmes de
nouvelles générations, et sans qu' on
fût obligé de faire languir l' agriculture,
qu' on doit regarder comme une
partie sacrée dans la politique, et d' effrayer
les habitans de la campagne
par la levée des milices. Les armées
se recruteroient elles-mêmes ; les fils
des soldats destinés par leur naissance
à la guerre, recevroient une éducation
militaire comme les romains.
L' état qui y gagneroit des citoyens
et des soldats dont la condition
seroit plus heureuse, y trouveroit
un double avantage, et pour faire
réüssir ce dessein, il ne faudroit

p46

que former en faveur de la jeunesse
militaire, quelque établissement à
peu près semblable à celui que la
sagesse du feu roi a fait pour les soldats
à qui la vieillesse ou les malheurs
de la guerre n' ont laissé qu' un courage
inutile.
On verroit bientôt une milice aussi
invincible dans les fatigues de la
guerre que dans ses dangers. Que ne
peuvent point l' habitude et l' éducation
sur l' esprit de l' homme ? Le soldat
auroit naturellement et sans effort
cette obéissance et ce courage ausquels
l' art le plus profond ne peut

point accoutumer des hommes recrutés
dans les villes, et que leur
profession a souvent amollis. On
les ménage par une fausse pitié pendant
la paix, l' on y est même forcé ;
ils succombent ensuite sous les fatigues
indispensables de la guerre,
et une armée est ruinée sans avoir
reçu d' échec.

p47

Les désertions quelquefois si dangereuses
pour une armée, deviendroient
plus rares. Ce n' est jamais
sans quelque regret et sans crainte
qu' un soldat passe chez l' ennemi ;
mais comme ce n' est souvent que par
débauche ou par lassitude de son premier
métier, qu' il prend le parti des
armes qui est beaucoup plus pénible,
il se laisse bientôt aveugler par son
désespoir sur une démarche périlleuse
qui ne change point sa condition.
Ce n' étoit pas seulement l' amour
de la patrie, l' émulation et l' habitude
qui rendoient au soldat romain
son devoir facile et précieux ; comme
si la république avoit assés approfondi
le coeur de l' homme pour
connoître qu' un seul intérêt ne l' attache
pas assés, et qu' il en est quelquefois
nécessairement distrait par sa
seule inconstance, elle se servoit de
la religion pour en faire un nouveau
lien. Le serment que chaque soldat
prêtoit entre les mains de son tribun,
ajôûtoit à l' infamie de la lâcheté
le sceau de l' impiété.
Tous les devoirs du soldat étoient
faciles, parce que toutes les fautes
contre la discipline étoient rigoureusement

p48

punies, et, si je puis m' exprimer
ainsi, renduës encore plus
difficiles par les récompenses et les
honneurs qui excitoient le courage

aux grandes choses.
Un soldat n' auroit osé demander
une récompense sans l' aveu de ses
camarades, ou il auroit deshonoré
avec lui, dit Polybe, le général qui
l' eût accordé sans examen. Les récompenses
n' étoient point arbitraires, elles en devenoient plus
glorieuses. C' étoit la loi qui les distribuait,
et l' on n' avoit ni à soupçonner l' indulgence
des généraux, ni à craindre
leurs caprices. Chaque action militaire
propose des honneurs particuliers,
le soldat qui sauve dans le combat
un citoyen prêt à périr, obtient
une autre couronne que celui qui est
monté le premier sur le mur d' une
ville assiégée, ou qui a le premier
forcé le camp des ennemis. Les lances,
les harnois, les coupes, les colliers
sont autant de prix différens
pour différentes actions. Les escarmouches,
les batailles, les sièges ont
aussi les leurs, et dans toutes les actions
le courage du soldat romain
est excité par un nouvel objet.

p49

Ceux qui avoient été honorés de
quelque marque de valeur, assistoient
aux jeux et aux spectacles avec
un habit particulier, et exposoient
dans leurs maisons les dépouilles
qu' ils avoient remportées sur les ennemis,
ou les prix que les consuls
leur avoient donnés. Ces especes de
monumens nourrissoient une noble
émulation entre tous les citoyens,
et les fils élevés au milieu des témoins
de la gloire de leurs peres, apprenoient
promptement leur devoir, et
ce que la république attendoit d' eux.
Autant que les récompenses étoient
glorieuses, autant les châtimens
étoient-ils honteux. Un soldat qui
pour avoir manqué à une fonction
militaire, recevoit la bastonnade
sans perdre la vie, étoit chassé de
l' armée, et n' osoit retourner à Rome
où un ami, un parent même eût cru
partager sa honte en lui ouvrant sa
maison. Les romains ignoroient

cette méthode pernicieuse de réhabiliter
un coupable en le faisant
passer sous le drapeau : l' espérance
du pardon invite à négliger
son devoir. Si toute une cohorte est
coupable, on la décime, et ceux

p50

que le sort épargne, campent hors des
retranchemens, ne sont nourris que
d' orge, et c' est à eux de se réhabiliter
par quelque action éclatante qui leur
rende leur qualité de citoyen et de
soldat.

On ne sçauroit trop s' arrêter sur
cette matiere, que je regarde après
Végece, comme la base sur laquelle a
porté toute la haute fortune des romains,
et qui mérite toute l' attention
des peuples qui sont en état de
faire de grandes conquêtes. C' est en
ne se départant jamais de ces maximes
que la république romaine assura
ses triomphes. C' est au contraire
par une lâche condescendance
que tant de peuples ont corrompu
leur discipline militaire jusqu' au
point qu' on ne peut en faire aucun
parallele avec celle des romains et
des spartiates. Les modernes par une
fausse prudence ont multiplié les abus
en multipliant les graces et les pardons.
Les plus grands états ont,
pour ainsi dire, craint de manquer
d' hommes, et en rappelant sous
leurs drapeaux des soldats que Rome
auroit irrévocablement chassés de ses
armées, ils ont ruiné toutes les loix

p51

de leur discipline. Après les pertes les
plus considérables la république Rone
redoubla sa sévérité. Les soldats
que Pyrrhus avoit faits prisonniers,
descendirent dans un ordre inférieur ;
les chevaliers servirent dans
l' infanterie, les légionnaires passerent au

rang des vélites, et les uns et les autres
n' eurent d' autre voye pour remonter
à leur premier grade, que
celle de tuer deux ennemis et de
s' emparer de leurs dépouilles.
La république plus épuisée encore
après la journée de Cannes, exila
en Sicile ceux qui avoit fui, et
quoiqu' elle n' eût plus de citoyens, et
qu' elle se vît abandonnée de presque
tous ses alliés, elle ne voulut point
traiter du rachapt des prisonniers. Je
sçai qu' on pourroit dire que les romains
n' ignoient pas qu' Annibal
avoit besoin d' argent, et que les huit
mille prisonniers qu' il avoit faits,
pouvoient l' inquieter ; mais le reste
de leur conduite démontre que c' est
par un autre sentiment qu' ils furent
inflexibles. Rome dans les malheurs
n' étoit pas capable de déroger aux
réglemens qu' elle avoit cru nécessaires
pour les prévenir ; au contraire

p52

elle en sentoit davantage l' utilité.
Elle ne voulut point confier son salut
à des soldats dont la réputation étoit
équivoque, elle jugea avec raison
qu' après cette premiere grace, ils
pourroient espérer qu' une seconde
lâcheté seroit une seconde fois pardonnée.
Elle aima mieux armer ses
esclaves, et cet exemple de sévérité,
le don de la liberté, et le décret
qu' elle fit de vaincre ou de mourir,
les éleverent subitement à un degré
de courage plus haut que celui des
prisonniers d' Annibal.
Les romains, dit Salluste, punirent
plus souvent des excès de valeur
que des lâchetés, et la république
pendant longtems dût plutôt ses
victoires à cette sévérité qu' à
l' intelligence de ses consuls. Il ne falloit
point craindre qu' elle étouffât les talens ;
ils étoient trop puissamment excités
par tout le reste. Si les romains
y perdirent quelques avantages particuliers,
ils y gagnèrent un ordre
constant, et plus précieux encore

par les maux qu' il fait éviter, que
par les biens qu' il produit. Qui ne
connoît pas jusques à quels excès se
porte la licence d' une armée ? La rigueur

p53

de Manlius qui punit de mort la
victoire de son propre fils, fut aussi
utile à l' établissement de la discipline
militaire, que la vertu farouche du
premier Brutus l' avoit été à celui du
gouvernement civil.

Qu' un peuple aspire à étendre sa
réputation et ses conquêtes, ou qu' il
veuille seulement conserver sa liberté,
la politique lui est encore moins
nécessaire que la discipline militaire :
cette vérité, prouvée par l' histoire
de presque tous les peuples, paroîtra
dans tout son jour dans la suite de
cet ouvrage. La fortune a fait entrevoir
dans ces derniers siècles la monarchie
universelle aux princes de la
maison d' Autriche, et ils y seroient
peut-être parvenus s' ils n' avoient pas
voulu mettre leur principale confiance
dans la politique, qui peut aider,
qui doit préparer et conduire les
desseins, mais qui sera toujours
impuissante lorsque des armées ne la
soutiendront pas dans ses opérations,
ou quand elle ne consommera pas
son ouvrage par la force des armes.
Toute la politique des romains
fut de sçavoir profiter de la terreur
que leurs légions avoient répandue,

p54

de faire remarquer toutes leurs forces,
et d' avoir des armées supérieures
à celles de leurs ennemis. On peut
résister à la prudence, parce qu' elle
fait toujours quelque faute, mais il
faut succomber sous la force. Les détails
de la politique étoient bien abrégés
dans la république romaine, elle
trouva dans sa foiblesse des ennemis

sans union et plongés dans une ignorance profonde de leurs intérêts ; et quand elle eut accru ses forces, ses ambassadeurs négotierent dans presque toutes les cours avec la fierté de Popilius, et sa supériorité dans les armes lui rendit toutes les circonstances égales.

La politique acquiert bien de la force par la victoire, une armée victorieuse répare toutes ses fautes, mais il est bien rare, et ce que l' on dit de la monarchie espagnole ne détruit point ce que j' avance, mais il est, dis-je, bien rare que la politique puisse réparer par des traités celles d' une discipline relâchée, et les malheurs d' une bataille perduë. Si la valeur des légions n' eût soutenu la réputation du sénat romain contre ses lenteurs, ses précipitations, et ses fausses

p55

démarches, la république auroit chancellé ; bien loin de pouvoir montrer dans les revers cette constance qui décourageoit ses vainqueurs, elle eût senti que cette fermeté qui établit sa grandeur, étoit téméraire. Ses fautes dont elle auroit été accablée, l' auroient forcée à prendre une politique moins magnanime, et sa foiblesse dévoilée aux yeux de ses ennemis, leur auroit rendu des forces qu' ils ne connoissoient pas, et auroit fait disparaître ces circonstances heureuses ausquelles les romains dûrent la conquête du monde.

Je ne m' engage point à donner le détail des fautes que les romains firent dans leurs grandes entreprises, on en découvrira peut-être quelques-unes dans la suite de cet ouvrage, et les autres n' ont point échappé à la pénétration des historiens. Il suffit de remarquer qu' elles n' arrêterent point les progrès de la république romaine, parce que *l' allure principale* , comme le remarque un illustre auteur, *entraîne avec elle les accidens particuliers* . Les romains soumirent

l' univers, et c' est le fond de cette
conduite qui répara si heureusement

p56

tant de fautes particulieres, et
seconda avec tant de succès la supériorité
qu' ils avoient par leurs armes,
qui doit être l' objet de cet examen.
L' ambition extrême qu' ils eurent
dès leur naissance, ne se seroit point
accommodée de la modération qui
fut une des principales causes de leurs
avantages ; mais leur propre impuissance
et la foiblesse de leur gouvernement,
les priverent d' abord
comme malgré eux de cette avidité
qui rend plus difficiles les succès
des conquérans, et qui a presque
toujours empêché qu' ils n' établissent
solidement leur empire sur leurs
conquêtes.

Les peuples d' Italie furent vaincus
sans perdre ni leurs loix, ni leur
police ni la forme même de leur
gouvernement. Un sénateur arrêta
la république romaine toute prête à
embrasser le parti de la rigueur et à
se perdre par trop d' ambition. *est-ce
aux romains, dit-il, à se plaindre
de rencontrer des ennemis qui deffendent
avec intrépidité la liberté de leur
patrie ? ... etc.*

p57

ce devoit être là en effet le premier
principe de la politique des romains,
ils ne pouvoient prendre un
autre parti après leurs premiers avantages,
sans les rendre inutiles, et se
perdre eux-mêmes. Il n' y avoit point
de milieu, en renonçant à cette conduite,
il falloit ou accabler les vaincus,
ou se les associer dans le gouvernement.
Cette derniere voye qui
étoit incompatible avec les moeurs des

romains, parce qu' il auroit fallu que la noblesse et le peuple eussent pû se résoudre à se désaisir de l' autorité, ou du moins à la partager avec des étrangers, tandis qu' ils faisoient tant d' efforts pour se l' arracher mutuellement ; cette voye, dis-je, auroit perdu leur république en étendant sa domination. Ce que j' ai dit sur la nature du gouvernement libre qui ne peut subsister que dans un petit état, doit faire comprendre que l' Italie eût été malheureuse en ne faisant qu' un même corps, et que la police, les moeurs, les préjugés, et le gouvernement ausquels les romains dûrent la conquête de l' univers, auroient été infailliblement anéantis par le mélange des étrangers.

Rome en accablant les vaincus, s' en seroit fait des ennemis toûjours prêts à se révolter, et dont la foiblesse au moins ne l' auroit pas aidée à soumettre de nouveaux ennemis, que son ambition auroit peut-être rendu invincibles. Mais quand on supposeroit même qu' elle seroit enfin parvenue à régner tyranniquement sur l' Italie après en avoir subjugué successivement tous les peuples, ses

conquêtes y auroient été bornées ; et certainement ses forces seules n' auroient pas été capables de résister aux grandes puissances qui lui firent alors la guerre.

En se livrant à la conduite que son gouvernement lui rendit nécessaire, il s' établit entre elle et ses alliés une certaine confiance qui fait la force la plus considérable des états. L' ambition des romains n' effraya point leurs ennemis, et ils marcherent à la conquête de l' Italie par un chemin si contraire à celui que tous les autres peuples avoient tenu, que les vaincus ne virent pas, pour

ainsi dire, le joug dont ils étoient
accablés. à voir agir les romains on
auroit dit que leur ambition n' étoit
que de vaincre, sans profiter utilement
de la victoire pour affermir leur
domination. Il arriva par le mouvement
que cette conduite imprima
aux villes d' Italie, que tous les peuples
se vainquirent mutuellement sous
les drapeaux de Rome. Elle fit toujours
la guerre en son nom, et tous
les autres peuples qui n' étoient que
ses auxiliaires, ne triomphoient que
pour lui donner de nouveaux sujets

p60

et se rendre eux-mêmes plus dépendans.
La république n' eût pas plutôt
porté ses armes hors de l' Italie que ses
succès pensèrent ruiner la politique à
laquelle elle les devoit. Ses forces lui
parurent plus considérables qu' elles
ne l' étoient en effet, et il paroîtroit
surprenant que les romains, en
qui l' on ne remarque que trop de ces
qualités dangereuses qui concourent
à former le génie avide et violent
des conquérans, ne se fussent pas
livrés à toute leur ambition.
L' écüeil étoit dangereux, et
l' obéissance à laquelle la république
romaine avoit accoutumé ses premiers
voisins, lui cachoit sa propre
foiblesse, ou du moins avec le
secours de ses passions, lui persuadoit
qu' elle étoit désormais assés puissante
pour renoncer à une conduite
qu' elle avoit regardé comme le principe
de son empire sur l' Italie, mais
qu' après ses succès elle ne croyoit plus
également nécessaire.
Ce ne fut ni la prudence, ni l' habitude,
ou l' allure de plusieurs siècles,
si je puis m' exprimer ainsi, qui
sauva les romains du danger qui les

p61

menaçoit. Les tributs considérables qu' ils avoient tirés des carthaginois, le théâtre des grandes guerres qui leur étoit ouvert, tout cela avoit fait disparoître leur modération. La premiere guerre de Carthage causa une révolution dans tous les esprits. On diroit qu' il se fit dans le coeur des romains un combat de toutes les passions d' où l' ambition sortit victorieuse, dès qu' un objet plus considerable l' eût rendu plus agissante : la Sardaigne fut l' écueil de leur vertu. L' on peut voir dans Polybe comment ce peuple jusques alors si religieux, s' empara de cette isle contre la foi des traités, tandis que la république de Carthage déjà épuisée par la premiere guerre punique, étoit encore troublée par la révolte de ses armées. Les romains alloient renoncer à leur conduite, et ce ne fut que la politique seule des généraux de leurs armées, qui les confirma dans leurs premieres maximes. Ces magistrats ne songerent point d' abord à vouloir ruiner les peuples, parce que leur propre intérêt s' y opposoit ; ils sçavoient qu' un état ne

p62

se détruit pas aisément. La nécessité le dédommage sur le bord du précipice des pertes qu' il a faites, et par une compensation utile il acquiert en prudence et en courage plus de forces qu' il n' en a perduës. La prospérité ne les énerve plus ; le danger présent unit intimement tous les citoyens, et ouvre un champ libre à l' industrie ; enfin le désespoir renferme, si je l' ose dire, tout ce que les vertus ont de plus sublime. D' un autre côté ils craignoient que le peuple ne se lassât de prolonger le tems de leur magistrature, et qu' il ne se trouvât des-lors des Pompées qui vinssent recueillir le fruit de leurs premiers succès, et leur enlever les honneurs du triomphe avec la gloire d' avoir terminé la guerre. Ces réflexions

étoient justes, et devoient
nécessairement se présenter aux officiers
de la république romaine. Elles

p63

arrêterent le premier Scipion, et
Tite-Live nous apprend que ce grand
homme disoit souvent lui-même,
que les carthaginois n'avoient dû le
salut de leur ville, qu'aux efforts que
les consuls T. Claudius et Cn. Cornelius
avoient faits pour lui enlever
le commandement de la guerre.
Flaminius dans la suite ne voulut
point par la même raison se
rendre aux desirs de la Grèce, il
laissa subsister la Macédoine, et Rome
continua à étendre ses conquêtes sur
toutes les parties du monde, de la
même manière qu'elle avoit fait
jusqu'alors sur les villes d'Italie. Elle
prodigua ses bienfaits à ses alliés
pour les assujettir à leur tour, elle
ne s'empara d'aucune province, elle
laissa leurs loix et leurs usages aux
vaincus, elle ne les porta point à un
désespoir extrême, elle arma toujours
les peuples les uns contre les autres,
et elle profita seule de la victoire.
Ses traités d'alliance et de paix,
furent encore un véritable joug,
et l'on auroit dit cependant qu'elle
ne songeoit point à établir sa domination.
Cette fausse modération dans laquelle

p64

les généraux romains entretenrent
la république à l'égard de
ses alliés et de ses ennemis, quand
ses armées passèrent les mers, fut ce
qui facilita le plus ses progrès. Dans
l'impuissance où elle étoit de tirer de
la victoire tout l'avantage qu'y peuvent
trouver d'autres états, une ambition
excessive auroit empêché les
romains de préparer les peuples à
recevoir leur joug. Elle auroit retiré

les nations de cette stupidité qui fut la principale cause de leur ruine, et la république romaine qui ne connoissoit point les ressorts de la politique moderne, auroit échoüé. Ses ennemis au contraire qui lui voyoient abandonner ses conquêtes, ne perdirent point toute espérance de se rétablir, et par-là même étoient moins dangereux. La fortune de Massinissa et d' Eumenes cacha l' ambition des romains, elle rendit leur amitié plus précieuse, et leur fit des alliés d' autant plus fideles, que les peuples qui ne soupçonnoient point que ces grandes fortunes seroient à leur tour renversées, étoient effrayés d' un autre côté par le sort misérable où les vaincus étoient réduits.

p65

Cette conduite modérée de la république à l' égard des vaincus, rejetta sur ses alliés la haine que ses ennemis devoient avoir pour elle, en enrichissant les états les uns aux dépens des autres, en protégeant les foibles pour humilier les grands, elle fit naître entre eux des haines et des jalousies irréconciliables. Ces passions fermerent les yeux à tous les peuples sur leurs propres intérêts ; il étoit comme impossible que des nations qui n' avoient encore aucune liaison entre elles, sortissent de leur aveuglement, et qu' au lieu de se réunir avec stupidité sous les enseignes des romains, pour s' effrayer mutuellement, elles formassent une ligue qui auroit ruiné leurs maîtres. Si la république romaine en étendant le progrès de ses armes, fut obligée de porter aux vaincus de plus rudes coups qu' aux peuples d' Italie, soit parce qu' elle avoit affaire à des puissances trop redoutables, soit parce que ses entreprises exigeoient de plus grandes dépenses, et que la guerre devoit lui fournir les frais nécessaires de la guerre ; si, dis-je, la

république romaine fut obligée d'agir avec plus de sévérité, comme elle ne faisoit pas cependant tout le mal qu'elle pouvoit faire, cette conduite assuroit sa grandeur. Tandis que sa modération lui attachoit la plûpart des peuples, sa dureté laissoit ses ennemis dans une pauvreté accablante qui confirmoit leur servitude. Carthage après la bataille de Zama conserve ses loix et ses magistrats, mais on lui enleve la plus grande partie de ses terres. Elle ne peut plus faire la guerre, elle n'a plus d'alliés, elle donne des otages aux romains, et leur livre tous ses vaisseaux. Philippe vaincu ne fut plus, pour ainsi dire, qu'un simple citoyen de Macédoine, et Antiochus repoussé au-delà du mont Taurus, n'eut qu'une fortune à peu près égale à celle de Philippe. Les vaincus, en un mot, étoient réduits à une telle foiblesse, qu'ils ne pouvoient plus penser à se relever, sans voir déjà comme présent l'orage qui devoit achever de les ruiner. Cependant la république romaine balançoit si bien leurs intérêts et leurs passions, par l'apparence de liberté dont elle les laissoit jouir en les ruinant,

qu'ils étoient retenus dans le devoir. Son joug n'étoit pas assés pesant pour qu'ils fussent pressés de le secoüer aux dépens de ce reste de fortune que les forces de l'univers entier menaçoient. Après que la politique des romains eut fait embrasser à tous les peuples cette conduite ruineuse, dont je parlerai avec plus de détail, quand je ferai un parallele de la situation présente du monde avec celle du monde ancien qu'ils subjuguèrent, il

n' étoit plus besoin de toute cette
vigilance avec laquelle ils veilloient à
leurs intérêts. Sans ambition même,
Rome se seroit vûë contrainte à gouverner
enfin par ses officiers, les provinces
où elle ne regnoit encore que
par la terreur et par ses bienfaits, et
elle n' avoit qu' à s' abandonner à la
conduite même de ses alliés et de ses
ennemis pour s' agrandir. Leurs passions
la servoient aussi utilement que
l' auroit pû faire sa politique. Les
divisions intestines que la crainte et l' intérêt
produisoient dans toutes les nations,
étoient un joug qui les asservissoit.
Les peuples libres étoient accablés
par les intrigues et la lâcheté

p68

de leurs mauvais citoyens qui sacrifioient
tout à l' amitié de la république
romaine, et qui devoient, à
moins que d' avoir une vertu qui
n' a presque jamais été connuë parmi
les hommes, lui vendre leur patrie
pour établir leur fortune particuliere.
Les rois n' étoient pas plus en sûreté
dans leurs états, le sénat romain
à qui trop de prospérité avoit fait
croire que tout devoit concourir à
étendre sa domination, ne respectoit
plus le droit des gens, et se déclaroit
le protecteur de toutes les
provinces qui vouloient se soustraire à
l' autorité de leur prince. Il apprenoit
aux peuples à ne plus respecter
des princes dont la république romaine
dégradoit la majesté, en les
jugeant pour leurs fautes particulieres.
Au milieu de cette haute élévation
où les romains maîtres de tous les
soldats et de tout l' or du monde, ne
réugnoient encore que par la crainte
des châtimens et par l' espérance des
récompenses, leur république ne
jouïssoit que d' un empire bien orageux.
Ses historiens encore moins

p69

éclairés sur sa vraie situation que ses ennemis mêmes, n'ont jamais fait attention que Rome ne devenoit pas, pour ainsi dire, plus forte en étendant ses conquêtes, et qu'au travers de l'éclat et de la pompe qui l'environnoit, on put entrevoir sa première foiblesse, jusques à ce qu'elle établit ses officiers dans les provinces. Quelque intelligence qu'on remarque dans la conduite des romains, ils ne saisirent jamais cependant le véritable point de vûe de leurs intérêts. Les conquêtes les fortifioient moins qu'ils ne pensoient, parce que leur gouvernement, je l'ai déjà dit plusieurs fois, ne leur permettoit pas d'incorporer les nations vaincues dans la victorieuse. Je sçai que quoique les peuples d'Italie eussent conservé une liberté trompeuse sous le nom d'alliés, ils étoient réellement sujets de la république romaine. L'on a dit que les colonies qu'elle distribuoit dans toute l'Italie, étoient aussi propres à retenir les peuples dans leur devoir, que les divisions mêmes que faisoit naître dans leurs villes la fausse liberté

p70

dont elles jouissoient sous la protection des romains, et que c'est surtout à la politique habile, qui sous prétexte de rendre les républiques plus libres, ne souffroit point qu'il y eût d'association entre elles, que Rome devoit un empire plus solide. Il est vrai que son attention scrupuleuse à venger ses alliés, les accoutuma à n'être qu'auxiliaires dans leurs propres querelles. Ils laisserent même usurper d'autant plus aisément aux romains la supériorité que cette conduite leur donnoit sur eux, que leurs passions les plus violentes, telles que la haine et la vengeance, étoient satisfaites, et que leurs maîtres, sous le nom d'amis, avoient, selon la remarque de Polybe, une conduite

si adroite, que dans les occasions mêmes où ils ne pensoient qu' à leurs intérêts, on croyoit leur devoir quelque reconnoissance. Malgré tout cela, ne s' apperçoit-on pas que la puissance des romains étoit mal affermie, qu' ils ne méditerent pas assés sur leur situation, et combien ils étoient éloignés de cette sagesse avec laquelle d' autres états ont sçû profiter de leurs victoires ?

p71

Aujourd' hui dès qu' un prince a conquis une province, il en lie le sort au sien, il lui laisse ses privileges et ses loix ; et tandis que le peuple gagné par des bienfaits s' accoutume à une nouvelle domination, les milices qui le gardent, lui font d' autant mieux sentir le prix des graces qu' il reçoit, qu' en même temps qu' elles le deffendent des insultes étrangères, elles lui font connoître l' impossibilité où il est de trahir son devoir. Ce peuple ne fait bientôt qu' un même corps avec ses vainqueurs, les uns et les autres n' ont qu' un même intérêt, et l' état est réellement enrichi d' un plus grand nombre de citoyens et de leur fortune. S' il avoit été possible aux romains d' incorporer ainsi les peuples d' Italie à leur république pour n' avoir avec eux qu' une même cause à deffendre, jamais Annibal n' auroit osé former le projet de porter ses armes dans le sein de l' Italie. Mais ce grand homme compta sur la haine que quelques peuples avoient toujours conservée pour les romains, il comprit que l' habitude d' obéir pourroit céder à l' espérance de recouvrer

p72

sa liberté, et sa politique se flattoit avec raison, de pouvoir faire trouver aux voisins de la république romaine,

leur avantage particulier à trahir
la fidélité qu' ils lui avoient promise.
Annibal enfin qui connoissoit
toute la différence qu' il y a entre la
fermeté d' un peuple qui combat pour
le salut de sa patrie, de ses temples,
de ses sépultures, de ses maisons, et
de sa famille, et le courage d' un
allié qui ne doit point sacrifier des
choses aussi sacrées à l' ambition d' une
ville qui le domine ; Annibal, dis-je,
comprit qu' il ne falloit que s' approcher
de Rome pour lui faire connoître
sa foiblesse, et lui ôter les forces
avec lesquelles elle menaçoit l' univers.
Quelque chancelante que fût encore
la monarchie françoise pendant
le regne des premiers Valois, il étoit
plus difficile de l' accabler, que de
détruire la république romaine dans
le point le plus haut de sa prospérité.
Si les françois au lieu d' obéir à un
prince, avoient composé dans Paris
une république qui eût dominé sur
le reste de la France de la même maniere
que Rome regnoit sur l' Italie,

p73

la prise de Paris auroit ruiné leur
empire. Il ne falloit que brûler Rome,
en vendre ou en disperser les citoyens,
et la république romaine
étoit détruite. Paris est pris, la
monarchie subsiste toujours. Charles
VII quoique proscrit et fugitif, est
roi ; la bicoque la plus ignorée devient
la capitale dès qu' il s' y trouve,
sa personne est comme le centre de
réunion ; les anglois auront cent combats
à livrer, et la France pourra lasser
leur fortune.
Après la bataille de Zama et l' abaissement
de Philippe, Annibal se
roidit lui seul contre la fortune de ses
ennemis, et tandis que tout l' univers
en étoit accablé, leur puissance
ne fut qu' un vain épouvantail pour sa
politique. Il publia que Rome ne
regnoit que par une espece de prestige
qui cachoit sa foiblesse à tous les
peuples, et que ceux-ci n' étoient

vaincus que parce qu' ils n' osoient pas
connoître leurs forces. Il demanda
des vaisseaux et des soldats à Antiochus,

p74

et il forma cet axiome en
politique, qu' on ne triompheroit jamais
véritablement de la république
romaine que dans Rome même : aussi
la révolte des alliés et Spartacus la
firent-ils trembler, en l' attaquant
directement et de plus près que ses
autres ennemis.

Quelques romains en effet, sentirent
bientôt sur quels fragiles fondemens
la grandeur de leur république
étoit appuyée. Le consul Sulpicius
comprit que toutes les forces
réelles de Rome étoient renfermées
dans une seule ville ; il voyoit
avec chagrin que le peuple se livroit
trop au plaisir de voir Carthage humiliée,
et il vouloit qu' on se hâtât
de transporter des légions dans la
Macédoine, et qu' on n' attendît pas
que Philippe descendît en Italie. *nos
voisins, disoit-il, ne nous sont
attachés qu' autant qu' ils ne trouveront
point d' ennemis chez qui ils puissent
passer.*

si Annibal ne fit pas périr
Rome sous ses armes, il lui porta du
moins un coup mortel, lorsqu' il apprit

p75

aux peuples d' Italie qu' ils avoient des
intérêts différens de ceux de la république
romaine. Qu' on se rappelle
combien l' ambition de ces peuples
contribua à sa ruine, et l' on verra
qu' Annibal fut le premier auteur de
la chute des romains, en rompant
le lien qui les unissoit à leurs voisins,
et qu' ils négligerent de resserrer après
le succès de la seconde guerre de
Carthage.
On a loué extrêmement la politique

des romains qui sçut si bien mettre
à profit les passions des hommes,
et en imposer à tout l' univers ; mais
malgré ses succès, cette politique si
sage perd beaucoup de son mérite,
quand on fait attention qu' elle est
l' ouvrage de la fortune, et qu' elle
réüssit moins par sa propre force,
que parce que tous les peuples étoient
désunis, et qu' il n' y eut jamais qu' un
Annibal, tantôt trahi par l' avarice de
sa patrie, et tantôt trompé par la
lâcheté d' Antiochus, qui pénétrât la
vraie situation des romains.
Ils ne sentirent point que l' impossibilité
où ils étoient d' incorporer les
vaincus à leur république, en étoit un

p76

vice énorme, et qu' il falloit y remédier.
Avant la seconde guerre punique
les romains n' avoient pas pris
toutes les mesures que la politique exigeoit
d' eux pour s' assurer de la fidélité
des peuples d' Italie dans un danger
aussi pressant que celui dont Annibal
les menaça. Leurs colonies mêmes ne
leur furent pas fidelles. Les citoyens
romains qui étoient transportés dans
une nouvelle ville, y perdoient peu
à peu le souvenir de leur métropole,
et regardoient enfin après un certain
tems l' habitation où ils étoient nés
comme leur véritable patrie. Cela
devoit être ainsi : c' étoit dans cette
nouvelle ville qu' étoient leur famille,
leurs dieux, leurs amis, leur
fortune, et tout ce qui est capable de
remuer et d' attacher le coeur humain.
Et c' est à cet inconvénient cependant
que Rome n' avoit point paré.
Dans l' éclat qu' elle jettoit après
l' humiliation de Carthage, il n' auroit
pas été nécessaire d' altérer les
principes de son gouvernement, et
de donner aux peuples d' Italie le titre
de citoyens romains avec tous les
droits attachés à cette qualité, pour

p77

resserrer le lien qu' Annibal avoit relâché. On eût étouffé leur ambition en la prévenant ; et dans le moment que la crainte les ramenoit à leur devoir, il étoit aisé de les aveugler une seconde fois sur leurs intérêts. Il auroit alors suffi d' imaginer en leur faveur quelque titre fastueux ; c' est souvent avec les biens les moins réels qu' on enchaîne le plus fortement les hommes. Il n' auroit fallu qu' établir une différence bien marquée entre eux et les peuples étrangers ; les appeller les premiers amis du peuple romain, les vainqueurs des nations ; et donner non pas aux particuliers, mais à chaque ville même le titre de citoyen romain. Chaque république auroit entretenu un certain nombre de ses principaux citoyens à Rome pour y jouir de ses privilèges et la représenter, sans qu' elle eût remarqué qu' ils n' y auroient réellement été que comme autant d' ôtages de la fidélité de leur patrie. La politique présentoit encore mille autres voyes, qu' on peut imaginer sans peine, et qui auroient attaché les peuples à la république, sans qu' ils cessassent de lui être soumis.

p78

L' Italie, pour ainsi dire, peuplée de romains, n' auroit point alors songé à partager l' autorité avec ses maîtres. Le soin de conserver la supériorité que Rome lui eût accordée sur les provinces, ne lui auroit donné avec elle qu' un même intérêt. Les romains auroient acquis par-là des forces réelles, et Rome qui auroit été dans l' Italie ce que la personne d' un prince est dans un état monarchique, n' auroit pas eû à craindre les projets d' un second Annibal, et se seroit peut-être soutenuë contre l' ambition des généraux de ses armées. Je ne parlerai point de la politique de nos rois pendant les deux premières races. Leurs conquêtes ne

furent gueres que l' ouvrage de la valeur
des françois. Rien, il est vrai,
ne fut plus sage que la conduite de
Clovis, et Charlemagne au milieu
de la barbarie se comporta avec une

p79

prudence digne des siècles les plus
éclairés, mais la sagesse de ces deux
princes ne fut qu' un rayon passager,
qui disparut avec eux. Les moeurs
étoient encore trop grossieres pour ne
pas étouffer des talens ordinaires.
L' empire qui avoit été le modele des
barbares, leur avoit donné l' exemple
de la plus mauvaise politique, et leur
gouvernement vicieux, leurs préjugés,
leur ignorance, et leur avidité
les éloignoient également de la sagesse
des premiers romains, et de la
politique encore plus sçavante qui a
depuis régné en Europe.
Après que les armes victorieuses
des françois eurent appaisé l' inquiétude
des barbares, et que la vaste monarchie
de Charlemagne se fût divisée
en un grand nombre d' états différens ;
les sociétés se trouverent dans un
équilibre qu' il étoit d' autant plus difficile
de rompre, qu' elles étoient toutes
corrompuës par les mêmes vices,
et n' avoient aucun avantage les unes
sur les autres. L' Europe sans industrie
étoit épuisée par des fondations pieuses,
et par les guerres continuelles
que faisoit naître sa mauvaise police,
et qu' elle ne pouvoit poursuivre avec

p80

vigueur. Les états étoient déjà unis
par la même religion ; les alliances
que les princes faisoient entre eux
par le mariage, les rapprocherent de
plus près, et les croisades qui, comme
je l' ai déjà dit, ne leur donnerent
qu' un même dessein, acheverent d' établir
un commerce plus étroit. Bientôt

tous les princes de la chrétienté
commencerent à lier leurs intérêts,
et à faire des ligues. L' Europe
sortit de cette grossiereté où les romains
surprirent leurs ennemis ; l' amitié
se vendit, s' acheta, et enfin,
pour ne point prévenir ce que je dirai
ailleurs en comparant la situation
du monde ancien avec celle de
l' Europe moderne, il me suffit de
dire qu' il fallut recourir à une autre
politique.

L' ambition, dans ces circonstances
ignorées des romains, dut s' ouvrir
une autre voye pour aller à ses
fins. Tous les peuples faisoient les
mêmes progrès dans les mêmes connoissances,
et les arts qui en naissant
se répandoient avec promptitude
chez toutes les nations, les entretenoient

p81

dans leur égalité. Ce fut alors
une science que de sçavoir céder à
propos. On eut recours aux négociations ;
il fallut à force d' art sçavoir
faire naître ces circonstances
heureuses que la modération des
romains sçut seulement entretenir ;
enfin la foiblesse de chaque peuple
fit paroître une autre espece de politique
plus profonde et plus subtile
que celle des romains, et dont l' adresse
suppléoit à la force qui avoit
fait leurs succès.

La république romaine auroit eû
besoin de cette politique dans ses
commencemens, mais ses citoyens
aussi farouches que les premiers barbares,
l' employèrent aussi peu qu' eux.
Quand Tarquin souleva contre eux
les peuples d' Italie, Brutus n' étendit
point sa politique au-delà des murs
de Rome. On ne vit point que les
romains fissent des traités d' alliance,
qu' ils suscitassent des ennemis
étrangers à Porsenna, ou qu' ils l' arrêtassent
chez lui : ce peuple furieux
crut que sa colere et son courage lui
suffisoient.

Les romains avoient le génie si

peu propre aux négociations, que

p82

bientôt après quand ils furent pressés dans leur ville par les armes de Coriolan, ils demeurent oisifs et attendent avec une constance qu' on appelleroit aujourd' hui une férocité stupide, que les dieux, qu' ils fatiguoient par des processions, fassent des miracles en leur faveur. Cette confiance aveugle que la fortune favorisa, ne fut propre qu' à enfler leur courage ; ils apprirent à ne jamais désespérer, et leur fermeté leur tint lieu pendant longtems de toute sorte de politique.

La conduite de la noblesse et du peuple durant le cours de leurs dissensions, n' avoit aucune adresse ; les consuls et les tribuns ne connoissoient aucun tempérament. On se menaçoit, on se roidissoit, et les querelles finissoient toujours par le triomphe du parti qui avoit été le plus fort en commençant à attaquer. Rien ne découvre peut-être mieux combien les romains sçavoient peu faire agir les ressorts de cette politique dont je parle, que les éloges dont le sénat honora la pénétration d' un jeune patricien, qui lui conseilla d' abandonner sa hauteur pour tâcher de

i 83

mettre dans ses intérêts quelque tribun qui s' opposât lui-même aux loix que ses collegues proposeroient. Quand les gaulois s' emparerent de Rome après la fameuse bataille d' Allia, on ne sçait ce qui doit le plus étonner, la constance de ces graves sénateurs qui se dévoient inutilement à la mort ; la fermeté de ces citoyens qui malgré la terreur qui disperse la république, ne désesperent point de son salut ; ou cette grossiereté qui ne permet pas aux romains de tenter l' intérêt et les passions des villes qui leur avoient servi de retraite, et de les engager à prendre la défense de leur patrie.

Les romains furent jusqu' alors trop heureux, et dans la suite ils devinrent trop redoutables, pour que la fortune les forçât de recourir à un art qu' ils avoient ignoré. Leur rudesse

p84

trompa la politique de Cynéas ; ce grec adroit alloit entamer quelque négociation avec eux ; mais un mot d' Appius détruisit son ouvrage, et rappella les romains à leur premier génie.

Dans cette espece de stupidité générale où tous les peuples étoient entretenus par les traitemens honteux que la république romaine faisoit aux rois captifs et par les honneurs qu' elle accordoit à ses alliés, elle ne craignit enfin que de manquer d' ennemis. Elle domina paisiblement sans que sa situation exigeât de profondes méditations, ou que même elle pût faire des fautes dangereuses. Ses frontieres, comme celles de la monarchie françoise, n' étoient point continuellement menacées d' un incendie général. Il ne lui restoit plus rien de difficile à exécuter, et les romains dont tous les peuples se hâtoient d' acheter l' alliance, n' avoient qu' à profiter de l' aveuglement et de la crainte où le monde étoit plongé. Ils pouvoient agir sans adresse et sans pallier leur conduite, parce qu' ils étoient assés puissans et assés ambitieux pour faire des injustices sans crainte et sans remords.

p85

Ils ne connurent point le pénible emploi de faire naître des conjonctures heureuses, et de concilier par une sage prévoyance leurs intérêts présens avec ceux que le tems pourroit leur offrir dans la suite. S' il leur étoit utile d' accorder des graces, ils les prodiguoient pour se rendre la circonstance

présente plus favorable ; mais sitôt qu' elle étoit passée, ils retiroient leurs bienfaits et détruisoient leur ouvrage. C' est ainsi que la fortune de la Numidie et du royaume de Pergame ne fut que passagere. Il ne faut pas s' imaginer que les romains affectassent dans ces rencontres quelque pudeur, ils se contentoient de donner une explication forcée à quelque terme équivoque d' un traité : tout le monde connoît leur perfidie à l' égard des carthaginois, des rhodiens, des étholiens, et de Jugurtha. Les romains qui s' étoient persuadés que les destinées leur avoient accordé l' empire du monde, regarderent comme juste tout ce qui les conduisoit à cette grandeur. Ils crurent que leur volonté devoit être la regle du monde. Il n' y eut plus de loi certaine dans les

p86

états ; le prince qu' il étoit le plus utile à la république d' élever, fut pour elle le prince légitime ; elle divisa les empires, et décida même des fortunes des particuliers. Quelquefois elle n' accordoit ni ne refusoit son amitié à un peuple ; ses traités étoient toujours un piège ; jamais elle ne ratifioit les conditions ausquelles la nécessité avoit fait souscrire ses généraux : l' on peut se rappeler sa conduite après le malheur des fourches caudines, et comment elle arma contre Jugurtha et contre les numantins ces mêmes légions qu' ils avoient laissé sortir du péril sur la foi d' un traité. Qu' on lise dans Tite-Live la harangue qu' il met dans la bouche de Manlius à son retour de son expédition contre les gallo-grecs. Furius et émilius vouloient lui faire refuser le triomphe sous prétexte que la guerre qu' il

p87

avoit faite étoit injuste, mais Manlius les confondit aisément. *les gaulois*, disoit-il, *n' ont-ils pas autrefois pillé le temple de Delphes sans que les romains les ayent punis de leur impiété ?* ce trait seul peint le caractere des romains. S' ils manquoient d' un sujet présent pour faire la guerre à un peuple, ils remontoient jusques aux tems antérieurs à la fondation même de Rome. Ils n' eurent point de honte, s' il en faut croire Justin, d' alléguer comme une raison bien sérieuse de ce qu' ils prenoient la défense des acarnaniens contre les étoliens, que les ancêtres des premiers étoient les seuls qui n' eussent point envoyé de secours aux grecs pendant le siège de Troye. La politique depuis si nécessaire dans l' Europe, ne fut autrefois connue que des seules républiques de la Grece. Elles étoient à peu près les unes à l' égard des autres dans la même situation où nous voyons aujourd' hui les états de la

p88

chrétienneté. Elles connoissoient les mêmes arts, avoient les mêmes principes dans la guerre, un gouvernement à peu près semblable, et un égal intérêt d' entretenir un équilibre qui empêchât que l' une ne parvint à dominer les autres. Spartes et Athenes se disputent l' empire, et la Grece attentive se partage entre elles ; tantôt elle panche d' un côté, et tantôt de l' autre ; la guerre n' a point de succès certains, et l' on ajoûte aux armes le secours des négociations. C' est dans cette foiblesse que se forma et se perfectionna peu à peu ce grand art digne de toute l' attention des hommes, et que leur méchanceté a rendu indispensable. On apprit à ébranler à la fois toutes les passions ; on affecta des lenteurs adroites ; on fit naître des difficultés étudiées ; on publia secretement ce qu' on feignoit publiquement

de tenir caché. L' adresse avec laquelle
il fallut rapprocher dans un même
point des intérêts souvent contraires,
rendit cette science très-épineuse.
La connoissance la plus exacte
de ses intérêts et de ceux de l' état
avec lequel on traitoit, ne fut pas suffisante.

p89

Il arrive souvent que les
princes, les ministres, ou les magistrats
d' une république ne voyent les
objets qu' au travers de certains préjugés
qui en changeant la nature,
ou qu' ils ont des vûës particulieres
qui combattent le bien public ; il
faut pénétrer leur caractere, et combiner,
si je puis parler ainsi, leurs
passions avec leurs intérêts, pour
mesurer sa conduite sur ce double ressort
de toutes les actions des hommes.
Dans l' exercice de la négociation
quelle flexibilité ne faut-il pas avoir
pour modérer ses passions, ou pour
feindre celles qu' on n' a pas ! Quel art
pour entretenir une certaine confiance,
sans laquelle on ne peut rien faire,
et que semble cependant exclure
le nom seul de négociateur ! Il faut
sçavoir préparer ses demandes, et
conduire ses desseins à leur maturité,
en échauffant ou en refroidissant les
esprits par les craintes, les espérances,
et les jalousies. Quelle pénétration
à developper et saisir la vérité
à travers des discours étudiés ! Quelle
justesse à remarquer et à sentir la force
précise de ces expressions naïves

p90

de l' ame dont l' homme n' est presque
jamais le maître, que la politique
doit domter, mais qui échappent si
aisément à la nature ! Quelle adresse à
les feindre pour tromper son ennemi !
Quelle patience enfin et quel courage
ne sont point à la fois nécessaires

pour rendre les autres qualités d' un négociateur plus utiles !
Philippe le plus grand artisan d' intrigues dont parle l' histoire ancienne, parvint avec le secours de cette politique à tirer la Macédoine de son obscurité, et sa gloire, aux yeux des bons juges, est supérieure à celle de son fils. Alexandre entra dans l' Asie en conquérant, et avec cette impétuosité qui le caractérise, défit Darius par la consternation. Philippe que la mort prévint dans le même dessein, auroit fait en Asie comme dans la Grece un commerce de la guerre ; il auroit marchandé avec les satrapes leurs gouvernemens, et il auroit dépouillé Darius de son empire sans l' avoir peut-être vaincu autrement que par des contracts et des traités. Cette politique disparut de la Grece, ou du moins lui devint inutile, quand les romains l' accablerent du

p91

poids de leurs armes ; mais elle prit naissance chez ceux-ci, lorsque leur gouvernement ébranlé fut incapable de réprimer l' ambition des citoyens. Les Gracques en donnerent les premières leçons, mais Marius n' en sut pas profiter, et il alluma le feu des guerres civiles en soldat et non pas en politique. Farouche, et par conséquent sans adresse, il décria grossièrement la noblesse pour flater le peuple ; il abandonna publiquement ses amis, sans avoir su les forcer adroitement à mériter leur disgrâce. Agité par trop de passions, et par des passions trop vives, son ambition excessive se montrait avec orgueil, et ne lui permit pas d' agir avec assés de sagesse pour réussir. Il eut les vices que les politiques se permettent quelquefois ; il fut jaloux de la gloire d' autrui, ingrat, perfide et cruel ; mais comme ces vices naissoient du fond de son coeur, au lieu de partir seulement de l' esprit suivant les occasions

et le besoin des circonstances,
ils furent la cause de sa perte.
Sylla d' un génie tout opposé, ne fut
ambitieux que pour satisfaire la vengeance

p92

la plus excessive. Le commerce
des plaisirs, ne l' amollit point. Les
caprices des légions, et les intrigues
de Rome ne lui firent rien perdre de
sa fierté, elles perfectionnerent
seulement cette souplesse naturelle qui
le rendoit si propre à passer sans effort
d' un caractere, ou plutôt d' un
personnage à l' autre. Il montra quelque
modération dans les excès même
les plus monstrueux, et maître, pour
ainsi dire, de lui-même quand il étoit
emporté par ses passions, il fut à la
fois le courtisan et le tiran des romains.
Pompée plus adroit encore suppléa
par la politique aux talens qu' il n' avoit
pas, et il lui dû sa puissance et
sa réputation. Cet homme si illustre
dans l' histoire de la république romaine,
surprit l' admiration de ses
concitoyens ; quelques actions qui
dans sa jeunesse annonçoient de grandes
qualités, une physionomie noble
où l' on prétendoit démêler quelques
traits d' Alexandre, un esprit vif,
insinuant, éloquent, et surtout l' imbécillité
du peuple dont la haine ou l' amour
est toujours extrême dans les
tems difficiles, voilà ce qui rendit

p93

Pompée l' idole des romains. Les
écrivains qui nous ont appris son
histoire, se sont laissé tromper par
les acclamations publiques, et ils ont
plûtôt jugé de leur héros par le nombre
et l' appareil de ses triomphes,
que par les actions qui les lui ont mérités.
Pompée préféroit l' éclat qui suit la
gloire à la gloire même, et il avoit plus
d' orgueil que d' ambition. C' étoit,

puisqu' il faut le dire, un homme d' un génie souple, mais peu étendu dans ses vûes, et foible dans ses conseils. Quoique présomptueux, il connoissoit ses forces par instinct, et n' alloit point au-delà ; il avoit l' art de cacher sa petitesse sous un faste orgueilleux capable d' en imposer à la multitude qu' il flatoit, qu' il remuoit, et qu' il occupoit sans cesse dans le sénat, dans la place publique, et dans le champ de mars.

Pompée fut aussi mauvais citoyen qu' il le pouvoit être, mais non pas aussi mauvais que le pouvoit permettre la situation malheureuse de la république. On lui sçût gré, après toutes les violences qu' on avoit éprouvées de la part des autres généraux,

p94

de ce qu' il licentia ses soldats en entrant en Italie, et ne vint point à Rome pour y dominer par la force. Parce qu' il ne fut ni un Sylla ni un Marius, quoique ses intentions ne fussent pas plus légitimes, on l' érigea en pere de la patrie, et en protecteur de la liberté.

La faveur du peuple pour lui devint bientôt une vraie passion. On crut qu' il avoit ruiné Sertorius. Après la guerre des pirates, la reconnoissance des romains confondit l' importance du service avec la capacité de Pompée, et ils jugerent de la grandeur de la guerre par l' étendue de la puissance qu' ils lui avoient accordée. Tigranes étoit vaincu, Mithridate étoit sans ressources, et Pompée dérobe à Lucullus la gloire qu' il alloit acquérir. Il prolonge la guerre par des fautes ; il oublie Mithridate pour s' arrêter chez de petits rois qui implorent sa protection ; il ne sçait pas profiter de la victoire, et il ne termine enfin cette guerre que quand son ennemi trahi par sa famille, se donne la mort par désespoir.

Il faut pour connoître Pompée, l' examiner dans cette haute réputation

qu' il avoit volée, qu' on me pardonne ce terme, en se présentant toûjours à propos pour consommer les entreprises de la république, et recueillir le fruit des succès que d' autres avoient préparés. Un homme médiocre peut s' élever à une haute fortune, mais elle le démasque. Pompée se vit lui-même avec les mêmes yeux que le peuple le voyoit, et il s' enyvra des éloges qu' il en recevoit. Sans tenir de route certaine, il n' eût qu' un but vague de parvenir à la dictature perpétuelle, dont sa lente ambition fut satisfaite. Bientôt il est content de remüer sans agir, et il jouït enfin avec une espece de stupidité de sa puissance qui lui échappe des mains sans qu' il s' en aperçoive. Il cherche un appui, et il devient le jouet de César. Il s' imagine que la terre enfantera des légions, quand il daignera la frapper avec le pied, et la veille même que son ennemi doit le chasser de Rome et de l' Italie, il se croit encore le premier citoyen de la république. Il ne daignoit pas craindre César ; quand je voudrai, disoit-il au sénat qui étoit assés sage pour être consterné, je le rendrai plus petit que je ne l' ai fait grand.

Je ne parlerai point de la guerre civile, tout le monde en sçait le détail, et peut-être ne me suis-je déjà que trop éloigné de mon sujet. Ne trouvant pas alors un ennemi plus qu' à demi vaincu, Pompée parut véritablement tel qu' il étoit, et il sacrifia son salut aux discours frivoles d' une multitude dont il avoit toujours été esclave, et qui songeoit plus à profiter de la victoire qu' à vaincre. César plia l' ame la plus grande à tout ce qu' exigeoit de lui son ambition. Qui ne reconnoïtroit dans les intrigues qu' il nouïa avec Pompée et

Crassus, afin qu' ils l' élevassent eux-mêmes au-dessus de leur fortune, les négociations depuis si fréquentes entre les souverains ? Octave fut encore plus habile, et je ne doute point que les détails de sa conduite avec Cicéron, Antoine, et Lépидus, ne fussent aussi utiles à l' instruction d' un négociateur, que l' étude des guerres de César pour former un grand capitaine. C' est le défaut d' un titre pour dominer parmi des citoyens égaux, et la nécessité où ils étoient de travailler sourdement à leur fortune,

p97

qui firent paroître à Rome pour la première fois cette sorte de politique. Sans vouloir marquer les bornes fixes que lui donne la morale, il me suffit de remarquer que quand ces grands hommes n' auroient point passé celles que l' honneur lui assigne entre deux princes indépendans, elle ne seroit pas devenue moins criminelle entre leurs mains. Leur fortune particulière qui étoit le principe de leur politique, et la ruine des loix de leur patrie qui en étoit l' objet, lui communiquoient, pour ainsi dire, tout leur venin. Les circonstances où les françois se trouverent depuis l' avenement de Hugues Capet au trône, ne demandoient pas dans leurs princes une prudence moins adroite que celle des capitaines romains dont je viens de parler. La foiblesse de la monarchie françoise, les vices de son gouvernement, la puissance et l' habileté de ses ennemis ne lui permettoient pas de se conduire avec la hauteur de la république romaine. Nous devons cet éloge aux anglois, que par les victoires qu' ils remportèrent sur nos troupes mal disciplinées et toujours

p98

téméraires, ils nous apprirent à essayer
de réparer par la politique où
nous les surpassames, les pertes
que la guerre nous avoit causées.
Après ces réflexions générales sur
la politique moderne, je devrois peut-être
donner une idée de celle des
françois, et en parcourant les différens
regnes de nos rois depuis Philippe-Auguste
jusques à Charles VII
faire remarquer une conduite, qui
quoique parsemée de plusieurs fautes
grossières, renferme d' importantes
instructions. Cette sagesse disparut
pour faire place à la seule impétuosité
de la nation. Les françois
ne furent pas plutôt heureux,
qu' ils crurent qu' il ne leur seroit

p99

plus glorieux d' être prudens. Lassés
enfin de voir échoüer leur courage
contre la politique des italiens et
des espagnols, ils reparurent plus
sages qu' ils ne l' avoient jamais été.
Mais outre que cette matiere est
liée plus naturellement aux grandes
guerres de la nation dont je parlerai
dans la suite, elle paroîtra
dans un meilleur jour après que j' aurai
fait connoître la politique des
ennemis des romains.
Je croirois cependant manquer au
plan que je me suis proposé en écrivant
cet ouvrage, si avant que d' entamer
ce sujet, et de parler même
des progrès que les romains et les
françois ont faits dans la science
militaire, je ne m' arrêtois à faire
connoître plus particulièrement les gaulois.
La république romaine les a
toujours distingués de ses autres ennemis,
et un françois a encore plus de
raisons de ne les pas confondre avec
les peuples qui occuperent les romains
jusques à la première guerre
de Carthage.
Quand quelques critiques habiles
ne penseroient pas que les françois
tirent leur origine des Gaules mêmes,

et descendent ou de ces gaulois qui
chercherent un asyle dans la Germanie
contre la tyrannie du gouvernement
de l' empire, ou de ces braves
avanturiers qui longtems auparavant
furent l' effroi des peuples qu' ils
forcerent à leur donner une patrie ; il est
du moins certain que la nation françoise,
telle qu' elle est aujourd' hui,
est en partie composée des gaulois
qui se confondant avec les vainqueurs,
ne firent plus avec eux qu' une
même nation. Les françois peuvent
revendiquer la gloire des anciens
gaulois, et puisque je les compare
aux romains, je ne dois pas oublier
qu' ils combattirent souvent les
uns contre les autres.

Rome, pour ainsi dire, étoit encore
en son berceau, quand deux armées
de gaulois, sous la conduite de
Belloveze et de Sigoveze, porterent,
comme tout le monde le sçait, leur
fortune et leurs espérances hors de
leur patrie. Elles traverserent le
Rhin et les Alpes. La victoire rendit
les gaulois puissans ; les uns pénétrèrent
jusques dans la Grece, la Macédoine,
et l' Asie ; les autres établirent
leur domination dans l' insubrie

qui prit leur nom, et cette Gaule que
les romains appellerent Cisalpine,
devint le boulevard de l' occident,
et leur inspira toûjours plus de terreur
que tous leurs autres ennemis.
La république romaine avoit déjà
fait passer sous le joug l' Afrique, la
Macédoine, la Grece, et porté ses
armes dans l' Asie, où elle trouva une
colonie de gaulois qui faisoient toute
la confiance d' Antiochus, et qui vendirent
cherement la liberté de l' orient,
que les Gaules étoient toujours
libres.

Le courage des peuples qui habitoient
les Alpes, fatigua l' ambition

de leurs vainqueurs, et quelques-uns conserverent leur liberté. Les braves et politiques allobroges étoient indomtables. Les Gaules dont les divisions rendoient la valeur moins redoutable, eurent la consolation de n' être vaincuës que par le plus grand capitaine qu' aît produit la république romaine ; et il fut doux pour les gaulois que celui qui leur ôta leur liberté, les en vengeât en détruisant celle des romains mêmes. Cesar combattit en capitaine et en politique contre des ennemis qui

p102

n' étoient pas même soldats, si l' on compare leur discipline avec celle des romains. Il trouva cependant des dangers dignes de lui pendant dix années d' une guerre continuelle. Les gaulois perdirent bien de leur vertu en perdant leur liberté. L' empire de la république romaine étoit affermi sur le reste de l' univers, parce qu' on n' y avoit pas eû assez de courage pour oser le secoüer : il fut aussi solidement établi sur les Gaules, parce que les romains y porterent leurs vices. Le courage des gaulois fut amolli, ou ne produisit plus que de ces vains éclats, qui ne servirent qu' à confirmer leur esclavage par les pertes qu' ils leur causerent. Ce fut l' an 365 de Rome que les gaulois vainquirent les romains à la bataille d' Allia, ravagerent leurs terres, brûlerent leur ville, et réduisirent un peuple qui devoit vaincre l' univers à deffendre et à racheter son Capitole. Ce que nous lisons dans Tite-Live, et ce que Plutarque son copiste rapporte de cet événement mémorable dans la vie de Camille, prouve assés, pour le dire en passant, combien les fables s' accréditent

p103

aisément quand elles flattent un peuple orgueilleux. La grandeur romaine ne put souffrir de devoir son salut à l' or du Capitole et à l' heureuse diversion des venetes. L' on imagina les exploits brillans de Camille, pour réparer la honte d' une guerre où le citoyen avoit fait voir autant de lâcheté à Rome que le soldat en avoit montré sur les bords de l' Allia. Il n' y a point d' événement dans notre histoire, qu' on puisse, je crois, comparer avec plus de justice à la première guerre que les gaulois portèrent à Rome, que l' irruption que les sarrasins firent en France. Du moins m' offre-t-elle l' occasion de parler d' une des choses les plus surprenantes qui soient arrivées dans le monde depuis la chute de l' empire ; je veux dire des progrès rapides et prodigieux des sectateurs de Mahomet. Quoique les françois fussent établis dans les Gaules depuis moins de tems que Rome n' en comptoit depuis sa fondation jusques à la journée d' Allia, leur empire cependant n' étoit pas exposé aux mêmes dangers que la république romaine. La

p104

France pouvoit arrêter par le nombre de ses places un ennemi victorieux, et la multitude de ses soldats suffisoit pour réparer des armées battues même à plusieurs reprises. Les nouveaux sectateurs de Mahomet n' avoient pas moins de courage que les gaulois, et ils étoient endurcis au travail et à la fatigue, comme tous les peuples qui naissent dans des contrées montagneuses et difficiles. Ils se précipitoient avec d' autant plus de confiance au milieu des plus grands dangers, que leur législateur les avoit rendu cruels, et qu' ils étoient persuadés qu' une fatalité aveugle régloit leur sort, sans que la prudence pût rien changer à des événemens

résolus de toute éternité.
La promptitude avec laquelle ils
subjuguèrent les plus vastes provinces,
est une espèce de prodige dans
l'histoire. Ils avoient inondé l'Asie
et l'Afrique, et ce torrent accru
commençoit à se répandre avec la même
violence dans l'Europe. Le zèle
fanatique que leur inspiroit leur religion,
et plus encore le désordre dans
lequel ils surprirent les peuples qui
s'étoient emparés des provinces de

p105

l'empire, et qui n'avoient point pris
une assiette assurée sur leurs conquêtes,
furent sans doute les principales
causes de leurs progrès.
Le mépris n'est souvent qu'une suite
de la haine ; celui que nous avons
pour les turcs est mal fondé, et l'on
s'en convaincra en jettant les yeux sur
les mémoires d'un des plus grands
capitaines du siècle passé. Si une
discipline sage et vigilante rend aujourd'hui
les mahométans si redoutables,
et contrebalance avec tant de succès,
les mœurs lâches et efféminées de l'Asie,
et les vices d'un gouvernement
qui annonce leur ruine, que ne
dût-ce pas être dans les beaux jours du
mahométisme, quand le fanatisme
qui les échauffoit, ne laissoit à ce
gouvernement despotique que ce qu'il
peut avoir d'utile ?
Mahomet qui avoit établi sa religion
par les armes, ordonna à ses
sectateurs de l'étendre par la même
voie. Il promit des récompenses
éternelles à ceux qui perdroient la
vie dans les combats, et il menaça
de l'enfer ceux qui resteroient oisifs
dans leurs maisons ; à moins que par
un tribut, que la gloire ou l'amour

p106

de la nation ne leur eût peut-être pas

arraché, ils ne contribuassent aux frais de la guerre. Ce législateur qui connoissoit tous les ressorts du coeur humain, se servit de la religion dont le joug n' est jamais trop pesant, pour rendre plus léger celui de son gouvernement politique. Il unit en effet les deux puissances, et ne distingua point les loix divines des loix civiles. Il fonda un empire guerrier en proscrivant le commerce et l' industrie. Toutes ses institutions tendoient à faire un peuple de soldats. Il deffendit l' usage du vin et de quelques alimens particuliers, et il permit la poligamie, afin que ses sectateurs conservassent plus longtems leurs premieres moeurs que le luxe et la volupté auroient pû altérer, et qu' au milieu de plusieurs femmes, leur coeur fût plus libre, ou du moins plus à couvert de ces passions fortes et dangereuses que le sexe a souvent fait naître. Les mahométans dans leur naissance détestoient avec fureur toutes les autres religions ; et leur prophete leur avoit si souvent recommandé d' exterminer les infideles par le fer,

p107

qu' il faut attribuer à ces préceptes la brutalité farouche avec laquelle ils firent la guerre. Une cruauté inouïe suivoit toujours leurs victoires, ou plutôt leurs incendies. Un peuple attaqué commençoit toujours par trembler à la vûë des ravages qu' il prévoyoit, et il étoit à demi vaincu par la crainte. Cette conduite répandit dans les provinces qu' ils menaçoient, la même consternation où la fierté des romains jettoit leurs ennemis. L' appareil avec lequel la république romaine commençoit la guerre ; ses propositions ambitieuses ; son opiniâtreté à poursuivre une affaire sans jamais se relâcher quel que fût d' abord le sort de ses armes ; les honneurs du triomphe qu' elle accordoit à ses

capitaines, et qui étoient le dernier
affront pour les vaincus qu' elle faisoit
même quelquefois périr après
avoir jöüi du spectacle de leurs
malheurs ; tout cela lui soumit autant de
peuples que les mahometans en vainquirent
par leur cruauté. La conduite
que tinrent ceux-ci, affermit en effet
leur domination sur les provinces subjuguées,
mais peut-être influe-t-elle

p108

encore aujourd' hui sur l' empire de
leurs successeurs.
Après avoir tout détruit pour conserver,
ils ne trouverent point les
mêmes ressources que les peuples du
nord pour affermir leur empire et
réparer les maux de leurs victoires.
Leur religion ennemie des arts, du
commerce et de toute cette industrie
qui fait fleurir un état, laissa regner
les vainqueurs dans des provinces
dévastées, et sur les débris des puissances
qu' ils avoient ruinées. Cette foiblesse
et cette stupidité où tous les
voyageurs nous représentent aujourd' hui
les états mahometans, les arrêterent
enfin dans leurs progrès ; tandis
que d' un autre côté l' Europe dont
les peuples se poliçoient, réparoit ses
pertes, et leur opposa enfin une barriere
plus redoutable.
Les sarrazins ne sentoient pas encore
le contrecoup des maux qu' ils faisoient
aux vaincus. Ils avoient enlevé
l' Afrique aux vandales, et détruit
dans l' Espagne l' empire des visigots.
Du haut des Pyrénées, ils se
répandirent dans la France, animés
par un plus grand intérêt que les gaulois
qui entrèrent dans Rome. Ils traînoient

p109

à leur suite une multitude de
femmes et d' enfans qu' ils devoient
établir dans leur conquête, et qui

rendant leur retraite plus difficile,
devoient leur donner un courage
invincible. Charles Martel dissipa cette
armée, ou plutôt ce peuple nombreux,
et sauva avec la France toute
la chrétienté.

Que Camille aît chassé ou non les
gaulois de Rome ; qu' il soit vrai ou
faux qu' il ait lavé la honte des romains
par une victoire complète,
et remportée dans les lieux mêmes où
ils avoient été défaits ; aucun citoyen
de la république n' étoit alors du
moins plus digne de la dictature et
plus capable de ces exploits. Ainsi
que Charles Martel, Camille étoit le
plus grand homme de sa nation.

Charles avoit les qualités d' un homme
ambitieux qui se fraye un chemin
au trône, Camille avoit les vertus
solides, mais moins brillantes, d' un
citoyen qui vit dans une république
où une extrême pauvreté n' a pas
encore laissé pénétrer le vice.

Charles Martel faisoit la guerre
avec cette science et cette profondeur
de génie qu' on a depuis encore plus

p110

admirées dans Charlemagne. Tous
ses projets se sentoient de la grandeur
de la monarchie françoise. Le
théâtre des grandes guerres n' étoit
pas encore ouvert aux romains. La
foiblesse de Rome arrêtoit Camille
et les autres généraux, et le salut du
Capitole auquel il falloit toujours
penser, rendoit leur courage plus
circonspect.

Les sarrasins éprouverent encore
les armes des françois au-delà des
Pyrenées sous le regne de Charlemagne.
Ils infesterent depuis les mers
et les côtes de Provence, mais la
monarchie rétrecie ensuite dans
d' étroites bornes, s' en vit séparée par des
ennemis qui ne furent pas moins
dangereux. Les croisades les
rapprocherent encore les uns des autres.
L' émulation que ces guerres firent
naître entre les différens peuples de

la chrétieneté, produisit des faits
d'armes qui peuvent passer pour des
prodiges, et qui sont au-dessus de
tout ce que l'histoire nous rapporte
du courage de quelques romains.
Rome eût toujours les gaulois à
ses portes. Son incendie et le rachat
du Capitole avoient fait une impression

p111

si profonde dans l'esprit des romains,
que pendant longtemps ils ne
leur firent la guerre que par des
dictateurs. La république romaine,
dit Tite-Live, eut plus de peine
à les dompter qu'à subjuguier le reste
de l'univers : aussi fit-elle des
décrets infiniment glorieux pour eux.
Il étoit ordonné que les pontifes,
les prêtres, les vétérans, et généralement
tous les citoyens, qui par
leur âge étoient dispensés de servir,
seroient obligés de prendre les armes
quand on seroit menacé des
gaulois. La terreur que ces barbares
inspirerent aux romains, avoit
tellement passé de génération en
génération sans s'affoiblir, que Saluste
ne craint point de dire que la république
combattoit avec eux pour
son salut et non pas pour la gloire.
On ne peut réfléchir sur cette crainte,
sans qu'il ne naisse quelque soupçon
désavantageux sur la valeur des
romains, ou du moins sans être forcé
d'avoüer que les gaulois en avoient

p112

davantage. Ceux-ci alloient toujours
nuds au combat ; ils combattirent encore
de la sorte à Cannes sous les ordres
d'Annibal. Leurs épées étoient
d'un acier si mauvais, qu'il falloit les
redresser à chaque coup qu'elles
portoient. Il est bien surprenant que malgré
tant de désavantages aussi considérables,
ils ayent pû résister si

longtems à des soldats qui étoient,
comme en sureté sous leur casque,
leur cuirasse, et leur bouclier, et
ausquels la bonté de leurs armes offensives
devoit donner une nouvelle
confiance.

La fortune sembla en quelque sorte
ménager la foiblesse de la republique
romaine, les peuples d' Italie ne firent
qu' exercer sa valeur et lui donner
un génie militaire. Depuis leur
défaite jusqu' à la bataille de Zama,
ce ne fut qu' une suite de dangers
toûjours plus considérables. La discipline
militaire fut d' abord portée à sa
perfection, c' est-à-dire, que le soldat fut

p113

courageux, sobre, laborieux, et
obéissant ; mais il n' y avoit encore
aucun art dans les généraux. Les
samnites instruisirent leur courage,
la crainte de retrouver des fourches
caudines donna plus de circonspection
aux consuls, cette confiance que
la prospérité avoit fait naître, et qui
s' étoit opposée aux progrès de la
science militaire, se dissipa, et des
vûës plus étenduës lui succéderent.
La résistance des samnites mit les
romains en état de repousser un
prince qui avoit fait ses premieres
armes sous les successeurs d' Alexandre.
Pyrrhus ne trouva rien de barbare
dans leur manière de faire la
guerre. Il devoit ruiner la
république romaine, il lui apprit seulement
à vaincre les carthaginois, et
Annibal forma aux romains des Scipions,
des Marcellus qui laisserent
après eux cette longue suite de grands
capitaines qui acheverent la conquête
du monde.
Les romains s' enrichirent toûjours
de ce qu' ils trouverent d' utile
chez leurs ennemis ; leurs succès, leurs
défaites, ils mettoient tout à profit,
et chaque peuple sembla leur donner

p114

une leçon. Quelque naturelle que paroisse d'abord cette conduite, elle suppose cependant dans l'esprit d'un peuple une force et un discernement qu'on ne peut trop louer. Combien de nations n'ont dû leur ruine qu'à un attachement ridicule pour leurs coutumes ? C'est le propre du peuple de se défier de toute nouveauté, parce qu'il ne remonte jamais jusques aux premières raisons des choses ; et les grands par une lâche politique, aiment mieux s'exposer à tous les dangers qu'ils voyent sur le chemin que l'habitude a consacré, que de s'en écarter sans être sûrs du succès, et de s'exposer aux reproches d'une populace qui ne juge jamais que par l'événement. Après une conduite si sage, il est bien difficile de se persuader que la république romaine ait fait des

p115

progrès si lents dans la science militaire, car jamais aucun autre peuple n'eut une police plus propre à placer et à faire paroître les talens dans leur jour. Les romains furent toujours en guerre ; d'abord les patriciens ne pouvoient se rendre recommandables que par la voye des armes, et dans la suite la loi qui permit aux plébéyens d'aspirer au consulat, donna une juste émulation aux deux ordres de la république. Les romains passoient successivement dans tous les grades de la milice, ce qui leur donnoit le tems de faire une étude particulière de toutes ses parties. Ils montoient tour à tour au commandement, et il est presque inconcevable que parmi le grand nombre de consuls qui furent continuellement à la tête des armées jusqu'à la première guerre de Carthage, il se soit trouvé si peu de ces hommes de génie, dont les heureuses découvertes éclairassent leurs successeurs, et les missent en état de porter

l' art militaire à sa perfection.
Ce fut peu de tems avant que la
république romaine fit pour la première

p116

fois la guerre en Sicile, que ses
armées connurent l' ordre de bataille
dont nous nous servons aujourd' hui,
et auquel elle dut dans la suite,
selon la remarque de Polybe,
une partie de ses succès. Les romains,
comme tout le monde le sçait, se
rangeoient par corps séparés sur
trois lignes. Les princes qui formoient
la seconde, étoient placés
vis-à-vis les intervalles, que laissoient
les bataillons des hastaires qui
formoient le premier rang, et les
corps des triaires sur une troisième
ligne, répondoient aux intervalles des
princes : cette troisième ligne qui formoit
la reserve de l' armée, étoit
composée des plus braves soldats.
Toute la science des romains paroît
dans cet ordre. Outre qu' il est
plus propre que tout autre à éviter
l' effort des éléphants, et qu' il offre
un moindre front aux armés à la
légere, dont les armes de jet
pouvoient faire un ravage beaucoup plus
grand sur la phalange des grecs, il
falloit pour ainsi dire vaincre trois
fois les romains dans la même action.
Si les hastaires étoient enfoncés, les

p117

princes s' avançoient, les soutenoient,
et donnoient le tems à ceux qui
s' étoient échappés par les intervalles de
leur ligne, de se rallier derrière eux
pour fondre encore une fois sur l' ennemi,
auquel les triaires pouvoient
encore enlever la double victoire
qu' il avoit remportée.
Les grecs, les carthaginois, et
tous les autres peuples policés ne
connoissoient à peu près qu' un même

ordre de bataille. Rien n' est plus redoutable au premier coup d' oeil que la phalange ; Paul émile en fut effrayé la premiere fois qu' il en vint aux mains avec Persée. La phalange, dit Polybe, étoit invincible tant qu' elle demouroit unie, mais il étoit rare qu' elle trouvât un terrain qui lui convint ; tous les pays au contraire étoient également favorables aux cohortes romaines. Une hauteur ou un fossé détruisoit l' ordre des macédoniens, et même sans aucun obstacle étranger, il étoit difficile qu' il ne se fit pas dans la phalange quelque flottement. Les romains aussi prompts et aussi capables de toutes sortes de mouvemens et d' évolutions que la

p118

pesante ordonnance des macedoniens l' étoit peu, pouvoient aisément en profiter pour la rompre, en la prenant en queue ou en flanc. Un corps qui flotte est à demi vaincu, et le flottement d' une troupe nait de la grande étendue de son front, d' où l' on doit conclure que les romains avoient un grand avantage sur leurs ennemis. Deux, et même trois rangs de phalange ne fortifioient pas une armée ; Annibal en fit l' épreuve à Zama. Comme la seconde phalange, (il faut dire la même chose de la troisième) devoit être placée immédiatement derriere la premiere, si celle-ci étoit enfoncée, elle se replioit sur l' autre qui avoit été inutile dans le combat, et l' entraînoit dans sa déroute avant même que l' ennemi l' eût approchée. La république romaine alla de progrès en progrès, et sa discipline militaire se perfectionna toujours, parce qu' elle avoit pour base un gouvernement, qui, comme je l' ai dit dans la premiere partie de cet ouvrage, fut porté à sa perfection avant que les romains fissent leurs grandes

p119

conquêtes. Quand il fut corrompu,
la discipline se relâcha aussi. Le soldat
gâté par Sylla, ne put plus souffrir
Lucullus, et dès qu' il obéit à de
moins grands hommes que Sylla et
César, il se porta à tous ces excès qui
le rendirent le maître des empereurs.
S' il est vrai que le gouvernement
doive être la base et le fondement
de tout le reste dans un état, l' on ne
doit point être surpris que pendant
plusieurs siècles les françois ne soient
quelquefois sortis de leur barbarie
que pour s' y replonger plus avant. Si
les loix de la monarchie françoise
n' avoient pas été incapables d' entretenir
un ordre réglé et constant,
les françois auroient bien
vîte perfectionné parmi eux la science
militaire. Notre histoire nous
présente dans les tems mêmes les plus
grossiers, plusieurs capitaines qui eurent
plus de génie que les consuls.
Mais parce que le prince sans autorité,
ne pouvoit purger les armées des
abus que le gouvernement civil faisoit
naître dans la discipline militaire,
ces qualités qu' on entrevoit, et
qui percent souvent avec éclat au travers
de tous ces obstacles, étoient

p120

étouffées et perduës pour la nation.
La police des fiefs plongea les françois
dans une barbarie épouvantable.
La plûpart des vassaux, quand
Hugues Capet monta sur le trône,
n' étoient plus obligés de servir que
pendant quarante jours. Le service
de quelques autres fut borné à vingt-cinq,
à quinze, et même à cinq jours.
Plusieurs firent des conditions si
avantageuses pour eux, qu' ils ne marchaient
plus sans une paye du prince.
Avec une pareille milice, il ne
fut permis que de courir à l' ennemi
pour se battre. La prudence et l' art
devinrent inutiles. On ne connut
plus ce qu' on appelle dessein, projet
de campagne, et l' on ne pouvoit ni

se ménager des circonstances favorables
pour vaincre, ni se servir de ses
forces pour profiter de la victoire.
Le mérite n' eut plus de place distinguée,
tout se régloit selon la dignité
des fiefs, et la France divisée en
mille petites souverainetés, devint
le théâtre d' une foule de querelles
particulières, dans lesquelles on perdit
le véritable esprit de la guerre
pour prendre celui du brigandage.
Il fut d' autant plus difficile que les

p121

françois firent alors quelque progrès,
que les vices de la milice étoient soutenus
d' une façon plus particulière par
ceux du gouvernement civil. Ils se
prêtoient mutuellement une force
nouvelle, et il falloit les ruiner à la fois.
Ce double obstacle fit languir la monarchie
dans une longue enfance, il lui
rendit souvent inutiles ses victoires, et
prolongea les guerres malheureuses
que nous eumes avec nos voisins.
Charles Vii eut à peine chassé les
anglois de son royaume, qu' il réforma
les principaux abus de la milice.
Ce prince établit un corps fixe
d' infanterie et de cavalerie, qui fit
toute son occupation de la guerre,
et dont le service devint aussi supérieur
à celui de l' ancienne milice,
que le courage discipliné de nos troupes
régées est aujourd' hui préférable
à la bravoure indocile et mal entendue
de notre arriere-ban.
François I forma le dessein des légions
françoises sur le modèle des
légions romaines ; mais ce prince
ne consumma point son ouvrage, et
les guerres civiles qui suspendirent
les progrès de la discipline, commencerent
cependant à faire paroître

p122

en France de grands capitaines. Je

ne m'arrête point à remarquer les divers changemens qui se firent depuis dans la milice françoise ; on peut consulter la sçavante histoire qu' en a écrit le p Daniel. C' est aux derniers régnes que nous devons les progrès les plus considérables de notre discipline, et ces généraux habiles qui nous ont donné des leçons d' un art dont ils avoient pénétré tous les secrets. On a dit de Rome et de Sparte qu' elles étoient plutôt des camps que des villes ; à combien plus forte raison pourroit-on le dire aujourd' hui de nos places frontieres, où les troupes dans le sein de la paix trouveroient une image de la guerre, si l' on faisoit revivre une partie des exercices militaires des romains et des anciens françois, et que le soldat y fût préparé par une éducation militaire ?

Avant que de finir ce livre, oserai-je hasarder une pensée sur l' invention de la poudre et de nos armes à feu, qui ont rendu plus simple le mécanisme de la guerre, et par conséquent mis les modernes en état de pousser encore plus loin que les

p123

anciens la science militaire ? Ceux-ci avoient besoin de plus de ressources. Souvent une armée ne pouvoit point traîner à sa suite toutes les machines qui lui étoient nécessaires pour former un siège, quelquefois elle se trouvoit dans un pays qui ne lui offroit point le bois propre à les construire, ou du moins elle perdoit souvent un tems précieux.

Les travaux immenses qu' il falloit faire, les machines qu' il falloit employer, toutes les ressources du génie par lesquelles un capitaine devoit suppléer à leur insuffisance, et toutes les voyes de défense qu' avoit un gouverneur de place, tout cela fait honneur aux anciens, et présente même un spectacle infiniment plus intéressant que nos sièges. Cependant

au milieu de cette abondance
on remarque leur stérilité ; leurs opérations
n' étoient si compliquées, ils
n' avoient besoin de tant de génie et
de tant d' art, que parce qu' ils
n' étoient pas encore parvenus à la
connoissance du secret réservé à leur
postérité, je parle de l' artillerie qui
simplifie les opérations d' un siège, en
abrège les travaux, et par une suite

p124

nécessaire répand plus de facilité sur
les autres parties de la guerre.
Par combien d' adresses en effet ne
fallut-il pas qu' Annibal suppléât à ce
défaut, qui l' empêchoit de pouvoir
former un siège en Italie ? La guerre
devint très-difficile pour lui, il
délibéra quelques jours avant la bataille
de Cannes, s' il repasseroit en Espagne.
Il se trouvoit toujours dans un
pays ruiné par son armée ou par celle
des romains. Toujours sans retraite
et sans magasin, il étoit obligé pour
pouvoir seulement aux besoins de ses
soldats, de déployer les ressources
de ce génie admirable qui l' élève
au-dessus de tous les capitaines de
l' antiquité.
Depuis que la simplicité de notre
artillerie a fait disparaître les tours,
les béliers, les balistes, et les
catapultes, une armée plus libre ne peut
plus se trouver dans les mêmes embarras ;
et nos généraux délivrés d' une
partie des soins que le mécanisme
de la guerre exigeoit des anciens,
peuvent appliquer avec plus de succès
leur génie aux parties plus sçavantes de
la guerre.

LIVRE 5

p125

Quelque brièvement que j' aye
parlé des premières guerres des
romains et des français, il suffiroit
peut-être d' ajouter à ce que j' ai dit
touchant leur discipline militaire,
leur politique, et leurs progrès dans la
science militaire, un parallèle des
circonstances différentes où ces deux
peuples se sont trouvés, pour qu' on
pût apprécier avec justesse le mérite
de ce qu' ils ont fait au-dehors. Mais
ce n' est pas-là le seul but que je me

p126

sans proposé ; et comme j' ai parcouru
dans la première partie de cet
ouvrage les différentes révolutions
de leur gouvernement, je dois
examiner dans celle-ci les affaires
les plus importantes qu' ils ont eues
avec leurs ennemis. Outre qu' il naîtra
de cet examen plusieurs réflexions
propres à éclaircir des matières
intéressantes, on en connoîtra mieux
le génie des deux peuples que je
compare, et tous ces faits seront autant
de nouvelles preuves des vérités que
j' ai avancées.

L' histoire ancienne n' offre point
de guerre plus mémorable que celle
que la république romaine soutint
contre annibal ; et l' histoire moderne
ne présente peut-être point
d' événement où les caprices de la fortune,
les vertus et les vices des hommes
ayent ramené tour à tour des révolutions
si surprenantes, que pendant le
cours de la guerre que les anglais
porterent dans le sein de la France.

Le succès des romains et des français,
forme une époque considérable
dans leur histoire. Les premiers
en humiliant Carthage firent le premier
pas, et le plus difficile, pour

p 1

suis proposé ; et comme j' ai parcouru
dans la première partie de cet
ouvrage les différentes révolutions
de leur gouvernement, je dois
examiner dans celle-ci les affaires
les plus importantes qu' ils ont eues

avec leurs ennemis. Outre qu' il naîtra
de cet examen plusieurs réflexions
propres à éclaircir des matières
intéressantes, on en connoîtra mieux
le génie des deux peuples que je compare,
et tous ces faits seront autant
de nouvelles preuves des vérités que
j' ai avancées.

L' histoire ancienne n' offre point
de guerre plus mémorable que celle
que la république romaine soutint
contre Annibal ; et l' histoire moderne
ne présente peut-être point d' événement
où les caprices de la fortune,
les vertus et les vices des hommes
ayent ramené tour à tour des révolutions
si surprenantes, que pendant le
cours de la guerre que les anglois
portèrent dans le sein de la France.
Le succès des romains et des françois,
forme une époque considérable
dans leur histoire. Les premiers
en humiliant Carthage firent le premier
pas, et le plus difficile, pour

p127

parvenir à la monarchie universelle ;
et les seconds après la défaite des
anglois, se trouverent moins occupés
au-dedans, et commencerent à se
mêler dans toutes les affaires de l' Europe.
L' on peut appliquer à la seconde
guerre angloise tout ce que Tite-Live
dit de celle d' Annibal. Les romains
et les françois à qui la victoire
devoit enfin demeurer, crurent
d' abord trouver leur ruine dans leurs
premières défaites. La même haine qui
divisoit Carthage et Rome, regnoit
entre Londres et Paris. La fortune
abaissa les romains, mais leur patience
magnanime vainquit ses caprices ;
elle flata les anglois, mais ils ne sçurent

p128

pas mieux profiter de leurs avantages
que les carthaginois ; elle abbatit

les françois sans les accabler,
et récompensa enfin leur courage.
Carthage étoit une colonie de Tyr ;
son gouvernement, disent quelques
auteurs, fut établi avec sagesse. Polybe
le compare à celui des romains,
et Aristote à celui de Sparte. Mais
qu'importoit aux carthaginois d'avoir
deux suffetes qui partageassent
l'autorité avec le sénat et le corps du
peuple ? Si Sparte et Rome n'eussent
eû que l'avantage de distribuer ainsi
la puissance souveraine entre les
différentes parties de l'état, leur nom
seroit peut-être ignoré, ou comme
celui de Carthage il ne seroit devenu
fameux que par leur ruine.
Quoique Licurgue eût pris le plan
de son gouvernement chez les crêtois,
Polybe s'est cru en droit de
condamner les auteurs qui avoient avancé
que les républiques de Crête et de
Sparte se ressembloient. Elles étoient
en effet très-différentes l'une de l'autre
par leur police particuliere, et par
la différence des proportions qui
unissoient les parties de leur gouvernement,
quoique les principes en fussent

p129

les mêmes. Autant que Lycurgue
avoit songé à les affermir, et à rendre
ses citoyens meilleurs, en établissant
parmi eux l'égalité des biens, le mépris
des richesses, et une intime liaison
fondée sur leur intérêt personnel ;
autant le législateur des crêtois, dont
le génie s'étoit, pour ainsi dire, épuisé
par les méditations qui produisirent
pour la première fois un mélange des
trois gouvernemens ; autant, dis-je,
Minos avoit-il négligé d'affermir son
gouvernement par les loix d'une
police qui n'en fit qu'un seul corps, et
qui rendit la vertu précieuse à ses citoyens.
Si, comme on n'en sçauroit douter,
la critique de Polybe est juste,
elle retombe sur lui avec toute sa
force, puisque le gouvernement des
carthaginois qui ne fut jamais en état
de retirer aucun avantage du mélange

des trois polices les plus connues, ne
ressembla pas plus à celui des romains,
que le gouvernement de Crète
à celui de la république de Sparte.
Qu' on se rappelle ce que j' ai dit
jusques ici de la république romaine,
et qu' on le compare avec ce
qu' Aristote nous apprend des carthaginois.

p130

Ce philosophe leur reproche
deux vices qui doivent ruiner toute
sorte de police. Comme s' il étoit
impossible, dit-il, qu' un homme qui
n' est pas riche pût gouverner avec
intégrité et aimer le repos, les loix
ne permettent d' élever aux magistratures
que les riches citoyens, et ils
peuvent même en posséder plusieurs
à la fois. La préférence injuste des
richesses sur le mérite devint par-là
un principe d' état, elle détruisoit tout
l' équilibre du gouvernement mixte ;
aussi les carthaginois faisoient-ils
un commerce public des magistratures
et du commandement des armées.
Tyr la première patrie des carthaginois,
étoit une ville riche et peuplée
de marchands ; son orgueil, son
faste, et son avarice dont l' histoire
sainte nous apprend le détail, font
aisément conjecturer que son gouvernement
devoit avoir les mêmes
vices qu' Aristote reproche à celui de
Carthage. Indépendamment du respect
et de l' étroite amitié que les
carthaginois eurent toujours pour leur

p131

métropole, ce qui devient une espèce
de preuve qu' ils en conserverent
les usages, il est si naturel que
les colonies d' un peuple florissant
transportent avec elles les loix et les
coutumes de leur patrie, qu' on peut
assurer sans crainte de se tromper que
Carthage fut corrompue dès sa naissance

par les vices de Tyr.

Les tyriens qui s' établirent sur les côtes d' Afrique se seroient entierement livrés au commerce comme leurs peres, si la férocité et l' inquiétude de leurs voisins ne les eussent forcés à s' ouvrir un asyle par les armes, et à conquérir une ville où ils ne vouloient établir que des banques. Malgré sa foiblesse et ses vices, la république naissante se soutint contre ses ennemis. La crainte que lui donnoient les africains, avoit fait en quelque sorte disparoître les défauts de son gouvernement ; et la chaleur naturelle avec laquelle on se porte à un nouvel établissement, tenoit lieu d' amour pour la patrie. La nécessité de vaincre ou de périr, l' intérêt particulier qui dans ces circonstances se confond nécessairement, même dans les ames les plus viles, avec l' intérêt

p132

public, tout cela pendant un certain tems servit aussi utilement les carthaginois que de bonnes loix et de bonnes moeurs ; mais après les premiers succès, et quand ils se furent enfin conquis un établissement solide, leurs vices reprirent leur premier cours avec la liberté.

La perfection du corps politique ainsi que celle du corps humain, resulte moins de la beauté réelle de chaque partie en elle-même que de la proportion qui les réunit. Des traits réguliers ne suffisent point pour faire la beauté, il faut qu' ils soient faits les uns pour les autres. De même la plûpart des choses ne sont utiles à un état que quand elles concourent à former un seul corps, qu' elles tendent au même but, et que par l' effet d' une sage proportion, les unes augmentent l' utilité des autres. Ce point de perfection, comme je l' ai indiqué ailleurs, ne peut pas également se trouver dans tous les états, de certaines polices sont incompatibles entre elles, et ne s' associent qu' avec de

certains gouvernemens. Une société doit d'abord examiner quelle est la fin que ses loix fondamentales et ses

p133

moeurs lui permettent de se proposer, afin de ne s'en jamais écarter ; ou bien elle ruine ses forces, en croyant les augmenter par des établissemens que la politique avoit rendu utiles et même quelquefois indispensables chez d'autres peuples.

Carthage ignora toujours ces maximes. Cette colonie marchande en partant de Tyr, guerrière pour s'établir sur les côtes d'Afrique, et redevenue marchande après ses premiers succès, corrompit les principes d'une république qui a pour but le commerce, en y associant imprudemment la guerre. Elle perdit dès-lors la sûreté dont Tyr jouissoit, et se mit dans la nécessité de périr, en se faisant des ennemis, sans avoir les qualités nécessaires pour les vaincre. Les progrès que les carthaginois dûrent à l'habileté de quelques-uns d'entre eux, ou à la foiblesse des africains, ne les occuperent pas assés longtems. Une paix trop prompte leur laissa leur caractere et ne substitua point des idées de guerre à celles qu'ils avoient apportées de leur patrie. Tandis que ces républicains

p134

ingénieux sur tout ce qui flatte leur avarice, se tournoient avec précipitation du côté du commerce qui leur ouvre une voye courte et facile de s'enrichir, ils formerent le dessein d'avoir des milices. Mais ce n'étoit pas par cette ambition des romains qui fait les héros, ou par un motif de sagesse qui leur eût fait connoître que les soldats sont le soutien de l'état : ils aimoient moins la victoire que les

dépoüilles des vaincus, et leur avidité envahissoit déjà en espérance les richesses de leurs voisins. Par la plus mauvaise des politiques les carthaginois confierent à des étrangers le soin de leur salut et de leur gloire. Leur avarice ne leur permit pas de remarquer qu' ils se mettoient à la discretion de ces auxiliaires, qu' ils se donnoient des maîtres, ou se nourrissoient du moins des ennemis. De-là se formerent ces révoltes des soldats, elles auroient dû être encore plus fréquentes ; et lorsqu' on pense aux divisions qui d' un autre côté partageoient avec tant de haine le sénat, le peuple, et les magistrats, on est surpris que Carthage n' en ait pas été accablée.

p135

Quand la fortune auroit distribué les citoyens en deux classes, dont l' une auroit cultivé la guerre et l' autre le commerce, pour en former une république qui pût se suffire à elle-même comme une monarchie, cette situation n' auroit encore été que passagere. Bientôt une partie en dominant l' autre, l' auroit rendu méprisable, et l' état seroit devenu ou absolument militaire, ou absolument commerçant. Tel est le sort de tous les états libres ; faute d' une autorité supérieure qui y assigne des bornes aux professions différentes, et qui les soutienne par des privileges particuliers, les républicains embrassent tous la même condition, et leur société porte dès-lors en elle-même un principe de foiblesse et de destruction.

Un prince, comme je l' ai déjà dit ailleurs, entretient un juste équilibre entre toutes les parties de son état, il en peut combiner les intérêts avec sagesse et empêcher que l' une ne fleurisse aux dépens de l' autre ; mais les magistrats d' un état libre ont eux-mêmes une condition particuliere qu' ils favorisent, et à laquelle ils sacrifieront

les intérêts publics. Si dans la république de Carthage l' autorité avoit été confiée aux soldats, la milice bientôt enrichie des impôts levés sur les commerçans, eût rendu la condition de ceux-ci moins heureuse, et les citoyens auroient préféré le parti des armes à un commerce fatiguant, et dont les armées auroient eû le principal profit. Les commerçans ne pouvoient avoir aussi l' autorité dans leurs mains, sans avilir la militaire, qui devenant dès-lors la dernière condition dans la république, ne lui auroit pas été plus utile que ses auxiliaires. Le sénat partagé en guerriers, et en commerçans, ne se fût pas maintenu longtems dans cet équilibre ; le génie que donnent les armes et celui que donne le commerce sont trop différens. Les deux partis n' auroient pû avoir une force égale, et bientôt les cabales et les factions en auroient asservi un, et peut-être même auroient détruit la république.

L' histoire de Carthage ne commence à être bien connue que vers le tems où elle disputa la Sicile aux romains. Indépendamment des abus que le défaut des loix et les richesses

avoient fait naître dans cette république, et qui avoient toujours empêché qu' elle ne tirât des principes de son gouvernement les mêmes avantages que les romains ; il n' y a personne qui ne voye qu' elle se trouvoit alors dans la même situation que la république romaine, quand celle-ci se déchira par ses guerres civiles. Carthage étoit livrée à toute la corruption où peut s' abandonner une république, corruption qui ne connoît point de bornes et qui est toujours

plus grande que dans un état monarchique. La patrie étoit publiquement sacrifiée aux intérêts des partis et des cabales qui la divisoient. Les magistrats n'avoient qu'un vain nom, et le corps de l'état lui-même étoit sans autorité. Qui doute qu'Amilcar en quittant la Sicile, n'eût pu marcher contre Carthage et s'en rendre le maître avec plus de facilité qu'aucun des citoyens qui usurperent l'autorité souveraine dans Rome ? Quand Hannon propose de livrer Annibal aux romains comme un infracteur des traités et de la foi publique, peut-on ne pas faire la réflexion que j'ai faite au sujet du sénat romain qui se

p138

dissipe à l'approche de César, lorsqu'il délibère de le livrer à ses ennemis ? Après la mort d'Asdrubal les soldats choisirent eux-mêmes le fils d'Amilcar pour leur général, et la plus grande partie du sénat et du peuple qui étoit dévouée à la faction barcine, confirma cette élection. Mais ce ne fut qu'une formalité aussi frivole que l'usage qui conduisit depuis les empereurs romains au sénat, pour y faire confirmer le choix des légions. Annibal pouvoit commander à sa patrie, et il ne rechercha son consentement que par politique, et pour l'intéresser au grand dessein qu'il méditoit contre les romains.

L'on ne concevroit point que les carthaginois eussent conservé jusques là leur liberté, si l'on ne faisoit attention que leur esprit borné au commerce, et retréci par l'avarice, ne s'ouvroit point aux grandes choses comme celui des romains. Tandis que les uns naturellement lâches et timides en restoient aux intrigues et aux cabales de citoyens ; les autres fiers et courageux participoient à la grandeur et à l'ambition de leur république, et décidoient leurs querelles par les armes.

C' est ici le véritable point de vûë
d' où l' on doit regarder l' une et l' autre
république. La tranquillité des
carthaginois, malgré un gouvernement
vicieux qui ne pouvoit mettre
aucun frein aux passions des citoyens,
forme un préjugé qui leur est désavantageux.
Un peuple que la nature ou
ses institutions politiques ont rendu
capable des grandes choses, doit
nécessairement abuser de la foiblesse de
son gouvernement. Si les loix des
fiefs n' avoient entraîné aucun désordre
dans la monarchie françoise, les
françois n' auroient acquis dans la
suite aucune gloire, et leur prétenduë
sagesse qui n' auroit été qu' une
vraye lâcheté ou une paresse de tempérament,
telle que celle qu' on a
toujours reprochée aux asiatiques, les
auroit rendu méprisables à leurs
voisins.
Cette sagesse des carthaginois,
ou pour m' exprimer plus exactement,
cette foiblesse qui les garantissoit des
guerres civiles, devenoit une cause
certaine de leur ruine, dès qu' ils
feroient la guerre aux romains. Ceux-ci
étoient encore dans toute la vigueur

de leur gouvernement quand
Annibal descendit en Italie. Leur
république avoit acquis des forces, elle
pouvoit supporter plusieurs pertes ;
et ses citoyens qui conservoient les
anciennes moeurs, n' étoient plus
cependant dans cette première pauvreté
qui les auroit fait succomber sous
le poids d' une guerre si importante.
Rome étoit une république de
soldats, Carthage étoit une république
de Marchands : c' est de-là que
se tire le dénouement des guerres puniques.
Une nation commerçante
doit être assez sage pour ne point tenter
l' ambition de ses voisins. Quel
que soit son courage, elle aime la paix,

la guerre interrompt son commerce,
l' apauvrit, et exige cependant de plus
grandes dépenses. Une nation guerriere
hait la paix, parce que la guerre
l' enrichit, et lui tient lieu d' industrie.
L' une et l' autre ont donc nécessairement
une conduite différente, et
dans les circonstances mêmes où leur
intérêt seroit le même, il est
nécessairement envisagé d' une manière
différente, et pour ainsi dire à travers
les préjugés ausquels les deux sociétés

p141

sont accoutumées. La premiere
aura une politique timide, et recherchera
son salut dans une paix qui causera
enfin sa ruine. La seconde doit
naturellement s' irriter dans les malheurs,
et les succès seuls peuvent la
préparer à quitter les armes.
Les richesses de Carthage la mettoient
en état de poursuivre la guerre
avec vigueur, et de seconder la
fortune, ou plutôt le génie d' Annibal ;
mais de ce côté-là même son
avarice la rabaissoit beaucoup au-dessous
des romains. Ce vice des carthaginois
n' avoit, si je puis parler
ainsi, rien de cet air de noblesse qui
le rend moins odieux chez les autres
nations. N' aimant les richesses que
pour elles-mêmes, ils étoient
extrêmement pauvres dans la plus grande
opulence. Cette avarice sordide
étouffoit tous les sentimens d' honneur,
et ne permettoit pas à la patrie
d' espérer quelque ressource dans
un besoin pressant. L' amour de la

p142

patrie et la gloire rendoient au contraire
tout possible aux romains. Leur
république est pauvre, mais chaque
citoyen portera son bien au trésor public,
et Rome pourra fournir aux
frais d' une guerre immense qui se

fait à la fois en Italie, en Espagne,
en Sicile, et en Sardaigne.
Les carthaginois en effet se crurent
vaincus, quand ils virent que
la guerre ne les enrichissoit pas. Le
trésor public épuisé malgré leur épargne,
les fit trembler, et chaque citoyen
renferma avec soin des richesses,
qui devoient devenir par-là le
butin des romains. La crainte succeda
à l' avarice, et les vices de Carthage
ne pouvoient point n' être pas
vaincus par les vertus de Rome.
Quoique la fortune mît moins de
différence entre les françois et les
anglois, et qu' il dût y avoir par
conséquent une plus grande vicissitude
dans les événemens de la guerre, on
ne laisse pas d' entrevoir dans leur
gouvernement les causes de la supériorité
de la France sur l' Angleterre, et de
l' impuissance où celle-ci étoit de faire passer
son ennemie sous sa domination.
On ne peut lire l' histoire des guerres

p143

que les romains firent en Angleterre,
alors appelée Bretagne, sans
admirer le courage des peuples de
cette isle. Soit que l' empire romain
n' eût plus l' art d' affermir son joug,
ou que les bretons plus féroces que
les autres peuples, portassent dans ce
tempérament farouche et cruel que
leur reprochent les anciens, un obstacle
à la corruption et aux délices romaines ;
soit enfin que leur pays n' offrît
rien qui tentât la cupidité des
vainqueurs, ils recouvrèrent leur
liberté. Affoiblis cependant par des
causes dont le tems nous a dérobé la
connoissance, ils ne purent se soutenir
contre les pictes et les écossois.
Les romains lassés de les secourir,
les abandonnerent à leur mauvaise
fortune. Ils implorèrent dans la suite
la protection des anglo-saxons,
et ils se vengerent de leurs ennemis ;
mais ils furent bientôt accablés par
leurs protecteurs, et les malheureux
bretons ne sauverent leur liberté

qu' en abandonnant leur patrie.
La monarchie anglo-saxonne qui
prit alors naissance, subsista plus de
six cens ans, et pendant le cours de
cette longue domination, son gouvernement

p144

à peu près semblable à celui
des premiers françois, ne reçut
point de secousse qui en changeât les
principes. Les saxons se virent renfermés
dans un pays étroit, où ne
pouvant pas se séparer, comme firent
les françois dans les Gaules, ils
ne négligerent point leurs assemblées
publiques. L' usage même en fut d' autant
plus sacré, que l' Angleterre étoit
divisée en sept monarchies qui eurent
presque toûjours leurs rois
différens. Les anglois étoient séparés
du reste du monde, et presque toûjours
occupés de leurs démêlés particuliers,
ils eurent par conséquent
moins d' affaires étrangères, et furent
beaucoup moins exposés que les françois
à oublier leurs loix, ou à transporter
chez eux des nouveautés qu' ils
auroient prises du commerce des
étrangers. Enfin les princes qui
régnerent
en Angleterre, eurent encore
moins d' autorité sur leurs sujets,
que les rois saxons qui régnoient
en Germanie n' en avoient sur les
leurs. Ce ne furent point des princes
de la nation saxonne qui vinrent au
secours des bretons, qui conquirent
leur pays, et qui l' érigerent en royaume ;

p145

c' étoient de simples aventuriers,
et malgré leur nouvelle qualité, *ils*
ne furent regardés par leurs sujets,
dit M De Rapin-Thoyras, *que sur*
le pied que l' étoient leurs gouverneurs
en Allemagne .
Cette indocilité farouche dont j' ai

parlé dans le livre précédent, et qui rendoit les saxons si redoutables au dehors, les rendoit indomtables au dedans, et il devoit être également difficile de les plier à une bonne police par la force ou par l'insinuation. Le règne de quelques princes danois avoit peut-être encore fait perdre aux anglois l'attachement qu'ils auroient pu avoir pour leurs rois. Cet attachement même devoit être bien médiocre, s'il est vrai, ainsi que le pensent plusieurs critiques judicieux, que la couronne ait été élective sous la domination des princes saxons. Dans ces circonstances les anglois furent subjugués, et Guillaume Le

p146

Conquerant ne ménagea pas leurs préjugés : au lieu de sceptre il se servit pour les gouverner de l'épée avec laquelle il les avoit vaincus. Une sévérité si contraire aux règles de la politique, et d'autant plus injurieuse pour la fierté des anglois, qu'elle paroissoit quelquefois puérile et ridicule, leur persuada plus que jamais qu'un prince et ses sujets ont des intérêts différens. Cette erreur trop facile à s'accréditer parmi des barbares, et sur-tout chez un peuple tel que je viens de représenter les anglois, et qui passe sous une domination étrangère, devint le principe de leur conduite. Elle fut comme une barrière entre le prince et ses sujets, et leur donna malgré eux des soupçons pernicieux à leur repos. Dans cette désunion entre le monarque et son peuple le trône étoit mal affermi : les rois entraînés par une ambition mal entendue, ne songerent point à donner des fondemens solides à leur autorité, et ils virent passer leur couronne sur d'autres têtes. L'anglois dont ces vicissitudes de fortune occupoient agréablement les passions, se fit un art de la révolte,

et força les chefs de parti d' acheter
son secours par des privileges que leur
ambition se pressoit de lui accorder,
et qu' ils n' osoient ensuite révoquer.
Ce peuple sçut malheureusement
pour son repos, profiter avec assez
d' adresse de l' ambition de ses princes
pour s' élever au-dessus d' eux,
et, contre toutes les régles de la
politique, il se vit en état de se faire
lui-même raison de la cruauté et de
l' avarice de Jean-Sans-Terre.
Ce prince opprimé fut obligé de
faire revivre tous les privileges que
les rois Canut et édoüard avoient
accordés à l' indocilité des saxons, et
que Guillaume avoit détruits. L' acte
appellé chez les anglois *la grande
charte* changea leur monarchie en
une espèce de république. Le parlement
qui se forma sous Henry lii
contrebalança en naissant l' autorité
de ce prince, et ne lui laissa qu' un
titre équivoque avec une puissance
immense s' il n' étoit que le premier
magistrat de l' état, mais trop foible
s' il en étoit le roi. L' Angleterre ne
put deslors jouïr ni du bonheur que
donne la monarchie, ni de celui que
procure le gouvernement libre.

Le génie d' usurpation qui avoit
déjà perdu chez les anglois ce qu' il
a d' odieux, fit de nouveaux progrès.
Plus la liberté eut de loix pour
fondement, plus le prince perdit de sa
majesté aux yeux d' un peuple qui
vouloit être libre. Deslors l' Angleterre
fut en contradiction avec elle-même,
et ne put posséder ce qu' on
appelle en politique *l' esprit de son
gouvernement* . Il lui falloit un
trône, mais elle ne vouloit y laisser
asseoir qu' un vain phantôme de la
royauté. Les françois eurent alors
une grande supériorité sur les anglois.
Leur génie étoit plié à leur

gouvernement, avantage qui a
contrebalancé dans plusieurs nations
anciennes et modernes des vices capables
de les ruiner, et qui suppléant
au défaut des loix, donnoit au moins
aux françois une partie des qualités
nécessaires dans la monarchie.
Les anglois en effet ne firent grace
qu' aux princes qui sçurent domter leur
indocilité par cet empire absolu que
donnent naturellement des qualités
supérieures. Ceux qui n' eurent que des
talens communs, comme édoüard li
et Richard li furent traités de tirans

p149

pour avoir voulu prendre ou conserver
une partie de l' autorité qu' eut
édoüard lii. Les françois avoient
un génie tout différent. Quoique
les monumens de l' histoire ne nous
aident pas à remonter jusqu' à
l' origine de leur amour pour leurs rois, ils
en montrent du moins la continuité.
La couronne n' a passé que dans trois
maisons différentes, et combien
d' adresse, de courage, et de patience
les Pepins et Hugues-Capet ne
dûrent-ils pas avoir pour monter sur
le trône ? Aussi les troubles
n' eurent-ils jamais en France les mêmes
suites qu' en Angleterre.
Il faut distinguer parmi les françois
le gouvernement général de leur
monarchie, et le gouvernement particulier
des différentes puissances
qui la composoient. Le premier fondé
sur les loix des fiefs dont j' ai souvent
parlé, désunissoit la nation et
la partageoit en différens peuples
ennemis les uns des autres ; mais le

p150

second plus sage ne ruinoit point les
principes fondamentaux de la société.
Les princes plus puissans dans
leurs états que les successeurs de

Jean-Sans-Terre ne le furent en Angleterre,
n'avoient point un intérêt différent
de celui de leurs sujets, dans
lesquels ils trouvoient même une
fidélité constante.

Si la police barbare des fiefs
affoiblissoit la France par la désunion
de ses parties, et pouvoit y faire
naître des désordres favorables aux
étrangers, le gouvernement
d'Angleterre n'étoit pas moins propre à
exciter des révolutions encore plus
dangereuses. La politique même
n'entrevoit rien dans celles-ci dont elle
puisse tirer quelque avantage contre
les étrangers. Les guerres civiles
des anglois étoient d'une autre
nature que celles des françois. En
Angleterre c'étoient les passions des
grands et du peuple qui les
excitoient, c'est tout le corps de la
nation qui se souleve contre son chef,
et deslors toute harmonie est détruite.
En France les guerres civiles de
la nation étoient par rapport à chaque
état une guerre étrangère qui

p151

n'attaquoit que rarement les ressorts
de son gouvernement particulier.
Deslors la politique pouvoit trouver
quelque point de réunion. En effet
nos rois faisoient des traités avec
leurs vassaux ; mais en Angleterre il
n'y avoit aucun traité à faire entre le
prince et ses sujets. L'on verra même
dans la suite que les loix des
fiefs portoient, pour ainsi dire, leur
contrepoison avec elles. Elles appliquoient
elles-mêmes le remède aux
maux qu'elles avoient fomentés, et
dans le danger elles réunissoient l'état ;
car le même intérêt qui soulevoit les
vassaux contre les rois de France,
devoit les armer contre un prince
étranger, dont la trop grande puissance
auroit menacé leurs privilèges
et leur liberté.

Le trône de nos rois, j'en conviens,
et la monarchie françoise,
étoient mal affermis, mais ce n'étoit

point l' Angleterre encore plus
chancellante qui pouvoit les renverser.
Sans comparer les forces des deux
états, il ne faut que réfléchir sur la
manière dont on faisoit la guerre en
ces tems-là, pour se convaincre qu' elle
devoit traîner en longueur. Il étoit

p152

cependant impossible que les anglois
s' ils n' accabloient promptement la
France, ne retombassent dans des
troubles domestiques, ce qui eût été
une diversion en sa faveur.
Ce n' est point la connoissance de
l' événement qui me fait avancer cette
proposition. Il est aisé de découvrir
dans l' histoire d' Angleterre le
fil, si je puis m' exprimer ainsi, qui
lie les fameuses révolutions des Yorks
et des Lancastres à celles qui les
avoient précédées. Il falloit
qu' édoüard Iii et Henry V laissassent sur
le trône des fils qui eussent leurs
qualités, pour que les anglois ne se
livrassent pas à cette inquiétude que
nourrissoit le partage inégal et mal
affermi de l' autorité. Dès que ce peuple
perdroit sa fierté en ne voyant
plus des rois de France et d' écosse
prisonniers à Londres, il devoit ne
sentir que son épuisement, s' appercevoir
qu' il avoit perdu beaucoup
de ses privilèges sous le règne précédent,
et qu' il n' étoit pas de son
intérêt que les princes acquissent au
dehors une puissance avec laquelle ils
pourroient l' accabler au dedans.
Si les querelles des maisons d' York

p153

et de Lancastre n' avoient pas troublé
l' Angleterre, quelque autre cause y
auroit excité des guerres civiles.
Jusqu' à Henry Iv on voit à peine
dans l' histoire de ce royaume deux
rois de suite dont le règne n' ait pas

fini par une catastrophe tragique.
L'habitude entraînoit les anglois.
Henry Vii réunit inutilement en sa
personne par son mariage avec élisabeth
fille aînée d' édoüard Iv les
droits des deux maisons. On voulut
pénétrer les intentions de ce prince,
et pour se faire un prétexte à la
révolte, on se prêta à toutes les
impostures de ceux qui eurent quelque
intérêt de faire naître de nouveaux
troubles. L' on feignit de
croire que Henry estimoit davantage

p154

les droits des Lancastres que ceux
des Yorks, en vertu desquels il ne
prétendoit ni régner, ni transmettre
la couronne à sa postérité.
Il paroît d' abord étonnant qu' un
pays vaincu, et qui a pendant longtems
obéi à des princes qui pouvoient
encore plus aisément ramener l' ordre
dans leurs états que les rois de
France mêmes, soit devenu le théâtre de
toutes les révolutions que peut
produire une liberté licentieuse. Les premiers
rois qui occuperent le trône
de Guillaume Le Conquerant, eurent
des qualités plus brillantes que solides.
Il étoit de leur intérêt d' entretenir
la paix avec la France ; mais au
lieu de se servir avec adresse des forces
qu' ils possedoient en deça de la
mer pour dompter peu à peu les
anglois, ils se laisserent emporter par
les préjugés du tems. Ils méditerent
des conquêtes, la jalousie que nos
rois leur laissoient entrevoir, nourrit
peut-être leur ambition, et ils
négligerent l' intérieur de leur état pour
s' occuper de leurs voisins.
La politique exigeoit encore d' édoüard
lii et de ses successeurs
qu' ils ne profitassent de leurs premiers

p155

succès, que pour faire la
paix avec la France : car leur situation
étoit bien différente de celle de
nos rois qui ne pouvoient purger leur
gouvernement de ses vices que par
la force des armes. Le gouvernement
civil d' Angleterre ne fit aucun progrès
tant que ces princes voulurent
étendre leurs conquêtes. Ils ne pouvoient
point se servir des forces des
provinces conquises pour domter les
anglois, et tandis qu' ils étoient obligés
de les flater, parce qu' ils supportoient
tout le poids de la guerre, il
falloit encore combattre par des
complaisances le penchant naturel qui
portoit les vaincus à leur première
domination. Il arriva de-là que les
rois d' Angleterre se virent forcés de
se renfermer une seconde fois dans
leur isle, et de se mettre à la merci
de leurs sujets, avant que l' âpreté du
caractère des anglois fût adoucie ; et tout
le tems que ces princes employèrent
à vouloir conquérir la France, fut
perdu pour leur nation.
Les troubles qui ont agité l' Angleterre
sont trop constans et trop uniformes,
pour ne pas tirer leur origine
du fond du génie des anglois, et

p156

des principes mêmes d' un gouvernement
dont j' ai fait voir les défauts
dans la première partie de cet ouvrage.
Si dans la suite l' Angleterre
devint plus tranquille, il faut l' attribuer
à des causes particulières qui
suspendirent les effets des causes générales.
Sans que le gouvernement fut
changé dans ses principes, il devint
cependant moins orageux. Les mœurs
commencerent à se polir, les nouvelles
connoissances qui se répandirent
dans l' Europe adoucirent le génie des
anglois, le commerce leur donna
plus de goût pour le repos, la noblesse
devint plus tranquille en perdant
de son autorité, et le peuple fut
plus modéré en devenant plus puissant
dans le parlement.

Henry VIII regna paisiblement,
parce qu' après tant de guerres et
d' exécutions sanglantes, il n' y avoit plus
de prince en Angleterre qui pût lui
disputer la couronne. Les changemens
qu' il fit dans la religion flaterent
l' inconstance de ses sujets et leur
amour pour l' indépendance. Le règne
d' édoüard VI fut court, mais
si les anglois eussent eu quelque

p157

ennemi intéressé à fomenter des troubles
parmi eux, ou si le prince eût
vêcu plus long-tems, les partis qui
se disputerent l' autorité dont il devoit
jouïr, auroient dégénéré en
guerres civiles. Marie après avoir
abattu une rivale qui lui disputoit la
couronne, se rendit toute puissante
par son mariage avec Philippe II. Le
règne d' élisabeth fut long, cette
princesse consommée dans l' art de
gouverner, maintint l' ordre. Son génie
suppléa aux loix, sa politique sçavante
domta le parlement, et sous
une princesse absoluë l' Angleterre
fut florissante. Le gouvernement étoit
cependant toûjours prêt à produire
des révolutions, il ne falloit
qu' un peu plus d' adresse et de courage
qu' autrefois dans les chefs : aussi
tous les troubles se réveillèrent-ils
sous la domination des Stuards.
Les réflexions générales que j' ai
faites jusques ici, donneroient une
connoissance entière des deux guerres
dont je parle, et sur tout de celle
d' Annibal, si un état faisoit toûjours
ce qu' il doit naturellement faire.
Mais tandis que Carthage et l' Angleterre

p158

sont rabbaissées par la
constitution de leur gouvernement, des
causes particulieres élevent l' une
jusqu' à disputer aux romains l' empire

du monde, et menacer le Capitole ;
et l' autre jusqu' à faire entrevoir à la
France une ruine prochaine, ou du
moins un abaissement honteux qui
l' auroit empêchée de pouvoir jamais
corriger son gouvernement.

Malgré les vices que j' ai remarqués
dans la république de Carthage, elle
étoit cependant parvenue par le mérite
extraordinaire de quelques-uns
de ses citoyens, à surpasser Rome
même en courage et en sagesse.

L' application qu' Amilcar, Asdrubal, et
annibal avoient eûë successivement
à former les armées à une excellente
discipline, avoit banni du
gouvernement tous les défauts qui
pouvoient le rendre inférieur du
côté des armes. Ces grands hommes
eurent l' art d' inspirer à une
milice mercenaire et composée de
différentes nations, le même zèle,
le même courage, la même obéissance,
que les consuls et les dictateurs
trouvoient naturellement dans
leurs concitoyens.

p159

Des principes du gouvernement et
de la discipline militaire des romains,
on voit, pour ainsi dire,
sortir des armées infatigables dans
le travail et invincibles dans les dangers ;
mais Rome après la première
guerre punique avoit fermé le temple
de Janus. Dans ces tems où les
peuples policés respectoient assez les
loix, pour n' être pas armés dans le
sein de la paix et contre leurs
concitoyens, il étoit bien difficile que
le repos ne corrompît à la fin des
hommes qui n' avoient pas ce ridicule
point d' honneur qui entretient
cependant la noblesse de l' Europe dans
un mépris continuel de la vie, et la
prépare aux dangers de la guerre.
Tandis que Rome s' oubloit ainsi,
les armées de Carthage s' étoient au
contraire aguerries en Espagne. Malgré
les cabales par lesquelles les
carthaginois devoient être nécessairement

désunis, et dont le propre est
de faire négliger le mérite pour
substituer souvent à sa place l' ignorance
et la stupidité, ils élèvent au
commandement de leurs armées un homme
dont les talens auroient pû s' éteindre

p160

dans leur senat et dans leurs
banques. Par le caprice d' un hazard
tout opposé, les romains malgré les
qualités d' un gouvernement si capable
de produire les talens, et où le
mérite étoit sûr d' être récompensé,
confient leurs armées à un Flaminius
et à un Varron.

Carthage, ou plutôt Annibal, forme
des desseins dignes du courage et
de la grandeur des romains. Ce capitaine,
comme je l' ai dit dans le livre
précédent, ne se laisse point
effrayer par la puissance de ses
ennemis, il ose sagement porter la
guerre dans l' Italie. L' on a souvent
accusé ce projet de témérité ; mais je crois
l' avoir justifié en faisant voir combien
la puissance des romains étoit peu
affermie sur leurs conquêtes. La marche
d' Annibal depuis Carthagene jusques
dans l' Insubrie, aujourd' hui
appellée le Milanez, fait connoître quel
terrible ennemi s' avançoit aux portes
de Rome. Jamais la république romaine
elle-même ne médita de plus
grand projet. Ce grand homme fait
trois cens lieûs dans des pays couverts
d' ennemis ; traverse des rivières rapides

p161

et profondes ; passe des défilés
dangereux ; achete le passage par des
combats continuels, par des ruses
tôûjours nouvelles, ou par des travaux
immenses. Il se rend enfin malgré
les saisons, et avec une armée
de soldats sans patrie, dans une province
pleine du nom romain, et où

il faut vaincre sans cesse pour retirer
les peuples d' Italie de leur aveuglement,
et leur apprendre leurs vrais
intérêts.

Rome cependant comme aveuglée
sur le danger qui la menaçait, agit
sans force et sans prudence. Elle ne
pénètre point les intentions d' Annibal,
elle consume le tems en négociations
frivoles, elle envoie des ambassadeurs,
et oublie qu' on ne doit traiter
de satisfaction et de paix, qu' en
faisant des préparatifs de guerre.

Ce seroit recourir à des réflexions
trop subtiles et même évidemment
fausses, que d' attribuer sa lenteur à
sa politique, et de croire qu' elle ne
donna le tems à Annibal de détruire
la ville des sagontins que pour
acquérir elle-même le droit de ruïner
Carthage, et de satisfaire pleinement

p162

son ambition, en donnant des preuves
simulées de son respect pour les
traités, et de sa fidélité à soutenir,
ou du moins à venger ses alliés. Les
romains avoient d' autres idées des
droits de la guerre. Ce peuple
orgueilleux s' étoit fait un droit des gens
conforme à son ambition, et les vûs
qu' on lui supposeroit, sont démenties
par le reste de sa conduite. Comment
ces républicains si fiers qui vouloient
détruire Carthage, auroient-ils pû
demander par plusieurs ambassades
une réparation dont ils devoient regarder
le premier refus comme une faveur ?
Les romains pouvoient aisément
défendre l' entrée de l' Italie, mais ils
ne songerent pas plus à fermer le passage
des Alpes, que les françois à
s' opposer aux descentes que les anglois
pouvoient faire sur leurs côtes.
La faute de ceux-ci fut moins grande,
et ils étoient en quelque sorte plus
excusables de ne pas prévoir une descente
à laquelle édoüard lui-même n' avoit
pas pensé. Annibal entra en Italie,

p163

et édoüard lii en Normandie
sans trouver aucune résistance, et l' un
et l' autre eut deslors tout l' avantage
que donne l' offensive.
Cette guerre, dit le célèbre Montécuculi,
inspire une confiance utile à
une armée et à une nation, et des
succès presque continuels dans tous
les tems et dans tous les pays, en
ont en quelque sorte démontré les
avantages. En gagnant des batailles
sur ses terres on ne gagne rien, on
ne fait que sauver une partie de son
bien ; en les perdant on perd tout.
Le peuple qui sent davantage les
maux de la guerre, n' a plus le même
courage, et le soldat, ajoute ce
grand capitaine, combat avec moins
de vigueur. Tandis que la gloire le
frappe moins vivement, l' espérance
qu' il a de trouver une retraite après
sa défaite ne le met pas comme l' ennemi
dans l' heureuse nécessité de vaincre.
La république romaine n' opposa
point à son ennemi des capitaines dignes

p164

de lui. Les consuls qui jusques-là
avoient eû raison de ne jamais demeurer
sur la deffensive, soit parce
que le tems de leur magistrature étoit
court, soit parce que leurs ennemis
toûjours inférieurs aux romains,
combattoient sur leurs terres
où l' on ne pouvoit les ruiner que par
la victoire ; les consuls, dis-je, ne
s' apperçurent pas qu' ils se trouvoient dans
de nouvelles circonstances, qu' Annibal
dans un pays étranger et sans alliés
étoit réduit à se suffire à lui-même,
et que ses soldats armés à la romaine
et aguerris ne pouvoient être vaincus
qu' en ne combattant pas. En effet
soit que l' on considère le génie de
Carthage, les forces et les ressources
d' Annibal, ou les intérêts et la
situation des romains, le parti le plus
sage pour ceux-ci étoit de temporiser.

L' on sçait à quelle extrêmité Fabius réduisit depuis Annibal, quoique ses victoires eussent ébranlé la fidélité des peuples d' Italie ; mais quelque utile qu' eût été cette conduite, quand les carthaginois furent entrés dans l' Insubrie, le génie de la république romaine y étoit encore trop

p165

opposé pour qu' on puisse la regarder comme praticable.
Que les romains eussent approuvé la conduite de Fabius, et qu' ensuite ils eussent été inébranlables après la journée de Cannes, c' eût été le fruit de la suprême raison. Un homme seul et dégagé de préjugés peut à peine avec le secours d' une lumière supérieure réunir ainsi la force et la prudence ; à plus forte raison tout un peuple qui n' a telle vertu que parce qu' il a tel vice, et qui obéit aveuglément aux moeurs que lui donne le gouvernement, est-il beaucoup moins capable de se plier ainsi aux nécessités des circonstances, et d' allier des qualités pour ainsi dire contraires ? Si Cornélius trompé par les préjugés de sa patrie, crut devoir attaquer les carthaginois avant qu' ils se fussent remis de leurs fatigues, et qu' ils se fussent fortifiés par l' alliance des gaulois cisalpins, il devoit livrer une bataille générale, et oser courir les risques d' une plus grande perte, pour en faire faire une plus considerable à Annibal même. Mais il engage seulement un combat

p166

particulier entre sa cavalerie et la cavalerie numide, dont les chevaux ardens, pleins de feu, et nés pour la guerre avoient tant d' avantages sur ceux des romains.
C' est avec la république romaine

elle-même, et non pas avec un Sempronius, un Flaminius, ou un Varron qu' il faut mettre en parallele Annibal. Ce grand homme est pour ainsi dire présent dans le senat et dans les assemblées du peuple, et il en devient l' ame. Si Fabius plus sage que la république veut ruiner son ennemi sans le combattre ; Annibal obligé de toujours vaincre, en triomphe par Rome même. Il rend le dictateur suspect, il tâche de faire naître de la division entre la noblesse et le peuple, et pour leur donner une confiance qui devoit les perdre, il brave Fabius qu' il craint, et feint de craindre Minutius qu' il méprise. Il laisse prendre à celui-ci quelques légers avantages qui n' étoient qu' un appas trompeur que les romains ne purent éviter, et qui auroit ruiné leur république, si Fabius encore meilleur citoyen qu' habile capitaine,

p167

n' eût réparé la faute de la république, et forcé Minutius à écouter la reconnoissance qui le fit rentrer dans le degré de subordination où il devoit être. Les succès consécutifs que les anglois obtinrent sur les françois ne furent point aussi l' ouvrage de la fortune ; l' Angleterre eut ses Annibals qui lui donnerent de la supériorité sur la France. Philippe de Valois et le roi Jean laisserent tous ses défauts au gouvernement de leur nation ; édoüard lii réprima tous ceux du gouvernement d' Angleterre. De-là dans les anglois ce zèle et cette union dont les françois étoient naturellement moins éloignés, mais que leurs rois ne sçavoient point entretenir avec la même sagesse qu' édoüard. Ce prince habile ne craint ni l' inconstance, ni l' ambition de ses sujets, il est l' ame du parlement, et

p168

tout lui obéît. La France au contraire
se divise, il s' y forme des cabales
et des partis, et les désordres du
gouvernement général de la nation
font naître dans les états particuliers
de nos rois le trouble et la désobéissance.
édoüard étoit courageux
à la tête de ses armées, et sage dans
ses conseils ; Philippe étoit toujours
lent dans sa conduite, et toujours
inconsidéré en voulant réparer ses fautes,
et son fils fut plutôt téméraire
que brave.
La France n' avoit point d' infanterie.
La gendarmerie toujours armée

p169

de pied en cap combattoit à
pied, mais elle étoit déjà vaincuë
par le poids de ses propres armes
qu' elle ne vouloit point quitter, parce
que je ne sçai quel préjugé ridicule
avoit attaché une distinction particuliere
à chaque pièce de son
armure. Les anglois avoient précédé
les françois dans cette partie de
la science militaire, et ils avoient
dans leurs armées beaucoup de cette
infanterie, connuë depuis chez nous
sous le nom de franc-archers. C' étoient
des soldats armés à la légère,
propres à toutes les évolutions, et
qui après s' être d' abord servi de l' arc
ou des dards pour ébranler de loin
l' ennemi, marchaient vigoureusement
sur lui avec des massuës armées
de plomb, et des haches d' armes ;
l' immobile gendarmerie en étoit accablée,
et succomboit malgré son courage.
Jamais la couronne de France
n' auroit été plus près de sa ruine qu' après
la bataille de Maupertuis, si
édoüard eût connu ses véritables

p170

intérêts. Il n' y a peut-être que la situation

des romains après la défaite de
Varron à Cannes qui fût plus terrible
pour un peuple. Qu' un Maharbal
dans cette conjoncture auroit pû
dire avec raison à édoüard que son fils
sçavoit vaincre, mais qu' il ne sçavoit
profiter ni des avantages que lui
présentoit sa victoire, ni de l' anarchie
où la prison du roi Jean avoit
jetté les françois !

Rien ne prouve mieux l' aveuglement
pitoyable de la France sur son
état, que l' impossibilité où le dauphin,
connu depuis dans nos histoires
sous le nom glorieux de Charles
Le Sage, se vit deux ans encore après,
d' opposer autre chose aux anglois
que le traité de Brétigni. édoüard
s' étoit avancé sans résistance jusqu' aux
portes de Paris, et ce prince n' auroit
peut-être pas trouvé assez humiliantes
les conditions ausquelles la France se
soumettoit, s' il n' eût été consterné par
le même accident qui avoit éloigné
Annibal des portes de Rome : il
regarda l' orage qui avoit dissipé son
armée comme une marque infaillible
de la protection du ciel sur les
françois.

p171

Autant que les anciens ont blâmé
Annibal de n' être pas allé à Rome
après la bataille de Cannes, autant
les modernes cherchent-ils à le
justifier. Les paroles si connuës de
Maharbal ont fixé le jugement de plusieurs
écrivains ; les uns ont cru que
Rome auroit ouvert ses portes au
vainqueur, et les autres ont pensé
qu' Annibal avoit trouvé tous les
malheurs de Cannes dans les délices de
Capouë. Lorsque ce capitaine dans
le déclin de sa prospérité, et après
avoir fait quelques efforts inutiles
pour faire lever le siège de Capouë,
s' approcha de Rome dans le dessein
d' intimider les consuls, et de les attirer
au combat en divisant leurs forces ;
Polybe lui-même, quoique consommé
dans les affaires de la guerre et de

la politique croit que cette capitale
ne dût son salut qu' à un heureux hasard
qui permit que dans ce tems-là
précisément il s' y trouvât quelques
légions.

Une pareille bravade n' étoit propre
cependant qu' à intimider les dames
romaines. étoit-il vraisemblable
qu' un capitaine qui n' avoit pu
forcer les retranchemens des consuls

p172

devant Capouë, comme Tite-Live le
fait dire judicieusement à Fabius, conçût
l' espérance de s' emparer de Rome ?
Si ce général s' écria dans cette
rencontre que *tantôt traversé par la
fortune, tantôt combattu par lui-même
dans ses propres desseins, il ne se croyoit
plus réservé à prendre Rome* : ces
paroles doivent moins être regardées
comme une preuve qu' il fût venu
pour lui livrer l' assaut, ou qu' il crût
que la consternation qui suivit la
défaite de Varron lui en eût ouvert les
portes, que comme un mouvement
de dépit contre sa fortune et la fermeté
d' un peuple que ses pertes rendoient
plus opiniâtre.

Annibal connoissoit trop bien les
romains pour croire que la crainte
étouffât leur courage jusqu' à ce point-là.
Si depuis la journée de Cannes il
ne dissimuloit point, Tite-Live nous
l' apprend, qu' il n' eut fait une faute
en ne s' approchant pas de Rome, ce
n' est point qu' il crût, ainsi que le
disoit Maharbal, qu' il eût soupé cinq
jours après dans le Capitole. Mais il
avoit fait sans doute les réflexions
qu' on lira bientôt, et compris qu' il
avoit manqué à sa fortune, en laissant

p173

échapper l' occasion favorable de
ramener toute la guerre en Italie, et
d' empêcher toutes les diversions qui

rendirent ses travaux inutiles : je
m'expliquerai bientôt plus clairement.
Annibal auroit conduit son armée
des champs de Cannes aux portes de
Rome, sans avoir le même bonheur
que les gaulois après la bataille d'Allia.
Les romains avoient pris d'autres
sentimens en augmentant leurs forces.
Rome étoit une place forte dont l'armée
carthaginoise n'auroit pû former
l'enceinte, et elle n'étoit point vuide
d'habitans, ni par conséquent de
soldats. Annibal manquoit de toutes
les machines nécessaires à un siège ;
après la bataille de Trasimene il avoit
échoué devant une place de peu
d'importance ; en un mot le sénat qui
félicite Varron de n'avoir pas désespéré
du salut de la république, n'a point
perdu lui-même toute espérance.
édoüard après la bataille de Maupertuis
n'avoit pas besoin de faire
autant de réflexions que le général
carthaginois, pour embrasser le parti
le plus sage. Le roi Jean prisonnier,
les états sans obéissance pour

p174

le dauphin, le peuple soulevé contre
la noblesse, enfin tous les ordres
du royaume corrompus par les intrigues,
les passions, et l'éloquence
du roi de Navarre, et désunis entr'eux,
ne pouvoient point naturellement
lui présenter les pensées qui dûrent
occuper Annibal, et qui l'empêcherent
de démêler dans la chaleur
de la prospérité, l'occasion qui se
présentoit de détruire ses ennemis.
Ce furent les vices et l'ignorance
des tems qu'édoüard ne sçut pas vaincre,
qui sauverent la France. Les princes
n'étoient pas encore assez éclairés
pour ne former que des desseins qu'ils
pussent exécuter, l'excès d'une ambition
mal entenduë, comme on le
verra dans la suite, ne permit pas au
roi d'Angleterre de profiter de ses
premiers succès. On commençoit une
campagne sans porter ses vûës au-delà,
et l'on regardoit presque le gain d'une

bataille comme la fin de la guerre.
Le vainqueur après un avantage dont
il n' étoit pas en état de profiter,
se trouvoit quelquefois aussi embarrassé
que le vaincu auquel il restoit
des ressources dans l' impuissance de
son ennemi. édoüard ignoroit que

p175

la guerre peut dans de certaines
circonstances se suffire à elle-même. Les
préjugés et l' habitude l' emportèrent,
tandis que les anglois étoient trop
sûrs d' un heureux succès, pour devoir
trouver des difficultés à continuer
la guerre avec plus de chaleur
qu' ils ne l' avoient commencée.
Quoique les romains se vissent en
état de soutenir un long siège, et
fussent prêts à trouver dans leur courage
toutes ces ressources qui forment un
si beau spectacle dans leur histoire,
je ne puis m' empêcher de blâmer
Annibal de n' avoir pas découvert à travers
les expressions et les promesses
téméraires de Maharbal, la sagesse
cachée que renfermoit son conseil.
Alexandre à sa place se seroit avancé
aux portes de Rome sans pénétrer
tous les avantages de cette entreprise,
l' impétuosité naturelle de son
tempérament lui auroit tenu lieu après
la journée de Cannes, d' une connoissance
délicate de ses intérêts, dont il
étoit moins capable que le général
carthaginois.
Indépendamment de l' exagération et
de l' éloquence avec lesquelles plusieurs

p176

historiens ont pris plaisir à peindre
l' effroi que la défaite de Varron avoit
répandu dans Rome, on voit par
la seule exposition de quelques faits
qu' il fut grand. Il est bien vraisemblable
que si Annibal eût porté lui-même
la nouvelle de sa victoire aux

romains, il auroit fait monter leur consternation au plus haut point ; la vûë d' un malheur plus prochain, et la présence d' un ennemi qui ne leur eût pas laissé le tems de se remettre de leur premier abbattement, auroient étouffé cet esprit de ressource et de courage qui embrassa à la fois la Sicile, la Sardaigne, l' Espagne, la Mer, l' Afrique, et même la Macedoine. Rome occupée d' elle seule auroit perdu l' empire du monde. La deffensive qui avoit précédé la perte de la bataille de Cannes, en rendoit les suites plus fâcheuses. Cette guerre a cela de particulier qu' un état n' y a recours ordinairement que quand sa foiblesse exigeroit que l' offensive lui donnât une nouvelle confiance. La deffensive lasse le soldat et décourage le citoyen ; le premier

p177

s' ennuye d' agir en apparence inutilement, et il faut des événemens à l' ignorance du second, ou bien il croit tout désespéré.

La conduite de Fabius, qui sans doute augmenta d' abord dans Rome la consternation qu' y jettoit la défaite de Varron, dut aussi accroître l' inquiétude des peuples d' Italie. Ils n' avoient pas mieux compris que les romains la nécessité où l' on avoit été de temporiser pour ruiner Annibal ; leur crainte dût donc être d' autant plus grande qu' ils commençoient d' un autre côté à se défier des forces de la république romaine, et qu' ils n' avoient point le même motif de se défendre contre les carthaginois. Annibal, comme je l' ai dit ailleurs, les flatoit de recouvrer leur liberté, et au défaut même de cet appât, et de la crainte qui les ébranloit, il pouvoit, pour les attirer dans son parti, se servir des sentimens qu' ils devoient naturellement avoir pour une ville prête à succomber, et qui sembloit les avoir abandonnés à la fureur de son ennemi.

Il ne faut point douter qu' une démarche
aussi hardie que celle de se

p178

présenter devant Rome après la bataille
de Cannes, n' eût heureusement
suppléé à cette politique qui ouvrit
tant de villes à Annibal. Ce capitaine
n' auroit perdu par cette conduite
aucuns des avantages présents
qu' il se proposoit de retirer de celle
qu' il embrassa, et les peuples d' Italie
n' auroient pas moins violé la fidélité
qu' ils devoient aux romains. Comme
ils n' avoient point le même intérêt,
il auroit été impossible qu' ils
eussent montré la même fermeté.
Rome assiégée auroit fait trembler
ses alliés les plus fideles ; la désertion
auroit été générale ; les magistrats de
toutes les villes seroient venus reconnoître
le général carthaginois dans
son camp, et se mettre sous sa protection.
Tandis qu' Annibal en auroit
tiré les secours nécessaires pour former
avec son infanterie le siège ou le
blocus de Rome auquel il auroit présidé,
sa cavalerie auroit tenu l' Italie
en respect et achevé de la soumettre,
ou de lui rendre sa liberté.
Il n' étoit plus libre alors aux romains
d' embrasser la conduite qui les
rendit vainqueurs, parce que Carthage
et Annibal auroient encore

p179

conservé sur eux la supériorité qu' ils
avoient eüe jusques-là. Qu' importoit-il
à Rome de se roidir contre la fortune
et d' avoir des succès dans les
provinces étrangères, si elle
succomboit elle-même sous les armes
de son ennemi ? Quelque courage
que sa défense pût inspirer à ses
citoyens, ils ne pouvoient point montrer
plus de désespoir que les sagontins ;
il falloit craindre la famine avec

une si grande multitude d'habitans,
il falloit craindre les ruses et la force ;
car une ville assiégée et qui ne reçoit
point de secours, est nécessairement emportée.

Au lieu de recruter les armées qui
étoient en Espagne et en Sicile, et
de menacer Philippe, les romains
qui se seroient revûs dans leur première
foiblesse, auroient été forcés
par la politique même de rappeler
toutes leurs forces en Italie.

J'ose augurer que cette conduite,
la plus sage que pût choisir la
république romaine, auroit été la cause
de sa ruine. Sa chute ou son salut
n'eût alors dépendu que du sort d'une
ou de deux batailles. Si les carthaginois
les avoient gagnées, Rome étoit

p180

absolument sans ressource, et il est
certain, si l'on veut compter tous les
degrés différens de probabilité qui
sembloient promettre la victoire aux
romains ou à Annibal, qu'il y en
avoit un nombre bien plus considérable
en faveur des carthaginois.

Les romains auroient eû, il est
vrai, l'avantage de sentir animer leur
valeur par le grand intérêt de leur
fortune particulière, de leur patrie,
de leurs dieux, de leurs femmes, et
de leurs enfans pour lesquels ils
auroient combattu ; mais les carthaginois
auroient porté au combat la confiance
que donne le gain de quatre
batailles, et l'espérance de détruire
Rome par un dernier effort. Cet
intérêt qui étoit moins puissant que celui
des romains, auroit été amplement
compensé par la supériorité du
génie d'Annibal sur les généraux de
la république romaine.

Qu'on fasse attention que Scipion
et les autres grands hommes qui se
distinguerent dans le cours de cette
guerre, étoient encore trop jeunes
pour parvenir aux magistratures, ou
qu'Annibal ne leur avoit pas encore
appris son art. L'armée carthaginoise

p181

se conservoit sur les romains tous ses avantages. Annibal avoit armé ses soldats à la romaine, la discipline étoit encore dans toute sa vigueur, et la cavalerie numide étoit toujours invincible.

Si malgré tant de préjugés les romains avoient remporté une première victoire, il est facile de s'appercevoir que tout n'étoit pas désespéré pour Carthage, et que son général avec tant de villes ouvertes à une retraite, n'auroit jamais souffert une perte qui l'eût mis hors d'état de réparer ses affaires par une seconde action. Quand la fortune, ce qui est presque inconcevable, l'auroit trahi une seconde fois, oseroit-on assurer que tout fut perdu ?

Ce fut Annibal lui-même qui se vainquit. Sa faute donna le tems aux romains de s'élever au-dessus de leurs malheurs, d'attaquer leur ennemi par son foible, si je puis parler ainsi, et de montrer une magnanimité que les hommes admireront toujours. En ne profitant pas de l'occasion de rappeler toute la guerre en Italie, Annibal perdit la supériorité qu'il avoit eüe sur la république romaine ;

p182

si l'on se rappelle ce que j'ai dit au commencement de ce livre, on sentira bien vite la force de cette vérité. Carthage n'étoit pas une digne rivale de Rome, et ce étoit qu'aidée et soutenue par le génie d'Annibal, qu'elle s'élevoit jusques à combattre avec elle pour l'empire du monde ; il étoit donc de l'intérêt des carthaginois que toute la guerre fût contre Annibal. La faute de ce capitaine fut cause que la république romaine eût deux guerres l'une contre lui qu'elle ne pouvoit pas encore vaincre, l'autre contre les carthaginois sur lesquels elle avoit

encore plus d'ascendant que leur général n'en avoit sur elle-même : et cette seconde guerre devoit décider du sort de la première.

Ce qui se passa entre les romains et les carthaginois depuis la bataille de Cannes, jusques à la descente de Scipion en Afrique, peut occuper un historien et non pas un philosophe. Les jalousies qui divisoient Carthage, son avarice et sa lâcheté, devoient la faire succomber sous l'union, le courage, et la générosité de son ennemie.

p183

Les romains obtinrent en effet chaque jour quelque nouveau succès en Espagne et en Sicile, et Annibal qui sentoit le contrecoup de toutes les pertes de sa patrie, parce que les diversions des romains empêchoient qu'il ne pût réparer ses forces, se surpassoit inutilement lui-même en Italie.

La confiance qui est l'ame des forces d'un état, rendoit de jour en jour la république romaine plus redoutable. Son courage fit trembler ses perfides alliés, ils virent qu'elle avoit repris ses forces en succombant, et qu'Annibal au contraire avoit perdu les siennes en triomphant. Dans la crainte que Rome leur inspiroit, ils commencerent à se repentir de l'avoir trop-tôt trahie. Les partisans qu'elle avoit dans toutes les villes d'Italie, profiterent de ces sentimens pour faire oublier peu à peu les succès infructueux d'Annibal, et pour ramener leurs concitoyens sous l'obéissance de leurs premiers maîtres.

Si Annibal avoit été supérieur à la république romaine jusques à la journée de Cannes, il lui devint dans la suite bien inférieur. La guerre,

p184

comme je l' ai déjà dit après le célèbre Montecuculli, est un monstre insatiable qui se dévore lui-même, et elle épuise ceux qu' elle favorise. Ses succès ne s' achetant jamais que par des pertes réelles, le vainqueur s' affoiblit par sa prospérité même, et s' il ne répare continuellement ses forces, il est bientôt hors d' état de profiter de sa victoire. Après avoir forcé les romains à armer leurs esclaves, Annibal avoit lui-même besoin de recruter son armée ; mais simple citoyen de Carthage, il ne put en tirer les secours qui lui étoient nécessaires. Les carthaginois toujours rabaissés par leur avarice au-dessous de l' entreprise d' Annibal, ne vouloient profiter de ses avantages que pour mandier la paix. *ne vous livrez point à une joye insensée*, leur disoient Hannon et ses partisans, *on vous trompe ; ... etc.*

p185

outre que les romains avoient eu le tems de s' aguerrir, et que leur ennemi leur avoit lui-même formé des généraux, les garnisons qu' Annibal fut obligé de placer dans un grand nombre de villes, ne lui permirent point de tenir la campagne avec le même avantage qu' auparavant. S' il avoit marché à Rome après sa dernière victoire, il auroit prévenu cet inconvénient. Rome en appellant à son secours les forces qu' elle avoit dans les provinces, lui auroit aussi permis de dégarnir l' Espagne ; et ce général auroit conservé sa première supériorité, parce qu' il n' auroit point été traversé par les vices de Carthage. Annibal ne retrouvoit ni la même docilité ni la même expérience dans les soldats qu' il faisoit en Italie. Placé entre deux inconvéniens également dangereux, la même politique qui le forçoit à ménager les peuples d' Italie, ruinoit la vigueur de la

discipline militaire. On a toujours remarqué que les succès attachent le soldat à son devoir, Annibal moins heureux trouva moins de courage dans ses troupes, et sa cavalerie si redoutable aux romains, déserta continuellement chez eux.

Malgré tous ses efforts, ce général ne pouvoit tenir la fortune également suspenduë entre Rome et Carthage ; l' Italie lui échappoit ; il ne falloit que temporiser, et sa ruine étoit certaine. Dès que les romains auroient réuni leurs forces, en triomphant dans les provinces où n' étoit pas Annibal, ils devoient être assés intelligens après l' expérience de la premiere guerre punique, et surtout après avoir été instruits dans celle-ci par la conduite d' Annibal, pour aller eux-mêmes attaquer Carthage. L' événement justifie mes réflexions ; dès que la république romaine eût chassé les carthaginois des provinces étrangères, Scipion descendit en Afrique, et sans qu' on tire l' épée en Italie, il en chasse Annibal plus sûrement que s' il y eût remporté la victoire de Zama. Si d' un côté il n' y a point dans

l' histoire d' événement plus propre à faire sentir de quelles ressources est un bon gouvernement, et quelle supériorité il donne à un peuple sur ses ennemis, il n' en est peut-être point aussi qui fasse mieux connoître avec quelle force les causes particulieres peuvent quelquefois combattre et suspendre l' efficace des causes générales. Rien par conséquent n' est plus capable d' exciter un peuple à bannir toute folle confiance ; il doit se surpasser encore lui-même, quand il semble déjà parvenu au plus haut point de sagesse. La prudence humaine ne peut jamais

prévenir tous les caprices de la fortune. Sans qu' il se fasse aucun changement dans la police et dans les institutions d' un état, il y a toujours quelques intervalles où la partie militaire y paroîtra avec moins de lustre, tandis que sans un prince marqué, elle parvient chez ses ennemis à son plus haut degré de perfection. Tous les païs peuvent

p188

produire de ces hommes créateurs dont le génie se développe de lui-même. La nature indépendante des regles de la politique, fera naître un épaminondas à Thebes et un Annibal à Carthage, tandis que Sparte sera sans défenseur, et que Rome n' aura que des Flaminius et des Varrons. Quoiqu' un peuple puisse ainsi suspendre par des causes particulieres les progrès d' un ennemi auquel les causes générales promettent des succès, il n' est pas moins certain que l' état le mieux constitué doit être le vainqueur. Il faut cependant que deux ou trois pertes ne puissent pas l' accabler ; car ce n' est que dans une suite continuée d' actions que la fortune se range nécessairement du côté de la sagesse. Rome après la journée de Cannes n' auroit été prête à succomber, si Annibal en avoit formé le siège, que parce que son gouvernement, je l' ai déjà fait voir ailleurs, ne lui avoit pas permis de profiter véritablement de ses conquêtes pour s' affermir. Elle auroit dès-lors ressemblé à ces petites républiques qu' un seul échec peut renverser, et dont la foiblesse ruine

p189

toute la sagesse de leurs loix et de leurs institutions.
Je sçai combien la fortune est capable de déranger la marche de la

politique, dès qu' elle transporte ses caprices dans la guerre qui est son théâtre. Mais outre que le hasard ne peut être ni constant ni uniforme, surtout quand on le suppose combattu par une raison supérieure, est-il même si facile à un général de profiter des faveurs qu' il en reçoit ? S' il en faut croire les observations des historiens, il y a peu de guerres considérables qui ne présentent quelque conjoncture où la nation la plus sage trouveroit sa perte, si son ennemi en sçavoit profiter : mais par une espece de fatalité attachée à la foiblesse de l' esprit humain, il est comme impossible de tirer de cette circonstance tous les avantages qu' elle offre. Quand les états aussi imprudens que la république romaine donneroient à leurs généraux cette vaste autorité qui rendit un Marius, un Sylla, un Pompée et un César les arbitres de la guerre, un capitaine qui n' auroit pas prévu le hasard qui devoit le favoriser, souvent ne trouveroit

p190

rien de disposé pour en profiter. Tantôt il est trop occupé de ses idées pour voir d' une maniere distincte toutes les conséquences d' une occasion qui disparoît quelquefois en même tems qu' elle se présente, ou qui devient moins favorable si elle subsiste longtems. Tantôt ce n' est même qu' après un examen bien sérieux qu' on peut démêler une pareille conjoncture ; elle ne ressort, pour ainsi dire, que de la combinaison d' une foule d' idées en apparence contraires, et qu' il est rare de pouvoir saisir dans leur véritable point de vûë, tandis que la victoire toujours ennemie du conseil, inspire quelque relâchement ou quelque joye indiscrete aux plus grands hommes. Malheur à tout état dont la prospérité n' a pour base les principes mêmes de son gouvernement. Les succès que donnent les causes particulieres,

sont passagers comme elles,
en faudroit-il d' autres preuves que
l' histoire d' Alexandre et de Charlemagne ?
Quand Annibal auroit été
invincible, sa mort qui en auroit enfin
délivré les romains, auroit causé
la ruine de Carthage. Quand la France

p191

n' auroit point opposé un Charles-Le-Sage
à édoüard lii l' Angleterre
sous un autre prince devoit retomber
dans ses premieres divisions.
Les succès qu' un peuple obtient
par des causes particulieres sur une
nation plus sage que lui, sont d' autant
moins durables, que ces causes
se ruinent elles-mêmes, et ne peuvent
presque jamais produire des effets
généraux, c' est-à-dire, donner à
chaque partie de l' état une vraie
supériorité sur ses ennemis. C' est ainsi
qu' Annibal rend aux romains toute
leur valeur, et leur forme des Scipion
et des Marcellus, tandis qu' il
perd lui-même ses forces et ne trouve
que des soldats sans discipline.
S' il perfectionne la milice de Carthage,
il laisse ses citoyens dans tous
leurs vices ; en un mot sa république
ne forme point un corps dont toutes
les parties se prêtent des forces
mutuelles, et le courage du soldat qui
n' est point appuyé de la vertu du
citoyen doit enfin succomber.
On ne découvre bien dans nos
guerres avec l' Angleterre, toute la
force des causes générales que sous le
regne de Charles Vii. La France fut,

p192

il est vrai, rétablie dans son lustre par
Charles-Le-Sage, mais ce fut plutôt
l' ouvrage du prince que de la nation.
Elle se vit encore réduite aux plus
cruelles extrémités, soit parce que
la fortune en y faisant naître des

troubles, l' empêchoit de profiter de ceux que le gouvernement produisoit chez ses ennemis, soit parce que l' Angleterre nous opposa encore un édoüard dans la personne de Henry V. Les françois et les anglois passerent sous une minorité. Les mauvaises intentions des oncles des deux princes ne permirent ni à l' une ni à l' autre nation de poursuivre ses avantages. Les jalousies des grands et les cabales de la cour, retinrent les deux états dans une paix qui leur étoit également désavantageuse. Les ducs d' Anjou, de Berry, de Bourgogne, et de Bourbon, se saisirent du gouvernement, et s' en exclurent tour à tour. Le premier étoit un prince haut, severe, indocile, et plus politique que les autres. La France ne se seroit point avilie s' il eût été roi. Il avoit l' ame grande, il étoit ambitieux, mais il ne songea

p193

en gouvernant la France qu' à amasser les trésors dont il devoit avoir besoin pour soutenir ses droits sur le royaume de Naples. Que le malheur d' un empire est grand quand ceux qui le gouvernement ont intérêt de le mal gouverner ! Des qualités qui pouvoient être utiles à la patrie, en devinrent le fléau. Le duc d' Anjou se rendit odieux à tous les ordres du royaume, son avarice et son ambition y réveillèrent tous les troubles qui l' avoient déchiré pendant la prison du roi Jean. Le duc De Berry plus vain qu' ambitieux, se contentoit des frivoles respects que l' ambition méprise, et naturellement plus avare que le duc d' Anjou, il ne pilloit cependant l' état que pour pouvoir être prodigue. Le duc De Bourgogne avoit autant d' ambition mais moins de génie que le duc d' Anjou ; il n' étoit politique qu' en courtisan, l' autre l' étoit en souverain. à des moeurs douces il allioit des passions vives et remuantes,

et quoi qu' il ne se fût pas moins
distingué dans la guerre que son frere,
il n' avoit point eû l' adresse de

p194

persuader à la nation qu' il étoit aussi
bon capitaine.
Le duc de Bourbon meilleur citoyen
qu' eux, étoit désintéressé, sage,
et courageux. Mais soit qu' il manquât
d' une certaine force, ou de
cette patience nécessaire dans le
gouvernement, soit peut-être aussi parce
qu' il étoit plus éloigné du trône par
sa naissance, il ne put jamais pour
le bonheur du royaume s' élever au-dessus
de ces princes, ou du moins
servir de lien entre des esprits que
les mêmes passions tenoient éloignés.
L' Angleterre étoit en proie aux
mêmes divisions ; tandis que le duc
De Bourgogne faisoit ses efforts pour
que les forces de la France se tournassent
contre les flamands dont il
vouloit châtier l' indocilité, le duc
de Lancastre détournoit les anglois
de leurs vrais intérêts, et vouloit faire
valoir les droits qu' il avoit sur la
Castille.
L' Angleterre fut bientôt troublée
par la révolution dans laquelle
Richard li perdit la liberté, la couronne,
et la vie. Loin que la France

p195

pût profiter d' une circonstance si
favorable pour consommer l' ouvrage
de Charles-Le-Sage, l' assassinat
commis en la personne du duc d' Orléans
par le duc De Bourgogne, excita de
nouveaux troubles, qui dès leur
naissance font prévoir la fortune des
anglois. Le comte de Derby,
connu sous le nom de Henry Iv
étoit un prince vaillant, attentif à ses
intérêts, politique et ambitieux ;
Charles Vi inférieur même à

Richard li dans ses premieres années,
étoit devenu incapable de gouverner.
Rien n' étoit plus difficile que
d' arrêter le cours des désordres qui partageoient
la France. Le prince qui par
foiblesse n' osoit prendre un parti
décisif entre la maison de Bourgogne
et la maison d' Orléans, demouroit
suspendu entre ces deux factions, et
chacune triomphoit à son tour sous
son nom. Tandis que Henry, ses
ministres, et ses serviteurs se hâtoient
de s' affermir, et de ruiner les partisans

p196

de Richard, on croyoit avoir
épuisé en France tous les secrets de
la politique, lorsque sans remonter
jusques à la source du mal, et sans
qu' on pût ni établir ni trouver un
milieu qui satisfît également les
mécontents, on arrêtoit par des négociations
mal entendues deux partis
toujours envénimés l' un contre l' autre,
et toujours prêts à s' accabler.
La guerre civile elle-même auroit
été cependant moins funeste aux françois.
Lorsqu' il s' élève dans un état
des différends qui doivent se terminer
par la voye des armes, il vaut
mieux que la violence éclate d' abord.
L' agitation qui précède la guerre
civile produit les mêmes désordres
qu' elle. Les retardemens aigrissent
les esprits, accroissent les haines,
étendent une querelle, et ne servent
enfin qu' à y intéresser tous les ordres
de l' état : chacun joint alors à la premiere
cause de la révolte les vûes
particulieres que lui suggerent ses
passions.
C' est ainsi qu' il n' y eut plus de partie

p197

saine dans le royaume quand
Henri V passa la mer. Ce prince
poussa ses conquêtes à la faveur de

nos divisions. Personne n' ignore
l' histoire de ces tems malheureux.
La haine, la jalousie, la vengeance,
l' ambition avoient tellement fermenté
dans tous les coeurs, que les françois
qui étoient tombés dans une espece
de phrénésie, s' abandonnerent
à toutes les fureurs de la reine,
renoncerent à leurs légitimes maîtres,
et souscrivirent enfin au lâche traité
que leurs mortels ennemis
arracherent à l' imbécillité de Charles Vi.
Quelle que fût la situation de la
France dont le prince banni et proscrit
n' étoit plus secondé que de
quelques bons françois, la prospérité
de l' Angleterre ne pouvoit être
que passagere. Je ne parle plus de
ce génie inquiet et républicain qui
la soulevoit contre ses rois, et auquel
l' usurpation des Lancastres donnoit
une nouvelle force. La monarchie
françoise n' avoit pas besoin

p198

que les anglois fissent eux-mêmes
dans leur isle quelque diversion en
sa faveur.
Les sujets de Charles Vi avoient
passé trop subitement de la haine
ancienne qu' ils avoient pour l' Angleterre,
jusques à consentir que leur
patrie en devint une province. Ces
sentimens convulsifs, et ausquels les
françois n' étoient point accoutumés,
ne pouvoient être durables. Le peuple
n' est quelquefois jamais plus près
de son devoir que quand il en franchit
les bornes avec une fureur plus
prompte. Les premiers succès de
Charles Vii causerent en effet une
révolution dans tous les esprits. La
fidélité que ses sujets avoient promise
à son ennemi, fut ébranlée ; les
passions en s' éteignant laisserent
renaître l' ancienne haine pour les anglois ;
l' amour de la patrie se réveilla ;
le françois ne voulut plus que ses
légitimes maîtres ; et le célèbre duc de
Betfort trouva presque autant de
difficultés à surmonter dans la partie de

la France qui lui étoit soumise,
qu' Annibal en rencontra en Italie avant la
bataille de Cannes, ou lorsque la perte

p199

de Capouë eût fait trembler toutes
les villes qui s' étoient données à lui.
Le gouvernement fondé sur les
droits des fiefs qui, par je ne sçai
quelle fatalité, avoit toujours fait
naître des troubles dans la France,
précisément dans le tems que l' Angleterre
étoit assés tranquille pour en
profiter, soutenoit alors nos rois sur
le bord du précipice où il les avoit
portés. Le duc de Bretagne devoit
encore plus appréhender de voir un
roi d' Angleterre sur le trône de
France, que de lui voir perdre tous
les états qu' il possédoit en-deça de la
mer. La réunion des deux couronnes
lui ôtoit toute sa considération,
et le rendoit esclave. Les ducs de
Bourgogne n' avoient pas un moindre
intérêt à ruiner la fortune des anglois.
Quoique la situation de leurs
états les mît à l' abri de l' oppression
que devoit craindre la Bretagne, la
France ne pouvoit devenir une
province d' Angleterre, sans qu' ils ne
perdissent les droits que leur naissance
leur donnoit au trône.
La colere et la vengeance attachoient
ces princes aux rois d' Angleterre ;
mais la colere et la vengeance sont des

p200

passions que leur propre violence
éteint, et que le tems émousse, sur-tout
quand elles sont combattuës par
l' intérêt. Cette passion plus durable
que toutes les autres, peut leur obéir
pendant quelques momens, mais elle
doit enfin en triompher. Elle préparoit
le duc De Bourgogne à faire la
paix avec la France : si les ministres
de Charles Vii avoient fait ces

réflexions, le traité d' Arras auroit été moins avantageux à la Bourgogne. Quoiqu' il en soit, des raisons qui portèrent édoüard lii à prendre le titre de roi de France, il me semble qu' il fit une faute qui retarda le progrès de ses conquêtes et des armes de ses successeurs. S' il voulut attacher les flamands à ses intérêts, l' effet ne répondit point, et ne dût point répondre à son attente. La politique moderne se conduit avec plus de sagesse ; mais quand la Flandre se seroit mal habilement épuisée pour le placer sur le trône de France, cette alliance l' auroit-elle dédommagé de la haine du reste de la nation ? Le plus grand avantage qu' édoüard pût retirer de ses prétentions, et du titre qu' il avoit pris, ce fut de repaître

p201

ses successeurs d' une grande chimere, et de les engager par cet appas à continuer la guerre avec vigueur, tandis que l' espérance d' une conquête si brillante flatteroit la haine de leurs sujets contre les françois. Mais cet avantage même, si c' en est un, étoit contraire aux intérêts des rois d' Angleterre. Ces princes eurent des vûës qu' ils n' étoient point encore capables de remplir. D' un autre côté en prenant le titre de roi de France, ils attachèrent plus étroitement les vassaux de la couronne à leur ennemi. Les rois d' Angleterre qui n' avoient combattu dans les guerres précédentes que pour étendre leurs droits, ou maintenir leurs fiefs dans toutes leurs franchises, avoient toujours été secondés d' une partie de la noblesse françoise qui regardoit leur cause comme la cause commune de la nation. Ils étoient, si je puis me servir de ce terme, les tribuns de la noblesse contre les entreprises des rois, cette qualité valoit une province importante. édoüard devint au contraire l' ennemi de la nation qui avoit déclaré que la loi

salique l' excluait du trône.

p202

C' est pour cela sans doute que les guerres que la France soutint contre l' Angleterre, augmentèrent l' autorité du prince, et comme je l' ai dit ailleurs, contribuerent beaucoup à porter le gouvernement à sa perfection, en inspirant aux françois un attachement plus vif pour leurs rois et pour leur patrie.

La politique d' édoüard auroit été plus sage s' il eût attendu à faire valoir ses droits, qu' il se fût servi des anciens préjugés des seigneurs françois pour les détacher de leur légitime maître, et pour se préparer des succès plus durables. Après qu' une partie de la noblesse auroit embrassé ses intérêts, l' orgueil de ses prétentions auroit donné un renouvellement de zele à ses sujets. Les anglois au contraire accoutumés depuis long-tems à entendre parler de ces droits prétendus, ne les regarderent enfin que comme une chimere, et par conséquent ne furent plus remués avec cette vivacité qui produit les grandes choses.

Henri V marcha sur les traces d' édoüard, et son avidité fit échoüer ses successeurs. Annibal ne disoit point

p203

aux peuples d' Italie qu' il voulût établir sur eux la domination des carthaginois, il ne leur parloit au contraire que de les rendre libres. On a vû avec quelle adresse les romains formerent leur puissance en feignant de ne vouloir point dominer. Cette politique merveilleuse qui contribua si efficacement aux progrès de leur république, est devenuë encore plus nécessaire aux peuples modernes. Il y a des degrés dans la fortune

des nations, et il ne leur est permis d' en franchir aucun, si elles veulent acquérir une grandeur solide. Le premier et le plus nécessaire est un bon gouvernement ; les vices d' une mauvaise police empêchent un vainqueur de s' affermir sur ses conquêtes. Les romains, et je l' ai déjà dit ailleurs, dûrent les succès constans de leurs armes au progrès de leur gouvernement qui les précéda. Rome n' abandonna ses conquêtes que sous ses empereurs ; alors l' empire affoibli par les désordres dont j' ai parlé, ne peut malgré ses forces ni soumettre les parthes, ni pénétrer dans la Germanie, et ses ennemis que ses vices rendoient redoutables

p204

ne sentirent plus leur foiblesse. L' histoire des peuples modernes forme encore une preuve plus évidente de cette vérité. Tant de vicissitude dans leur fortune, étoit l' ouvrage de leurs loix barbares. Les états suspendoient eux-mêmes leurs propres succès, et les vices d' un gouvernement qui les tenoit toujours près de leur ruine, les ramenoient souvent au-dessous d' un ennemi qu' ils étoient prêts à subjuguier. Avant que de vouloir établir une domination directe sur ses voisins, il faut avoir déjà régné sur eux par leur propre foiblesse, et par celle des peuples qui sont intéressés à les deffendre. Un état ne touche au moment qui lui permet d' aspirer à de grandes conquêtes, que quand il est plus puissant qu' aucun de ses ennemis en particulier, ou qu' il ne peut les craindre que réunis. Jusques-là les princes en affectant beaucoup de modération, ne doivent penser qu' à diviser leurs ennemis, et à favoriser constamment les états les plus foibles aux dépens des plus considérables. Il leur est aussi utile d' affoiblir un état puissant

que de conquérir une province.
Quand cette conduite les a élevés,
ils peuvent employer la force avec
d' autant plus de succès que la politique
a mille moyens infailibles pour
dissoudre des ligués formées par la
crainte plutôt que par l' intérêt commun,
et que les passions et l' intérêt
particulier tiennent toujours divisées.
Un philosophe instruira inutilement
ces peuples ligués que leur salut dépend
de leur seule union ; il y a de certaines
vérités dont les hommes ne peuvent
jamais être convaincus. Par cela
même qu' un empire est assés considérable
pour devoir forcer tous ses voisins
à s' armer contre lui, il trouvera
des alliés ; et les espérances dont il
flatera leurs passions déjà ébranlées
par la crainte, les attacheront à son sort.
Un prince fait alors la guerre avec
une certitude morale de réüssir. Il
partage ses conquêtes avec ses alliés,
mais il a soin de se ménager avec
adresse un prétexte de ruiner la fortune
qu' il vient de leur faire ; ou plutôt
sans qu' il soit besoin de recourir
à cette politique odieuse, il ne doit
que les abandonner à leur jalousie et

à leur ambition, et ne point s' écarter
lui-même de sa sévérité. Il trouvera
bientôt mille raisons pour s' allier
avec les vaincus ; il retombe alors
avec leur secours sur ses anciens
amis, et partage avec les premiers
les dépouilles des seconds, et ceux-ci
après avoir servi encore une fois
à vaincre les autres, succomberont
enfin eux-mêmes sous leurs prétendus
triumphes.
Cette politique, à laquelle cependant
je ne donne que les éloges qu' elle
mérite, conduit à tout. Ce fut celle
des romains, et il seroit, je crois,
inutile de faire remarquer quel fut le
sort des étoliens après avoir servi à

ruiner Philippe, des rhodiens qui vainquirent Antiochus, et de la Numidie après qu' elle eut contribué à asservir l' Afrique. Pendant combien de tems les romains ne semblèrent-ils pas plutôt vaincre pour leurs alliés que pour eux-mêmes ? Ils porterent plusieurs fois la guerre dans la même province, ils ne vouloient d' abord qu' inspirer de la terreur ; ils distribuoiient ensuite les royaumes ; et ils ne gouvernerent enfin par leurs officiers les peuples vaincus qu' après

p207

les avoir accoutumés à trembler sous leur puissance, et à ne regarder leurs princes mêmes que comme les ministres de la république. Des conquêtes rapides et trop étenduës sont ordinairement infructueuses. Un peuple qui n' a été vaincu qu' une fois, conserve une certaine confiance, et il est toujours à craindre parce qu' il sent encore ses forces après sa défaite. Alexandre mourut à propos pour sa gloire ; ce héros auroit plutôt réussi à soumettre l' Afrique, et à rentrer dans la Grece par l' Espagne, les Gaules, et l' Italie vaincuës, qu' à affermir solidement la monarchie des macédoniens sur l' Asie.

p208

Les anglois pouvoient bien ravager la France, y prendre des places, y gagner des batailles, et même la conquérir, mais non pas y établir leur domination. Une seule province s' incorpore aisément à un grand état, mais Henri V devoit sentir l' impuissance où l' Angleterre étoit de régner sur les françois. Le tems d' établir une domination directe n' étoit pas venu, et ce prince pour profiter sagement de ses victoires ne devoit que se mettre

en état de corriger le gouvernement
des anglois, et qu' affoiblir
cependant à un tel point la France,
que ses successeurs pussent aisément
la conquérir peu à peu.

p209

Il falloit renoncer au titre de roi
de France ; se contenter des provinces
que Jean-San-Terre avoit perduës ;
accroître les domaines des
ducs de Bourgogne et de Bretagne,
et les rendre indépendans. Il falloit
former quelque nouvelle souveraineté,
et donner la liberté à Paris et
à quelques autres villes. Par-là
Charles Vii n' auroit trouvé par tout que
des ennemis. L' intérêt que les nouvelles
républiques auroient eû à se
défendre contre leur prince, auroit
fait vivre les passions passageres
qui portoient les françois à la
révolte ; et l' Angleterre qui se seroit
vûë l' arbitre de la France, auroit
profité de ses divisions pour s' en rendre
la maîtresse.

La conduite opposée que tinrent
les rois d' Angleterre, les fit succomber
sous une entreprise qui surpassoit
leurs forces, et qui n' étoit appuyée
sur aucun fondement solide ; ils
perdirent même les heritages qu' ils
possedoient en deçà de la mer. Les anglois
que leur gouvernement entretenoit dans une
inquiétude continuelle,

se lasserent d' une prospérité qui
les épuisoit. Tandis qu' ils sont effrayés
i 210

de ce qu' il leur reste à faire
pour consommer leur ouvrage, et
qu' ils ne se soutiennent plus que par
les abus que la foiblesse et les malheurs
du règne de Charles Vi avoient
fait naître parmi les françois, ils se
voyent attaquer avec vigueur. Ils se
cruent alors trop heureux de conclure
une trêve qui doit être regardée
comme un chef d' oeuvre en politique
de la part de la France, et qui lui
donna le tems de corriger son
gouvernement, et de mettre plus d' ordre

dans le zèle de ses citoyens.
Cette trêve prolongée à différentes reprises pendant cinq ans, fut enfin rompuë en faveur du duc de Bretagne, à qui les anglois refusoient de restituer la ville de Fougères. Les françois n'avoient pas été tellement occupés à corriger leur discipline militaire et leur police civile, qu'ils eussent oublié l'Angleterre. Leur politique sçavante lui avoit suscité des ennemis, et l'Écosse avoit remporté deux avantages considérables sur ses armées. Cette circonstance parut favorable au conseil de Charles. La conquête de la Normandie ne couta que deux campagnes. Cette province

p211

se soumit, et les françois battirent enfin à Formigny le secours que l'Angleterre y envoyoit. Le comte de Dunois, célèbre depuis long-tems par les qualités qui annoncent les héros, fut notre Scipion. Le romain et le françois avoient à peu près le même âge, quand le premier alla commander en Espagne, et lorsque le second se signala au siège de Montargis. L'un et l'autre avoient un nom cher à leur patrie, et tous deux avoient porté les armes dès leur plus tendre jeunesse. Dunois comme Scipion étoit né avec de grands talens pour le commandement, et, s'il en faut croire quelques auteurs, il fit aussi des miracles. Tous deux furent les plus grands capitaines de leur païs, et ils eurent la gloire d'être les restaurateurs de leur patrie.

p212

La Guyenne fut conquise dans une campagne. Le général Talbot capitaine et ministre qui avoit vieilli à la tête des armées et des conseils, et dont la haute réputation soutenoit

encore le courage des braves anglois,
trouva un Zama près de Bourdeaux.
Le coup qui lui arracha la vie,
finit cette guerre glorieuse aux deux
nations, et après laquelle les françois
pouvoient dire avec plus de raison
encore que Tite-Live ne le fait
dire à Scipion, que leur sort étoit
d' arracher la victoire à leurs ennemis
trionphans.

Les françois obéissoient encore à
un gouvernement trop peu capable
de rendre les passions des hommes
utiles à la société, pour qu' on puisse
les comparer à ces romains qui vainquirent
Annibal et Carthage. Quoiqu' il
y eût de l' injustice à exiger d' eux
la même fermeté, le même zèle, et
la même union, puisque leurs loix
étoient encore si éloignées de cette
perfection où les romains trouverent
tant de ressources contre les disgraces

p213

de la fortune ; combien de fois
cependant ne decouvre-t-on pas ce
fond heureux de génie, que le
gouvernement a depuis rendu constant,
en écartant les vices étrangers qui
l' étouffoient ?

Si j' avois plutôt songé à faire un
parallele exact, qu' à faire connoître
le progrès des moeurs françoises, je
n' aurois comparé aux guerres puniques
que celles que la France a soutenuës
depuis que la monarchie est établie
sur de solides fondemens. Je serois
descendu jusqu' au ministere du
cardinal De Richelieu, j' aurois dépeint
la formidable puissance de la
seconde Carthage des françois, et
j' aurois bientôt fait voir la France
plus triomphante que Rome ne le fut
pendant la premiere guerre punique.
Je l' aurois ensuite représentée aux
abois ; je parlerois de ses journées de
Trasimene et de Cannes, et au milieu
des dangers dont l' Europe conjurée
la menaçoit, je ferois remarquer le
prince dont la fermeté soutenuë par
l' amour, le courage et l' union de ses

sujets, élève ses états au dessus de
l'orage qui les menace. Je transporterai
mon lecteur de Zama à Denain ; là

p214

Carthage, ici l'Europe est vaincuë.
L'Afrique obéit aux romains, et la
France affermit sa grandeur, et conserve
à ses princes la couronne d'Espagne.
L'on voit dans nos historiens un
détail des désordres qui désoloient la
monarchie, quand Charles V monta
sur le trône. Ce prince, j'ose le
dire, plus sage que la république
romaine, retira la France de ses ruines,
rendit son lustre à la couronne,
et à ses sujets un courage que le traité
de Brétigny auroit pû éteindre.
Je ne sçai si le courage de la république
romaine après la bataille de
Cannes, est comparable à celui de
Charles. La fermeté des romains à
ne vouloir point entendre parler de
paix ; leur sévérité contre quelques
citoyens qui avoient formé le lâche
et dangereux dessein de sortir de Rome ;
leur courage à punir d'exil les
soldats qui avoient fui, ou à ne vouloir
pas racheter les prisonniers ; ce
génie qui pourvoit à la sûreté de
l'Espagne et de la Sicile quand on leur
arrache l'Italie ; tout cela fait connoître
la grandeur de leur caractère.
Mais la hardiesse même avec laquelle

p215

ils oserent déclarer la guerre à Philippe,
et faire des incursions dans
ses états, exige-t-elle ou plus de fermeté
ou plus de sagesse que l'entreprise
de Charles ?
Les maux des françois étoient d'autant
plus grands, qu'ils naissoient en
partie de leurs propres vices. Leur
ennemi comme celui des romains,
n'avoit pas perdu ses forces dans les
avantages qu'il avoit remportés. Le

prince de Galles avoit acquis au contraire une nouvelle gloire en Espagne, et le même édoüard dont la fortune avoit toûjours couronné la sagesse, régnoit en Angleterre. Les romains n'avoient aucun abus à corriger dans leur gouvernement. Il n'étoit besoin que d'assez de fermeté pour ne se point laisser accabler : et mille hazards heureux, mille circonstances avoient jusques-là contribué à leur donner cette constance inébranlable dans l'adversité. Il falloit au contraire que les françois se relevassent d'une chute humiliante. Charles devoit reprimer les désordres qui étoient déjà nés, et prévenir ceux qu'un mauvais gouvernement étoit toûjours prêt à produire. La république

p216

romaine n'avoit point fait de démarche qui flétrît sa réputation ; mais le traité de Brétigny plus honteux pour les françois que les fourches caudines ne le furent pour les armées romaines, avoit comme avoüé la supériorité de l'Angleterre sur la France, et auroit peut-être accoutumé une autre nation à sa honte.

Je ne sçai par quelle erreur grossiere nos historiens modernes trop attachés à décrire les actions militaires, ont négligé les détails de la sagesse qui en avoit préparé les succès. Charles comprit que le bonheur du peuple est le ressort le plus puissant que la politique puisse mouvoir pour le rendre redoutable au dehors. Tel fut son premier principe, et tel a toûjours été celui de tous les princes qui ont médité de grandes entreprises. Ses vertus lui gagnerent promptement le coeur de ses sujets, et le bon ordre qu'il établit entre les parties désunies de son état, ne donna à tous les françois qu'un même intérêt. L'abondance succeda à cette misere dont parlent tous nos historiens, et la France trouva en elle-même autant de

ressources que la république romaine.
 Si l' on en excepte Charlemagne,
 les françois n' avoient point encore
 obéi à un aussi grand prince,
 et l' histoire n' offre point de modèle
 qu' on puisse avec plus de justice proposer
 à ceux que leur naissance destine
 au trône. Qu' on me permette de
 m' étendre un peu sur ce règne glorieux,
 un pareil examen tient lieu
 de bien des réflexions. Charles étoit
 plus que héros, il étoit grand roi.
 La nature avare des qualités qui
 forment le caractère d' un homme digne
 de régner, est plus prodigue de celles
 qui font le héros. Le premier doit
 avoir toutes les vertus, il suffit quelquefois
 au second d' avoir quelques
 vices brillans et extraordinaires.
 Le grand roi est propre à régner
 dans tous les tems, son génie se proportionne
 à tous les besoins de son
 peuple, sa sagesse étouffe jusqu' aux
 passions les plus brillantes. Il n' aime
 ni la guerre ni la paix, l' honneur
 de son trône et de sa nation
 décide de sa politique, et il est
 toujours supérieur à sa situation.
 Le héros demande des circonstances
 favorables, parce qu' il ne réunit

pas en lui tous les talens. Philippe
 eût eû les mêmes succès que son fils
 dans l' Asie ; mais si Alexandre se fût
 trouvé renfermé dans les anciennes
 bornes de la Macedoine, auroit-il
 mis son successeur en état de renverser
 la monarchie des perses ? Cette
 espèce d' enthousiasme, qu' on me
 pardonne cette expression, qui
 caractérise Alexandre, ne s' accorde que
 rarement avec la sagesse qui fait le
 bonheur des états. Gâté par je ne
 sçai quel héroïsme poétique dont il
 avoit pris l' idée dans Homère, toutes
 ses qualités naturellement outrées
 ne tendoient qu' au merveilleux. Pour

se convaincre combien l' estime qu' on
fait de ce héros est peu raisonnable,
il ne faut que faire attention qu' on
ne louë le plus en lui que ce qui étoit
le plus funeste au bonheur et à la
gloire de la Macedoine.
Notre siècle a vû un Alexandre,
la Suede qui lui obéissoit, et qui auroit
pu avec le secours de ses armes
établir sa domination sur le nord, a
été ruinée sous son règne. Les guerres
cessent d' être glorieuses dès qu' elles
ne sont pas utiles ; et il est plus honteux
de se ruiner par des victoires

p219

que d' être vaincu. Toutes les vertus
ont un excès, et c' est cet excès qu' il
faut éviter, qui fait le héros. Par quelle
erreur impardonnable ce feu qui
caractérise les conquérans, obtient-il ordinairement
plus d' éloges que la sagesse ?
Charles Le Sage ne parut point à
la tête de ses armées, et força
cependant son ennemi à le regarder
comme un grand capitaine. Il
en avoit en effet les principales parties,
jamais général n' établit avec
plus de précision l' état de la guerre.
De son palais il en régloit toutes les
opérations ; il étoit l' ame du fameux
Du Guesclin, qui n' agissoit que par ses
ordres. Ses projets étoient formés
sur une connoissance exacte de ses
forces et de celles de ses ennemis ; et
malgré l' ignorance où l' on étoit encore
de la science militaire, cette
guerre présente un spectacle aussi
instructif qu' intéressant.
Charles avoit un génie vaste et
intrepide, conduit, mais jamais borné
par la prudence. Inébranlable dans
ses résolutions, après avoir été sage

p220

dans les conseils, modéré dans ses
espérances, plein du passé, attentif

à toutes les démarches de ses ennemis,
et pour ainsi dire présent dans
l'avenir, il se défia toujours de la
fortune pour l'attacher plus sûrement
à ses armes. Il avoit tempéré l'impétuosité
de la valeur françoise. Comme
un autre Fabius il voyoit sans émotion
les incursions de ses ennemis,
et les armées nombreuses des anglois
qui se répandoient dans la France
par la Picardie, y étoient pour
ainsi dire assiegées. Elles n'osoient insulter
une seule forteresse, ou se répandre
dans un autre pays que celui que
Charles leur avoit abandonné, et elles
fuyoient à Bourdeaux, plus ruinées
par leurs marches et par la disette qui
les avoit suivies, que nos soldats ne
le furent après les batailles de Creci
et de Maupertuis.

Du Guesclin étoit le Marcellus et
l'épée de la France, Charles en fut
le bouclier comme Fabius l'avoit été
de sa patrie ; ou plutôt, je le repete
encore, ce prince n'est comparable
qu'à tout le corps même de la
république romaine. Fabius à qui
les romains ont avoué qu'ils devoient

p221

leur salut, tenoit cette prudence
tant vantée, plutôt de son
tempérament timide et soupçonneux,
que d'un génie qui fut supérieur
aux maux des romains. Il falloit qu'il
y eût un Annibal dans le sein de l'Italie,
pour établir sa réputation. Craignant
plus la honte d'être vaincu,
qu'il ne désiroit la gloire de vaincre,
il fut un politique et un guerrier
ordinaire que son irrésolution
naturelle et le malheur des
circonstances rendirent illustre.
Sa deffensive n'étoit pas assez
sçavante ; content d'éviter le combat,
il ne resserroit pas assez Annibal. Il
négligeoit trop les hazards journaliers
de la guerre, et ne sçut pas profiter
des rencontres favorables où il
pouvoit combattre avec avantage.
Fabius n'eût pas vaincu Annibal à

Zama, et malgré les règles de cette prudence éclairée qui deffendit à Scipion d' écouter les propositions de paix que son ennemi entamoit, il auroit fait un traité, et exposé les romains à avoir avec Carthage une troisième guerre peut-être aussi dangereuse que les deux autres. Plutarque nous apprend qu' étant i 222

prêt à donner dans un piège d' Annibal, Rome et lui ne durent leur salut qu' aux aruspices, qui par un de ces hazards souvent favorables aux romains, lui apprirent que ce qu' il alloit entreprendre lui seroit funeste. C' étoit à des calculs politiques et non à l' art ridicule des augures que Charles devoit ses avantages. Ce prince n' employe d' abord la deffensive que pour affoiblir son ennemi et l' attaquer ensuite avec plus de vigueur. Mais dans un tems où il étoit permis à la république romaine d' agir, Fabius continua toûjours à temporiser. Tite-Live nous le représente cantonné au-delà du Vultur avec trop de timidité et trop d' attention à consulter les aruspices et à faire autant de sacrifices expiatoires qu' on lui rapportoit de contes puérils et ridicules, pour qu' on doive lui conserver la place que les romains lui ont donnée au-dessus de tous les autres capitaines. La république romaine ne se comporta pas elle-même durant les guerres de Carthage, avec cette intelligence qu' on peut admirer dans la politique de Charles. Son senat qu' on regarde après Cyneas comme

p223

une assemblée de rois n' étoit guères encore composé que d' hommes qu' aucun danger ne pouvoit étonner, et qui préféroient de s' ensevelir sous les ruines de leur patrie aux conditions d' une paix humiliante. On croit ordinairement que dans une république les desseins sont digérés avec plus de profondeur, et

conduits avec plus de sagesse que sous un autre gouvernement. Qui dit cependant le conseil d' un état libre, dit un conseil tumultueux, où il y a plus de cabales et de partis que dans celui d' un roi, sans qu' il s' y trouve une puissance supérieure qui tempere l' égalité. C' est pour cela que la république la plus célèbre par la sagesse de sa conduite, a introduit autant qu' elle a pû dans sa maniere de traiter les affaires, celle du gouvernement monarchique. Les vénitiens qui sçavent que la vérité ne se trouve qu' avec une certaine méthode, pensent avec raison qu' elle n' est point faite pour la multitude, et qu' elle ne perce presque jamais à travers l' habitude et les préjugés dont un conseil trop nombreux est l' esclave. Dans la premiere guerre punique

p224

les romains qui devoient être instruits de la foiblesse des carthaginois, de leur dureté avec leurs alliés et avec leurs sujets, et de la diversion d' Agathocles, ne songerent point assez-tôt à passer en Afrique. La bataille d' Ecnome leur en ayant ouvert l' entrée, Carthage se vit réduite à la derniere extrémité ; et quand la république romaine devoit sentir la nécessité de transporter contre elle ses principales forces, elle rappella en Italie un consul avec une partie des légions. Les romains, il est vrai, ne se laissent point accabler par la défaite de Regulus ; ils remettent même en mer une flote de trois cens cinquante vaisseaux, et battent les carthaginois ; mais les consuls crurent assez profiter de leur victoire en retirant d' Aspis les restes de l' armée de Regulus. Cependant les carthaginois qui avoient mieux aimé faire périr Xantippe que de le récompenser, étoient retombés dans leur premiere foiblesse, et les soldats romains par le siège qu' ils avoient soutenu dans Aspis contre toutes les

forces de Carthage, sembloient avertir
leur république qu' il ne falloit

p225

que faire une nouvelle descente pour
réparer toutes ses pertes.

Après avoir condamné dans Fabius
une conduite qui fit leur salut,
les romains retomberent pendant la
seconde guerre punique dans toutes
les fautes qu' ils avoient faites dans la
premiere. Leur propre expérience et
les ravages d' Annibal en Italie ne
leur firent point penser qu' ils devoient
à leur tour attaquer Carthage
dans l' Afrique même.

Les carthaginois connurent mieux
que les romains l' état et l' intérêt
de la guerre. Ceux-ci s' opposoient
avec opiniâtreté au dessein de Scipion.

Les autres avoient compris que
l' Espagne ne devoit point être le
principal théâtre de la guerre : ils
vouloient que tout l' effort de leurs
armes tombât sur Rome même,
dont la chute leur livroit l' Espagne,
et les rendoit les maîtres du reste du
monde. La république romaine faisoit
éclater de la constance et du courage,
mais elle ne se rendoit point
ainsi raison de ses entreprises, et

p226

elle ne sembloit être sage que par
instinct.

Si les romains en effet après la
bataille de Cannes n' avoient transporté
leurs légions dans tant de provinces
différentes que pour affoiblir
Annibal, empêcher que les forces des
carthaginois ne se réunissent en un
seul corps dans l' Italie, ou pour lasser
l' avare Carthage, et profiter de la
supériorité qu' ils avoient sur elle dans
les provinces où Annibal ne commandoit
pas ; ils ne se seroient eux-mêmes
ensuite servi des avantages

qu' ils y remportèrent, que pour
réunir leurs troupes contre Carthage.
C' étoit le seul moyen de chasser leur
ennemi d' Italie, en commençant eux-mêmes
à établir leur puissance sur
l' Afrique. Mais comme si la défaite
de Regulus eût rendu cette terre
malheureuse aux armées de la république
romaine, elle craignit toujours
d' y trouver un Xantippe. Scipion la
fit triompher malgré elle d' Annibal,
et il semble qu' elle ne contribua
elle-même à son salut que par cette
fermeté héroïque, qui, selon
l' expression de Polybe, la rendit toujours
plus redoutable à proportion que ses

p227

ennemis étoient eux-mêmes plus prêts
à l' accabler.
L' on doit louer un peuple de sçavoir
renoncer à l' espoir chimérique
de la victoire, et de bien discerner
le moment où il doit demander la
paix ; mais que cette gloire qui peut
être commune à toutes les nations,
le cède à celle des romains que leur
vertu met au-dessus de cette nécessité !
Il est toujours honteux pour une nation
que les vices la forcent d' acheter
son salut par une paix qui lui devient
nécessaire, à moins qu' en passant
sous le joug, son courage qui
s' en indigne, ne devienne plus dangereux.
Rien n' assure mieux la grandeur
d' un état que cette constance à préférer
une ruine entière à un affront.
Une nation qu' on ne peut vaincre
qu' en l' exterminant, doit triompher
de tous ses voisins. Un peuple au
contraire qui est capable de ternir
sa réputation par une première foiblesse,
se laisse bientôt entraîner à une
seconde lâcheté ; il se familiarise alors
avec sa honte, et se croit prudent
lorsqu' il est déjà deshonoré. Jamais
Sparte ne fut plus faible qu' après

p228

qu' elle fut entourée de murailles, et ses retranchemens que la crainte avoit élevés, lui firent paroître ses ennemis plus redoutables. Les provinces perduës peuvent se recouvrer, mais ordinairement l' esprit et l' amour de la gloire se perdent une fois pour toûjours.

Un état ne doit jamais se départir de cette sublime politique lorsqu' il est parvenu au point de pouvoir supporter plusieurs pertes consécutives sans en être accablé. Le gouvernement le plus parfait devient inutile sans cette fermeté ; mais autant qu' elle est propre à faire respecter une nation sage et puissante, autant seroit-elle dangereuse pour une société qui n' a que des forces médiocres, ou dont les loix seroient aussi vicieuses que l' étoient celles des françois sous le règne des premiers princes de la maison de Valois. La foiblesse doit sçavoir plier, quand elle sent qu' elle succombe. Ce courage des romains conduiroit un peuple foible à sa perte, à moins que la fortune ne lui fût aussi favorable qu' elle fut à la république romaine, et qu' en prenant soin elle-même de le sauver des dangers

p229

ausquels il s' exposeroit, elle ne laissât à sa fermeté tous les avantages qu' en retire une nation puissante. Dès que cette brave noblesse qui deffendoit les intérêts de Charles Vii et la liberté de sa patrie eût communiqué son esprit au reste de la nation, les françois virent succéder l' union aux désordres qui avoient rendu nécessaire le traité de Brétigny ; ils réparèrent leur honte, et il leur fut permis d' avoir sans témérité toute la fermeté des romains. La perte des batailles de Crevant et de Verneüil devoit accabler la France, et elle ralluma son courage. Orleans le seul soutien de la fortune de Charles et des françois, est prêt à succomber ; il semble

que le prince n' aît plus d' autre
ressource que de se retirer dans les
extrémités de son royaume : on en
ouvre l' avis ; mais son conseil le
rejette avec la même indignation qui
éclata à Rome contre les citoyens
qui vouloient abandonner leur patrie
après la journée de Cannes.
Cette fermeté des françois si égale à
celle des romains, et couronnée enfin
des mêmes succès, quoique les
conjonctures fussent encore plus fâcheuses,

p230

est d' autant plus digne d' admiration
que leur gouvernement ne
leur fournissoit point les mêmes ressources.
Si l' on suit l' histoire des barbares
qui s' établirent sur les terres de
l' empire, on ne verra point qu' ils se
soient trouvés, ainsi que les romains,
dans des circonstances qui ayent dû
les former à cette politique vigoureuse,
et leur apprendre par leur propre
expérience qu' elle est le rempart
inébranlable des états.
Outre que le gouvernement de la
république romaine rendoit pour
ainsi dire personnelle à chaque citoyen
la honte d' un traité deshonorant,
dès sa naissance la fortune avoit
ménagé sa foiblesse. Après que Brutus
eût communiqué ses sentimens
aux romains, la faim et la mort leur
parurent plus douces que la domination
des Tarquins. Plus ils se voyent
près de leur ruine, plus l' amour de la
liberté acquiert de forces. Rome cependant
étoit prête à périr, Porsenna
alloit lui rendre ses anciens maîtres ;
mais il est touché de son courage,
et il préfera son alliance à la
victoire. Si dans un tems où la
foiblesse des romains auroit exigé moins

p231

de hauteur, ils refusent plutôt par

orgueil que par courage de se prêter
aux propositions de Coriolan, la
fortune qui les sauve par une espèce de
prodige, leur apprend à ne jamais
désespérer. Les gaulois, selon la remarque
judicieuse de Polybe, leur
donnerent la force de vaincre tous
leurs ennemis. Il fut utile à la république
romaine de se voir sur le
penchant du précipice sans y être
poussée, et de ne pouvoir plus trouver
d' ennemi qui ébranlât sa fermeté par
de plus grands dangers.

La descente même de Pyrrhus en
Italie fut une faveur de la fortune
pour les romains. L' ambition de ce
prince impétueux devoit la rapidité
des ses armes, et paroissoit comme
épuisée après la victoire. Il sçavoit
vaincre, mais la vuë de ce qui
lui restoit à faire, le dégoûtoit de ce
qu' il faisoit. Content, si je puis
m' exprimer ainsi, d' ébaucher par tout sa
fortune, il se livroit à son inquiétude,
et voloit à une seconde entreprise
qui ne réussissoit pas plus que la
premiere. La république romaine
ne se soutint contre Pyrrhus que par
Pyrrhus même. La politique de ce

p232

prince ruinoit les avantages qu' il devoit
à sa valeur et à son habileté dans
la guerre. Pyrrhus ne pouvoit pas
être heureux long-tems, et grace à
son inconstance, les romains qui se
voyoient prêts à périr, s' affermirent
dans leur intrépidité.

Les nations modernes n' ont point
eû le même avantage. Les barbares
de qui elles descendent, et dont elles
ont conservé pendant long-tems la
grossiereté, étoient toûjours sans
ressource dans les entreprises qu' ils
avoient commencées sans en avoir
prévu les périls, et sans y avoir remédié
d' avance. Ils furent forcés à
recevoir des traités honteux, ou à
languir dans leur impuissance en
attendant que leurs forces fussent réparées.
Les exemples de lâcheté que

leur donnoit l' empire, furent d' autant
plus propres à les corrompre,
qu' ils avoient une puissance à peu
près égale, et que les vices de leur
police leur firent souvent commettre
des fautes que tout leur courage ne
pouvoit ensuite réparer.

Peu s' en fallut que dans la révolution
qui causa la ruine de l' empire,
les derniers romains ne communicassent
i 233

leur esprit à tous les peuples
de la terre. Les françois profiterent
de cette contagion, ils soumirent
leurs voisins, conquirent de vastes
provinces, et regnerent presque sur
toute l' Europe. Mais les malheurs
qui accablèrent enfin la monarchie
sous les successeurs de Charlemagne,
n' auroient été que trop capables de
faire disparoître leur courage, si les
successeurs de Hugues-Capet n' avoient
toûjours paru à la tête de leurs
armées. Ces princes naturellement
belliqueux sentirent par-là plus
vivement la honte de céder à leurs vassaux.
La colere et la vengeance soutinrent
leur courage contre la vuë
des dangers que la foiblesse de leur
état leur laissoit entrevoir, et ils
s' accoutumerent comme les romains à
ne souffrir aucune injure.

Depuis que le gouvernement de la
France est perfectionné, elle a fait
voir dans les revers la même constance
que la république romaine.

J' ose le dire, le règne de Louïs Xiv
auquel la nation doit tant, lui a été
moins utile encore par ses prospérités
que par ses malheurs. Le françois
sçavoit déjà que son courage pouvoit
i 234

le soutenir dans la bonne fortune,
mais il lui restoit à apprendre que
l' adversité ne peut l' accabler. Puisse cet
exemple toûjours présent aux successeurs
de ce grand monarque, et à
leurs sujets, être la règle de leur politique
et de leur conduite ! Louis Xiv
a pour ainsi dire dévoilé toute la
vertu du coeur françois, c' est une
richesse qu' il a laissée à sa postérité,
et qui assure mieux le repos, le
bonheur, et la gloire de la France

que la conquête des plus grandes provinces.
Il est faux que les françois n' ayent dépoüillé les anglois de leurs conquêtes et de leurs heritages qu' à la faveur de leurs guerres civiles. Sans remonter au règne de Charles Le Sage qui ne leur laissa que quelques places, et qui fit la guerre avec cette intelligence qu' on remarque dans les plus célèbres capitaines de l' antiquité, on peut se rapeler combien la situation de l' Angleterre étoit florissante quand la pucelle d' Orleans suspendit le cours de ses progrès. Sans parler de la célèbre bataille de Formigny, les anglois furent battus à Patay. Barbasan défit un corps de huit mille anglois en

p235

Champagne. Saintrilles battit près de Beauvais le comte d' Arondel. De Bueil et De Core défirent et mirent en fuite un corps considérable d' anglois à Saint Celerin, avant qu' il y eût aucun trouble en Angleterre. Ces victoires n' étoient pas si brillantes que celles que les anglois remporterent à Creci, à Maupertuis et à Azincourt ; mais entre deux petites armées l' avantage n' est-il pas comme entre deux plus considérables l' ouvrage de la même valeur, de la même sagesse et du même génie ? Les guerres que se font aujourd' hui les asiatiques, offrent-elles un plus beau spectacle que celles de l' ancienne Grece ? L' Angleterre étoit tranquille quand la trêve fut rompuë. La rapidité avec laquelle les françois conquirent tant de places considérables en Normandie et en Guyenne, ne vaut-elle pas l' éclat d' une bataille gagnée ? Lorsque Bourdeaux même fut pris, les querelles de la maison d' York et de la maison de Lancastre n' avoient pas encore éclaté. Aussi l' historien de ces révolutions remarque-t-il avec justesse que les garnisons qu' on renvoyoit en Angleterre après

la prise des places, alloient attiser le feu secret qui menaçoit la maison royale.

Ces exploits sont d' autant plus glorieux pour la nation françoise qu' elle ne les dut point au génie d' un Charles Le Sage, mais à ses seules vertus, à son courage, et à son amour pour le prince. Ce fut la France qui se sauva elle-même, et qui plaça Charles Vii sur le trône de ses peres. Ce prince surnommé le victorieux, parce qu' il commandoit à un peuple vainqueur, est peut-être celui de nos rois qui est le moins connu.

Nos historiens ont quelquefois blâmé avec aussi peu de discrétion ses premieres années, qu' ils ont loué avec trop de faste les dernieres. à force, de confondre les actions de ce prince avec celles de ses sujets, on n' a jamais bien fait connoître son caractère, et fait voir combien il étoit inférieur aux grandes choses qui se firent sous son règne.

Charles le vainqueur des anglois, qui a conquis son royaume, et fait les réformes les plus avantageuses dans le gouvernement, n' avoit cependant

que de foibles commencemens des qualités qui font le grand homme. La gloire qui ne le frapoit que d' une maniere passagere, le laissoit trop tôt retomber dans son indolence.

Naturellement foible et abandonné à l' amour et à des favoris, il fallut lui enlever ces derniers, et par une espèce de prodige, la généreuse Sorel se servit de la tendresse qu' elle lui avoit inspirée, pour l' exciter aux grandes choses, et entretenir en lui les étincelles d' un héroïsme que la bonne et la mauvaise fortune pouvoient également étouffer. Plus propre à régner dans un état tranquille qui n' auroit exigé que de la

sagesse, il se lassa de suivre la fortune dont il avoit été le jouët pendant si long-tems ; et plus heureux enfin qu' il n' avoit osé l' espérer, il livra au repos les dernieres années de sa vie. Scipion ne se contenta point d' effrayer Carthage, et de la contraindre à rappeler Annibal d' Italie. Il eût pû abandonner l' Afrique après avoir délivré sa patrie, et laisser à Massinissa le soin d' entretenir ou de réveiller les divisions dont le sénat

p238

de Carthage étoit agité ; mais ce n' étoit pas l' intérêt de la république romaine. Les historiens disent inutilement que la journée de Zama décida entre les deux peuples de l' empire du monde, et que le vaincu devoit obéir au vainqueur. On sent combien ces expressions sont exagerées. Quand Scipion eût été défait, Rome n' auroit point eû le sort que Carthage fut obligée de subir. La situation de ces deux républiques n' étoit point égale, et il n' en faut point d' autre preuve que la conduite même que tint Annibal. Ce grand homme ne respiroit que la Guerre, et il proposa cependant à Scipion d' y renoncer, parce qu' il ne voyoit aucune proportion entre les suites d' une défaite et celles d' une victoire. Scipion devoit vaincre Annibal pour assurer la puissance des romains sur l' Afrique, et prévenir les dangers d' une troisième guerre ; de même Charles devoit enlever Calais aux anglois pour leur fermer l' entrée de son royaume. On sçait combien cette place les rendit redoutables sous les régnes suivans ; Louis Xi sur-tout connut toute l' étenduë de la faute de

p239

son pere. L' Angleterre épuisée comme

Carthage, étoit en proie à des divisions
encore plus envénimées, le feu
de ses guerres civiles s' étoit étendu
jusqu' à Calais, et le fameux comte
de Warvik y soutint en quelque sorte
un siège contre les anglois mêmes.
Rien de tout cela ne fut capable de
retirer Charles Vii de son oisiveté,
et de le porter à assurer ses conquêtes.
Ce prince ne voulut point profiter
du courage de sa noblesse, et
le duc de Bretagne en lui demandant
des secours pour passer en Angleterre
et y faire des conquêtes, lui
apprit inutilement ce qu' il devoit faire.
Quelque humiliée que fût Carthage,
elle ne devoit point se flater que
son ennemie la laissât subsister. C' étoit
un trop grand crime pour elle que
d' avoir été la rivale de Rome, et
l' acharnement des romains à poursuivre
Annibal étoit un triste présage
du sort qu' elle devoit subir. Caton
toujours effrayé par le souvenir
d' Amilcat et d' Annibal, n' envisageoit

p240

que la ruine de cette république ; et
de quelque affaire qu' il s' agît dans les
délibérations du sénat, son avis étoit
toujours qu' il falloit détruire Carthage.
Les carthaginois eurent à peine
donné aux romains un prétexte de
les accabler, qu' ils n' ouvrirent les yeux
sur leur erreur que pour voir leur
perte assurée. Ils chasserent de leur ville
tous ceux qui leur avoient fait
prendre les armes contre Massinissa ;
ils envoyèrent des ambassadeurs à
Rome ; ils offrirent de faire toutes
sortes de satisfactions aux romains
et à leur allié. Carthage donna trois
cens ôtages, et livra au consul L Marcius
Censorinus tous ses vaisseaux,
toutes les armes, et toutes les
munitions de guerre qui étoient dans
ses arsenaux et chez les particuliers.
Sans que Rome se préparât ainsi une
victoire plus aisée, il n' étoit que trop
certain que son ennemie périroit dès
qu' elle l' ordonneroit. Les carthaginois

croyoient avoir mérité leur
pardon, mais le sénat romain leur ordonna
de raser les murs de leur ville,
de renverser leurs temples et
leurs maisons, et de se transporter à
i 241

dix milles de la mer. Ces malheureux
citoyens sans secours et sans
espérance voulurent s' ensevelir sous les
ruines de leur patrie ; leur désespoir
balança encore la fortune des romains ;
et si Carthage avoit fait sous
Annibal la moitié de ce qu' elle fit
alors, elle les auroit elle-même détruits.
Il seroit inutile de s' arrêter plus
long-tems sur cette troisième guerre.
Chaque carthaginois devint un héros ;
on construisit une nouvelle flote
avec la charpente des maisons ; les
femmes couperent leurs cheveux pour
en faire le cordage des balistes, des
catapultes et des arcs, et au défaut du
fer on forgea des armes d' or et d' argent.
Enfin après quatre ans d' une
défense opiniâtre, les carthaginois
qui n' avoient plus à craindre que de
survivre à leur patrie, s' ensevelirent
dans les flâmes, et leur ville leur
servit de bucher.

Il n' étoit pas aussi facile aux françois
de s' emparer de Calais, après la
faute qu' avoit fait Charles le victorieux
de ne pas profiter du courage
de ses sujets et du zèle de ses alliés
pour porter ses armes dans l' Angleterre

p242

même. Ce que j' ai dit ailleurs
sur le règne de Louis Xi doit
en faire présentir les raisons, et on
les verra avec plus d' étendue dans le
livre suivant, où je vais comparer
la situation de l' Europe moderne, à
celle du monde que les romains conquièrent.
Cependant Calais dont le
siège avoit couté tant de travaux à
édoüard lii fut pris en huit jours
sous le règne de Henry li et dans
des circonstances où il sembloit que
ce fut assez pour les françois que de
ne pas succomber sous la puissance

de la maison d' Autriche.

LIVRE 6

p243

Il en est de l' agrandissement des états comme de l' élévation des particuliers. Faute de certaines circonstances qui sont l' ouvrage du hazard, et sur lesquelles la prudence humaine n' a aucun pouvoir, un grand homme vit éloigné des honneurs auxquels un homme médiocre parvient, en étant seulement assez sage pour ne point résister aux occasions qui l' entraînent. Je parlerai dans le cours de ce livre

p244

des conjonctures différentes où les romains et les françois se sont trouvés, et l' on sera, je crois, convaincu de cette vérité, que la fortune doit elle-même seconder la sagesse d' un peuple, ou qu' il employera souvent pour ne pas succomber, tout le génie et toute la vertu qui ont valu à une autre nation les succès les plus glorieux. L' origine différente des peuples qui habitoient l' Italie, entretint toujours entr' eux quelque division, ou empêcha du moins qu' ils ne formassent un corps politique qui les rendît redoutables aux étrangers, et qui sauvât leur liberté de leur propre ambition. Ils ne connurent point cette balance qui maintint la Grece dans son éclat. Si dès la naissance de la république romaine, ses voisins avoient été unis par les liens qui affermissent aujourd' hui les sociétés, on peut assurer que malgré les avantages de son gouvernement, elle ne seroit point sortie de sa première obscurité. Sparte ne put jamais asservir la Grece ; et combien les ligues des

samnites n' arrêteraient-elles pas les
progrès des romains, qui étoient
i 245

déjà assés puissans pour ne vouloir
point traiter avec Pyrrhus ?

Les grandes puissances que la république
romaine attaqua dans la
suite, vivoient dans une ignorance
encore plus grande de leurs intérêts,
et avoient encore moins d' union
entr' elles. Leur mauvaise politique
commença à paroître pendant
la guerre d' Annibal. Les peuples jusqu' à
la défaite des carthaginois, n' avoient
songé qu' à leurs voisins, et
ils se virent transportés dans un nouvel
ordre de choses, avant que d' avoir
pû y réfléchir. L' ambition agissante
des romains ne leur donna pas
le tems de s' allier, ou plutôt ils ne
songerent point qu' il falloit opposer
une nouvelle politique à un nouveau
danger. Les princes se laisserent tromper
par cette fausse modération dont
j' ai parlé. Chaque état n' étoit
accoutumé qu' à compter sur soi-même ;
chaque état ne compara que ses forces
avec celles de la république romaine ;
et la crainte qui auroit dû les
réunir, les fit trembler séparément,
ou les précipita au devant du joug.
Les romains acheverent de conquerir le monde comme
ils avoient

p246

conquis l' Italie : leurs ennemis se
succedoient, mais ne se ligoient pas
ensemble. Les modernes ne vivent
pas ainsi séparés les uns des autres ;
un commerce de négociations continuelles
les lie entr' eux ; leurs intérêts
mieux entendus, les tiennent attentifs
à toutes leurs démarches. Autant que
la politique n' offroit autrefois que des
maximes générales et uniformes, autant
descend elle aujourd' hui dans des
détails ingénieux et profonds que les
ennemis des romains ne connurent
jamais.

L' Europe ignore cette stupidité des
anciens qui voyoient avec plaisir,

ou sans crainte la ruine de leurs
voisins. Depuis plusieurs siècles elle
s' inquiette au moindre mouvement d' ambition
qu' elle apperçoit dans une puissance.
Chaque nation dans le tems
même qu' elle tâche de s' élever au-dessus
de toutes les autres, travaille à
maintenir un certain équilibre entre
elles. Par-là un grand prince n' a point
de voisin qu' il puisse accabler
impunément, et cet équilibre qui communique
aux plus petits états les forces
de la chrétienté entière, les
soutient malgré la foiblesse de leurs

p247

armées, ou les défauts de leur gouvernement.
La maxime trompeuse qu' il
faut embrasser le parti le plus fort,
étoit générale, et ne souffroit point
de ces exceptions délicates qui font
la sureté des nations. Aujourd' hui
l' on veut affoiblir, mais non pas détruire
un état qu' on craint. Chaque
puissance regarde, il est vrai, son
voisin comme son ennemi, mais elle
le regarde aussi comme une barriere
qui la défend, et elle ne permet pas
qu' on la franchisse.
Massinissa ne s' allia avec les romains
qu' après que Scipion eût chassé
les carthaginois d' Espagne ; mais ce
n' étoit pas alors qu' il devoit embrasser
leur parti. Ce prince auroit agi en
grand politique, s' il eût d' abord
contrebalancé la fortune de Carthage, et
fait une diversion en faveur de la
république romaine qu' Annibal opprimoit.
Les carthaginois ne pouvoient
triumpher de Rome sans que la même
victoire ne leur soumit aussi l' Afrique.
Comme Massinissa s' étoit ligué
avec eux lorsqu' il auroit dû secourir
les romains, il devint l' ami
de ceux-ci quand il auroit dû renoncer
à leur alliance, soutenir les

p248

carthaginois, et assurer sa propre liberté en défendant la leur.

Quel que fut l' événement de la guerre, Massinissa toujours attaché au vainqueur, devait lui-même avoir le sort d' un vaincu. Siphax imita sa conduite, il s' allia avec les romains, et ce n' est point par politique qu' il les abandonna ; son amour pour Sophonisbe lui fit faire trop tard une démarche qui étoit sage dans ses principes.

Massinissa acquit un grand empire sans accroître sa puissance, et avec le titre de roi, il ne fit dans ses états que les fonctions d' un officier de la république romaine. Nécessité honteuse à laquelle il s' étoit exposé, et que Siphax n' auroit point éprouvée, si ses forces avoient pu ramener quelque équilibre entre les romains vainqueurs et les carthaginois prêts à périr.

Philippe se comporta plus sagement après la journée de Cannes, si l' alliance qu' il fit avec Annibal fut le fruit de ses méditations sur le gouvernement des deux peuples ennemis. En effet il lui importoit beaucoup que les carthaginois fussent

p249

victorieux, qu' ils détruisissent la république romaine, ou que du moins ils l' humiliassent. Les romains marchaient ouvertement à la monarchie universelle : toutes ses institutions, comme on l' a vû, en faisoient une nation guerrière qui devoit haïr le repos. Ils avoient contracté depuis long-tems l' habitude de se mêler dans les affaires qui devoient en apparence leur paroître indifférentes, et dans la manière dont ils avoient subjugué l' Italie, la Sicile et la Sardaigne, on pouvoit lire ce qu' ils feroient en s' agrandissant. Philippe devoit prévoir qu' ils retomberoient sur la Grece après avoir vaincu l' Afrique, et que sa chute suivroit nécessairement celle de Carthage. Les carthaginois au

contraire étoient des ennemis moins
entreprenans, et contre lesquels on
pouvoit se défendre plus aisément.
Leur fortune étoit en quelque sorte
l' ouvrage du hazard, et leur gouvernement,
leur police, leurs moeurs,
rendoient leur puissance inutile
entre leurs mains.
Si ces considérations portèrent Philippe
à s' allier avec Annibal, il fut
bien condamnable de n' avoir pas fait

p250

dans la suite de la guerre ce que
Carthage elle-même devoit faire
pour s' assurer la conquête de l' Italie.
Le reste de la conduite de ce prince
fait conjecturer qu' il ne fit qu' une
faute dans le moment qu' il se ligu
avec les carthaginois. Son véritable
intérêt, de même que celui de tous
les autres peuples, étoit de tenir Rome
et Carthage en équilibre. Mais
les hostilités que les romains firent
dans ses états, l' intimiderent, et il
ne songea qu' à mériter son pardon,
quand ses ennemis lui présentoient
de plus près le danger qu' il devoit craindre.
Qu' Attale et que les rhodiens se
fussent unis avec les romains pendant
la seconde guerre punique, et
que le roi d' égypte en fût demeuré
tranquille spectateur ; leur foiblesse
pourra peut-être justifier l' attachement
fidèle qu' ils conserverent pour
la république romaine dans le
déclin de la prospérité d' Annibal ; mais
la bataille de Zama, si l' on veut
juger de ce tems-là par le nôtre doit
enfin éclairer tous les peuples sur
leurs intérêts.
Quelque naturelle, quelque simple

p251

que nous paroisse la politique des
modernes, depuis que de grands
génies nous l' ont rendu familière, il

étoit bien difficile dans ces circonstances
qu' elle pût éclairer subitement
les peuples de l' antiquité.
Qu' on examine dans nos histoires
avec quelle lenteur elle a fait ses progrès.
Depuis les croisades toutes les
puissances de l' Europe ont eû entre
elles une rélation qui étoit
inconnuë aux anciens ; elles ne formoient
qu' une seule république ;
tout devoit les conduire à la
connoissance des mystères les plus secrets
de la politique ; cependant que
d' obstacles se sont opposés à ses progrès ?
Que de difficultés n' a-t-il pas fallu
vaincre ? Rien n' est plus difficile que
d' apprendre aux hommes à négliger
des fortunes ruineuses, et à perdre à
propos dans de certaines conjonctures
pour acquérir plus sûrement dans
d' autres : il faut descendre jusqu' au
siècle des Henry Iv et des élisabeth
si l' on veut jouïr de ce spectacle.

l 252

depuis ce tems-là même combien de
princes, malgré leur expérience,
ont été trompés par une ambition
mal entenduë ?

Les passions parlent au coeur et persuadent,
tandis que la politique, si
je puis m' exprimer ainsi, ne répand
qu' une lumière qui éclaire sans
échauffer. Rien n' est plus rare que de
voir des princes qui portent leur vûë
dans l' avenir, mais il étoit d' autant
plus difficile que les ennemis ou les
alliés des romains ne se laissassent
pas emporter par leurs préjugés, et
par l' habitude, aveugler par la haine,
la colere, et la vengeance, ou
surprendre par cette avidité naturelle,
qui se contente toûjours des plus frivoles
apparences, que la république
romaine, je l' ai déjà fait voir, avoit
une conduite merveilleusement propre
à nourrir les nations dans leur

p253

ignorance et dans leur stupidité.
L' intérêt présent auquel la foiblesse
des hommes ne résiste presque jamais,

décida de la politique des états, et les passions eurent un cours plus libre. Les peuples les plus sages et les plus éclairés ne furent qu' irrésolus et inquiets. Tandis que les vaincus ne voyoient que leur défaite, la prospérité enyvroit les alliés. Les uns continuoient à regarder leurs voisins comme leurs ennemis, ou croyoient rendre plus léger le joug imposé par la république en favorisant encore ses entreprises ; les autres trompés par la feinte moderation de leurs maîtres, ne s' appercevoient point que les romains n' étoient intéressés par aucun motif à continuer leurs bienfaits. Carthage détesta Massinissa, et ce prince après s' être enrichi des dépouilles de cette république, haït les carthaginois, parce qu' il croyoit avoir mérité leur haine. Ils occupoient mutuellement toute leur politique l' un contre l' autre, sans songer aux romains que pour mériter leur faveur. Ce n' étoit cependant que par l' erreur la plus grossiere que Massinissa

p254

s' applaudissoit de l' abaissement des carthaginois. Bien loin de poursuivre leur ruine auprès du sénat romain, et de s' irriter en voyant subsister leur ville, ce prince devoit exciter Carthage à ne se pas abandonner à sa lâcheté naturelle. Cette république de son côté auroit dû être assez prudente pour sacrifier sa haine et sa jalousie à des intérêts plus importans. Carthage et la Numidie ne sentirent point que leur haine mutuelle les asservissoit également aux romains, et que le salut de l' une dépendoit de la conservation de l' autre. Eumenes enrichi des pertes de Philippe et d' Antiochus partageoit avec les romains une haine que ceux-ci méritoient toute entiere. Nous ne devrions haïr que ceux qui nous dépouillent, nous haïssons encore par foiblesse ceux qu' on élève sur nos ruines. Cette lâcheté du coeur humain sert plus utilement la république

romaine, que n' auroit pu faire
la politique la plus sage de son
sénat et de ses magistrats.
Attale devoit se réunir avec Philippe ;
sa situation quand les romains
porterent les armes dans la Macedoine,

p255

étoit la même que celle de Massinissa
pendant la guerre d' Annibal.
Philippe ne trouva qu' un seul allié
dans la personne d' Antiochus, encore
fut-ce un allié timide et infidèle,
qui après avoir commencé une foible
diversion en attaquant Attale,
fit la paix aux premiers ordres de
la république, et ensuite entreprit
une guerre imprudente après que
Philippe eût été vaincu. Antiochus
vit avec joye la ruine de la Macedoine ;
Philippe à son tour se laissa
entraîner par sa colere, et lorsque
tout exigeoit qu' ils se réunissent, l' un
et l' autre consentit à périr pour assurer
la ruine de son ennemi. Comme
si Antiochus eût été sûr de chasser les
romains de la Grece avec ses seules
forces, il commença par insulter
Philippe, et voulut le rendre odieux à
ses sujets ; et celui-ci pour se venger
confirma sa servitude en contribuant
autant qu' il le put à la conquête
que la république romaine fit de
l' Asie-Mineure.
Il semble que la mauvaise conduite
de Massinissa et des carthaginois
fut le modèle que se proposa le reste
du monde. Les peuples continuerent

p256

à s' effrayer les uns les autres, et à
préparer leur esclavage. Loin d' être
surpris que dans cette situation la
politique des romains ait fait naître
cette terreur qui assura leurs succès ;
l' on doit être au contraire étonné
qu' il ait pû se trouver enfin un

Mithridate dont l'ame indignée de leur orgueil osât se déclarer leur ennemi et tenter de ruiner leur fortune. Antiochus eut le même sort que Philippe, personne ne le secourut dans ses disgrâces, et pour me servir de l'expression de Tite-Live, il fut accablé du poids du monde entier. Dès que Persée entreprit follement de vouloir relever la Macedoine, toute la terre se souleva contre lui. Prusias ne voulut qu'être spectateur de cette guerre, et il espéra de fléchir les romains vainqueurs à force de bassesses, ou de trouver grâce auprès de Persée dont il avoit épousé la soeur. Gentius roi d'Ilirie et les rhodiens embrasserent un parti équivoque qui ne fait que des ennemis, que la politique condamnera toujours, mais qu'une sagesse à demi éclairée fait toujours prendre à des hommes timides. Sans oser secourir

p257

Persée, ils firent seulement tout ce qu'il falloit pour irriter les romains. On retrouve constamment cette conduite dans tous les ennemis de la république. Leur crainte les empêchoit d'agir quand ils pouvoient être redoutables ; ce n'étoit qu'à la dernière extrémité, et par conséquent lorsqu'ils ne pouvoient plus vaincre, qu'ils osoient déclarer la guerre aux romains. Bocchus ne secourut Jugurtha qu'après que celui-ci eût perdu ses états. Tigranes tint la même conduite à l'égard de Mithridate : il falloit, disent bien sensément tous les historiens, prendre ce parti plutôt ou ne le prendre jamais. C'est sous un pareil point de vûë qu'il faut rapprocher les romains et les françois, suivre leur histoire, et en faire le parallele. On est alors convaincu que les seconds, malgré les bornes resserrées de leur empire, n'ont pas acquis moins de gloire que les premiers. Dans la situation qu'a pris l'Europe depuis quelques siècles,

un peuple peut-même mériter autant d' éloges en succombant, que les romains pour avoir vaincu tout l' univers.

p258

Tant que les peuples restèrent dans cette grossiereté où les romains surprirent leurs ennemis ; Clovis, ses fils, et les premiers princes de la seconde race, exécutèrent les mêmes choses avec le courage des françois. Si les progrès des successeurs de Hugues Capet furent dans la suite moins considérables, peut-on voir cependant sans surprise de quelle manière ces princes retirèrent leur royaume de l' avilissement où les fils de Charlemagne l' avoient laissé tomber ? La monarchie françoise s' est enrichie de plusieurs provinces qu' elle a conquises sur les puissances les plus considérables, et même sur l' Europe entière qui les défendoit. Combien de ligues ne se sont pas formées contre elle depuis le règne de Philippe-Auguste jusqu' à nos jours ? Personne n' ignore combien l' Angleterre suscita d' ennemis à nos rois, et ce que je dirai bientôt de la puissance de la maison d' Autriche suffira pour faire connoître que les circonstances qui ont donné des bornes à la domination des françois, en auroient aussi données à celle des romains. Si Antiochus avoit eû le courage

p259

de s' élever au-dessus des préjugés de son tems, il est assez vraisemblable que la république romaine auroit été exposée aux mêmes dangers que la France. Annibal secondé des étoliens dont la politique agissante remuoit toutes les puissances voisines contre leurs oppresseurs, étoit destiné à changer la face du monde. Ses vûës supérieures dans la guerre, et

les négociations qu' il entretenoit en Afrique, en Asie, dans la Grece, et peut-être même dans les Gaules, alloient suspendre ou même ruiner la fortune des romains.

que les princes, disoit ce grand homme à Antiochus, oublie leurs différends particuliers,... etc.

p260

Annibal faisoit voir à Antiochus combien la puissance des romains étoit mal affermie. Il lui expliquoit les intérêts de leurs alliés ; les uns ne leur

p261

étoient attachés que par leur foiblesse ; les autres en leur offrant des secours pour faire de nouvelles conquêtes, souhaitoient que la ruine de la république les rétablît dans leur première dignité. Il lui peignoit la situation de l' Italie ; lui développoit les causes de l' aggrandissement des romains ; il lui démontroit que la même crainte qui attachoit tant de nations au sort de leur république jetteroit tous les peuples dans le parti d' un prince qui seroit assez sage pour faire trembler Rome en imitant Carthage. *mais, ajoûtoit ce grand homme, n' attendons point nos ennemis dans ces provinces,... etc.* malgré la servitude où toutes les

p262

nations se précipitoient, jamais conjoncture ne fut plus favorable pour attaquer la république romaine. Annibal connoissoit l' Italie, la mémoire de ses actions y étoit encore vivante, son nom seul inspiroit de l' effroi aux romains, et il avoit réfléchi sur la faute qui lui avoit fait perdre le fruit de ses victoires. Que ne pouvoit

pas se promettre ce capitaine avec toutes les forces de l'Asie, et appuyé par un prince dont le pouvoir ne trouvoit aucune contradiction dans son royaume, et que ses richesses mettoient en état de subvenir abondamment à toutes les dépenses de la guerre ?

Qu' on réfléchisse sur la situation présente de la république romaine. J' ai déjà fait voir ailleurs combien sa fortune étoit peu assurée au milieu de ses conquêtes ; j' ai dit aussi que depuis la seconde guerre punique

p263

elle se défioit de la fidélité des peuples d' Italie, et qu' Annibal avoit rompu le lien, ou plutôt dissipé le préjugé, qui n' en faisoit qu' un seul et même corps. La Gaule cisalpine n' étoit pas encore soumise, et les espagnols défendoient toujours leur liberté. Outre que l' habitude n' avoit pas encore accoutumé au joug les nouveaux sujets de la république, comme les peuples d' Italie l' étoient quand Annibal descendit dans leur pays, il avoit été impossible à la politique de les préparer à la même fidélité. Les républiques d' Italie étoient foibles, pauvres et grossières, les romains leur laisserent leurs loix et leurs coutumes et n' exigèrent pour tout tribut, que des secours d' hommes pendant la guerre. Les vaincus crurent donc conserver leur liberté, parce que leur condition n' avoit presque souffert aucun changement ; mais quand Rome attaqua des rois et des républiques puissantes, elle dut nécessairement se faire des ennemis. Elle fut obligée de changer leur condition, il fallut humilier les uns

p264

et ruiner les autres. Carthage et Philippe

avoient éprouvé toute la colere
de leur vainqueur. D' un autre côté
les alliés mêmes commençoient à
voir qu' ils avoient acheté trop cherement
leur fortune. Massinissa sentoit
que la protection de la république
romaine étoit devenuë un véritable
joug, et les grecs s' appercevoient
qu' elle avoit empoisonné le don
qu' elle leur avoit fait de la liberté.
Jamais moment ne fut plus critique.
Les esprits retirés de leur assiette
ordinaire, et flotant entre la crainte
et la vengeance, ne sçavoient encore
quelle doit être leur politique,
et ils attendoient quelque détermination
étrangere. La conduite artificieuse
des romains asservissoit toutes
les passions à la crainte, mais
la politique d' Annibal en les en
délivrant, auroit ouvert une libre carrière
à la vengeance. Il ne faut point
douter que Rome n' eût souffert une
seconde fois une désertion générale
des peuples qui faisoient toute sa force ;
les seules passions auroient fait
prendre à ses ennemis le parti le plus
sage.
Antiochus à qui il appartenoit de

p265

décider du sort de la terre, ne vit
que de la témérité dans la profonde
sagesse d' Annibal. De petites passions
l' aveuglerent ; il se livra à la jalousie
de ses courtisans ; yvre de sa grandeur,
comme tous les princes d' orient,
et rabaissé par sa timidité, il
ne put ni croire qu' il s' agissoit de sa
ruine entiere, ni se persuader qu' il
pouvoit humilier les romains. Jamais
prince ne fit mieux voir tout ce
que l' orgueil et la lâcheté peuvent
rassembler de foiblesse et de contradiction
dans un même caractere. Héritier
des projets ambitieux que ses
prédécesseurs avoient formés dans un
tems où la puissance des romains ne
menaçoit pas encore le monde, il
s' apperçut inutilement que sa situation
étoit changée. Toujours plein

de ses desseins sur la Grece et sur la Macédoine, que les rois de Syrie étoient accoutumés à regarder comme ennemies, il ne pût se résoudre à les relever pour s' aider de leurs forces, et c' est par timidité qu' il déclara une guerre téméraire aux romains.

La conduite et trop timide et trop hardie de ce prince, sauva les romains

p266

du danger qu' Annibal leur préparoit. Tandis que ce grand homme auroit porté une seconde fois la guerre en Italie où il auroit retrouvé des alliés ; la république romaine qui ne pouvoit dégarnir l' Espagne sans la perdre, n' auroit eû que quelques alliances inutiles dans la Grece et dans l' Asie. Carthage qui avertissoit elle-même les romains des projets qu' Annibal méditoit contre eux, auroit repris malgré elle quelque espérance. Qui peut même dire quelle auroit été dans ces conjonctures la conduite de Massinissa ? Enfin Rome attaquée par ses propres armes, et réduite à se deffendre avec ses seules forces, se seroit vûë dans une situation d' autant plus fâcheuse, qu' elle auroit été obligée de se faire une nouvelle politique, et que son gouvernement qui jusques-là lui avoit toujours fait embrasser le parti le plus sage, n' eût pu la conduire alors avec la même sûreté.

Je dois le faire remarquer plus particulièrement ; une des choses qui contribueroient davantage à l' agrandissement des romains, c' est que trouvant les grands états dans la même

p267

situation que les peuples d' Italie, ils purent toujours se conduire par les mêmes principes. Toute l' histoire

est une preuve certaine qu' il se forme, si je puis parler ainsi, une maniere dans la politique des nations. Chaque peuple s' attache à des maximes qui deviennent ruineuses quand ses intérêts sont changés, ou que ses ennemis se trouvent dans une situation différente. Il ne me seroit pas difficile de faire voir par une longue suite de faits, que les états modernes, à l' exemple des ennemis des romains, n' ont souvent échoué dans leurs desseins, que parce qu' ils ont continué à employer la même politique, lorsque de nouvelles circonstances exigeoient d' eux une nouvelle conduite. Que Mithridate eût regné en la place d' Antiochus, les romains étoient détruits. Qu' il eût été beau de voir un Annibal et un Mithridate unis ensemble ! La république romaine ne craignit jamais que ces deux hommes ; mais Annibal naquit dans une république qui trahit ses espérances, et qui devoit être vaincuë. Il ne trouva ensuite aucun prince qui eût l' ame assés grande pour le seconder

p268

dans ses vûës, et pour vouloir conserver sa liberté. Mithridate regna dans un tems où les peuples gouvernés par des officiers romains, étoient déjà accoutumés à obéir ; il épuisa sa fortune dans la Grece et dans l' Asie, et ne songea véritablement à marcher sur les traces d' Annibal, que quand il lui fut impossible d' exécuter les mêmes desseins. Ce n' est point seulement par ces circonstances si favorables que la fortune prépara l' élévation des romains. Qu' on se rappelle ce que j' ai dit sur la maniere dont ils perfectionnerent leur gouvernement après l' exil des Tarquins. Pendant qu' on les voit en proye à leurs divisions domestiques, ou qu' ils triomphent de leurs voisins, qu' on se transporte chez les nations les plus considérables qu' ils soumirent dans la suite.

Tandis que Rome se forme malgré elle à toutes les vertus qui devoient servir de base à sa grandeur, l' on verra que les autres peuples perdoient leurs premieres moeurs. Les romains tirent de leur situation tous les avantages qu' elle pouvoit présenter à la politique la plus profonde et

p269

la plus industrieuse ; les nations qui devoient être un jour leurs ennemies, se livrent au contraire aux désordres qui perdirent la république romaine elle-même, ou demeurent follement attachées à des loix, à des usages, et à une police qui avoient été utiles, mais qui n' étoient plus capables de les gouverner. C' est ainsi qu' après la conquête de l' Italie, la république romaine surprit les états dans des circonstances qui devoient précipiter leur chute.

Les carthaginois, c' est-à-dire, le peuple dont la défaite établit la puissance des romains sur l' Afrique, et leur promettoit des progrès faciles sur le reste du monde ; les carthaginois, dis-je, marchoient à grands pas à cette corruption dont j' ai parlé dans le livre précédent, et qui les rendit si inférieurs à leurs ennemis. Les grecs qui auroient pû être un jour le boulevard de l' orient, comme ils l' avoient été de l' occident, dégénéroient aussi de la vertu de leurs ancêtres. Philippe les asservissoit ; ils oublioient leurs intérêts ; ils se plioient à la servitude ; et ils étoient prêts de passer en Asie sous la conduite

p270

d' Alexandre pour y abbatre la puissance de leurs anciens ennemis, et pour augmenter celle de leurs nouveaux maîtres. Dans la situation où devoit se trouver le monde, il n' y avoit plus que

la grandeur de la monarchie des macédoniens qui pût un jour servir de barrière impénétrable aux romains ; mais la puissance de la Macédoine finit avec Alexandre. Le génie de ce prince étoit fait pour étonner et non pas pour gouverner les hommes. Son empire se divisa en plusieurs parties, aussi incapables de résister séparément à la république romaine après la journée de Zama, que de se réunir pour leur salut commun. Les guerres cruelles qui divisèrent les premiers successeurs d' Alexandre, firent naître des haines éternelles entre leurs royaumes.

La Macédoine que la politique de Philippe et les conquêtes d' Alexandre avoient rendu si illustre, étoit retombée dans sa première médiocrité ; la Grèce qui avoit contribué à ses plus grands succès, en avoit secoué le joug, et étoit devenuë son ennemie. Ce royaume étoit entouré

p271

de hautes montagnes qui lui servoient de rempart ; on n' y entroit que par des défilés dangereux, et c' étoit remporter, dit Florus, une grande victoire que de pouvoir seulement y pénétrer. Ses princes étoient ambitieux ; ils avoient toujours devant les yeux la gloire de leurs prédécesseurs ; et le commerce qui les lioit aux grecs, les avoit instruits de tous les secrets de la politique. Les macédoniens enfin étoient naturellement sobres, courageux, et aguerris. Malgré tous ces avantages, cette monarchie portoit en elle-même quelque cause bien prochaine de sa chute, puisqu' elle ne pouvoit assujettir la Grèce, et qu' il suffit aux romains de gagner la bataille de Cynocéphale pour ôter à Philippe toute ressource, et le forcer à recevoir les conditions humiliantes que son vainqueur lui imposa. Les rois de Syrie avoient hérité de la plus grande partie des conquêtes d' Alexandre, mais ce vaste empire

étoit semblable à ces géants
énormes que leur propre poids accable,
et qui sont plus foibles que les
autres hommes, parce que le coeur

p272

ne peut envoyer avec assés de force
les esprits jusqu' aux extrémités de leur
corps pour y entretenir la vie. On
retrouvoit sous les successeurs
d' Alexandre tous les vices qui avoient
rendu si facile la ruine des successeurs
de Cyrus. L' Asie éternellement
livrée à l' oisiveté, au luxe, et
à la molesse, n' avoit point de soldats ;
les grecs qui s' y étoient établis,
avoient perdu leur courage, et le
despotisme le plus cruel y accabloit
des esclaves ausquels il avoit ôté
tout sentiment d' espérance et de
crainte.

La honte dont Antiochus et ses
successeurs furent couverts par la
république romaine, prouve encore,
moins la foiblesse de cet empire, que
la fortune des royaumes de Pergame,
de Bithynie, et de Cappadoce. Ces
petites monarchies qui s' étoient
formées dans des tems de trouble, et
que la faveur des romains rendit
ensuite si puissantes, se soutinrent
pendant longtems sans que les rois de
Syrie osassent, ou pussent les détruire.
Il arriva que les conquêtes d' Alexandre
n' avoient fait que préparer
celles des romains, en divisant d' intérêt

p273

et en affoiblissant les puissances
qui auroient pû leur être
redoutables.
L' égypte eut ses rois particuliers,
jamais princes ne furent moins dignes
de regner. Ils achetoient de la
république romaine le privilege de
vivre dans la molesse la plus honteuse,
et de fouler des sujets qui malgré

leur lâcheté naturelle étoient toujours
prêts à se révolter. Pour mieux
juger de leur foiblesse, il suffit de
faire attention à l'ascendant que les
rois de Syrie avoient sur eux, et que
se laissant entraîner par une habitude
d'obéir et de ramper, ils devinrent
sujets des romains, avant que d'avoir
été vaincus par les armes comme
Philippe, ou par les bienfaits
comme Massinissa.

Rien ne prouve peut-être mieux
combien il étoit autrefois plus aisé
qu'aujourd'hui de s'étendre, et d'aspirer
même à la monarchie universelle,
que les conquêtes que les carthaginois
firent sur des nations plus
courageuses et plus aguerries que celles
dont je viens de parler. Malgré
un gouvernement vicieux et de foibles
commencemens, ce peuple étendit

p274

sa domination sur une grande
partie de l'Afrique ; il s'empara de
plusieurs isles dans la Méditerranée,
il soumit l'Espagne, et parvint jusques
à disputer l'empire du monde
aux romains. Il auroit même réussi,
si la fortune avoit permis qu'il eût
attaqué la république romaine,
avant qu'elle fût devenuë assés
considérable pour résister à Annibal, ou
quand elle eut enfin dégénéré de cette
vertu qui lui donna la victoire.
Les romains, si l'on en excepte les
carthaginois, ne trouverent jamais
aucun peuple qui aspirât à la monarchie
universelle. Les françois au contraire
n'eurent point le même avantage.
Après s'être établis sur les terres
de l'empire en même tems que les
autres barbares, ausquels ils
ressembloient par leurs moeurs, leurs loix,
et leur discipline, ils se virent retenus
dans leur première grossiereté. La
fortune qui ne hâtoit point par des
événemens les progrès de leur politique,
ne les prépara pas, comme les
premiers romains, à trouver leurs
ennemis corrompus. Cependant le

sort de la France fut de combattre
presque continuellement pour la liberté

p275

de l' Europe, avant même que
d' être parvenuë à ce degré de perfection
qui lui donne enfin une supériorité
réelle sur plusieurs états, où les
préjugés des barbares ont acquis depuis
force de loix, et sont soutenus
par la politique des autres puissances.
Je ne remonte plus aux deux premières
races de nos rois. Mais si les
peuples après l' avènement de
Hugues-Capet au trône, restèrent
encore quelque tems dans l' ignorance
de cette politique prudente qui resserre
aujourd' hui l' ambition des états,
les françois de leur côté furent occupés
par leurs différends domestiques ;
et si la fortune offroit aux capétiens
quelque circonstance favorable, l' ambition
d' une puissance qui étoit devenuë
redoutable à tous les princes,
la rendit inutile.
Après que Pepin par des raisons de
politique, et Charlemagne peut-être
par les mêmes motifs, eurent formé

p276

le patrimoine de saint Pierre, et donné
des terres au saint-siège ; les papes
qui devinrent princes temporels,
crurent avec raison que la providence
exigeoit d' eux les soins et la politique
qu' un monarque doit à la sûreté
et à la gloire de ses états. Il étoit
impossible que le reste d' un ancien
préjugé qui faisoit encore regarder
Rome comme la capitale de l' univers,
ne leur donnât de l' ambition.
Les désordres qui regnoient
dans la chrétienté, et dont ils se
promettoient de purger tous les états
en regnant sur l' Europe, les rendirent
d' autant plus ardens dans leur entreprise,
que l' autorité supérieure dont

ils jouissoient dans les choses spirituelles, et le respect des fideles les mettoient à l'abri des revers que doit craindre l'ambition des princes temporels.

Grégoire Iv s'érigea en juge des différends que Louïs-Le-Débonnaire eût avec ses fils. Nicolas I voulut dépouiller Lothaire roi d'Austrasie, et Charles-Le-Chauve favorisa ses prétentions. Ce prince et son pere avilirent la majesté de l'empire. Une ambition mal entenduë dégrada Charles,

p277

et Louïs fut aveuglé par une fausse piété ; bien différent en cela de Saint Louïs qui ne reconnut dans les chefs de l'église que l'autorité qu'ils tenoient de Dieu, et vouloit qu'ils respectassent à leur tour dans la personne des rois des droits aussi sacrés. Les papes flatés par une prospérité si subite crurent que les destins de Rome étoient relevés. Tandis que les foudres de l'église qu'ils tenoient dans leurs mains, répandoient parmi les peuples la même terreur qui avoit autrefois suivi les légions romaines, ils employèrent dans les mêmes circonstances la même politique pour parvenir au même but. L'ancienne et la nouvelle Rome affecta la même modération, en feignant de ne point acquérir une autorité propre et directe sur les états. Les décrets de l'une et les bulles de l'autre firent naître ces divisions qui leur furent si utiles.

La république romaine jugea et punit les princes pour leurs fautes particulieres ; la cour de Rome s'érigea un pareil tribunal. L'une parut armée des forces de tout l'univers, et

p278

l'autre de celles de toute la chrétienté.

Graces au mouvement qu' elles
avoient sçu imprimer avec sagesse aux
puissances, en flatant ou en consternant
leurs passions, toutes deux avoient
trouvé le secret d' affoiblir les
princes, de les tenir dans la médiocrité,
de s' emparer de leurs forces,
et de les faire trembler en les menaçant
les uns des autres.

Les rois recherchoient l' alliance
des romains et se disoient leurs
affranchis ; les rois portèrent leur
couronne aux pieds du saint siège et s' en
rendirent tributaires. On ne pouvoit
attaquer les alliés de la république
romaine ; il fallut respecter la sauvegarde
dont les papes couvroient une
nation. La cour de Rome eut ses
Massinissa et ses Eumenes. Combien
de princes aveuglés par une folle
ambition, et sans songer qu' ils violoient
eux-mêmes leurs droits et se donnoient
un maître, alloient s' emparer
du thrône des rois que les décrets
des souverains pontifes avoient proscrits.
Une politique si semblable à celle
des romains, devoit d' autant plus
sûrement conduire la cour de Rome

p279

au même point de grandeur, que les
circonstances lui étoient encore plus
favorables. En effet, il ne faut point
douter que Rome n' eût recouvré son
ancienne grandeur, si les schismes
fréquens qui partagerent l' église,
n' avoient souvent forcé les papes à
implorer aussi humblement la protection
des princes, que ceux-ci avoient
auparavant recherché la leur. Les
premieres hérésies avoient accru leur
puissance, mais les tems changerent
et les dernieres la ruinerent. Les guerres
qu' elles allumerent dans toute la
chrétienneté, ne rendirent à Rome
qu' un éclat passager ; et quoiqu' elles
en ayent fait pendant un certain
tems le théâtre de toutes les
négociations de l' Europe, les souverains
pontifes virent bientôt évanouïr leurs
prétentions. Quelques siècles auparavant

s' ils avoient feint de sacrifier les
intérêts de leur siège à ceux de
l' église, et qu' ils se fussent contenté
de tenir d' elle cet empire universel
auquel ils vouloient l' assujettir elle-même,
leur entreprise auroit réussi.

p280

L' ignorance des princes étoit si
grande, que ceux d' entre eux qui
avoient assés de courage pour résister
aux décrets de la cour de Rome, en
appelloient aux conciles généraux ;
par où ils sembloient reconnoître sur
terre une autorité supérieure dans
leur temporel.
C' est après le pontificat de Grégoire Vii
et dans un tems, si l' on en excepte
la France, que tout plioit sous
l' autorité de ses successeurs, que les
anglois lassés de la domination injuste
de Jean-Sans-Terre, appellerent
à leur secours le fils de son ennemi.
Philippe-Auguste comprit tous
les avantages de la conquête de
l' Angleterre, et nos rois, comme le
remarque le p Daniel, avoient toujours
deffendu avec une fermeté digne
d' eux la liberté et l' indépendance
de leur couronne. Mais en un
tems où le peuple étoit plongé dans
l' ignorance la plus profonde, et où
les grands ne cherchoient que les
prétextes les plus frivoles pour remuer
et se révolter, la crainte d' un
interdit et de ses suites força ce
prince à feindre qu' il n' approuvoit pas
son fils, et il ne put le seconder que
foiblement.

p281

La conquête du jeune Louïs étoit
cependant de la dernière importance
pour les françois. Si j' osois me livrer
à des conjectures politiques, peut-être
ne seroit-il pas impossible de
prouver que la fortune de la France

en dépendoit. Après un succès aussi important jamais puissance n' auroit marché d' un pas plus assuré à l' entiere réforme de son gouvernement, et même à la monarchie universelle. Il est du moins certain que nous n' aurions pas eu à soutenir les guerres qui mirent souvent le royaume sur le penchant du précipice, et qui furent cependant moins fâcheuses par les maux que l' Angleterre fit à la France, que par la médiocrité où elles retinrent les françois, pendant qu' elles donnoient le tems aux autres nations de la chrétienté de se civiliser, d' acquérir des forces, et de nous menacer encore de notre ruine. Saint Loüis et le roi Jean n' auroient fait aucune des fautes dont j' ai parlé. Les vassaux seroient rentrés plus vîte dans leur devoir ; dès le regne de Charles Viii la France auroit été par conséquent en état de former les plus grandes

p282

entreprises, et François I auroit eu la supériorité que ses successeurs n' ont acquise que de nos jours. Malgré tous les dangers qu' elle devoit craindre, la France s' opposa la premiere aux projets de la cour de Rome, et la contraignit enfin à se renfermer dans les bornes de la puissance spirituelle qu' elle tient de Dieu. Tout le monde connoît les démêlés célèbres de Boniface Viii et de Philippe-Le-Bel ; tout le monde sçait avec quelle chaleur tous les ordres du royaume deffendirent leur liberté. Mais le coup fatal étoit déjà porté, et la fortune n' offre souvent qu' une seule conjoncture favorable aux états. Les françois qui n' en avoient pas profité, devoient sentir encore longtems leur foiblesse. Soit qu' il faille l' attribuer aux vices de leur gouvernement que la guerre angloise avoit entretenus, ou à l' agrandissement de la monarchie espagnolle et de la maison d' Autriche qu' elle avoit favorisé, en empêchant que la France ne

les attaquât dans leur foiblesse ;
nos rois échoüerent en Italie, et dans
le cours de la guerre qu' ils y porterent,

p283

il se forma une puissance qui
menaça une seconde fois la liberté de
l' Europe.

La république romaine eût à peine
humilié Carthage, qu' elle songea
à punir Philippe du traité qui l' avoit uni
à Annibal. Les françois de même
eurent à peine repoussé les anglois
dans leur isle, qu' ils méditerent la
conquête de l' Italie.

Je ne sçai par quelle erreur un des
plus judicieux historiens de l' antiquité
cherche à diminuer la gloire
des grecs, et avance que leur histoire
tire son lustre principal du génie
et de l' art des grands hommes qui
l' ont écrite. Les romains se font admirer
par l' uniformité de leur conduite ;
les grecs moins constans dans la
leur, s' élèvent quelquefois, si je puis
parler ainsi, au-dessus de l' humanité.

p284

Je ne crois pas que la république
romaine puisse rien opposer à la
gloire dont la Grece se couvrit à
Marathon, aux Thermopiles, à Salamine,
à Platée, à Micalé. Je passe
rapidement sur tant de guerres mémorables,
et je ne parle ni de la célèbre
retraite des dix mille, ni de
tant d' autres actions qui sont au-dessus
des éloges que leur ont donné les
historiens grecs.

Les villes de la Grece formoient
autant de républiques séparées. Amphiction
qui jugeoit combien il étoit
facile aux peuples voisins de les asservir
les unes après les autres, tâcha de
n' en faire qu' un corps, en établissant
un conseil commun pour toutes ces
républiques qui se soumirent à des

loix générales. La Grece ainsi unie
par l' amitié, le sang, et son intérêt,
se rendit plus redoutable, et forma
même un peuple puissant contre lequel
toutes les forces de l' Asie vinrent
se briser.

Cette conduite sage d' Amphiction
n' assura pas cependant le bonheur des
grecs. L' indépendance que leurs villes
avoient conservée, rompit souvent
leur union, et même causa presque

p285

autant de désordres parmi eux,
que la liberté des fiefs en fit naître
depuis chez les françois. Dès que la
Grèce ne fut pas menacée par ses
voisins, l' ambition et la jalousie armerent
ses républiques les unes contre
les autres. Bientôt les grecs ne
s' occuperent que d' eux-mêmes ; ils devinrent
leurs plus grands ennemis ;
ils voulurent mutuellement s' accabler,
et pour mettre leur liberté à
couvert des entreprises de leur ambition,
ils établirent entre eux une balance
qui fit leur sureté. Malgré les
avantages que la nature ou le gouvernement
donnoient à quelques villes,
aucune ne fit jamais des projets capables
de rompre l' équilibre de la nation.
Les succès trop éclatans de Lacédémone
ou d' Athènes leur enlevoient
leurs alliés les plus fidelles ;
l' on voyoit ceux-ci embrasser tour à
tour le parti de ces deux républiques,
pour balancer leur autorité.
Les grecs avoient deux sortes d' intérêt ;
l' intérêt général de leur nation
par rapport aux étrangers, et l' intérêt
particulier de leurs villes les
unes à l' égard des autres. Ils connurent
parfaitement ce dernier intérêt,

p286

et comme ils en étoient continuellement
occupés, ils ne réfléchirent

point sur l' autre ; ils le sacrifient même à celui-ci. C' est pour cela que la Grece, malgré son courage et sa prudence, resta toujours dans sa première médiocrité. Sa politique, par exemple, ne lui permit pas de voir avec indifférence que les lacédémoniens pénétrassent dans l' Asie, et y acquissent, sous la conduite d' Agésilas, une puissance avec laquelle ils pouvoient retomber sur elle et l' opprimer. Les grecs se comporterent très-politiquement en faisant une diversion en faveur des perses ; rien n' étoit plus sage si l' on ne consulte que l' intérêt particulier de leurs villes. Mais il n' en est plus de même si l' on fait attention à l' avantage général de la nation.

Comme la Grece ne composoit pas, ainsi que l' Europe moderne, un corps qui fut capable de résister à des ennemis bien puissans, elle ne devoit point se borner toujours à elle-même. Il auroit fallu que les villes grecques se fussent réunies plus étroitement. L' ambition qui les déchiroit, devoit se tourner contre leurs ennemis, et

p287

leur salut exigeoit qu' elles fissent des conquêtes qui sans enrichir aucune république en particulier, auroient rendu plus puissante leur communauté. C' étoit le seul moyen de l' affermir ; car s' il se formoit quelque puissance qui eût des forces considérables, et qui ne fût pas corrompue par les vices des asiatiques, la Grece ne pouvoit plus lui résister. Je le répète encore, quelque mérite qu' on suppose dans les grecs, leur pays étoit trop peu étendu pour qu' il fût invincible : Philippe en effet malgré la foiblesse de la Macédoine le domta en achetant le silence et l' éloquence des orateurs.

Les grecs recouvrerent leur liberté sous les successeurs d' Alexandre, ce furent bientôt parmi eux les mêmes divisions, et la même envie de dominer ;

ils reprirent leur première
politique, et tandis qu'ils ne songeoient
point à s'étendre, il se formoit
à l'occident une puissance redoutable
qui devoit un jour les asservir.
Qu'on pese les forces de la Grèce
et celles de la république romaine
après la seconde guerre de Carthage.
Peut-on faire quelque comparaison

p288

entre elles ? Surtout si l'on réfléchit
que la puissance de la Macédoine
avoit laissé dans l'esprit des grecs,
l'impression d'une crainte qui étouffa
leur fermeté. La Grèce qui avoit malheureusement
appris qu'elle pouvoit
être vaincue, eut recours à une politique
ruineuse. Au lieu de continuer
à mettre toute sa confiance en elle-même,
elle appella des étrangers
pour repousser les ennemis qui la menaçoient.
Les italiens étoient à peu près les
uns à l'égard des autres dans la même
situation que les grecs, lorsque les
françois passèrent les Alpes. L'Italie
étoit partagée en plusieurs états différens,
que la haine, l'ambition, et
leurs perfidies divisoient. Les plus
considérables vouloient dominer, et
les plus foibles vouloient conserver
leur liberté. Les romains agirent
très-sagement en portant la guerre
dans la Grèce. Les françois firent
une faute impardonnable en entrant
en Italie. Ceux-ci, il est vrai,
étoient aussi sûrs que les autres d'avoir
d'abord d'heureux succès, mais
il étoit presque certain qu'ils seroient
repoussés de leurs conquêtes, ou du

p289

moins les circonstances étoient bien
différentes pour les deux peuples.
Les étoliens appellerent les romains
dans la Grèce ; Ludovic Sforce
appella les françois en Italie. La

république romaine et la France ne pouvoient se flater de trouver dans les pays où elles portoient leurs armes, que quelques villes opprimées qui fussent intéressées à les voir s' y établir. Quel que fût le zèle que le duc de Milan témoignât à Charles VIII il ne devoit pas lui être plus fidèle que les étoliens l' avoient été aux romains. Ce prince n' étoit pas attaché aux françois par ses intérêts, mais par la crainte qu' il avoit du roi de Naples. Ainsi dès que cette crainte seroit dissipée à l' approche de Charles, il étoit d' autant plus intéressé à ruiner les succès de la France, qu' il avoit usurpé le milanès sur son neveu, et que la maison même d' orléans avoit de justes droits sur cette principauté. Ce fut la crainte que les grecs avoient de Philippe, qui força les étoliens d' appeler les romains à leur secours. Le joug de la république romaine devoit à son tour causer la même terreur, et il falloit que les

p290

romains donnassent aux étoliens la domination de la Grece, ou qu' ils les missent si bas qu' ils ne pussent faire que des efforts inutiles contre eux. Mais Rome après avoir vaincu les grecs par les grecs mêmes, étoit sûre d' en attacher toujours une partie à ses intérêts. Elle avoit d' ailleurs des forces si supérieures à celles de tous ses ennemis, qu' elle étoit dispensée, je l' ai déjà dit, d' avoir continuellement une certaine sagesse qui étoit nécessaire aux françois. C' est en ceci que consiste la principale différence de la situation où se trouvoient la république romaine et la monarchie françoise. Rome devoit vaincre Philippe avec les armes des étoliens ; et si ceux-ci, ou quelque autre peuple de la Grece, appelloient le roi de Syrie à leur secours, elle étoit encore assurée de vaincre Antiochus, parce qu' alors elle seroit encore appuyée des forces

d' une partie de la Grece.
Il est évident que les romains
avoient une supériorité infinie sur

p291

tous les peuples dont les grecs pouvoient
implorer la protection. Il n' en
étoit pas de même de la France. Les
italiens, il est vrai, ne pouvoient
opposer aux françois ni le même
courage ni la même expérience dans
la guerre ; aussi ne falloit-il pas craindre
leurs armes, mais leur politique,
leurs passions, et les alliés qui devoient
les deffendre.

Les grecs firent une faute insigne
en armant les romains contre Philippe,
et ensuite Antiochus contre les
romains. Ce n' étoit que changer de
joug, et confirmer leur servitude en
marchant inutilement à la liberté par
un chemin difficile, et peut-être
plus funeste que l' esclavage. Des auxiliaires
n' ont jamais rendu la liberté à
un peuple plus foible qu' eux, quand ils
ont pu vaincre ses ennemis. Les grecs
le sçavoient, mais c' étoit inutilement.
Les passions changent un objet ou ne
le laissent jamais voir tout entier. Le
mal présent qui est toujours le plus intolérable,
rend téméraire sur l' avenir,
et une espérance vague de trouver
des ressources en soi, ou du côté de
l' ennemi des conjonctures plus favorables,
jette dans des fautes qu' il est
impossible de réparer.

p292

Les italiens dans les mêmes circonstances
eurent la même conduite,
et subirent le même sort. La ligue
qu' ils firent avec l' empire et l' Espagne,
leur donna des auxiliaires qui devoient
les asservir. Je ne sçai s' ils
se flaterent de les perdre les uns par
les autres : il est plus naturel de croire
qu' ils se laisserent conduire par les

sentimens que leur donnerent la haine
et la crainte. Les grecs virent
avec sécurité la puissance des romains
quand Philippe les opprimoit,
et ils cesserent de craindre Antiochus
quand ils craignirent la république
romaine. Tel est le cours des passions
humaines, les italiens en furent
les victimes comme les grecs, et ils
n' éviterent le joug des françois qu' en
passant sous celui de la maison d' Autriche.
Ce que j' ai dit sur la république
romaine me dispense d' entrer dans
un plus grand détail sur la conquête
de la Grece, mais il n' en est pas de
même des guerres que les françois
firent en Italie. Cette matiere exige
quelques considérations plus particulieres.
La France devoit négliger l' Italie.

p293

Que lui importoit-il de consumer ses
forces pour conquérir une province qui
ne pouvoit lui donner aucune jalousie ?
C' étoit en attaquant l' Espagne
et la maison d' Autriche, c' étoit
en les affoiblissant de telle sorte
qu' elles ne fussent point en état de
secourir les italiens, que Charles
Viii auroit acquis un empire aussi
solide sur l' Italie que celui des romains
le fut sur la Grece. L' événement
justifie ma réflexion. Les italiens
par eux-mêmes ne firent aucune résistance.
Jamais les légions romaines
ne marcherent avec tant de rapidité
et de gloire que l' armée françoise
depuis son entrée dans le Milanès
jusques à Naples ; et personne ne peut
douter que la domination de Charles
n' eût été affermie sur ses conquêtes,
si la fortune avoit offert à ce prince
les mêmes circonstances qu' à la république
romaine, c' est-à-dire, s' il
avoit eû autant d' avantages qu' elle sur
les puissances qui étoient réellement
ses ennemies.
J' ai fait remarquer dans le livre
précédent qu' il doit y avoir une certaine
gradation dans la fortune des
états. Selon ces principes la conquête

du royaume de Naples étoit un projet téméraire pour les françois. Ils excitoient en entrant en Italie la haine et la jalousie de tous leurs voisins. Leur police et leur gouvernement étoient encore bien imparfaits. Une partie du royaume s' étoit épuisée pendant la guerre angloise à conquérir l' autre, et Charles succédoit à un prince dont la politique, ainsi que celle du pere d' Alexandre, avoit eu pour principal ressort, la libéralité et la profusion. Charles prévint les dangers de son entreprise, mais son impatience l' entraîna dans une foule de fautes dont la moindre devoit le faire échoüer. Il n' étoit peut-être pas impossible à la France de faire naître en partie les circonstances favorables où les romains s' étoient trouvés, et par conséquent

de s' assurer davantage du succès ; mais Charles grossit la tempête qu' il vouloit conjurer. S' il juge avec sagesse que les grandes puissances de l' Europe ne verront point ses progrès avec la même stupidité que les peuples qui étoient intéressés au salut de la Macédoine et de la Grece, avoient vû les avantages des romains, il augmente lui-même leurs forces, et les avertit de s' unir contre lui quand il ne devoit songer qu' à les distraire. Si Charles Viii forma sérieusement le dessein de chasser les turcs de la Grece, jamais projet, pour ne rien dire de plus, ne fut moins utile à ses états ; mais si contre toute apparence il voulut seulement ébloüir les italiens et se les attacher, l' appât étoit grossier. L' Italie haïssoit-elle plus les infidèles qu' elle n' aimoit sa liberté ? Venise dans ces circonstances auroit regardé l' entrée des françois dans la Grece comme un second malheur pour elle ; aussi cette sage

république à qui Comines prédit
de hautes destinées, oublia-t-elle prudemment
sa haine contre les turcs,
et le danger dont ils la menaçoient,

p296

pour remédier à un mal plus pressant.
La France s' allia avec la maison
d' Autriche et avec le roi de Castille.
Charles donna la Cerdagne et le
Roussillon à celui-ci, à condition
qu' il ne le troubleroit pas dans sa conquête ;
et en restituant à la maison
d' Autriche le comté de Bourgogne
et quelqu' autres pays, il crut aveugler
l' ambition inquiete et jalouse de Maximilien,
le distraire de ses intérêts,
et effacer le souvenir des injures que
la France lui avoit faites.
En se dépouillant ainsi de quelques
provinces qui lui étoient plus utiles
que les conquêtes qu' il méditoit,
Charles rendit plus puissans des
ennemis d' ailleurs accoutumés à sacrifier
les traités les plus solennels à
leurs intérêts, et il s' enleva à lui-même
les ressorts qu' il pouvoit faire agir
le plus efficacement. Les romains ne
connurent jamais une politique si mal
entenduë. Le prix d' un bienfait ne
le prévenoit point. Ils enchaînoient
leurs alliés par l' espérance, et ne
regardoient la reconnoissance que
comme le plus foible lien des hommes.

p297

Pour ramener, autant que la différence
des tems pouvoit le permettre,
les conjonctures favorables qui
soumirent la Grece aux romains,
Charles ne devoit point souffrir qu' il
y eût dans l' Europe de spectateur
tranquille de sa conduite. Avant que
de conquérir il faut avoir pris ses
mesures pour conserver, ou l' on ne
remporte que des avantages passagers.
Sa politique devoit occuper la maison

d' Autriche et l' Espagne qui étoient ses vraies ennemies. Au lieu de songer à repousser le turc en Asie, il devoit l' appeller en Europe. Il falloit exciter la jalousie des princes de l' empire, et menacer la Flandre de l' Angleterre. La politique devoit épuiser toutes ses ressources. Il falloit remuer le Portugal, et réveiller le courage des mores qui n' étoient pas absolument exterminés. Enfin si Charles n' avoit pas sçu commencer avec prudence une entreprise, il devoit sçavoir la consommer par son courage. Il ne devoit point triompher avant que d' avoir vaincu, ni remplir Naples de fêtes, tandis que plusieurs places tenoient encore pour leur ancien maître, qu' on négligeoit de

p298

poursuivre dans l' isle d' Ischia. Malgré la fameuse ligue qui réunit contre la France, les puissances les plus considérables de l' Europe, et même malgré les mauvais auspices sous lesquels cette guerre avoit été commencée, rien n' étoit encore désespéré ; mais Charles fut aussi impatient de finir la guerre qu' il l' avoit été de la commencer. Cette entrée des françois en Italie nous représente dans des siècles déjà policés, une image des irruptions que les barbares firent sur les terres de l' empire. C' est la même bravoure, le même empressement en commençant à agir, la même lassitude dans les succès. On retrouve sur-tout dans les françois cette inconstance qui ne suppose dans une entreprise ni fin déterminée, ni moyens pour y parvenir. La seule ressource que la politique offre à un peuple qui s' est laissé témérairement entraîner dans un projet, c' est une fermeté qui l' élève, pour ainsi dire, au-dessus de son entreprise. Il doit faire alors pour acquérir tout ce que la république romaine fit après la journée de Cannes pour ne pas succomber. Nous voyons dans

leur histoire qu' après une défaite les romains proposoient une paix plus dure au vainqueur. C' est par-là qu' on étonne et qu' on lasse quelquefois ses ennemis, ou qu' on découvre en soi des forces qu' on n' y connoissoit pas.

Une conduite différente fit le malheur des françois. Jamais Charles n' eut les qualités qu' il devoit avoir. Courageux quand il falloit être sage, timide quand il falloit réparer toutes les fautes de sa politique par sa fermeté, la crainte d' être vaincu fit qu' il voulut renoncer à la victoire. Tandis que ses ennemis unissent leurs forces, il divise les siennes, et il se jette dans un grand danger pour en éviter un petit.

Les françois composoient un corps assez considérable dans le royaume

de Naples, pour devoir y attendre les effets d' une ligue composée de puissances jalouses et ennemies les unes des autres. Il étoit d' autant plus difficile d' entretenir entr' elles l' union qui leur étoit nécessaire, que les italiens haïssoient d' avance leurs deffenseurs, et étoient prêts à les trahir, dès qu' ils remporteroient de trop grands avantages sur les françois. à voir la peine que les alliés eurent à chasser d' Aubigny du royaume de Naples, quoique Charles eût oublié cette province depuis son retour, on juge que ce prince y auroit été invincible. Sa présence auroit retenu le peuple dans son devoir, et empêché les divisions qui se mirent parmi les officiers françois. Charles auroit pû tenir la campagne ; son péril auroit fait en quelque sorte sa sureté ; la France auroit fait un effort pour subvenir aux dépenses de la

guerre. Elle ne manquoit point
d' hommes, à peine sçut-on l' embarras
où le duc d' Orleans étoit dans la
ville d' Ast, que la brave noblesse
de Dauphiné vola à son secours, et le
mit en état de se saisir de Novarre,

p301

et de présenter bataille aux troupes
du duc de Milan.
Maximilien dont les finances étoient
toujours épuisées, ne pouvoit
faire qu' une diversion peu considérable
du côté des Pays-Bas. Il n' étoit
pas même de sa politique de trop appuyer
les italiens ; la grandeur de la
république de Venise lui étoit suspecte ;
et dans l' impuissance où il
étoit de dominer en Italie après en
avoir fait sortir les françois, il ne
devoit que tenir la balance égale entre
eux et les italiens, afin de les affoiblir
les uns par les autres, et que
les françois sans pouvoir prendre un
établissement solide, ruinassent seulement
le pays, et le lui ouvrissent.
La ligue qui n' offroit pas des
avantages bien considerables au roi
de Castille, n' en tira que de foibles
secours. Ferdinand fit entrer ses
troupes dans le Languedoc, mais le
brave D' Albon, général actif et expérimenté,
en purgea cette province
en quatre jours. Il repousse les castillans
dans le Roussillon, il se présente
devant Salces, et à la vûe de l' armée
ennemie et malgré une forte

p302

garnison, il prend cette place en
dix heures de tems.
Les françois ne remporterent à
Fornouë que le méprisable avantage
de fuir plus librement dans leur patrie.
Cette célèbre victoire que sept
mille soldats fatigués par une longue
marche, remporterent sur une armée

de trente-cinq mille hommes, fit
trembler inutilement l' Italie. La France
avoit besoin d' un roi qui sçût autre
chose que vaincre. Ce succès ne
fut point capable de changer les résolutions
de Charles, et dès ce moment
le rayon de prospérité que la
fortune avoit fait luire
sur lui, disparut. Le secours que les suisses lui
apportèrent fut inutile, et il aima mieux
dégager le duc d' Orleans par un
traité, que de détrôner Ludovic
Sforce.

Le règne de Charles auroit dû
servir de leçon à Louis Xii mais ce
prince avec les mêmes succès fut encore
plus malheureux. Il ne connut
pas mieux ses intérêts que son prédécesseur,
il ne put se résoudre à renoncer
aux droits qu' il avoit sur l' Italie,
et la valeur des françois conduite
par une politique ruineuse,

p303

échoïa encore une fois. Les triomphes
inutiles de Charles enflèrent le
courage des italiens. Chaque état se
livra à des espérances frivoles ; une
défiance mutuelle les désunit, et à
force de subtiliser et de raffiner sur
leurs intérêts, ils ne s' entendirent
plus. Les traités ne furent que des
piéges, et la politique dégénéra en
une trahison ouverte. Dans cette confusion
il étoit bien difficile qu' on pût
trouver quelque point fixe et arrêté.
Louis Xii ne remonta pas jusqu' à
la source de ce désordre. Il n' eut
point de vûë générale à laquelle il
rapportât toutes les démarches particulières,
et il se laissa entraîner au
cours des circonstances.
Ce prince fit de plus grandes fautes
que son prédécesseur. Charles avoit
du moins eu la prudence de
craindre que l' Espagne et Maximilien
ne s' opposassent à ses conquêtes ;
Louis se broüille au contraire avec
les suisses qui devoient être ses amis,
et appelle le roi de Castille au partage
de la conquête du royaume de

Naples. L' un avoit montré quelque prévoyance
au sujet de la succession de
Ferdinand, et avoit fait promettre à ce

p304

prince de ne point marier son héritière
sans son consentement ; l' autre
fait des traités avec Maximilien
et avec l' archiduc son fils, pour réunir
lui-même l' Italie aux autres grands
états que Charles-Quint devoit posséder.
Jamais circonstances cependant
ne demanderent moins de discernement.
La maison d' Autriche
avoit profité des fautes de Charles
pour s' élever ; rien ne pouvoit le cacher
à Louis XII tout lui apprenoit
quels devoient être ses véritables
ennemis, et l' avertissoit qu' il
falloit faire tous ses efforts, pendant
qu' il en étoit encore tems, pour ruiner
les fondemens de cette puissance
naissante.
Louis ne faisoit jamais qu' ébaucher
une entreprise, il faisoit la
guerre en souhaitant trop ardemment
la paix, et dès qu' il avoit la
paix il souhaitoit la guerre. L' économie
qu' il avoit pour le bien de ses
sujets, vertu rare et qu' on ne sçauroit
trop louer dans un prince, produisit

p305

un bien auquel il ne songea
peut-être pas ; elle donna lieu aux françois
de s' appliquer aux arts et au
commerce qui devoient enrichir l' état,
mais elle l' empêcha d' avoir d' heureux
succès et de consommer ses entreprises.
Un prince doit faire le bonheur
de la génération qu' il gouverne, mais
ce n' est pas aux dépens de celles qui
lui succèdent. Ainsi qu' un législateur
ne peut faire fleurir les différens ordres
de citoyens qu' en sacrifiant en
quelque sorte leurs intérêts à l' avantage
de tout le corps de la société ;

de même un prince doit préférer le bien général de l' état à celui des hommes qui vivent sous son règne, s' il veut travailler efficacement à leur bonheur. Dans un royaume où chaque prince à son tour ne songeroit qu' aux intérêts présents et personnels de ses sujets, toutes les générations, malgré tant de soins, y seroient aussi malheureuses que le seroient les citoyens d' un état où les loix voudroient établir le même degré de bonheur pour chaque homme en particulier. Louis Xii ignoroit qu' il y a des

p306

circonstances où un peuple doit faire un effort sur lui-même, l' épargne est alors une vertu mal entendue. Ce prince prévoyoit avec chagrin les prodigalités de son héritier présomptif, mais il ne s' appercevoit pas que son économie outrée par rapport aux circonstances où se trouvoient les françois, produisoit de plus grands maux. Elle éternisoit la guerre, et le forçoit lui-même à dépenser en détail et peu à peu, mais par conséquent sans fruit, ce qu' il falloit avoir le courage d' employer tout à la fois pour réussir et rendre son peuple véritablement heureux. Son successeur fut forcé de soutenir une guerre ruineuse qu' il n' auroit point supportée, si Charles avoit sçu réparer par sa fermeté les fautes de son imprudence, et Louis terminer une guerre dont il ne fit qu' attiser le feu, et qui n' a été éteinte que de nos jours. L' Europe changea de situation, et quoique les françois eussent remporté en Italie plus d' avantages qu' il n' en falloit pour la subjuguier, le règne de

p307

Louis Xii finit sans qu' ils y conservassent une place.

Charles-Quint réunit trop-tôt dans sa personne la puissance de plusieurs princes qui avoient contrebalancé séparément celle de Charles VIII et de son successeur. Cet événement dont l'Europe fut aussi étonnée, que si elle n'avoit pas dû le prévoir, faillit à ruiner sa liberté.

Charles succédoit à deux princes qui lui avoient préparé un règne glorieux. Quelques historiens ne font point assez d'attention à Maximilien. Ils se lassent de suivre un prince dont le trésor est toujours épuisé, et qui semble échoüer toutes les fois qu'il voulut lever des armées. Maximilien ne cherchoit pas l'éclat. Profond dans ses vues, habile dans l'art de manier ses intérêts, il avoit le génie et les ressources d'un grand homme. Il agissoit toujours, et sa politique inquiète et ennemie du repos, divisoit ceux qu'il ne pouvoit vaincre, et n'étoit pas moins redoutable que les armes d'un autre prince. Ferdinand souple, hardi, artificieux et avide, n'avoit jamais rien eu de sacré. Ce prince eut à peine

p308

retiré l'Espagne de son obscurité, qu'il forma le projet de la monarchie universelle, et le laissa en héritage à son petit-fils. Cette idée flata l'ambition de Charles. La France fut la seule puissance qui ne se laissa point effrayer ; la bravoure françoise et la politique espagnolle occupèrent toute l'Europe. Mais dès-lors l'Italie nous fut en quelque sorte fermée, et l'on sent bien après ce que j'ai dit jusqu'à présent, que je ne puis faire aucun parallèle des guerres que François I et Henry II y portèrent encore, avec celles que la république romaine fit dans la Grèce.

L'égalité où les princes étoient entr'eux depuis quelque tems avoit jetté l'Europe dans une espèce d'Anarchie. Comme il n'y avoit point eü une puissance dominante à qui la

crainte ou l' espérance eussent attaché
des alliés fidèles, ou contre laquelle
la politique formât des ligués
que l' intérêt particulier des ligués
pût affermir, la plûpart des états
n' eurent point un objet déterminé ;
et c' est sans doute à cette situation
fâcheuse qu' on doit en partie attribuer
les inconstances, les trahisons,

p309

et les fourberies qui deshonorèrent
ce siècle.
Charles surprit l' Europe dans ce
moment de confusion, et François I
qui devoit en faire la balance, n' opposoit
à son ennemi que les qualités
d' un héros. Protecteur du mérite ;
capitaine et soldat à la tête de ses
armées ; franc et sincere avec ses ennemis ;
noble et élevé en formant ses
desseins, mais moins grand dans
l' exécution, parce que le courage ne
suffit pas pour réparer les fautes de
l' imprudence ; bien loin que ce prince
recourût à cette politique qui fut
depuis si funeste à la maison d' Autriche,
il ne retira pas même de ses
états tout l' avantage qu' il en devoit
attendre. Charles continuellement
agissant, et toujourns éveillé sur ses
intérêts, méprisoit une gloire frivole
qui étoit l' idole de son ennemi, et
couroit à l' utile, tandis que François
souvent distrait de ses entreprises
dans leur naissance même, s' abandonnoit
à des assoupissemens dont les
personnes les plus puissantes de l' état
profitoient pour le trahir.
Quoique la monarchie françoise
fût alors bien différente de ce que je

p310

l' ai représentée dans le livre précédent,
et que les batailles de Pavie et
de Saint Quentin dussent faire éclater
dans les françois autant d' amour pour

la patrie, que leurs peres avoient fait
voir d' indocilité après les journées de
Maupertuis et d' Azincourt ; elle connoissoit
encore trop peu ses intérêts,
ses forces, et ses ressources, pour
l' emporter sur la puissance de Charles-Quint.
L' Angleterre entraînée par l' habitude,
se déclara d' abord contre la
France, et il fallut qu' un malheureux
amour éclairât la politique de Henry VIII.
Les royaumes du nord étoient
encore peu considérables, le Dannemarc
et la Suede étoient occupés par
leurs guerres domestiques. L' Italie
tremblante étoit déjà à demi vaincuë.
Le Portugal auroit dû s' allier
aussi étroitement à la France que l' écosse,
les mêmes raisons l' exigeoient ;
mais il étoit enclavé dans les terres
d' Espagne, et il s' en falloit bien qu' il
fût parvenu au point de grandeur où
les richesses du nouveau monde l' ont
porté depuis.
La France ne pouvoit trouver un
secours fidèle que dans le grand seigneur ;

p311

comme ces deux puissances ne
craignent rien l' une de l' autre, leur
commune utilité pouvoit établir entr' elles
une union qui est rare entre
d' autres alliés. François connoissoit
toute l' utilité de cette alliance, mais
Charles qui dans le fond l' approuvoit,
lui en faisoit honte publiquement.
Les hommes ne se regardoient
pas encore comme unis par le premier
lien de l' humanité. Le nom des
turcs réveilloit dans le coeur des
chrétiens toute la haine que les croisades
leur avoient inspirées ; je ne
sçai quel préjugé avoit persuadé qu' il
étoit honteux que ces infidèles fussent
établis en Europe ; les éloges
ridicules qu' on avoit donnés au projet
héroïque de Charles VIII et dont
j' ai parlé, étoient encore dans la bouche
de tout le monde ; et dans le redoublement
de zèle que les disputes
de la religion avoient fait naître,
les hérétiques et les catholiques se piquoient

mutuellement d' une plus
grande ardeur pour les intérêts de la
chrétienneté.
Pressé à la fois par la nécessité et
par les préjugés du tems, François ne
fit avec Soliman qu' une alliance infructueuse.

p312

Ce n' est qu' une demi prudence,
si je puis m' exprimer ainsi,
qui fait des demi-actions. La politique
n' admet point de ces ménagemens
qui la ruinent, et qui ne lui
font que des ennemis. Si François
pour se faire des alliés est obligé de
prendre sous sa protection les protestans
d' Allemagne, l' envie de ménager
la cour de Rome et de rentrer
en Italie, le porte à poursuivre leur
doctrine dans ses sujets.
Cette conduite qui ne lui concilioit
point la cour de Rome, parce
que le pape avoit plus d' intérêt à
voir détruire le protestantisme en
Allemagne qu' en France, cette conduite,
dis-je, ruinoit la confiance
qui devoit régner entre François I
et ses alliés. Elle inspira aux princes
de l' empire un certain éloignement

p313

pour nous, et les rendit plus sages
que les grecs et les italiens ; aussi ne
voulurent-ils jamais recevoir de trop
grands secours de la France pour défendre
leur liberté.
La situation des états de Charles-Quint
n' étoit pas moins favorable à
ses desseins que celle de l' Europe entière.
Les anciens sujets de la maison
d' Autriche étoient soumis et
aguerris ; les espagnols aussi fidèles
s' enrichissoient des trésors du nouveau
monde ; les Pays-Bas menaçoient
également la France et l' empire ; et
les troubles de l' Allemagne, que jamais
prince ne fut plus capable de

tourner à son avantage, étoient un
voile sous lequel son ambition se cachoit.
La religion diversement envisagée
lui servit tour à tour de prétexte
pour mettre en feu ou pour appaiser
l' empire, pour en diviser les
princes ou pour les réunir.
L' avenement de Charles-Quint à
l' empire est l' époque du plus haut degré
de puissance où la maison d' Autriche
soit parvenuë. Elle se vit prête
d' accabler l' Europe ; mais sans rien
diminuer de la gloire qui est due à
Charles-Quint, qu' il me soit permis

p314

de dire que s' il mît par sa politique
la dernière main à cette élévation
dont il ne devoit se servir que pour
consommer les desseins de Maximilien
et de Ferdinand, il ruina lui-même
sa fortune, ou du moins ne
sçut pas l' achever.
Charles étoit plus politique que
guerrier. Son ambition trop vaste,
et trop prompte à saisir tout ce que
la fortune lui offroit de favorable de
différens côtés, ne sçavoit point mettre
un certain ordre dans le grand
nombre d' affaires qu' il ménageoit à
la fois, et qui se nuisoient les unes
aux autres. Rien n' est plus surprenant
que de voir ce prince toujours en
voyage ; si je ne me trompe, il devoit
y avoir dans son caractère un
fond d' inquiétude qui nuisit beaucoup
à ses intérêts.
Ses guerres furent trop coupées.
Toutes les personnes qui ont lû l' histoire
romaine avec quelque attention,
sçavent que les romains se
comportoient bien différemment :
les leurs étoient toujours décisives,
ils n' attaquoient leurs ennemis que
les uns après les autres ; et ne se contentoient
jamais d' un demi succès qui

p315

est ordinairement inutile au vainqueur.
Charles-Quint regarda l' asservissement
de l' empire comme le premier
pas qui devoit le conduire à la monarchie
universelle. Cette erreur retarda
ses progrès. La France devoit
être constamment son ennemie, puisqu' elle
seule s' opposoit à ses desseins ;
et le corps germanique déjà foible
par lui-même, auroit ressenti le contre-coup
de l' abaissement des françois.
Ce prince plus habile à conclure
des traités qu' il sçavoit rendre
nuls quand il le vouloit, qu' à conduire
une armée, ne fit en quelque
sorte la guerre que pour appuyer
ses négociations ; et sa politique ne
put jamais ensuite réussir parfaitement
à ruiner des ennemis ausquels elle
avoit laissé leurs forces, et une confiance
sur-tout que les romains eurent
toujours soin de détruire dans
les vaincus.
Comme ce prince avoit compris
que son élévation à l' empire avoit
affermi sa grandeur, (c' est par-là en
effet qu' il réunit en quelque sorte la
Flandre à l' Espagne, et qu' il domina
sur l' Italie, d' où il gouverna enfin

p316

ses autres états) il se hâta d' assurer
l' empire à son frere en le faisant élire
roi des romains. Cette précipitation
fut peut-être dans la suite la
principale cause du salut de l' Europe.
Charles connut sa faute et voulut la
réparer ; mais plus il fit d' efforts pour
engager son frere à abdiquer l' empire,
plus il affoiblit le lien qui devoit
resserrer les deux branches de
sa maison, tandis que d' un autre côté
leur puissance ne les portoit déjà
que trop naturellement à avoir quelque
jalousie, ou du moins à ne plus
confondre leurs intérêts.
La puissance de Charles-Quint se
divisa, l' empire d' Allemagne respira
sous un joug plus léger, et dès-lors
la maison d' Autriche auroit commencé

à perdre la supériorité qu' elle
avoit acquise dans l' Europe, si l' ambition
et le fanatisme n' avoient allumé
dans le sein de la France les
guerres civiles dont j' ai parlé dans
la premiere partie de cet ouvrage.
Quelques éloges que les espagnols
ayent donnés à Philippe li leur monarchie
cependant perdit beaucoup
de son crédit sous le régime de ce
prince. Ses états dispersés ne se soutinrent

p317

plus de même, et l' Espagne
s' épuisait pour conserver les heritages
de la maison de Bourgogne. Il
n' y avoit plus en un mot ce ressort
général, qui sous le régime de Charles-Quint,
avoit donné le même
mouvement à toute cette puissance.
La politique de son fils étoit profonde,
mais oisive, si je puis parler
ainsi ; et l' on auroit dit qu' elle songeoit
moins à profiter du trouble et
de la division qu' elle souffloit dans
toute l' Europe, qu' à l' occuper parce
qu' elle la craignoit, ou qu' à se donner
un spectacle cruel. L' ordre admirable
que Philippe avoit établi dans
ses conseils, devoit attacher ses ministres
à leur devoir, et les forcer en
quelque sorte à prendre toujours le
parti le plus sage ; mais il étoit nécessairement
suivi d' une lenteur quelquefois
aussi dangereuse que l' imprudence
même, et qui n' a souvent été
utile à l' Espagne que par la faute de
ses ennemis.
Philippe fut obligé de demander
la paix à Henry Iv. Il perdit Tunis
et le fort de la Goulette. Une partie
des Pays-Bas secoüa le joug, et il
craignit cette république naissante. Il

p318

menaça inutilement l' Angleterre, et
la conquête du Portugal, si on peut

l' appeller ainsi, fut le seul avantage que la monarchie espagnole eut sous son règne.

On a remarqué dans la maison d' Autriche la même ambition et le même desir de dominer que dans la république romaine, mais la conduite de ces deux puissances fut bien différente. Celle-ci regarda comme son point capital pour réussir la force de ses armes ; l' autre toujours attachée à cette politique qui lui avoit préparé les mêmes conjonctures qui soumirent le monde aux romains, perdit en intrigues et en négociations le tems qu' il falloit employer à combattre et à vaincre. Les guerres civiles de France fournirent à Philippe li mille moyens de la ruiner, et sa politique trop ambitieuse ne ruina que la ligue. Il n' osa pas avoir le courage d' un édoüard liii et d' un Henry V. Leur entreprise entre ses mains n' auroit point été téméraire, et il n' échoüa que parce qu' il fut aussi imprudent qu' eux. Si Philippe qui ne sçavoit pas vaincre, avoit pû du moins se résoudre

p319

à satisfaire les prétentions de la Savoye, de la Lorraine, et des Guises, il eût peut-être arraché la victoire à Henry Iv et commencé véritablement à régner sur la France qui auroit perdu ses forces.

Dès que les françois eurent reconnu leur légitime maître, les circonstances qui avoient flaté inutilement l' ambition de la maison d' Autriche s' évanouïrent, et bien loin de continuer à aspirer à la monarchie universelle, ses deux branches que la prospérité avoit désunies, furent rapprochées par la crainte. Henry Iv pénétra les intérêts de la France, et dissipa les prestiges d' une ambition mal entenduë, qui avoit été si funeste à ses prédécesseurs.

Ce nouvel Annibal médita la ruine de ses ennemis, il réveilla dans l' Europe

p320

cette politique salubre que la puissance de Charles-Quint et de ses successeurs en avoit bannie. Il se fit de nouveaux alliés, il releva les espérances de l' empire, et fit entrevoir à ses princes qu' on pouvoit forcer l' orgueil des empereurs à plier sous la majesté des loix germaniques. Henry vouloit rendre la liberté à l' Italie, qui ne pouvant plus douter de son esclavage, l' auroit alors regardé comme son libérateur. Elle n' auroit point employé contre lui sa politique dangereuse, parce qu' il ne songeoit pas à la délivrer du joug espagnol pour la faire passer sous le sien : ce prince avoit compris que c' étoit être le maître des italiens que de leur rendre leur liberté. L' Angleterre obéissoit à une princesse habile, que de petites vuës particulières qui sont la ruine de la politique, ne pouvoient point distraire de ses vrais intérêts. La France auroit trouvé des alliés dans les puissances voisines de l' empire. L' Allemagne elle-même étoit partagée par les différends nés au sujet du duché de Julliers, et le prince Mathias qui s' étoit révolté contre l' empereur Rodolphe

p321

son frere, lui avoit déjà enlevé plusieurs provinces. Le cardinal De Richelieu qui avoit, pour ainsi dire, hérité du génie et des desseins de Henry Le Grand, devint l' ame de toute l' Europe qu' il arma contre la maison d' Autriche. Le Portugal eut ses maîtres particuliers. La France lia la Suede à son sort. Le célèbre Gustave-Adolphe consterna l' empereur. La France fit trembler l' Espagne. En un mot la politique sçavante de Richelieu prépara

le règne glorieux, pendant lequel
la maison de Bourbon acquit dans
l' Europe la puissance qu' y avoit eu la
maison d' Autriche.

L' Europe trompée par la politique
françoise ouvrit les yeux sur sa situation,
et s' apperçut enfin qu' en ruinant
la grandeur de la maison d' Autriche,
elle avoit imprudemment travaillé
à augmenter trop considérablement
la puissance des françois. Elle
embrassa les intérêts de ses premiers
ennemis pour établir un équilibre
qui devoit faire sa sureté ; mais,
chose unique dans l' histoire, et
qui manque à la gloire de la république
romaine ! La France,

p322

ne vit point étouffer les commencemens
de sa prospérité par tant de
ligues formidables.

Tout le monde connoît les conquêtes
que Louis Xiv a faites sur la
maison d' Autriche. L' Espagne même
passe à son petit-fils, et quoique ce
prince fut appelé à cette couronne
par les droits de sa naissance, la
France a eu la gloire de la conquérir.
Une guerre de deux ans lui
a suffi depuis pour placer sur le trône
des deux Siciles un prince de son
sang : projet autrefois si souvent et
si long-tems tenté sans succès. Puissent
ces princes toûjours unis ne jamais
oublier les conseils du monarque
dont le courage et la sagesse ont
solidement établi leur fortune, et
juger du prix de leur union par la
jalousie avec laquelle l' Europe la
voit.

Le détail dans lequel je suis entré
sur les affaires de l' Europe depuis le
règne de Charles Viii paroîtroit
peut-être trop long, si je n' avois
voulu que faire connoître la différence
des obstacles extérieurs qui s' opposerent
à la fortune des romains et
des françois ; mais outre qu' il touche

à la partie la plus intéressante de
notre histoire, il forme la preuve la
plus glorieuse du courage de la nation
françoise, et des ressources
qu' elle porte en elle-même. L' on jouït
d' un spectacle bien singulier, quand
après la peinture que j' ai faite de la
puissance de la maison d' Autriche et
des désordres de nos guerres civiles,
on voit que François I et que son fils
ont non-seulement conservé leurs
états, mais qu' ils ont même fait
des conquêtes ; et que la France
sort à peine de ses ruines sous Henry Le Grand,
qu' elle humilie ses voisins,
et conclut ce célèbre traité de
Vervin qui fut le signal de l' abaissement
de la monarchie espagnolle.
Indépendement de la supériorité

que la république romaine acquit
sur ses ennemis en humiliant Carthage,
et de celle au contraire que
les ennemis de la France ont euë sur
elle ; que l' on compare Maximilien,
Ferdinand, Charles-Quint
enfin, et Philippe li avec un Philippe
de Macedoine, un Antiochus,
et un Persée. La foiblesse de
ces princes établit la grandeur des
romains. L' un par sa mauvaise politique
mit ses états et la Grece sur le
penchant du précipice, et sa timidité
les y précipita. L' autre toûjours irrésolu
dans ses desseins, étoit incapable
de se soutenir contre un revers ;
et sa plus grande gloire, selon l' expression
de Florus, fut d' avoir été
vaincu par les romains. Le dernier
enfin téméraire et lâche tout à la
fois, ne vit que sa ruine dès que l' approche
du danger eût dissipé son orgueil,
et il oublia qu' il étoit roi
avant que d' être vaincu.
Peut-être seroit-il inutile après cela
de faire remarquer que les modernes
connoissent beaucoup mieux que

les anciens l' art de fermer l' entrée
d' un état à des ennemis. Les frontieres

p325

autrefois n' étoient point fortifiées ;
presque toutes les affaires étoient
décisives ; et une bataille ouvroit
souvent tout un empire au
vainqueur. Carthage fut aux abois
dès que Scipion descendit en Afrique.
Un seul revers chassa Antiochus
de l' Asie mineure. Toute l' antiquité
offre le même spectacle. Quelque légère
connoissance au contraire que
l' on ait des puissances qui partagent
l' Europe, l' on se convaincra aisément
qu' il est impossible aujourd' hui de
faire les mêmes progrès.
Les barbares après avoir conquis
les provinces de l' empire, n' essayèrent
encore tant de révolutions dans
leur fortune, que parce qu' ils se virent
obligés de détruire les murailles
des villes qu' ils avoient prises.
L' ignorance qui les forçoit de s' assurer
ainsi de la soumission des vaincus,
les exposoit à passer sous le joug
du premier ennemi qui remporteroit
sur eux un avantage complet. Leurs

p326

descendants acquirent peu à peu des
lumieres ; mais le gouvernement des
fiefs qui s' étendit presque dans toute
l' Europe, les jetta dans un excès opposé.
Les villes, les bourgs, les villages,
les châteaux de la noblesse
furent autant de forteresses, et jamais
un royaume ne fut plus foible.
Depuis que ce second abus a été
corrigé, et qu' un état s' est contenté
de fortifier ses frontieres, il peut
lasser la fortune de ses ennemis. Une
premiere victoire n' est plus une victoire
décisive, quelquefois le vainqueur
n' a pour tout fruit que le
champ de bataille, et une armée

défaite vient se rallier sous une place
qui lui sert de retraite. Une nation
aujourd' hui ne se sent point accabler
subitement, elle voit arriver
ses malheurs pas à pas, elle a le tems
de s' examiner elle-même, et de trouver
des ressources dans la politique.
C' est la différence des conjonctures
dont j' ai parlé, qui a contribué
plus que tout le reste à retenir la
France dans les bornes d' une domination
si resserrée, en comparaison
de celle de la république romaine.

p327

On ne peut en accuser la nature de
son gouvernement. Les assiriens, les
medes, les perses, les macedoniens,
les hunns, les françois, les arabes,
c' est-à-dire, tous les peuples qui ont
établi de grands empires, ont fait
leurs conquêtes sous la monarchie.
Il résulte de là comme de plusieurs
expériences uniformes, une démonstration
en faveur de ce gouvernement,
tandis que de tant de peuples
libres qui ont eû la même ambition,
les romains seuls ont acquis la même
gloire.

Le gouvernement républicain
est en effet moins propre à faire des
conquêtes que le monarchique ; et il
ne faut point d' autre preuve de cette
vérité que ce que j' ai dit des romains.
Quoique tout concourût à leur
agrandissement, ils trouvoient dans
leurs loix mêmes mille obstacles à
leur fortune ; quoiqu' entourés de
peuples vaincus, ils demeurèrent
long-tems dans leur première foiblesse,
et leur ruine fut enfin l' ouvrage
de leur grandeur. Un état
dont les conquêtes précipiteront la
chute, ne sera point par sa nature
propre à s' agrandir : aussi les romains

p328

auroient-ils éprouvé le sort des républiques de la Grece, si des circonstances différentes, des loix, des moeurs, et des usages particuliers, ne les avoient aidés à vaincre les difficultés que leur opposoient les principes de leur gouvernement.

une république, dit un politique profond, *ne doit rien hazarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune ; le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son état* . De ce principe qui est prouvé par la suite de toutes les histoires, et puisé dans toutes les loix mêmes des plus grands législateurs ; il faut tirer deux conséquences qui répandront un grand jour sur cette matiere. La premiere, que plus un état libre est sagement affermi, moins il doit avoir d' institutions qui le rendent capable de faire des conquêtes ; la seconde, que si des causes particulières ne le soutiennent pas, il marche continuellement à sa ruine ; car toute société qui ne songe pas continuellement à s' agrandir, déchoit nécessairement peu à peu.

Je sçai qu' une république militaire, espèce de gouvernement impraticable

p329

dans le second âge de la société, n' éprouve point les vicissitudes d' un état monarchique, qui passant tour à tour d' un règne belliqueux à un règne pacifique, suspend lui-même ses succès, et ne connoît point cette continuité de triomphes que nous présente l' histoire de la république romaine. Rien n' est plus vrai, mais il faut convenir aussi qu' un prince exécute quelquefois lui seul ce qui demanderoit plusieurs siècles dans une république. On le verra sensiblement, si l' on réfléchit sur la nécessité fâcheuse où est un état libre de ne pas continuer les mêmes citoyens dans les magistratures et dans le commandement des armées, et si l' on compare les lenteurs,

les oppositions, et tous les obstacles

p330

qui renaissent sans cesse dans un gouvernement républicain, à l' autorité par laquelle un prince unit son peuple à ses desseins, et se rend le maître des tems et des circonstances. C' est pour avoir ces avantages, que les romains sacrifièrent en quelque sorte leur liberté à leur ambition, et souffrirent un dictateur dont l' autorité suprême leur offroit une foible image de la royauté. Aussi Tite-Live malgré les préjugés qu' il avoit pour sa nation, et sa haine contre la monarchie, convient-il que ce gouvernement est plus propre que tout autre à faire des conquêtes. La défaite des rois de Macedoine assura la grandeur des romains ; de la Grece ils dominerent sur l' Asie, leur puissance fut dès lors comme une masse énorme dont le poids écrasoit tout, et leurs ennemis volèrent eux-mêmes au-devant du joug. Après la défaite d' Antiochus l' habitude d' obéir à la république romaine, fit disparaître la honte qu' il y avoit à être son esclave. Toutes les grandes puissances étoient subjuguées, et il ne pouvoit plus y avoir qu' un Mithridate qui voulût conserver sa liberté.

p331

Dans le tems que la république romaine marchoit à grands pas vers sa ruine, et que la contradiction qui régnoit entre ses moeurs et ses loix, lui avoit ôté une des principales causes de sa supériorité, et devoit même l' exposer aux dangers extrêmes que court un peuple mal gouverné, elle ne discontinua point d' avoir des succès. Ses généraux étendirent encore sa domination pendant qu' elle étoit elle-même déchirée par des

guerres civiles.

Il est important de le remarquer ;
des causes particulières succéderent
alors aux causes générales. La ruine
du gouvernement donna aux citoyens
une ambition qui en quelque
sorte tint lieu de loix, et qui suffit en
effet pour soumettre des ennemis considerables.

La guerre civile ressemble à ces
maladies qui sont quelquefois plus
dangereuses dans un tempérament
robuste que dans un tempérament foible.

Elle ne pouvoit pas avoir des
suites aussi funestes dans la république
romaine que dans d' autres états.

Les romains n' avilirent jamais la
majesté de leur république chez les

p332

étrangers : trahir sa patrie, favoriser
ses ennemis, ou les y appeller, étoit
pour eux le comble du crime. Ils n' avoient
point les loix des fiefs pour
se familiariser comme les modernes,
avec les trahisons. La république tiroit
même cet avantage de la décadence
de son gouvernement, qu' un
citoyen qui vouloit usurper la puissance
souveraine, ne trouvant ni
dans le sénat ni dans le corps du
peuple une autorité ou des forces capables
de lui resister, il ne se voyoit
point forcé à violer toutes les loix,
et à s' allier avec les étrangers pour
s' assurer du succès.

Soit qu' un citoyen romain aimât
sa patrie, soit qu' il voulût y dominer,
il devoit faire des conquêtes.

Voilà pourquoi Crassus entreprit de
porter la guerre contre les parthes,
et César de conquérir les Gaules, sans
le consentement du sénat. Les talens
qui font les grands capitaines
étoient toujours les plus estimés ; les
romains conservoient leur ancien
génie ; il falloit flater leurs préjugés,
et un homme qui auroit voulu les
asservir sans avoir mérité un triomphe,
se seroit rendu odieux. D' un autre

côté il auroit été téméraire de vouloir établir sa fortune au milieu de Rome. Malgré sa foiblesse la république y étoit encore assez puissante pour opprimer l' ambition d' un citoyen qui n' auroit pas gagné auparavant l' amitié des légions, et amassé dans les provinces l' argent nécessaire pour corrompre la noblesse et le peuple.

Il ne faut que jeter les yeux sur la conduite des romains qui se distinguèrent le plus dans ces tems malheureux, et l' on sera convaincu de ces vérités. Les gracques périrent malgré la faveur du peuple et leur habileté dans la politique. Auguste lui-même auroit échoué, s' il ne se fût d' abord reconcilié avec Antoine qui vainquit les conjurés, et si Agrippa ne l' eût fait ensuite triompher à Actium.

Dès que Sylla s' aperçoit que le parti de Cinna acquiert des forces supérieures aux siennes, il se met en état d' écraser ses ennemis, en faisant revivre la commission que la république lui avoit donnée de porter la guerre contre Mithridate. Il n' a point recours aux intrigues, il ne

compte ni sur ses amis, ni sur les ennemis de Marius, il méprise le sénat et le peuple, il espère tout des légions, et il va s' essayer dans la Grece à vaincre Cinna et sa patrie. Le dessein qu' avoit médité Catilina, devoit nécessairement échouer, ou son succès ne pouvoit pas être durable. Que d' obstacles presque insurmontables ne se présenteoit-il pas dans l' exécution de ce projet ? Il falloit avoir à la fois un génie aussi vaste, un courage aussi intrépide, et un coeur enfin aussi accoutumé au crime que Catilina pour l' enfanter. Les conjurations dépendent de tant de

ressorts différens, qu' il est rare qu' ils
concourent tous également au succès.
Un secret inviolable doit en être
l' ame, mais pour leur donner les
forces qui leur sont nécessaires, il
faut en même-tems confier ce secret
à une foule de citoyens que la crainte,
l' espérance, l' indiscretion, la
haine, la jalousie, ou quelque' autre
passion, peut obliger à trahir ses sermens.
Sans entrer dans le détail des difficultés
infinies qu' un chef de conjuration
devoit vaincre, et que Sylla

p335

ni César n' éprouverent point, parce
qu' il est plus aisé de corrompre et
de faire agir des soldats que des citoyens ;
Catilina pouvoit-il se flater
après avoir réussi, de retirer de la
ruine de Rome tout le fruit qu' il en
attendoit ? Un citoyen qui auroit aspiré
par la voye des armes à la même
autorité, auroit pu l' accabler encore
plus facilement que la république
elle-même ne le fit.
César remplit Rome de ses intrigues
dans un âge où les plus grands
hommes ne sont guères recommandables.
Sylla avoit découvert
en lui le génie de plusieurs Marius.
éguillonné par une ambition qui se
développoit par les circonstances,
mais qui avoit toûjours été extrême,
il jetta par sa politique les fondemens
d' une fortune qu' il songeoit dès-lors
à affermir un jour par les armes. Les
cabales, les partis, les conjurations
qu' il fomendoit avec tant d' adresse,
n' en étoient que les préparatifs.
En approuvant, disent les historiens,
les honneurs et la puissance
extraordinaire qu' on accordoit à Pompée,
il ne vouloit qu' accoutumer le
peuple à se faire une idole, et le

p336

forcer de lui faire un jour les mêmes
faveurs. Il achete l' amitié du peuple.
Tout jusqu' à ses foiblesses devient
utile à sa fortune. Il divise le
sénat, et se fait craindre de tous ceux
dont il lui est impossible de se faire
aimer. Il répand sur ses collègues un
ridicule qui relève ses entreprises.
S' il faut faire du bien il n' en partage
la gloire avec personne ; mais
quand il faut faire du mal, il s' associe
mille collègues imbéciles qui le soulagent
d' une partie de la haine de ses
ennemis, et qui font en sa faveur,
si je puis m' exprimer ainsi,
une diversion dans l' esprit des romains.
Si César cependant n' eut pas
achevé d' assujettir la république en
conquerant les gaules, son ambition
perdoit le fruit de toutes ses
intrigues, et il n' auroit pas même
jouï d' une puissance égale à celle de
Pompée.
Malgré ses disgraces domestiques,
la république romaine étoit toujours
d' autant plus propre à faire de
nouvelles conquêtes, que les provinces
s' accoutumoient à sa domination.
La discipline militaire conserva

p337

encore sa première vigueur après
que les lois civiles eurent perdu leur
force. La puissance des proconsuls
qui menaçoit la liberté de Rome,
n' étoit pas moins redoutable aux
étrangers, et il résulta même de la
ruine du gouvernement de nouveaux
motifs qui devoient exciter les talents,
et produire de grands capitaines,
tandis qu' il ne restoit plus que
des ennemis moins difficiles à vaincre.
Autrefois les citoyens avoient été
animés par les honneurs du triomphe
et l' éclat des magistratures. Ils avoient
toujours ces deux motifs ; mais
l' espérance de s' élever par leurs conquêtes
comme par degrés jusqu' à se
rendre maîtres de toute la république,
fut encore plus capable de porter
aux grandes choses : et si elle

étouffoit les vertus qui font l' honnête homme, elle produisoit les qualités qui font les grands capitaines. Sylla est remué aussi vivement par l' ambition et par la vengeance, que Scipion l' africain l' avoit été par son devoir et par la gloire. Il profite de tous les avantages, il ne perd aucun moment, il oublie ses plaisirs, il

p338

suit Mithridate, il l' observe, il est heureux, il égale en réputation les plus grands capitaines. Son génie échauffé par le desir de la vengeance surmonte les difficultés que lui oppose un second Annibal, et il ne brule pas moins de retourner à Rome pour y venger ses amis, que Scipion l' avoit souhaité pour y montrer dans un triomphe le vainqueur d' Annibal et de Carthage.

Quand il seroit vrai, selon la remarque de Florus, que les différends des principaux citoyens de la république la laissassent sans deffense et ouvrissent un champ libre à l' ambition de ses ennemis ; les provinces n' auroient point osé concevoir le projet de recouvrer leur liberté. Rome n' eut plus d' ennemi considérable que Mithridate ; et soit que ce prince fut arrêté par un reste de ces préjugés qu' avoit fait naître la grandeur romaine, soit que son courage l' eut aveuglé sur ses intérêts, ce ne fut que par désespoir qu' il conçut à la fin un projet que sa sagesse devoit lui inspirer quand les samnites et leurs alliés l' appellerent à leur secours. Ce grand homme qui concevoit

p339

dans sa colére les plus vastes desseins, et dont les espérances et les ressources étoient toûjours plus grandes que ses malheurs, ne put vaincre la république

romaine, parce qu' elle n' étoit foible qu' en Italie, et qu' il ne l' attaquoit que dans ses provinces. Il combattit pendant quarante ans. Sylla le chassa de la Grece et le repoussa dans le pont. Lucullus vengea Cotta, chassa Mithridate une seconde fois de ses conquêtes, le vainquit dans ses etats, le poursuivit chez Tigrane, et défit son protecteur. Mithridate étoit sur le bord de l' abime, Pompée l' y poussa, et la republique romaine n' eut plus d' ennemi étranger. Si l' on se rappelle ce que j' ai dit des vices intérieurs du gouvernement des romains après que la république eut cédé ses droits à Auguste et à ses successeurs, on sera plus surpris de la durée de l' empire, que curieux d' apprendre les autres causes de sa ruine.

Rome, ainsi que nous l' apprennent tous les historiens, reprit toute sa grandeur sous le règne d' Auguste. Ce prince pacifia l' Espagne et les Gaules, et soumit la Pannonie et l' Illirie. Il

p340

dompta l' inquiétude des peuples des alpes, força les daces à ne plus faire d' incursions sur les terres de l' empire, et il porta ses armes jusqu' à l' Elbe. Toute la terre respecta la puissance romaine ; les parthes oublierent leur haine, et les indiens et les scythes, peuple dont le nom étoit à peine connu dans Rome, y vinrent demander l' amitié d' Auguste. Pendant quelque tems l' empire n' eut point d' ennemi considérable, et il profita de la terreur que la république avoit inspirée aux peuples, et de la réputation de sagesse et de désintéressement que lui avoit acquis la modération d' Auguste. Les armes de l' empire eurent encore quelquefois de grands succès qui furent interrompus par des revers ; mais enfin ce ne furent plus les seuls habitans de la Germanie

p341

qui le menacerent. Sans qu' on
puisse en découvrir la cause, il se fit
une révolution parmi tous les peuples
du nord : la terre sembla y enfanter
des hommes. Soit que ces barbares eussent
appris qu' il y avoit dans le Midi
des terres plus fertiles, et un ciel
moins sauvage ; soit que cet esprit inquiet
et martial qui dans tous les
tems avoit transporté leurs colonies
sur les terres les plus éloignées, eût
fait des progrès, et fût devenu l' esprit
dominant et général des nations ;
tous les jours de nouveaux peuples
fondirent sur le Danube et sur le
Rhin.

On sçait quelle crainte le nom des
gaulois inspiroit à ces romains qui
repousserent Pyrrhus, et qui vainquirent
Annibal, en un mot à ces
romains qui devoient vaincre l' univers.
Tous les peuples du nord avoient
alors le même courage que les
anciens gaulois, et les armées de
l' empire n' étoient remplies que de
vagabonds et de brigands.
Les barbares n' étoient pas courageux :
ils étoient téméraires comme
les gaulois. Quoique la témérité devienne
à la fin aussi funeste à un peuple

p342

que la lâcheté même, elle le fait
d' abord paroître avec éclat. Ce fut
cette qualité qui rendit les gaulois si
redoutables à la république romaine.
Ce fut elle aussi qui causa leur ruine ;
mais elle ne pouvoit pas avoir une
suite si dangereuse pour les peuples
du nord dont la multitude réparoit aisément
toutes les pertes. Ils tenoient
continuellement les romains en échec ;
sans leur permettre comme les
anciens gaulois de prendre aucun
repos, et de se rétablir après les
maux que même leur auroit causé la
victoire.
L' empire sentit sa foiblesse dès

qu' il voulut repousser les barbares.
Ces peuples en auroient certainement
trionphé plutôt, s' ils avoient
pû n' être téméraires qu' un jour de
combat, ou si se proposant dans la
victoire un autre but que le pillage
des provinces ils avoient pû s' établir
avec prudence sur leurs conquêtes.
L' empire romain avoit des ennemis
trop redoutables, et son gouvernement
étoit trop vicieux pour
qu' il soit besoin de chercher encore
d' autres causes de sa ruine dans la
politique ou dans les qualités personnelles

p343

des empereurs. Si l' on en excepte
quelques-uns dont la sagesse
et le courage donnerent à l' empire
une prospérité passagere, les autres
fuyoient leurs armées pour se livrer
tout entiers aux plaisirs. Tantôt ils
n' opposoient que des traités aux
armes des barbares, et se pressoient
d' acheter une paix que leurs
ennemis à leur tour se hâtoient de
violier pour la vendre une seconde
fois. Tantôt ils recevoient les barbares
dans leurs provinces comme
alliés ou comme auxiliaires, et leur
payoient des tributs. Les barbares
furent élevés aux premieres charges
de l' empire et de la milice ; on leur
apprit à plier une bravoure indomtable
aux loix de la discipline : on
leur enseigna l' art de la guerre, et ils
devinrent invincibles.
Le règne de Constantin causa une
révolution trop considérable dans
l' empire, pour devoir être confondu
avec celui des autres empereurs.
Quelque important qu' il soit de bien
connoître le caractère de ce prince,
il n' y en a gueres cependant de moins
connu. Il rassembloit en lui des qualités
bien opposées sur lesquelles on

p344

ne s' est point donné la peine de peindre
son caractère. On a trié, si je puis
parler ainsi, ses vertus et ses vices,
on les a séparés, et nous ne le connaissons
guères aujourd' hui que par
les éloges que la reconnaissance arracha
aux premiers auteurs ecclésiastiques.
Constantin dut une partie de ses
vertus à son ambition, et à une inquiétude
naturelle qui le faisoit toûjours
agir, mais souvent sans fruit.
Brave à la tête de ses armées, foible
dans sa cour ; sçavant capitaine,
empereur médiocre ; habile à prévoir
et à prévenir les desseins de ses
ennemis, crédule au milieu de ses
ministres dont il étoit le joüet, il
rendit l' empire heureux au dehors
et malheureux au dedans. Le sang
le plus cher ne couta pas toujours
beaucoup à ce prince, et ses ennemis
lui ont reproché d' avoir quelquefois
abusé de la victoire. Attentif
aux affaires de l' empire, et
toûjours occupé de grands projets,
son génie alloit s' attiédir dans les
plus petits détails. Généreux, libéral,
et populaire par principe de religion,
il fut dur, avare, et altier

p345

quand il étoit livré à son temperament.
Constantin augmenta les armées
de dix légions, et fit construire quelques
forts sur les frontieres pour arrêter
les courses des barbares ; mais
il ruina entièrement la discipline militaire.
Il est vrai que depuis longtems
le soldat étoit insolent, inquiet,
et pillard ; mais comme on le tenoit
toûjours sur les frontieres en présence
de l' ennemi, et qu' il étoit toûjours
à la veille d' en venir aux mains, le
danger entretenoit son courage. L' appareil
d' un camp nourrissoit son esprit
d' idées martiales ; le souvenir
de l' ancienne valeur romaine étoit
encore soutenu par une espèce de
tradition ; et la crainte continuelle
où l' on étoit de quelque surprise de

la part des barbares, écartoit la molesse
et l'oisiveté. Constantin fit disparaître
ces foibles restes de l'ancien
génie romain en retirant ses légions
des frontières, pour les mettre en
garnison dans les villes et dans le
cœur des provinces. Le soldat y fut
mauvais citoyen, et quand on voulut
le faire repasser sur les frontières,
il étoit efféminé. Les romains n'eurent

p346

plus sur leurs ennemis l'avantage
de la discipline qu'ils avoient eu
jusqu'alors, et qui dès leur naissance
avoit été la principale cause de leurs
triumphes.
Quel que fut le motif qui portât
Constantin à bâtir une nouvelle ville,
et à y transporter son siège, il
est certain qu'il avança par-là la chute
de l'empire. Constantinople devint
la rivale de Rome, ou plutôt
l'Italie tomba dans le dernier abaissement,
et la misère y régna au milieu
des palais et des maisons de plaisance.
L'Egypte ne fut plus le grenier
et le magasin de l'Italie. Toutes
les richesses, tous les privilèges passerent
en Orient. Les peuples y portèrent
les tributs et leur commerce, enfin
l'Occident qui supportoit tout le
poids des barbares et qui avoit besoin
de prendre de nouvelles forces,
s'affoiblissoit de jour en jour par la
puissance qu'acqueroit l'Orient.
En divisant l'empire d'une manière
plus marquée qu'aucun de ses prédécesseurs,
Constantin y fit naître
des intérêts différens. La jalousie mutuelle
que ce partage devoit nécessairement
inspirer, rompit le seul lien

p347

qui auroit pu tenir unies les deux
parties de l'empire, et il y eut des
guerres fréquentes entre l'occident

et l' orient. Ces deux puissances,
contre toutes les lumieres les plus
claires de la raison, s' accoutumerent
à croire qu' elles n' avoient rien de
commun dans leur sort. Non-seulement
les empereurs de Constantinople,
dans la crainte d' irriter les barbares,
n' oserent jamais donner aucun secours à
l' occident, mais ils lui
susciterent même quelquefois des
ennemis, et donnerent une partie de
leurs richesses aux vandales, aux
goths, etc. Pour acquérir le droit
de consumer l' autre dans les plaisirs,
tandis que ces peuples porteroient
leurs armes jusques dans l' Italie.
L' empire romain succomba, et
les grecs se virent pressés de tous côtés
par les barbares. En avançant la
ruine de Rome, Constantin avoit
aussi préparé celle de Constantinople.
La politique de l' équilibre qui regne
aujourd' hui en Europe, doit assés
faire connoître que l' empire d' occident
ne put être détruit sans que
l' empire d' orient n' en sentît le contre-coup.
Celui-ci portoit dans son

p348

sein les principes d' une ruine certaine ;
Constantin y avoit transporté
tous les vices de l' ancien gouvernement.
Ce reste du génie romain qui
s' enflammoit encore quelquefois à
la vûë et au nom du capitoile, fut
absolument éteint, et les romains
qui se réfugierent à Constantinople,
prirent le génie des grecs... cette
nation amie du mensonge et de la
fourberie, lâche, inquiete, volage,
perfide dans tous ses projets, abandonnée
à la molesse, et pleine d' un
fol orgueil qui la rendoit encore plus
méprisable que tous ses autres vices,
fut en proye aux plus funestes révolutions.
Le trône devint le prix des
plus grands crimes. Le christianisme
ne put donner aucune vertu aux
grecs ; une religion qui n' inspire que
l' obéissance et la charité devint entre
leurs mains un flambeau de discorde.

Il ne faut point douter que l' empire
d' orient n' eût succombé aussi
promptement que l' empire romain,
si le nord ne se fût enfin épuisé,
ou si les barbares mis à l' aise, si l' on
peut parler ainsi, dans les provinces
qu' ils avoient conquises, n' eussent

p349

pris une situation plus tranquille,
ou plutôt n' eussent tourné leurs armes
les uns contre les autres.
Si dans la suite les empereurs grecs
avoient sçû se faire une politique conforme
à l' état misérable de leurs affaires ;
s' ils avoient pû dépouiller cet
orgueil que Constantin avoit laissé à
ses successeurs comme aux héritiers
de la grandeur romaine, et renoncer
aux idées ridicules d' une monarchie
universelle, quand il ne s' agissoit
que de n' être pas détruit et de raffermir
un trône ébranlé jusques dans ses
fondemens, ils auroient peut-être
profité du zèle indiscret qui arma tout
l' occident pour la délivrance des
saints lieux. Mais mauvais politiques
et indignes de commander, ils consentirent
à leur perte pour perdre
avec eux ceux qui pouvoient les sauver.
Nos chroniques sont pleines de
leurs perfidies à l' égard des croisés.

p350

Il n' en falloit pas tant pour irriter les
occidentaux, soldats toujours prêts
à combattre, et qui dans la haine envenimée
qu' inspiroit alors la différence
des religions, crurent qu' ils
gagneroient en passant les indulgences
qui les attendoient dans la Palestine,
s' ils s' emparoiert de Constantinople
pour y établir le rit des
latins. Les empereurs grecs rentrèrent
dans leur capitale, mais sans rien
perdre de leur foiblesse. Les infidèles
firent de nouveaux progrès ; les empereurs

mandierent inutilement des secours dans toute l' Europe, et Constantinople succomba enfin sous les armes de Mahomet li. Plus on méditera sur la chute de l' empire romain, et des autres grandes monarchies qui la précéderent,

p351

plus on sera tenté de prédire une éternelle durée à la monarchie françoise. Les assyriens, les medes, les perses, les macédoniens, et les romains ont successivement vu détruire les grands empires qu' ils avoient conquis. Quoiqu' au premier coup d' oeil il n' y ait peut-être point d' événemens plus propres à faire trembler sur le sort des puissances les plus considérables, on n' en peut point dans le fond tirer une preuve contre ce que j' avance. à travers même les progrès de tous ces peuples différens, on découvre la foiblesse de leur gouvernement. Il est certain qu' ils porterent toujours en eux-mêmes le principe prochain de leur ruine, et malgré la longue durée et la vaste étenduë de leur domination, ils demeurèrent dans une enfance perpétuelle. Les medes étoient incapables de deffendre contre un ennemi habile et puissant, l' empire qu' ils avoient conquis sur un peuple lâche, efféminé, et dont ils avoient pris tous les vices. La gloire des perses fut l' ouvrage personnel de Cyrus, la fin du regne de ce prince, fut la fin de leur grandeur. Cette vaste monarchie

p352

craignit toujours la Grece. Après avoir inutilement tenté de l' accabler par les armes, elle eut recours à la politique pour la diviser, et retarder une union qui auroit fait sa perte. La seule ville de Sparte fit sentir aux

successeurs de Cyrus toute leur foiblesse,
et il n' étoit pas besoin d' un Alexandre
pour subjuguier la Perse.
Les guerres épouvantables qui démembrèrent
l' empire que ce héros
avoit conquis, et qui furent, pour
me servir de ses termes, les jeux funebres
dont on honora ses funérailles,
prouvent que les macédoniens
tiroient toute leur force de la capacité
seule d' Alexandre. En effet lorsque
les romains firent la guerre à ses
successeurs, ils ne trouverent pas des

p353

ennemis plus redoutables que n' étoient
les Xercès et les Darius.
Pour la chute de l' empire romain,
elle n' offre rien aussi qui doive effrayer
une puissance telle que la monarchie
françoise. J' ai déjà assés parlé
des vices de l' empire ; mais quand
il auroit été sagement gouverné, il
n' auroit point pû se promettre une
durée éternelle : il ne connoissoit
point ses ennemis. Il s' en falloit bien
que les romains fussent parvenus à
une connoissance aussi exacte de la
terre, que les peuples modernes.
Tout ce qui n' étoit pas sous leur domination,
leur étoit inconnu, et ils
négligerent de s' instruire des forces
et de la situation des peuples qui
devoient être leurs vainqueurs. Aujourd' hui
le commerce a transporté
les européens dans toutes les parties
du monde ; ils connoissent tous les
pays ; et de quelque part que l' Europe
jette les yeux, elle ne voit rien
qui la menace d' une révolution semblable
à celle qu' éprouva l' empire,
et elle n' a point à craindre d' ennemi
étranger.
Outre qu' on ne trouve dans le
gouvernement de la France aucun

p354

des vices qui causerent la ruine des empires dont je viens de parler, j' ai déjà fait voir qu' il est impossible qu' il puisse se corrompre et tomber dans quelque excès. Mais pour mieux prouver l' éternelle durée que nous devons nous promettre, je pourrais parler de cette politique moderne qui lie tous les états de l' Europe : elle les intéresse tous également à leur salut mutuel, et communique à chacun les forces de tous les autres ; mais la France peut se passer aisément de ce secours, puisqu' avant même que d' être parvenuë au point de grandeur et de sagesse où nous la voyons, elle a triomphé plusieurs fois des forces assemblées de l' Europe. Je pourrais aussi comparer le gouvernement de nos voisins avec le nôtre, compter par un calcul exact leurs degrés différens de bonté, et faire voir combien leur police offre de voyes à notre politique pour les

p355

ruiner par eux-mêmes. Il seroit enfin aisé à démontrer combien la France peut souffrir de pertes consécutives avant que de succomber, et trouver de ressources dans les causes générales de sa prospérité, contre les causes particulieres qui pourroient la priver de généraux dans le tems que ses voisins auroient un Annibal, ou lui cacher ses intérêts tandis qu' elle auroit un Maximilien ou un Ferdinand pour ennemis. Mais j' abandonne ces réflexions, pour ne pas commencer un nouvel ouvrage en finissant celui-ci. Bien des gens ne doutent point qu' un etat établi sur les mêmes fondemens que la république romaine, ne fût aujourd' hui très-considérable dans l' Europe. Cette erreur est une suite des préjugés que l' on puise ordinairement dans la lecture des historiens. Si on a lu avec quelque attention cet ouvrage, on doit prévoir ce que je vais dire en indiquant le plus brièvement qu' il me sera

possible, la plûpart des principes
que j' ai établis jusques ici.
Je suis au contraire persuadé que
la différence des tems et des moeurs

p356

tiendroit une pareille république
dans une basse médiocrité. Pour le
prouver avec quelque évidence, il
ne faut que resserrer dans quelques
sens particuliers ce que cette proposition
renferme de vague.

Si l' on suppose que les romains
fussent aujourd' hui aussi attachés à
leur pauvreté qu' ils l' étoient dans les
beaux jours de leur république, et
qu' ils ne cultivassent d' autre art que
celui de la guerre, dès-lors ils seroient
inférieurs à leurs voisins. En
même tems qu' ils se feroient des ennemis
par leur inquiétude et par leur
ambition, ils seroient hors d' état de
faire la guerre. L' argent aussi nécessaire
que le courage du soldat et la
sagesse du général, est devenu le nerf
de la guerre. Ainsi ces nouveaux romains,
à qui l' on redonneroit si l' on
veut toute l' Italie, seroient esclaves
de leurs voisins qui les domineroient
par leurs richesses.

Mais si cette supposition m' est trop
favorable parce qu' il est impossible
que le peuple d' une province aussi
propre au commerce que l' Italie renonçât
à des avantages qui assureroient
la grandeur de l' etat, pour

p357

s' attacher opiniâtement à une pauvreté
qui le feroit mépriser ; convenons
que les nouveaux romains cultiveroient
les arts et feroient fleurir
le commerce. Chaque situation a
nécessairement son génie particulier,
et dans ce second cas on ne peut point
supposer que les romains conservassent
au milieu de leurs nouvelles occupations,

le génie et les moeurs qui
étoient le fruit de leur police militaire,
et qui établirent leur grandeur.
Il ne faut point douter qu' un peuple
qui ne cultiveroit les arts que
pour répandre dans le trésor de la
république le fruit de tous ses travaux,
ne menaçât le monde entier
d' un prompt esclavage. Cette vertu
sublime seroit nécessairement accompagnée
de toutes les plus hautes qualités
de l' ame ; mais il faut se garder
de vouloir associer des choses incompatibles ;
l' homme n' est point né pour ce stoïcisme,
et il faut bien se souvenir
qu' il n' aime sa patrie que
parce qu' il s' aime lui-même.
Dès-lors que les romains auroient
à peu près le même génie que les autres
peuples de l' Europe, ils cesseroient

p358

d' avoir les mêmes avantages
qu' ils eurent autrefois sur leurs ennemis.
Je dis même que leur gouvernement
ne pourroit pas subsister.
Comme on ne peut point supposer
que la fortune de la noblesse et du
peuple fut égale dans la nouvelle Rome,
il n' y auroit plus dans son gouvernement
un ressort capable de conserver
au peuple sa supériorité. Il ne
pourroit même y avoir aucun équilibre
entre les deux ordres de l' état. Je
l' ai déjà dit ailleurs, les citoyens
riches se serviroient de leurs richesses
pour asservir la multitude, et la
république dégénéreroit nécessairement
en aristocratie.
Je sçai que les romains qui cultiveroient
les arts pour s' enrichir, et
dont je suppose la domination bornée
dans l' Italie, n' éprouveroient
point les désordres qui nâquirent
autrefois de la contrariété de leurs
moeurs avec leurs loix. Ils n' auroient
point à craindre les violences que les
loix agraires et les Gracques exciterent ;
et d' un autre côté la république
qui ne se verroit point obligée à
prolonger le tems de ses magistratures,

seroit toujours plus puissante que

p359

ses magistrats. Mais quoique les nouveaux romains ne craignissent aucun de ces inconvéniens qui ruinerent la république romaine, il ne faut pas en conclure qu' ils pussent se soutenir. Ils se verroient exposés à mille autres dangers ; le détail en seroit trop long, et je me borne à examiner quelle seroit la foiblesse de la nouvelle république. Il est d' abord bien difficile de concevoir comment elle conserveroit son empire sur l' Italie. Si Rome y avoit la même autorité que Venise exerce dans les terres de son obéissance, sa foiblesse la forceroit de renoncer aux armes ; elle ne trouveroit dans les peuples d' Italie ni les forces, ni l' attachement, ni le courage qui la firent autrefois triompher de ses ennemis ; et elle ne seroit environnée aujourd' hui que de sujets d' autant moins disposés à obéir qu' ils recevraient la loi, non pas d' un sénat sous lequel on peut encore se résoudre à plier, mais de la populace même de Rome dont la noblesse tiendroit son autorité. Si pour se rendre au contraire plus considérable ou plus conforme à l' ancienne

p360

république, la nouvelle Rome laisse à chaque ville ses loix, ses usages et sa liberté, elle perdra bientôt la puissance souveraine. Outre qu' étant occupée par d' autres fonctions que celle de la guerre, elle ne nourrira plus dans ses murs une armée de soldats, et qu' elle ne pourra tirer que des secours médiocres de ses colonies, la politique moderne débauchera ses sujets. Ils trouveront mille avantages particuliers à chercher la protection de tous les princes

étrangers ; ceux-ci de leur côté
seront intéressés à la leur accorder,
et chaque ville d' Italie jouïra enfin
d' une entière liberté.

Dans cette foiblesse où Rome se
verroit réduite par son gouvernement,
elle ne seroit dans l' Europe
qu' une ville sans considération, et
qui ne subsisteroit que parce qu' elle
ne donneroit aucune jalousie à ses
voisins. Il ne faut pas s' imaginer qu' elle
pût s' assurer de l' attachement et de
la fidélité des italiens par les mêmes
moyens qui réussirent aux premiers
romains, et qui auroient encore
produit leur effet après qu' Annibal
eût été chassé de l' Italie, les circonstances

p361

ne sont pas les mêmes, l' Europe
d' un côté n' est plus dans la même
ignorance de ses intérêts que les ennemis
des anciens romains, et d' un
autre côté la nouvelle Rome ne pourroit
point inspirer la terreur qui est
nécessaire pour établir chez les peuples
de pareils préjugés.

Elle ne pourroit point aussi attacher
les italiens à son sort, en partageant
avec eux la puissance souveraine.
Cette politique ne seroit pas moins funeste
aujourd' hui qu' elle le fut autrefois
quand les peuples d' Italie obtinrent
le droit de bourgeoisie romaine :
on verroit bientôt renaître
les mêmes divisions. Premièrement
on ne peut pas supposer que le gouvernement
mixte pût subsister avec cette police,
et en second lieu quelles
loix assés sages pourroient établir
un bon ordre dans cette démocratie ?
Pour mieux approfondir cette
question qui est moins frivole qu' elle
le paroît d' abord, puisqu' elle est
très-propre à faire sentir toute la
différence qu' il y a entre notre âge et
celui des romains ; pour mieux, dis-je,
approfondir cette question, supposons
que par l' effet de quelques

p362

causes supérieures, les contrariétés que j' ai remarquées dans le gouvernement des nouveaux romains, ne le ruinassent pas. Supposons par impossible, que les loix, malgré leur disproportion avec les moeurs présentes, en fussent respectées. Sans faire même attention que la nouvelle république seroit plutôt une image de Carthage que de l' ancienne Rome, supposons encore que par un privilège particulier, les artisans et tous ces hommes vils qui composent la populace, fussent capables d' embrasser à la fois tous les intérêts de l' Europe, qu' ils perdissent en entrant dans la place publique, cette bassesse de sentimens qu' ils auroient puisée dans leur condition, et qu' ils égalassent en force, en prudence, et en magnanimité les anciens romains ; à quels étranges inconvéniens ne les exposerait pas la forme même de leur gouvernement ?

Le secret est l' ame des affaires ; les romains seroient cependant obligés d' agiter leurs intérêts en public, et ils ne pourroient cacher leurs résolutions. Les anciens n' étoient point liés comme les modernes par des négociations

p363

continuelles ; les états n' entretenoient point les uns chez les autres des ambassadeurs ; les arts et l' industrie n' avoient pas encore inventé ces moyens courts et faciles de faire voler rapidement les nouvelles d' une province à l' autre. Une puissance est aujourd' hui présente partout ; et un décret publié dans la place publique de Rome, étoit autrefois un secret impénétrable pour Carthage et pour la Macédoine.

Ce que j' ai dit dans ce dernier livre sur la différente politique des anciens et des modernes, me dispense de rien ajouter en cet endroit. Puisque

j' ai prouvé, si je ne me trompe,
que la république romaine n' auroit
pas fait les mêmes progrès, si ses ennemis
avoient employé contre elle
cette politique qui a retenu la monarchie
françoise dans des bornes infiniment
plus étroites ; il doit paroître
évident que les romains modernes
resteroient dans leur médiocrité.
Il seroit inutile de m' étendre plus
au long sur cette matiere. Plus on y réfléchira,
plus on sera convaincu qu' une
société aujourd' hui établie sur les
mêmes principes de gouvernement

p364

que l' ancienne république des romains,
ne peut subsister que dans un
etat tel que Luques ou Geneve, qui se
soutenant par sa foiblesse même et
sous la protection de ses voisins, borne
tous ses soins à son commerce. La
nouvelle république pour éviter, sa
ruine, et conserver quelque crédit dans
l' Europe, se verroit contrainte d' avoir
des troupes à sa solde, de bâtir
des forteresses, et de réduire toute l' Italie
à une véritable obéissance. Quelques
précautions que prit le peuple
pour conserver son autorité, ses tribuns
n' auroient bientôt qu' un vain nom,
il se verroit bientôt forcé d' obéir,
et le gouvernement dégénérerait
peu à peu en une pure aristocratie.
Dans ce cas si la nouvelle Rome conservoit
dans son sénat le même ordre
et la même police, combien ne seroit-elle
pas inférieure à Venise ? Cette
derniere république est fameuse
dans l' Europe par sa sagesse, et elle
doit sa réputation à l' ordre qu' elle a

p365

établi dans ses conseils et dans sa
maniere de traiter les affaires. Cet
ordre en effet est aussi propre à
former des hommes utiles à la patrie,

à étendre les lumières des magistrats,
et à les empêcher de s'écarter
du vrai point de leurs intérêts,
que la police de l'ancien sénat des
romains l'étoit peu.
Qu'on ne m'accuse point d'avancer
un paradoxe, ou de mépriser la
conduite et la politique du sénat romain.
Le reste de mon ouvrage fait
assés voir combien je l'estime, mais
si ce corps célèbre se conduisit avec
sagesse, ce n'est pas qu'on voye que
les loix qui étoient établies pour l'examen
et la discussion des affaires,
obligeassent, en quelque sorte, les sénateurs
à prendre le parti le plus sage ;
mais c'est que ces hommes expérimentés
dans toutes sortes d'affaires,
et qui passoient successivement dans
toutes les fonctions civiles et militaires
d'une république toujours occupée,

p366

apportoient naturellement dans
les conseils une expérience et une
justesse que n'auroient point aujourd'hui
les sénateurs romains, et auxquelles
il faudroit suppléer par l'ordre
que la république de Venise a établi
dans son gouvernement.
Il ne me reste qu'à rapprocher les
françois des anciens romains ; et
en les supposant contemporains, je
puis examiner quelle auroit pû être
leur fortune. Tite-Live m'a donné
l'exemple d'une supposition à peu
près semblable, lorsqu'il fait descendre
Alexandre en Italie.
Dans quelque situation que l'on
prenne la république romaine pour
l'armer contre la France, depuis que
le gouvernement de celle-ci est
perfectionné, il doit paroître, si je ne
me trompe, assés certain qu'elle n'en
auroit point triomphé. C'est après la
seconde guerre punique que les romains
auroient pû faire la guerre aux
françois avec le plus d'avantage ;
mais le prince qui souleva l'Europe
contre la maison d'Autriche, et son
fils qui la vit inutilement armée contre

lui, auroient-ils permis, comme

p367

Philippe ou comme Antiochus que la république romaine eût continué à faire des conquêtes faciles, en accablant les nations les unes par les autres ? La France lui eût opposé la politique courageuse d' Annibal, et dès-lors il est aisé de prévoir les suites de cette guerre.

César le plus grand capitaine qu' aît produit la république romaine, demeura dix ans à vaincre les gaulois. Il n' auroit pas trouvé dans la France un peuple désuni par des querelles particulieres, et que son ignorance dans les choses de la guerre et de la politique, laissoit sans ressources après quelques défaites. Les gaulois n' avoient que du courage, mais avec ce même courage, les armées françoises accoutumées à une sage discipline, auroient été conduites par le génie de Condé et de Turenne. César eut admiré en eux ses qualités, et tandis que ce capitaine devoit se suffire à lui-même pendant les troubles de sa république, les généraux françois auroient été appuyés de la sagesse du gouvernement de Louïs XIV et du zele de tous les citoyens.

p368

Il n' en est pas de même des tems qui précéderent ces deux regnes. Nos liguees auroient offert aux romains mille moyens faciles de détruire la monarchie françoise. Si l' on remonte aux regnes antérieurs, il est encore plus aisé de juger de la supériorité que la république romaine auroit eüe sur la France. Les conquêtes d' Edoüard Iii et de Henri V nous apprennent ce qu' auroient pû faire les Scipions, les Marcellus, les

Flamininus, et les Paul-Emile.
Le gouvernement des fiefs auroit
rendu leurs succès certains, et la république
romaine n' auroit jamais vû de
circonstance où sa politique pût agir
plus librement. Elle eût profité avec
son adresse ordinaire des intérêts différens
qui divisoient les princes de
la monarchie françoise. Avec quelle
facilité n' auroit-elle pas trouvé
dans les grands vassaux des Massinissa
et des Etoliens, qu' elle auroit
enfin détruits, après s' en être d' abord
servi pour s' agrandir ?
L' on ne peut remonter à des tems
plus voisins de la naissance des romains
et des françois, sans remarquer
dans ceux-ci une grande supériorité

p369

sur les autres. J' ai déjà dit
qu' on ne peut faire aucun parallele
entre leurs premieres guerres. En
effet, qui doute que ces braves guerriers
qui conquièrent les gaules, n' eussent
vaincu les premiers romains ?
Qui doute même que les armées de
Charlemagne n' eussent fait trembler
la république romaine dans sa plus
haute prospérité ?
Depuis le regne de Loüis Xi les
vices qui soumirent tant de nations
aux romains, commencerent à devenir
plus rares dans le gouvernement
de la monarchie françoise.
Nos rois aidés depuis par les circonstances,
ont établi une police qu' on
ne peut trop louer, qui fait encore
de jour en jour de nouveaux progrès ;
et qui entretenant l' amour du prince
et de la patrie parmi les françois,
sera le premier ressort de leur bonheur
et de leur gloire, de même que
l' amour de la liberté et de la patrie,
fut la premiere cause de la prospérité
des romains.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)